





Ex Lib. D. J. Smith.

1811





WEST PATENT MORL



AVT PATI, AVT MORI.

Mont. Cause' sculp.

8-3-1587

LES

OEUVRES

DE SAINTE

THERESE

DIVISEES EN TROIS PARTIES.

DE LA TRADUCTION DE

MR. ARNAULD D'ANDILLY.

*Nouvelle Edition, revue corrigée & augmentée des
Lettres de la Sainte, avec des Remarques.*

*est Janseniste, qui teste Bolland
distis.
in diversis
trahere
relatus
doctrinam
& Theresam
ad suam hoc
Leseu.*



A ANVERS,

CHEZ HENRY VAN DUNEWALDT,
au Marché aux Oeufs, aux trois Moines.

M. D. C. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilège.

OF THE
REVOLUTION

IN THE

THE

REVOLUTION

OF THE

REVOLUTION

OF THE



REVOLUTION

OF THE

REVOLUTION

OF THE





AU REVERENDISSIME
SEIGNEUR,
IEAN CHRISOSTOME
TENIERS,

TRESDIGNE
ABBE' DE S. MICHEL
*à Anvers, de l'Ordre des Chanoines
Reguliers de Premontré;*
ASSEESSEUR DES ESTATS DE
BRABANT,

PERE-ABBE' DES ABBAYES
D'AUVERBODE, DE TUNGERLO, ET
DE MIDDELBOURG.

MON REVERENDISSIME
SEIGNEUR



A blancheur du
Carmel vient se
joindre à la blancheur de

SAINTE NORBERT.

*Vne Fille Angelique se
met sous la protection de*

SAINTE MICHEL,
Prince des Anges. *Vne*

Sçavante, dont le stile

& les pensées sont toutes

D'OR, *s'approche d'un*

CHRISOSTOME.

Vne Reformatrice

d'Ordre, se rend au dig-

ne Prelat d'une des plus re-

gn-

DEDICATOIRE.

gulieres Eglises de Pre-
montré. Si SAINTE
THERESE vivoit, je
ne doute pas, qu'elle n'ap-
prouvat le choix que je fais
de Votre SEIGNEURIE
REVERENDISSIME,
pour être le depositaire de
ses tresors, qui sont sa Vie
& ses ESCRITS.

Vous serez bien-aise de
relire dans les OEUVRES

EPISTRE

*de cette Seraphique, les
grandes lumieres que vous
avez puisées & débitées
avec gloire en qualité de
Predicateur, qui a fait
si long-temps le charme des
Anversois, qui voioient
revivre le brillant & l'ef-
ficace NORBERT leur
Apôtre, dans la person-
ne de son tres-digne En-
fant.*

Vous

DEDICATOIRE.

*Vous avez sujet, MON
REVERENDISSIME
SEIGNEUR, de vous
feliciter de vôtre conduite
dans l'art de gouverner,
en voiant vos principes
dans ceux de cette divine
Superieure.*

*Une infinité de gens m'ont
demandé ses OEUvres,
& sur tout la Vie qu'elle
a écrite elle-même par com-*

EPISTRE DEDICATOIRE.

mandement, & qu'on peut
nommer son Chef-d'œuvre.

Je me fais un honneur & un
plaisir de vous en sacrifier les
premices, & par cette prefe-
rence, de faire connoître à
tout le monde, avec com-
bien de Veneration je suis,

Mon Reverendissime Seigneur
de Vôtre Seign. Reverendis.

Le tres-humble & tres-obeissant
Serviteur

HENRY VAN DUNEWALD

* * * * *

A V E R T I S S E M E N T.

L'EMINENCE de l'esprit de Sainte Theresse jointe à toutes les vertus & à toutes les graces surnaturelles qui peuvent enrichir une ame, me la faisant considerer comme l'une des plus grandes lumieres de l'Eglise dans ces derniers siecles, me porta il y a déjà plusieurs années à entreprendre de traduire toutes ses œuvres. Mais lors qu'après avoir donné au public son traité du Chemin de la Perfection & quelques autres petits traitezz je voulois continuer, je me trouvai engagé à traduire des vies des Saints par des raisons dont j'ai rendu compte dans l'avis au Lecteur du volume de celles que j'ai fait imprimer d'un grand nombre des plus illustres. Un autre engagement m'obligea ensuite à la traduction de Joseph : & l'ayant achevée à cet âge que Dieu a comme donné pour terme à la vie des hommes, & au delà des bornes duquel l'Ecriture dit qu'il n'y a plus que de l'infirmité & de la douleur, j'avois resolu de ne travailler désormais que pour moi-même, en m'occupant seulement à de saintes lectures qui ne remplissent mon esprit que des pensées de l'eternité. Dans ce dessein la premiere chose que je fis fut de relire Sainte Theresse pour ma propre édification ; & j'en fus si touché que je crus, que puis que Dieu me donnoit une santé si extraordinaire dans un tel âge, je devois l'employer à achever ce que je n'avois fait que commencer ; & je m'y suis attaché avec tant d'application que Dieu m'a fait la grace de finir ce long travail plutôt que je n'aurois osé l'esperer.

Encore que la Sainte parle beaucoup dans ses ouvrages de la pratique des vertus, & particuliere-
ment

AVERTISSEMENT.

ment de celles de l'humilité & de l'obeissance : néanmoins parce que l'oraison est le principal sujet dont elle traite , elle s'étend plus sur celui-là que sur tous les autres , à cause qu'elle le considéroit comme le moien d'arriver à cette haute perfection qu'elle souhaitoit aux ames dont Dieu lui avoit donné la conduite. Mais parce que les graces dont il l'a favorisée & les veritez qu'il lui a fait connoître dans une occupation si sainte sont si extraordinaires & si élevées , que ce qu'elle en rapporte peut passer pour des nouvelles de l'autre monde & pour un langage tout nouveau , il n'y a pas sujet de s'étonner que presque tous ceux qui lisent ses œuvres trouvent de l'obscurité dans les endroits où elle traite de ces matières si sublimes. C'est ce qui m'avoit fait croire que pour dissiper en quelque sorte ce nuage qui s'offre d'abord à leurs yeux , & qui demande tant d'attention pour ne se point refroidir dans une lecture si différente de celle des autres livres , je devois commencer cet avertissement par éclaircir les termes dont la Sainte se sert pour faire entendre des choses qui ont si peu de rapport à nos connoissances ordinaires , afin que lors que l'on se rencontrera dans ces endroits difficiles on ne soit pas surpris par l'ignorance des termes dont la Sainte est contrainte d'user pour s'expliquer ; & qu'ainsi ne perdant point courage on franchisse ces écueils qui ont jusques-ici arrêté la plûpart du monde dans les endroits les plus élevez & les plus excellens de ses ouvrages. Mais depuis aiant considéré que cela étendroit ici trop de place j'ai pensé qu'il valoit mieux renvoyer les lecteurs à la table des matières que j'ai faite si exacte que l'on y verra de suite tout ce qui regarde les diverses manieres d'oraison.

Après que l'on se sera rendu ces termes familiers, je veux croire que l'on n'aura pas beaucoup de peine à entendre tout ce qui est compris dans ces volu-

AVERTISSEMENT.

mes. Je l'ai divisé en deux parties : & voici l'ordre dans lequel j'ai jugé à propos de mettre les diverses pieces qui le composent.

LA VIE DE LA SAINTE écrite par elle-même.

Je ne m'arrêterai point à donner des loüanges à cet ouvrage, puis qu'il est déjà si connu & si estimé de tout le monde. Je me contenterai de dire que comme la Sainte se trouva obligée par le commandement de ses Superieurs d'y parler des graces qu'elle avoit receuës de Dieu, c'est-là qu'elle commence à traiter particulièrement de l'oraison, qu'elle compare à un jardin spirituel qui peut être arrosé en quatre manieres, dont la premiere est l'oraison Mentale, qui est comme tirer de l'eau d'un puits à force de bras : La seconde, l'oraison de Quietude, qui est comme en tirer avec une machine : La troisieme, l'oraison d'Union, qui est comme en recevoir sans peine d'une fontaine ou d'un ruisseau par des rigoles : Et la quatrieme, l'oraison de Ravissement, qui est comme une pluie qui tombe du Ciel sans que nous y aions rien contribué. A quoi j'ajouterai que le feu d'un amour de Dieu tel qu'étoit celui dont brûloit le cœur de la Sainte ne pouvant être si ardent sans jeter des flammes, elle interromp souvent son discours pour l'adresser à cette suprême Majesté par des paroles toutes de feu & d'amour de même que Saint Augustin dans ses Confessions, dont elle témoigne que la lecture avoit fait une si forte impression en son ame, & son stile dans ces matieres d'un amour celeste & tout divin me paroît si semblable au sien, qu'il est à mon avis facile de voir qu'ils étoient animez d'un même esprit. J'ai fait marquer ces paroles de la Sainte à Dieu avec des lettres Italiques afin qu'on les puisse trouver sans
peine :

AVERTISSEMENT.

peine: Elles sont en si grand nombre que je pense qu'il se trouvera tres peu de Saints à qui il ait fait une telle grace.

FONDATAIONS faites par la Sainte de plusieurs Monasteres.

Quoi que ces fondations soient une relation de plusieurs choses semblables, elles sont mêlés de divers evenemens rapportez d'une maniere si agreable, & la narration en est si pure, qu'il y a peu d'Histoires plus divertissantes. Elles sont aussi tres-utiles parce que la Sainte n'y perd aucune occasion de faire d'excellentes reflexions sur l'exercice des vertus pour exciter ses Religieuses à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

MANIERE DE VISITER les Monasteres.

Rien ne peut ce me semble être plus utile pour les Superieurs & pour les Superieures que ce petit traité, tant il excelle également en jugement, en prudence, & en sainteté.

AVIS DE LA SAINTE à ses Religieuses.

Ces avis sont aussi des instructions fort utiles.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

Je ne dirai rien de ce traité après le jugement si avantageux que le public en a déjà fait lors que je lui en ai donné la traduction.

MEDITATIONS sur le Pater.

Je ne pourrois que repeter la même chose que je viens de dire sur le chemin de la Perfection.

LE CHATEAU DE L'AME.

C'est ici où je me trouve obligé de me beaucoup excuser, à cause de la prevention presque generale que

AVERTISSEMENT.

que cet ouvrage est si obscur qu'il est inutile de le lire.

La maniere d'exprimer les choses est ce qui les rend d'ordinaire intelligibles ou obscures. Ainsi de tres-faciles à entendre par elles-mêmes peuvent être obscures lors qu'elles sont mal exprimées ; au lieu que les plus difficiles étant bien traduites peuvent quelque élevées qu'elles soient être rendues claires par la netteté de l'expression. Que si on allegue sur cela la difficulté qui se rencontre dans les écrits des Prophetes & l'Apocalypse, il suffit ce me semble de répondre que les Prophetes & Saint Jean, ou pour mieux dire le Saint Esprit qui parloit par leur bouche, n'as pas eu dessein de se rendre plus intelligible, parce que ce sont des secrets & des misteres qui doivent demeurer inconnus aux hommes jusques à ce que le temps soit arrivé de les rendre par les effets intelligibles à tout le monde. Mais pour ce qui regarde ces traitez de Sainte Therese, & particulièrement celui du Château de l'ame, c'est le contraire. Car elle dit précisément en divers endroits qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour se rendre intelligible, à cause que son dessein est de découvrir à ses Religieuses ce que Dieu lui avoit fait connoître de son infinie grandeur & des merveilles renfermées dans les graces extraordinaires qu'il fait aux ames ; comme aussi de leur apprendre ce qu'elle sçavoit des artifices dont le demon se sert pour les faire tomber dans ses pieges, & pour détruire ainsi en elles l'ouvrage de son Esprit Saint. En quoi elle témoigne toujours apprehender de ne se pas bien expliquer : ce qui montre combien elle desiroit d'éviter l'obscurité. La question n'est donc pas si ces matieres sont si élevées qu'elles soient inconnues à ceux qui n'ont point reçu de Dieu le don de ces oraisons si sublimes, puis que chacun en convient ; mais de sçavoir si cette grande Sainte a exprimé de telle sorte ce que l'experience lui en a ap-
pris

A V E R T I S S E M E N T.

pris qu'elle l'ait rendu intelligible : & c'est ce que je suis persuadé qu'elle a fait , me paroissant que l'on peut entendre ce qu'elle rapporte de ces communications de Dieu avec les ames à qui il donne dès cette vie des connoissances Angeliques. Ainsi il ne s'agit pas de demeurer d'accord si elle a eu intention dans cet ouvrage de bien exprimer ces hautes veritez puis que l'on n'en peut douter , ni si elle s'en est bien acquittée après avoir veu de quelle sorte elle s'explique si clairement dans tout le reste ; mais seulement de juger si dans cette traduction j'ai bien compris son sens , & si j'ai été assez heureux pour la faire comprendre aux autres. Or c'est en quoi je ne suis pas si presomptueux que de croire d'avoir aussi bien réussi qu'auroient pû faire des personnes tres-habiles & beaucoup plus intelligentes que je ne le suis en ces matieres si spirituelles. Ce que je puis dire avec verité est , que je n'ai jamais rien trouvé de si difficile , tant par les choses en elles-mêmes que par la maniere d'écrire de la Sainte , qui met quelquefois parentheses sur parentheses lors que l'esprit de Dieu l'emporte avec tant de rapidité à declarer ce qu'elle sçait des effets de la grace qui vont si fort au delà des connoissances humaines. Ainsi il n'y a point d'efforts que je n'aie faits pour tâcher à découvrir son veritable sens. Et comme la difficulté tombe sur ce qui est de l'oraison , le moien dont je me suis servi pour m'en éclaircir a été de considerer avec une extrême application tout ce que la Sainte en a dit dans ses autres traites qui ont precedé celui de ce Château de l'ame , dans lequel elle marque particulièrement que depuis quatorze ou quinze ans qu'elle avoit écrit de cette matiere , Dieu lui en avoit fait connoître beaucoup de choses qu'elle ignoroit auparavant : tellement que l'on peut dire que ce traité est comme son chef-d'œuvre en ce qui regarde l'oraison. Mais cet avantage ne lui ôte pas celui d'é-

AVERTISSEMENT.

tre aussi tres-excellent & tres-utile pour ce qui est de la pratique des vertus. Elle en parle admirablement en plusieurs endroits. Et si d'un côté les personnes spirituelles y trouvent tant de lumieres dont elles n'avoient point de connoissance ; ceux que Dieu n'a pas favorisez de semblables graces & qui sont même encore engagez dans le siècle , n'y trouveront pas moins à apprendre pour la pratique d'une vie toute Chrétienne. Car cette grande Sainte y fait voir que la perfection ne dépend pas de ces graces extraordinaires , de ces visions merveilleses , de ces ravissemens , de ces extases que Dieu donne à qui il lui plaît & que l'on ne doit pas demander ni même desirer ; mais que tout consiste à soumettre entièrement nôtre volonté à la sienne. Ce qui est d'une si grande consolation que l'on ne scauroit trop admirer son infinie bonté pour les hommes , de vouloir ainsi par des voies si différentes les rendre eternellement heureux.

PENSEES SUR L'AMOUR DE DIEU.

Je ne scaurois assez m'étonner de ce que le traité du Château de l'ame faisant tant de bruit , on ne parle point de ces Pensées sur l'amour de Dieu qui sont comme la suite de la septième demeure de ce Château spirituel & encore plus élevées s'il se peut. J'avouë n'avoir jamais rien veu qui m'ait parû plus beau , ni qui porte l'esprit à une plus haute admiration de la grandeur infinie de Dieu & des merveilles de sa grace. En quoi ce traité est d'autant plus à estimer que la Sainte y mêle selon sa coutume à des pensées si sublimes , des instructions tres-utiles pour la pratique des vertus , & qu'au lieu de décourager les lecteurs par la veüe d'une perfection à laquelle ils n'oseroient aspirer , elle les console en leur faisant voir qu'il n'est point nécessaire pour être entièrement uny à Dieu & ainsi parfaitement heureux

AVERTISSEMENT.

veux, qu'il nous favorise de ces graces si relevées ; mais qu'il suffit comme je viens de le dire de soumettre absolument nôtre volonté à la sienne & de témoigner cette soumission par toutes nos actions.

MEDITATIONS APRES LA COMMUNION.

Comme j'avois déjà donné ce petit traité au public avec celui du Chemin de la Perfection & les Meditations sur le Pater, je me contenterai de dire que je l'ai mis ensuite du Château de l'ame & des Pensées sur l'amour de Dieu, parce qu'il est plein de mouvemens si vifs & si ardens de cet amour qu'il peut passer pour l'une de ces effusions du cœur qui détachent de telle sorte une ame des sentimens de la terre qu'elle l'éleve vers le ciel par son ardeur & son impatience de posséder cet adorable Sauveur qui fait toute sa felicité, & la remplit de l'esperance de regner eternellement avec lui dans sa gloire.

Quant aux LETTRES DE LA SAINTE ; aiant considéré ses œuvres comme toutes comprises dans les trois volumes en Espagnol imprimez à Anvers en 1649. j'avois creu après avoir achevé le troisiéme qu'il n'y avoit plus rien d'elle à traduire. Mais sur ce que j'appris qu'il y avoit un quatriéme volume aussi imprimé à Anvers en 1661. j'ai voulu le voir ; & j'ai trouvé qu'il n'est composé que de lettres de la Sainte & de quelques avis à ses Religieuses & aux Carmes Déchaussez avec des Remarques de Monsieur l'Evêque de Palafox. Ainsi j'ai creu que M. Pelicot aiant traduit avec si grand soin ce quatriéme volume, qu'il étoit inutile pour moi de les traduire, & que je ne pouvoit, en les traduisant de nouveau y mieux réüssir que lui.

Voilà donc en quoi consistent generalement toutes les œuvres de cette grande Sainte qui ont parû jusques à cette heure. Et je n'ai rien omis à traduire

AVERTISSEMENT.

de ces trois premiers volumes que des Vers dont la reprise est : Que muero por que no muero : c'est à dire : Car je meurs de ne mourir pas : parce que la Sainte aiant déclaré expressément en la page 121. de sa vie que ces vers étoient une production de son amour & non pas de son esprit , j'avouë n'avoir pas été assez hardi pour entreprendre d'expliquer des pensées que le saint Esprit lui a inspirées & fait exprimer d'une maniere si élevée & si penetrante , que quand on pourroit douter de la verité des paroles de cette admirable Sainte, ce que personne n'oseroit faire, il seroit facile de juger par le stile de ces vers divins qu'elle n'y a point eu de part.

J'ai mis pour le soulagement des lecteurs au commencement de chaque sujet dont elle parle quelques mots à la marge qui en sont l'abregé ; & à la fin de ce sujet un petit fleuron qui montre qu'elle passe à une autre matiere, afin que l'on voie tout d'une veüe jusques où celle-là s'étend.

Pour ce qui regarde la fidelité de ma traduction , j'espere que ceux qui voudront se donner la peine de la conférer exactement avec l'Espagnol , jugeront qu'il est difficile d'être plus Religieux que je l'ai été à rapporter le sens de la Sainte , & même jusques aux moindres des mots que l'on ne pourroit omettre sans l'alterer en quelque sorte. Mais comme chaque langue a des beautez & des expressions qui lui sont particulieres , il n'y a point de soin que je n'aie pris pour balancer par les avantages que nôtre langue a sur l'Espagnole , ceux que l'Espagnole a sur la nôtre. Et je suis persuadé que c'est l'une des regles la plus importante aussi bien que la plus difficile à pratiquer que l'on puisse suivre dans la traduction , parce qu'elle fait qu'en plusieurs endroits les copies surpassent les originaux. Après avoir rendu raison à ceux qui liront cet ouvrage de la conduite que j'y ai tenue , il ne me reste qu'à implorer l'assistance de cette glo.

AVERTISSEMENT.

glorieuse Sainte, afin que Dieu ait mon travail agreable. Et si ses prieres ont été si puissantes lors qu'elle étoit encore sur la terre où il ne lui découvroit ces hautes veritez que comme à travers des nuées éclatantes de lumiere; que ne dois-je point attendre de son intercession maintenant que ces voiles étant levez elle regne avec lui dans sa gloire; qu'elle voit ces veritez dans leur source, & que l'ardente charité dont elle étoit embrasée s'est augmentée de telle sorte dans le ciel, qu'on peut la considerer comme l'un de ces Seraphins qui brûlent sans cesse de ce feu divin que nul siecles ne verront éteindre. F'espere aussi que ceux qui seront le plus touchez de la lecture de ces admirables ouvrages de la Sainte, & particulièrement entre tant de maisons Religieuses, celles de son Ordre voudront bien imiter sa charité en ne me refusant pas la priere que je leur fais de tout mon cœur de se souvenir de moi devant Dieu.

AVIS IMPORTANT.

CETTE edition d'Anvers est la plus achevée de toutes celles qui ont paru soit à Paris ou à Lion, parce qu'elle est plus correcte, & sur tout, parce qu'elle est plus ample; nulle des precedentes n'a eu les Lettres de Sainte THERESE, qui font presentement le troisieme Volume de ses ouvrages. Monsieur ARNAULD approuve la Traduction que Monsieur PELLICOR en a fait, & son témoignage est une juste Approbation. Il faut seulement remarquer que Monseigneur l'Evêque de PALAFOX a fait l'éloge d'une illustre Compagnie dans les remarques qu'il a faites sur ces Lettres, que je ne manquerai pas de retablir dans la premiere edition qui s'en fera; si je ne lui ai pas fait justice en cette edition, c'est que la découverte m'en a été faite trop tard. Adieu.

APPRO.

APPROBATIONS

DES

DOCTEURS.

Les faveurs que Sainte Theresea receuës du Ciel sont si extraordinaires & si élevées qu'on ne les peut pas comprendre aisément sans en avoir eu l'expérience & le sentiment dans le cœur, & quelque idée que l'on en pût concevoir, il seroit difficile de trouver des paroles dans le langage commun pour les bien exprimer. Il a falu pour en reconnoître la verité qu'elles aient été examinées par des Saints qui avoient part aux mêmes graces & qui avoient le don de discerner les esprits, & il a été nécessaire que cette Sainte prît la plume & qu'elle fist elle-même son Histoire pour les faire connoître à toute l'Eglise. Elle ne pouvoit avoir d'interprete en nôtre Langue qui pût mieux soutenir dans une traduction la grandeur de ses pensées & la force de ses paroles que *Monsieur d'Andilly*, qui a signalé son mérite par tant d'ouvrages excellens. Nous estimons que celui-ci répond parfaitement à la dignité de son sujet, & qu'il est tres-capable d'édifier la foi & la pieté des personnes les plus Chrétiennes & les plus spirituelles. A Paris ce 25. Mai 1670.

A. DE BRED A Curé de S. André.

T. FORTIN Proviseur du College de Harcourt.

GRENET Curé de S. Benoît.

P. MARLIN Curé de S. Eustache.

N. GOBILLON Docteur de Sorbonne, Curé de S. Laurens.

APPROBATIO.

Versio Gallica operum S. THE-
RESIÆ, D. ARNALDI
DANDILLY reimprimi poterit
uti & versio Gallica Epistolarum
eiusdem Sanctæ D. FRANCISCI
PELICOT. Ita censent infrascrip-
ti Lib. Censores hac 19. Octobris
1687.

P. V. HALMALE *Canon. Grad.*
Ecclesie Cathed. Antwerp.

ANT. HOEFLACH *Canon.*
Grad. ejusdem Ecclesie.

ARN. EYBEN *eiusdem Ecclesie*
Canon. Theol.

LA VIE
DE
SAINTE
THERESE
ECRITE
PAR ELLE MESME.

Avant-propos de la Sainte.



E souhaiterois que comme l'on m'a ordonné d'écrire tres-particulierement la maniere de mon oraison, & les graces que j'ai receuës de Dieu, on m'eût permis de faire connoître avec la même exactitude la grandeur de mes pechez & la vie si imparfaite que j'ai menée. Ce me seroit beaucoup de consolation. Mais au lieu de me l'accorder on m'a lié les mains sur ce sujet. Ainsi il ne me reste qu'à conjurer au nom de Dieu ceux qui liront ce discours de ma vie de se souvenir toujourns que j'ai été si méchante, que je ne remarque un seul de tous les Saints qui se sont convertis à Dieu dont l'exemple puisse me consoler. Car je voi que depuis qu'il lui a plû de les toucher ils n'ont point continué à l'offenser; au lieu que non seulement je devenois toujourns plus mauvaile; mais il sembloit que je prisse plaisir à résister aux graces que nôtre Seigneur me faisoit, quoi que je comprisse assez qu'elles m'obligeoient à le mieux servir & que je ne les pouvois trop reconnoître. Qu'il soit beni à jamais de m'avoir attendue avec tant de patience: je ne scaurois trop l'en remercier, & j'implore de tout mon cœur son secours pour pouvoir écrire avec autant de clarté

que de verité cette relation que mes confesseurs m'ont ordonné de faire, & que je n'avois jusques ici osé entreprendre, quoi que Dieu m'eût il y a long-temps donné la pensée d'y travailler. Je souhaite qu'elle réussisse à sa gloire, & que me faisant encore mieux connoître à ceux qui m'y ont engagée ils me fortifient dans ma foiblesse, afin que je puisse faire un bon usage des graces que j'ai receuës de Dieu à qui toutes les creatures doivent donner de continuelles loüanges.

CHAPITRE PREMIER.

Vertus du pere & de la mere de la Sainte. Soin qu'ils prenoient de l'éducation de leurs enfans. La Sainte n'estant âgée que de six ou sept ans entre avec un de ses freres dans le desir de souffrir le martyre.

LEs faveurs que j'ai receuës de Dieu & la maniere dont j'ai été élevée auroient dû suffire pour me rendre bonne si ma malice n'y eût point apporté d'obstacle. Mon pere étoit fort affectionné à la lecture des bons livres, & en avoit plusieurs en langue vulgaire, afin que ses enfans les pussent entendre. Ma mere secondoit ses bonnes intentions pour nous; & le soin qu'elle prenoit de nous faire prier Dieu & de nous porter à concevoir de la devotion pour la sainte Vierge & pour quelques Saints, commença à m'y exciter à l'âge de six ou sept ans. J'y étois aussi poussée parce que je ne voyois en mon pere & en ma mere que des exemples de vertu.

Mon pere étoit tres-charitable envers les pauvres & les malades, & avoit une si grande bonté pour les serviteurs qu'il ne put jamais se résoudre d'avoir des esclaves, tant ils lui faisoient de compassion. Ainsi aiant eu durant quelques jours chez lui une esclave qui appartenoit à l'un de ses freres, il la traitoit comme si elle eût été sa propre fille, & disoit qu'il ne pouvoit sans douleur voir qu'elle ne fût pas libre. Il étoit tres-veritable dans ses paroles: on ne l'entendit jamais jurer ni médire de personne, & il n'y avoit rien dans toute sa conduite que de fort honneste & de fort loüable. Ma

Ma mere étoit auffi tres-vertueufe; & fon peu de fanté la fit tomber dans de grandes infirmitéz. Quoi qu'elle fût extrêmement belle, elle faisoit fi peu de cas de cet avantage qu'elle avoit reçu de la nature, qu'encore qu'elle n'eût que trente-trois ans lors qu'elle mourut, une personne fort âgée n'auroit pû vivre d'une autre maniere qu'elle faisoit. Son humeur étoit extrêmement douce: elle avoit beaucoup d'esprit: fa vie fut traversée par de grandes peines, & elle la finit tres-chrétiennement.

Nous étions douze enfans, neuf fils, & trois filles: & tous par la misericorde de Dieu ont imité ses vertus & celles de mon pere, excepté moi, quoi que je fusse celle de tous ses enfans qu'il aimoit le mieux. Je paroiffois avant que d'avoir offensé Dieu avoir de l'esprit; & je ne scaurois me souvenir qu'avec douleur du mauvais usage que j'ai fait des bonnes inclinations que nôtre Seigneur m'avoit données. J'étois en cela d'autant plus coupable que je ne voyois rien faire à mes freres qui m'empêchât d'en profiter.

Quoi que je les aimasse tous extrêmement, & que j'en fusse fort aimée, il y en avoit un pour qui j'avois une affection encore plus particuliere. Il étoit environ de mon âge, & nous lifions ensemble les vies des Saints. Il me parut en voiant le martire que quelques-uns d'eux ont souffert pour l'amour de Dieu qu'ils avoient acheté à bon marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence; & il me prit un grand desir de mourir de la même sorte, non par un violent mouvement d'amour que je me sentisse avoir pour lui, mais afin de ne point differer à jouir d'une aussi grande felicité que celle que je lifois que l'on possède dans le ciel. Mon frere entra dans le même sentiment: & nous déliberions ensemble du moien que nous pourrions tenir pour venir à bout de nôtre dessein. Nous proposâmes de passer dans les pais occupez par les Maures, en demandant l'aumône, afin d'y mourir par leurs mains. Et quoi que nous ne fussions encore que des enfans, il me semble qu'il nous donnoit

assez de courage pour executer cette resolution si nous en pouvions trouver le moien : & ce que nous estions sous la puissance d'un pere & d'une mere étoit la plus grande difficulté que nous y voyions. Cette eternité de gloire & de peines que ces livres nous faisoient connoître frapoit nôtre esprit d'un étrange étonnement : nous repetions sans cesse : *Quoi ! pour toujours, toujours, toujours.* Et bien que je fusse dans une si grande jeunesse Dieu me faisoit la grace en prononçant ces paroles qu'elles imprimoient dans mon cœur le desir d'entrer & de marcher dans le chemin de la verité.

Lors que nous vîmes mon frere & moi qu'il nous étoit impossible de reüssir dans nôtre dessein de souffrir le martire, nous resolûmes de vivre comme des hermites ; & nous travaillâmes ensuite à faire des hermitages dans le jardin : mais les pierres que nous mettions pour cela les unes sur les autres venant à tomber parce qu'elles n'avoient point de liaison , nous ne pûmes en venir à bout. Je ne sçaurois encore maintenant penser sans en être beaucoup touchée que Dieu me faisoit dès lors des graces dont j'ai si peu profité.

Je donnois l'aumône autant que je le pouvois : & mon pouvoir étoit petit. Je me retirois en solitude pour faire mes prieres qui étoient en grand nombre , avec le Rosaire pour lequel ma mere avoit une grande devotion & nous l'avoit inspirée. Lors que je me jouois avec les petites filles de mon âge mon grand plaisir étoit de faire des monasteres & d'imiter les Religieuses : & il me semble que je desirois de l'être, quoi que non pas avec tant d'ardeur que les autres choses dont j'ai parlé.

J'avois environ douze ans quand ma mere mourut : & connoissant la perte que j'avois faite je me jettai toute fondante en larmes aux pieds d'une image de la sainte Vierge , & la suppliai de vouloir être ma mere. Quoi que je fisse cette action avec une grande simplicité il m'a paru qu'elle me fut fort avantageuse. Car j'ai reconnu manifestement que je ne me suis jamais recommandée à cette bien-heureuse Mere de Dieu qu'elle ne m'ait

m'ait assistée. Elle m'a enfin appelée à son service : & je ne puis penser qu'avec douleur que je ne persévérerai pas aussi fidèlement que je devois dans les bons desirs que j'avois alors. *Seigneur mon Dieu, puis que j'ai sujet de croire que me faisant tant de graces vous aviez dessein de me sauver, n'auroit-il pas falu que par le respect qui vous est dû encore plus que pour mon interest, mon ame dans laquelle vous vouliez habiter n'eût point été prophanée par tant de pechez ? Je ne scaurois en parler sans en être vivement touchée, parce que je n'en puis attribuer la cause qu'à moi seule, étant obligée de reconnoître qu'il n'y a rien que vous n'avez fait pour me porter dès cet âge à être absolument toute à vous, & que mon pere & ma mere ont pris tant de soin de m'élever dans la vertu & m'ont donné de si bons exemples, qu'au lieu de me pouvoir plaindre d'eux j'ai tous les sujets du monde de m'en louer.*

Lors que je fus un peu plus avancée en âge je commençai à connoître les dons de la nature dont Dieu m'avoit favorisée & que l'on disoit être grands. Mais au lieu d'en rendre graces à Dieu je m'en servis pour l'offenser, ainsi que je le dirai dans la suite.

C H A P I T R E I I.

Préjudice que receut la Sainte de la conversation d'une de ses parentes. Combien il importe de ne frequenter que des personnes vertueuses. On la met en pension dans un monastere.

IL me semble que ce que je vai rapporter me nuit beaucoup, & il me fait quelquefois considerer combien grande est la faute des peres & des meres qui ne prennent pas soin d'empêcher leurs enfans de rien voir qui ne les puisse porter à la vertu. Car ma mere étant telle que je l'ai dit, tant de bonnes qualitez que je voiois en elle firent peu d'impression sur mon esprit lors que je commençai à devenir raisonnable : & ce qu'elle avoit de defectueux me fit grand tort. Elle prenoit plaisir à

lire des Romans : & ce divertissement ne lui faisoit pas tant de mal qu'à moi. Car elle ne laissoit pas de prendre tout le soin qu'elle devoit avoir de sa famille : & peut-être ne le faisoit-elle que pour occuper ses enfans, afin de les empêcher de penser à d'autres choses qui auroient été capables de les perdre. Mais nous oubliions nos autres devoirs pour ne penser qu'à cela seul. Mon pere le trouvoit si mauvais qu'il falloit bien prendre garde qu'il ne s'en apperceût pas. Je m'appliquai donc entierement à une si dangereuse lecture : & cette faute que l'exemple de ma mere me fit faire causa tant de refroidissement dans mes bons desirs, qu'elle m'en fit commettre beaucoup d'autres. Il me sembloit qu'il n'y avoit point de mal à employer plusieurs heures du jour & de la nuit à une occupation si vaine sans que mon pere le sceût, & ma passion pour cela étoit si grande que je ne trouvois de contentement qu'à lire quelque'un de ces livres que je n'eusse point encore veu.

Je commençai de prendre plaisir à m'ajuster & à desirer de paroître bien : j'avois un grand soin de mes mains & de ma coëffure ; j'aimois les parfums & toutes les autres vanitez ; & comme j'étois fort curieuse je n'en manquois pas. Mon intention n'étoit pas mauvaise ; & je n'aurois pas voulu être cause que quelqu'un offensât Dieu pour l'amour de moi. Je demurai durant plusieurs années dans cette excessive curiosité sans comprendre qu'il y eût du peché : mais je voi bien maintenant qu'il étoit fort grand.

Comme mon pere étoit extrêmement prudent il ne permettoit l'entrée de sa maison qu'à ses neveux, mes cousins germains : & plût à Dieu qu'il la leur eût refusée aussi-bien qu'aux autres. Car je connois maintenant quel est le peril dans un âge où l'on doit commencer à se former à la vertu, de converser avec des personnes qui non seulement ne connoissent point combien la vanité du monde est méprisable, mais qui portent les autres à l'aimer. Ces parens dont je parle n'étoient qu'un peu plus âgez que moi : nous estions toujours ensemble :

ble : ils m'aimoient extrêmement : mon entretien leur étoit tres-agreable : ils me parloient du succès de leurs inclinations & de leurs folies ; & qui pis est j'y prenois plaisir : ce qui fut la cause de tout mon mal.

Que si j'avois à donner conseil aux peres & aux meres je les exhorterois de prendre bien garde de ne laisser voir à leurs enfans à cet âge que ceux dont la compagnie peut leur être utile ; rien n'étant plus important à cause que nôtre naturel nous porte plutôt au mal qu'au bien. Je le sçai par ma propre experience. Car aiant une sœur plus âgée que moi fort sage & fort vertueuse je ne profitai point de son exemple, & je reçeus un grand prejudice des mauvaises qualitez d'une de mes parentes qui venoit souvent nous voir. Comme si ma mere qui connoissoit la legereté de son esprit eût preveu le dommage qu'elle me devoit causer, il n'y avoit rien qu'elle n'eût fait pour lui fermer l'entrée de sa maison : mais elle ne le put à cause du pretexte qu'elle avoit d'y venir. Je m'affectionnai extrêmement à elle, & ne me laissois point de l'entretenir parce qu'elle contribuoit à mes divertissemens, & me rendoit compte de toutes les occupations que lui donnoit sa vanité. Je veux croire qu'elle n'avoit point d'autre dessein dans nôtre amitié que de satisfaire son inclination pour moi & le plaisir qu'elle prenoit à me parler des choses qui la touchoient.

J'arrivai ainsi à ma quatorzième année : & il me semble que durant ce temps je n'offensai point Dieu mortellement, ni ne perdis point sa crainte : mais j'en avois davantage de manquer à ce que l'honneur du monde oblige. Cette crainte étoit si forte en moi qu'il me paroît que rien n'auroit été capable de me la faire perdre. Que j'aurois été heureuse si j'avois toujours eu une aussi ferme resolution de ne faire jamais rien de contraire à l'honneur de Dieu ! mais je ne prenois pas garde que je perdois par plusieurs autres voies cet honneur que j'avois tant de passion de conserver ; parce qu'au lieu de me servir des moiens nécessaires pour cela j'avois seu-

lement un extrême soin de ne rien faire contre ce qui peut ternir la réputation d'une personne de mon sexe.

Mon pere & ma sœur voioient avec un sensible déplaisir l'amitié que j'avois pour cette parente, & me témoignoiént souvent de ne la point approuver. Mais comme ils ne pouvoient lui défendre l'entrée de la maison, leurs sages remontrances m'étoient inutiles, & il ne se pouvoit rien ajoûter à mon adresse pour réussir dans les choses où je m'engageois si imprudemment.

Je ne sçaurois penser sans étonnement au prejudice qu'apporte une mauvaise compagnie; & je ne le pourrois croire si je ne l'avois éprouvé, principalement dans une si grande jeunesse. Je souhaiterois que mon exemple pût servir aux peres & aux meres pour les faire veiller attentivement sur leurs enfans: car il est vrai que la conversation de cette parente me changea de telle sorte que l'on ne reconnoissoit plus en moi aucune marque des inclinations vertueuses que mon naturel me donnoit; & qu'elle & une autre qui étoit de son humeur m'inspirerent les mauvaises qu'elles avoient. C'est ce qui me fait connoître combien il importe de n'être qu'en bonne compagnie & je ne doute point que si j'en eusse rencontré à cet âge une telle qu'il eût été à désirer & que l'on m'eût instruite dans la crainte de Dieu, je me serois entierement portée à la vertu, & fortifiée contre les foiblesses dans lesquelles je suis tombée.

Aiant ensuite entierement perdu cette crainte de Dieu, il me resta seulement celle de manquer à ce qui regardoit mon honneur: & elle me donnoit des peines continuelles. Mais me flatant de la creance que l'on n'avoit point de connoissance de mes actions je faisois plusieurs choses contraires à l'honneur de Dieu, & même à celui du monde pour lequel j'avois tant de passion.

Ce que je viens de rapporter fut donc à ce qui m'en paroît le commencement de mon mal, & je ne dois pas peut-être en attribuer la cause aux personnes dont j'ai parlé, mais à moi-même, puis que ma seule malice suffisoit pour me faire commettre tant de fautes, joint
que

que j'avois auprès de moi des filles toujours disposées à me fortifier dans mes manquemens ; & s'il y en eût eu quelqu'une qui m'eût donné de bons conseils je les aurois peut-être suivis : mais leur intérêt les aveugloit de même que j'étois aveuglée par mon affection à suivre mes sentimens. Néanmoins comme j'ai naturellement de l'horreur pour les choses deshonnêtes, j'ai toujours été très-éloignée de ce qui peut blesser l'honneur : & je me plaisois seulement dans les divertissemens & les conversations agreables. Mais parce qu'en ne fuyant pas les occasions on s'expose à un peril évident, je me mettois au hazard de me perdre, & d'attirer sur moi la juste fureur de mon pere & de mes freres. Dieu m'en garentit par son assistance ; quoi que ces conversations dangereuses ne purent être si secretes qu'elles ne donnassent quelque atteinte à ma reputation, & que mon pere n'en soupçonât quelque chose.

Trois mois ou environ s'étoient passez de la sorte lors que l'on me mit dans un monastere de la ville où j'étois, & où l'on élevoit des filles de ma condition, mais plus vertueuses que moi. Cela se fit avec tant de secret qu'il n'y eut qu'un de mes parens qui le sceût. On prit pour pretexte le mariage de ma sceur, & ce que n'ayant plus de mere je serois demeurée seule dans la maison. L'affection que mon pere avoit pour moi étoit si extraordinaire, & ma dissimulation si grande, qu'il ne me pouvoit croire aussi mauvaise que je l'étois. Ainsi je ne tombai point dans sa disgrâce ; & bien qu'il se répandit quelque bruit de ces entretiens trop libres que j'avois eû on n'en pouvoit parler avec certitude, tant parce qu'ils durerent peu, qu'à cause que ma passion pour l'honneur faisoit qu'il n'y avoit point de soin que je ne prisse pour les cacher, sans considerer mon Dieu qu'ils ne pouvoient être cachez à vos yeux qui penetrent toutes choses. *Quel mal ô mon Sauveur n'arrive-t-il point de ne se pas représenter cette verité, & de s'imaginer qu'il puisse y avoir quelque chose de secret de ce qui se fait contre vôtre volonté ? Pour moi je suis persuadée*

que l'on éviteroit beaucoup de maux si l'on se mettoit fortement dans l'esprit que ce qui nous importe n'est pas de cacher nos fautes aux hommes, mais de prendre garde à ne rien faire qui vous soit desagréable.

Les huit premiers jours que je passai dans cette maison me furent fort penibles, non pas tant par le déplaisir d'y être que par l'apprehension que l'on eût connoissance de la mauvaise conduite que j'avois eüe. Car j'en étois déjà lassé, & parmi tous ces entretiens si vains & si dangereux je craignois beaucoup d'offenser Dieu & me confessois fort souvent. Au bout de ce temps, & encore plutôt ce me semble, cette inquietude se passa, & je me trouvois mieux que dans la maison de mon pere.

Les Religieuses étoient fort satisfaites de moi & me témoignoiént beaucoup d'affection, parce que Dieu me faisoit la grace de contenter toutes les personnes avec qui je me trouvois. J'étois alors tres-éloignée de vouloir être religieuse; mais j'avois de la joie de me voir avec de si bonnes filles: car celles de cette maison avoient beaucoup de vertu, de piété, & de regularité. Le demon ne laissa pas néanmoins pour me tenter de pousser des personnes du dehors à tâcher de troubler le repos dont je jouissois: mais comme il n'étoit pas facile d'entretenir un tel commerce il cessa bien-tôt: je commençai à rentrer dans les bons sentimens que Dieu m'avoit donnez dès mon enfance: je connus combien grande est la grace qu'il fait à ceux qu'il met en la compagnie des gens de bien; & il me semble qu'il n'y avoit point de moien dont son infinie bonté ne se servit pour me faire retourner à lui. Que soiez-vous, mon Sauveur, à jamais beni de m'avoir soufferte si long-temps. Amen.

La seule chose qui me paroît me pouvoir excuser dans ma conduite precedente si je n'avois commis tant d'autres fautes, c'est que tout ce commerce que j'avois eu se pouvoit terminer avec honneur par un mariage, & que mon confesseur & d'autres personnes dont je prenois conseil en diverses choses me disoient que je n'offensois point Dieu en cela. Une des Religieuses du mo-

naftere couchoit dans la chambre où j'étois avec les autres pensionnaires, & il me semble que Dieu commença par son moien à m'ouvrir les yeux ainfi que je le dirai dans la fuite.

CHAPITRE III.

Grands avantages que tire la Sainte des entretiens d'une excellente Religieuse sous la conduite de laquelle elle étoit avec les autres pensionnaires. Elle commence à concevoir un foible desir d'être religieuse. Une grande maladie la contraint de retourner chez son pere. Elle passe chez un de ses oncles qui étoit tres-vertueux : & ensuite du peu de sejour qu'elle y fit elle se resout à être religieuse.

COMME cette bonne Religieuse étoit fort discrete & fort sainte je commençai à profiter de ses sages entretiens. Je prenois plaisir à l'entendre si bien parler de Dieu, & il me semble qu'il n'y a point eu de temps auquel je n'y en aye pris. Elle me raconta comme cette seule parole qu'elle avoit leuë dans l'Evangile : *Plusieurs sont appellez ; mais peu sont éleus*, l'avoit portée à se faire religieuse, & me representoit les recompenses que Dieu donne à ceux qui quittent tout pour l'amour de lui. De si saints entretiens commencerent à bannir de mon esprit mes mauvaises habitudes, à y rappeler le desir des biens eternels, & à m'ôter l'extrême aversion que j'avois d'être religieuse. Je ne pouvois voir quelqu'une des sœurs pleurer en priant Dieu, ou faire quelques autres actions de pieté sans lui en porter envie, parce que j'avois en cela le cœur si dur que j'aurois pû entendre lire toute la passion de nôtre Seigneur sans jetter une seule larme, & j'en souffrois beaucoup de peine.

Je demurai un an & demi dans ce monastere & y profitai beaucoup. Je faisois plusieurs oraisons vocales, & priois toutes les Sœurs de me recommander à Dieu afin qu'il lui plût de me faire connoître en quelle maniere il vouloit que je le servisse. Mais j'aurois desiré

que sa volonté ne fût pas de m'appeller à la religion, quoi que d'un autre côté j'apprehendasse le mariage. Au bout de ce temps je me sentis plus portée à être religieuse; mais non pas dans cette maison, parce que les austérités que j'avis en suite qu'elles pratiquoient me paroissent excessives; & quelques-unes des plus jeunes religieuses me fortifioient dans cette pensée; au lieu que si toutes se fussent rencontrées dans une même disposition cela m'auroit beaucoup servi. Ce qui me confirmoit encore dans ce sentiment c'est que j'avois une intime amie dans un autre monastere, & que si j'avois à me rendre religieuse j'aurois voulu être avec elle, considerant ainsi davantage ce qui flatoit mon inclination que mon veritable bien. Mais ces bonnes pensées de me donner entierement à Dieu dans la vie religieuse s'effaçoient bien-tôt de mon esprit & n'avoient pas la force de me persuader d'en venir à l'execution.

Quoi que je ne negligéasse pas entierement alors ce qui regardoit mon salut, nôtre Seigneur veilloit beaucoup plus que moi pour me disposer à embrasser la profession qui m'étoit la plus avantageuse. Il m'envoia une grande maladie qui me contraignit de retourner chez mon pere. Quand je fus guerie on me mena voir ma sœur qui demouroit à la campagne, & qui avoit tant d'affection & de tendresse pour moi qu'elle auroit désiré de tout son cœur que je demeurasse toujours avec elle. Son mari me témoignoit aussi beaucoup d'amitié: & j'ai l'obligation à nôtre Seigneur que je n'ai jamais été en lieu où l'on ne m'en ait fait paroître, quoi que je ne le méritasse pas étant aussi imparfaite que je le suis.

Je m'arrestai en chemin en la maison d'un de mes Oncles, frere de mon pere & qui étoit veuf. C'étoit un homme fort sage & tres-vertueux; & Dieu le dispoit à la vocation à laquelle il l'appelloit: car quelques années après il abandonna tout pour se faire religieux, & finit sa vie de telle sorte que j'ai sujet de croire qu'il est maintenant dans la gloire. Il me retint durant quelques jours auprès de lui. Son principal exercice étoit de lire
de

de bons livres en langue vulgaire, & son entretien ordinaire de parler des choses de Dieu & de la vanité de celles du monde. Il m'engagea de prendre part à sa lecture, & quoi que je n'y trouvasse pas grand goût je ne le lui témoignai point : car il ne se pouvoit rien ajoûter à ma complaisance quelque peine qu'elle me donnât : elle étoit même si excessive que ce que l'on auroit dû confiderer en d'autres comme une vertu étoit en moi un grand défaut. *O mon Dieu par quelles voies vôtre Majesté me dispoit-elle à l'état auquel vous m'appelliez, en me contraignant contre ma propre volonté de me faire violence ? Vous soiez beni eternellement. Amen.*

Quoi que je n'eusse demeuré que peu de jours auprès de mon Oncle, ce que j'y avois leu & entendu dire de la parole de Dieu, joint à l'avantage de converser avec des personnes vertueuses fit une telle impression dans mon cœur, qu'elle m'ouvrit les yeux pour confiderer ce que j'avois compris dès mon enfance que tout ce que nous voions ici-bas n'est rien, que le monde n'est que vanité, & qu'il passe comme un éclair. J'entrai dans la peur d'être damnée si je venois à mourir en l'état où j'étois : & quoi que je ne me determinasse pas entierement à être religieuse, je demurai persuadée que c'étoit pour moi la condition la plus assurée : & ainsi peu à peu je me resolus à me faire violence pour l'embrasser.

Ce combat qui se passoit en moi-même dura trois mois, & pour vaincre mes repugnances je confiderois que les travaux de la religion ne scauroient être plus grands que les douleurs que l'on souffre dans le purgatoire ; & qu'ayant mérité l'enfer je n'aurois pas sujet de me plaindre d'endurer en cette vie autant que je ferois dans le purgatoire, pour aller après dans le ciel où tendoient tous mes desirs ; mais il me semble que j'agissois en cela plutôt par une crainte servile que par un mouvement d'amour. Le demon pour me détourner d'un si bon dessein me representoit que j'étois trop delicate pour pouvoir porter les austeritez de la religion. A quoi je répondois, que J E S U S-C H R I S T aiant tant souffert

souffert pour moi il étoit bien juste que je souffrisse quelque chose pour lui , & que j'avois sujet de croire qu'il m'aideroit à le supporter. Je ne me souviens pas bien toutefois si j'avois dans l'esprit cette dernière pensée , & je fus assez tentée durant ce temps. Ma santé continuoit d'être fort mauvaise , & j'avois outre la fièvre de grandes foiblesses : mais le plaisir que je prenois à lire de bons livres me soutenoit : & les épîtres de saint Jérôme m'encouragerent tellement que je me résolus de déclarer mon dessein à mon père , ce qui étoit presque comme prendre l'habit de religieuse , parce que j'étois si attachée à tout ce qui regarde l'honneur que rien ne me paroissoit capable de me faire manquer à ce que je m'étois une fois engagée.

Comme mon père avoit une affection toute extraordinaire pour moi il me fut impossible d'obtenir de lui la permission que je lui demandois quelque instance que je lui en fis & quelques personnes que j'emploiasse auprès de lui pour tâcher de le fléchir. Tout ce que je pûs tirer de lui fut que je ferois après sa mort ce que je voudrois. La connoissance que j'avois de ma foiblesse ma faisant voir combien ce retardement me pouvoit être préjudiciable , je tentai une autre voie pour venir à bout de mon dessein comme on le verra dans la suite.



CHAPITRE IV.

La Sainte prend l'habit de Religieuse, & sent en même temps un tres-grand changement en elle. Elle retombe dans une si grande maladie que son pere est obligé de la faire sortir du monastere pour la faire traiter. Celui de ses Oncles dont il a été ci-devant parlé lui donne un livre qui lui sert beaucoup pour lui apprendre à faire oraison : & elle commence à entrer dans l'oraison de quietude & même d'union, mais sans le connoître. Besoin qu'elle eut durant plusieurs années d'avoir un livre pour se pouvoir recueillir dans l'oraison.

LORS que j'étois dans ces pensées, je persuadai à l'un de mes freres de se faire religieux en lui representant qu'il n'y a que vanité dans le monde, & nous resolûmes ensemble d'aller de grand matin au monastere où étoit cette amie qui m'étoit si chere. Mais quelque affection que j'eusse pour elle j'étois dans une telle disposition que je serois entrée sans difficulté en quelque autre monastere que ce fût où j'aurois crû pouvoir mieux servir Dieu, & qui auroit été plus agreable à mon pere, parce que n'ayant alors devant les yeux que mon salut je ne pensois plus à chercher, ma satisfaction particuliere.

Je croi pouvoir dire avec verité que quand j'aurois été prête à rendre l'esprit je n'aurois pas souffert davantage que je fis au sortir de la maison de mon pere. Il me sembloit que tous mes os se détachent les uns des autres, parce que mon amour pour Dieu n'étoit pas assez fort pour surmonter entierement celui que j'avois pour mon pere & pour mes proches, & il étoit si violent que si nôtre Seigneur ne m'eût assistée je n'aurois jamais pû continuer dans ma resolution; mais il me donna la force de me surmonter moi-même : & ainsi je l'executai.

Dans le moment que je pris l'habit j'éprouvai de
quelle

quelle forte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir. Personne ne s'apperceut de celle qui se passoit dans mon cœur : mais chacun croioit au contraire que je faisois cette action avec grande joie. Il ne se peut rien ajouter à celle que j'eus de me voir revêtuë de ce saint habit, & elle a touÿours continuë jusques à cette heure. Dieu changea en une tres-grande tendresse la secheresse de mon ame : je ne trouvois rien que d'agréable dans tous les exercices de la religion : je balaisois quelquefois la maison dans les heures que je donnois auparavant à mon divertissement & à ma vanité; & j'avois tant de plaisir à penser que j'étois délivrée de ces vains amusemens & de cette folie que je ne pouvois assez m'en étonner, ni comprendre comment un tel changement s'étoit pû faire. Ce souvenir fait encore maintenant une si forte impression sur mon esprit qu'il n'y a rien quelque difficile qu'il fût que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu. Car je sçai par diverses experiences que quand c'est son seul amour qui nous y engage, il ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes resolutions, mais il veut pour augmenter nôtre mérite que les difficultez nous étonnent, afin de rendre nôtre joie & nôtre recompense d'autant plus grandes que nous aurons eu plus à combattre : & il nous fait même goûter ce plaisir dès cette vie par des douceurs & des consolations qui ne sont connuës que de ceux qui les éprouvent. Je l'ai comme je viens de le dire expérimenté diverses fois en des occasions fort importantes. C'est pourquoi si j'étois capable de donner conseil, je ne serois jamais d'avis lors que Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre, & nous l'inspire diverses fois, de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne la pouvoir executer, puisque si c'est seulement pour son amour que l'on s'y porte elle ne sçauroit ne pas réussir par son assistance, rien ne lui étant impossible. Qu'il soit beni à jamais. Ainsi soit-il.

O mon souverain bien & mon souverain repos, la grace que vôtre infinie bonté m'avoit faite de me conduire

partant de divers détours à un état aussi assuré qu'est celui de la vie religieuse, & dans une maison où vous aviez un si grand nombre de servantes de qui je pouvois apprendre à m'avancer dans vôtre service, ne devoit-elle pas me suffire ? Comment puis-je passer outre dans la suite de ce discours lors que je pense à la manière dont je fis profession, à l'incroyable contentement que je ressentis de me voir honorée de la qualité de vôtre épouse, & à la résolution dans laquelle j'étois de m'efforcer de tout mon pouvoir de vous plaire : Je n'en puis parler sans verser des larmes : mais ce devoient être des larmes de sang, & mon cœur devoit se fendre de douleur lors que je voi que quelque grands que parussent ces bons sentimens ils étoient bien foibles puis que je vous ai offensé depuis. Je trouve maintenant que j'avois raison de craindre de m'engager dans un état si relevé quand je considere le mauvais usage que j'en ai fait : mais vous avez voulu, mon Dieu, pour me rendre meilleure & me corriger, souffrir que je vous aie offensé durant vingt ans en employant aussi mal que j'ai fait une telle grace. Il semble, mon Sauveur, veu la manière dont j'ai vécu que j'eusse resolu de ne rien tenir de ce que je vous promettois. Ce n'étois pas néanmoins mon intention : mais repassant par mon esprit de quelle sorte j'ai agi depuis je ne sçai quelle elle pouvoit être. La seule chose dont je suis assurée c'est que cela fait bien connoître, ô JESUS-CHRIST mon saint Epoux, quel vous êtes, & quelle je suis. Et je puis dire avec vérité que ma douleur de vous tant offenser est souvent modérée par la joie que je ressens de ce que la patience avec laquelle vous me souffrez fait voir la grandeur de vôtre miséricorde. Car en qui Seigneur, a-t-elle jamais plus paru qu'en moi qui me suis renduë si indigne des graces que vous m'avez faites ? Helas ! mon Createur, j'avouë qu'il ne me reste point d'excuse. Je suis seul coupable de toutes les fautes que j'ai commises ; & je n'avois pour les éviter qu'à répondre par mon amour pour vous à celui dont vous me donnez tant de preuves.

Mais

Mais n'ayant pas alors été assez heureuse pour m'acquiescer d'un devoir qui m'étoit si avantageux, que puis-je faire maintenant que d'avoir recours à votre bonté infinie ?

Le changement de vie & de nourriture altera ma santé, quoi que j'en fusse fort contente : mes défaillances augmentèrent, & mes maux de cœur étoient si grands que se trouvant joints à tant d'autres maux on ne pouvoit les voir sans étonnement. Je passai ainsi la première année : & il me semble qu'en cet état je n'offensois pas beaucoup Dieu. Le mal étoit si grand que je n'avois presque toujours que fort peu de connoissance, & je la perdois quelquefois entierement. Il ne se pouvoit rien ajoûter aux soins que mon pere prenoit de moi : & parce que les Medecins de ce lieu-là ne réussissoient point à me traiter, il me fit transporter en un autre où il y en avoit que l'on disoit être fort habiles, & que l'on esperoit qui me gueriroient. Comme l'on ne faisoit point vœu de clôture dans le monastere d'où je sortois, la Religieuse que j'ai dit m'avoir prise en grande affection & qui étoit déjà ancienne m'accompagna. Je demurai presque un an dans ce lieu où l'on me mena : & la quantité de remedes que l'on employa durant trois mois me fit tant souffrir que je ne sçai comment je pus les supporter.

Etant partie à l'entrée de l'hiver je demurai jusques au mois d'Avril en la maison de ma sœur parce qu'elle étoit proche du lieu où l'on devoit commencer au printemps à me traiter. J'avois passé en y allant chez celui de mes Oncles dont j'ai parlé, & il me donna un livre qui porte pour titre, Le troisiéme abecedaire, lequel enseigne la maniere de faire l'oraison de recüeillement. Comme j'avois renoncé à lire de mauvais livres depuis avoir reconnu combien ils sont dangereux & qu'il y avoit un an que je n'en lisois plus que de bons, je receüs celui-là avec grande joie & me resolut de faire tout ce que je pourrois pour en profiter. Car je ne sçavois point encore comment il falloit faire oraison & se recüeillir ;
mais

mais nôtre Seigneur m'avoit favorisée du don de larmes. Cette lecture me toucha fort : je commençai à me retirer quelquefois dans la solitude, à me confesser souvent, & à marcher dans le chemin que me montrait ce livre qui me servoit de directeur : Car je n'en ai point eu durant vingt ans ni de confesseur qui m'entendît, quoi que j'en aie toujours cherché, ce qui m'a fait beaucoup de tort & a été cause que souvent je suis retournée en arriere & que j'ai même couru fortune de me perdre entierement: au lieu qu'un directeur m'auroit au moins aidée à éviter les occasions d'offenser Dieu.

Sa souveraine Majesté me fit dès lors beaucoup de graces : & sur la fin des neuf mois que je passai dans cette solitude, quoi que je ne fusse pas si soigneuse de ne la pas offenser que ce livre m'enseignoit, & que je passasse par dessus beaucoup de choses que j'aurois dû pratiquer parce qu'il me paroissoit impossible d'agir avec tant d'exactitude, je prenois garde neanmoins de ne point tomber dans quelque peché mortel. Pleût à Dieu que j'eusse toujours usé d'une semblable vigilance: mais quant aux pechez veniels je n'en tenois pas grand compte : & ce fut là mon grand mal.

Marchant dans ce chemin il plut à nôtre Seigneur de me donner l'oraison de quietude, & quelquefois celle d'union encore que je ne comprisse rien ni à l'une ni à l'autre, & que j'ignorasse le prix de cette faveur que je croi qu'il m'auroit été fort avantageux de connoître.

Cette oraison d'union duroit tres-peu, & moins à ce que je croi qu'un *Ave Maria*. Mais elle produisoit un tel effet dans mon ame que bien que je n'eusse pas encore vingt ans je me trouvois dans un si grand mépris du monde, qu'il me sembloit que je le voiois sous mes pieds & avois compassion de ceux qui s'y trouvoient engagez, quoi qu'ils ne s'occupassent qu'à des choses permises.

Ma maniere d'oraison étoit de tâcher autant que je le pouvois d'avoir toujours nôtre Seigneur JESUS-CHRIST présent au dedans de moi : & lors que je
 confi-

confidérois quelque'une des actions de sa vie je me la représentois dans le fond de mon cœur. Mais j'emploiois la plupart de mon temps à lire de bons livres : & c'étoit là tout mon plaisir, parce que Dieu ne m'a pas donné le talent de discourir avec l'entendement & de me servir de l'imagination. J'étois si grossière que quelque peine que je prisse je ne pouvois me représenter au dedans de moi l'humanité de JESUS-CHRIST.

Encore que par cette voie de ne pouvoir agir par l'entendement on arrive plutôt à la contemplation pourveu que l'on persevere, elle est extrêmement penible, à cause que la volonté n'ayant point de quoi s'occuper, ni l'amour d'objet present qui l'arreste, l'ame demeure comme sans appui & sans exercice dans une secheresse & une solitude difficile à supporter. D'où il arrive qu'elle se trouve combattue par les diverses pensées qui lui viennent. Ceux qui sont dans cette disposition ont besoin d'une plus grande pureté de cœur que ceux qui peuvent agir par l'entendement, à cause que ces derniers se représentant le néant du monde, ce que nous devons à JESUS-CHRIST, ce qu'il a souffert pour nous, le peu de service que nous lui rendons, & les grâces qu'il fait à ceux qui l'aiment, en tirent des instructions pour se défendre des mauvaises pensées, & fuir les occasions qui pourroient les faire tomber dans le péché. Ainsi comme ceux qui sont privez de cet avantage sont en plus grand peril, ils doivent beaucoup s'occuper à de saintes lectures pour en tirer le secours qu'ils ne peuvent trouver dans eux-mêmes. Cette maniere de prier sans que l'entendement agisse est si penible, & la lecture quelque breve qu'elle soit est si necessaire pour se recueillir & suppléer à l'oraison mentale, que si le directeur ordonne sans cette aide de demeurer longtemps en oraison il sera impossible de lui obeir, & la santé des personnes qu'il conduira de la sorte se trouvera alterée par une aussi grande peine que sera celle qu'elles souffriront.

J'ai maintenant ce me semble sujet de croire que ç'a été

été par une conduite particuliere de Dieu que durant dix-huit ans que je demurai dans de si grandes secheresses manqué de sçavoir mediter, je ne trouvai personne qui m'enseignât cette maniere d'oraison, parce qu'il m'auroit été impossible à mon avis de la pratiquer. Ainsî excepté lors que je venois de communier je n'osois jamais m'engager à prier que je n'eusse un livre, & je n'apprehendois pas moins de demeurer en oraison sans cette assistance qu'un homme craindroit de s'engager à combattre seul contre plusieurs. Ce livre m'étoit comme un second ou un bouclier pour me défendre de la distraction que tant de diverses pensées pouvoient me donner, & il m'assuroit & me consolait parce qu'il faisoit que ces secheresses ne m'arrivoient guère; au lieu que je ne manquois jamais d'y tomber quand je n'avois point de livre, & mon ame s'égaroit dans ses pensées. Mais je n'avois pas plutôt pris un livre qu'elle se recueilloit, & mon esprit comme attiré doucement par ce moi en devenoit calme & tranquille. Quelquefois même il me suffisoit d'ouvrir le livre sans avoir besoin de passer plus outre: d'autres fois je lisois un peu; & d'autres fois je lisois beaucoup selon la grace que nôtre Seigneur me faisoit.



Il me paroissoit alors qu'avec des livres & de la solitude je n'avois rien à apprehender: & je croi qu'étant assistée de Dieu cela se feroit trouvé veritable si un directeur ou quelque autre personne m'eût avertie de fuir les occasions, & m'eût aidée à ne point differer d'en sortir lors que j'y serois tombée. Que si le demon m'eût en ce temps-là attaquée ouvertement il me semble que je ne me serois jamais laissée aller à commettre encore de grands pechez: mais il étoit si artificieux, & moi si mauvaise que je profitois peu de mes bonnes résolutions, quoi qu'elles me servissent beaucoup pour pouvoir souffrir avec autant de patience qu'il plut à nôtre Seigneur de m'en donner en d'aussi grands maux que furent ceux que j'endurai dans ces terribles maladies.

J'ai

J'ai sur cela pensé cent fois avec étonnement quelle est l'infinie bonté de Dieu, & je ne sçauois sans en ressentir beaucoup de joie considerer la grandeur de ses misericordes. Qu'il soit beni à jamais de m'avoir fait voir si clairement que je n'ai point eu de bon dessein dont il ne m'ait recompensée même dès cette vie. Quelque imparfaites & mauvaises que fussent mes œuvres mon divin Sauveur les perfectionnoit & les rendoit bonnes : il cachoit mes défauts & mes pechez : obscurcissoit les yeux de ceux qui les voioient pour les empêcher de les appercevoir ; & s'il arrivoit qu'ils les remarquassent il les effaçoit de leur memoire. Ainsi je puis dire qu'il couvre mes fautes pour les rendre imperceptibles, & qu'il fait éclater la vertu qu'il met en moi comme malgré moi.

Mais il faut revenir à mon sujet pour obeir à ce que l'on m'a commandé : surquoi je me contenterai de dire que si je m'engageois à rapporter particulièrement la conduite que Dieu a tenuë envers moi dans ces commencemens, j'aurois besoin de beaucoup plus d'esprit que je n'en ai pour pouvoir faire connoître les infinies obligations dont je lui suis redevable, & quelle a été mon extrême ingratitude qui me les a fait oublier ? Qu'il soit à jamais beni de l'avoir soufferte. Ainsi soit-il.

C H A P I T R E V.

Préjudice que la Sainte dit avoir toujours receu des demi-sçavans. Dieu se sert d'elle pour retirer son Confesseur d'un grand peril. La maladie de la Sainte la reduit en tel état qu'on la creut morte.

J'A X oublié de dire que durant l'année de mon noviciat des choses qui étoient de peu de consequence en elles-mêmes me causerent beaucoup de chagrin, parce que l'on m'accusoit souvent sans raison ; & qu'étant fort imparfaite j'avois peine à le souffrir : mais la joie de me voir religieuse me les faisoit supporter. Comme j'aimois la solitude & pleurois quelquefois pour mes pechez,

pechez, les sœurs s'imaginoient & disoient entre elles que je n'étois pas contente. J'étois néanmoins affectionnée à toutes les choses de la religion. Il n'y avoit que le mépris que j'avois peine à souffrir tant je desirois d'être estimée. Du reste j'étois exacte en tout ce que je faisois, & il ne paroissoit rien en moi que de vertueux. Cela ne me justifie pas toutefois, parce que je ne pouvois ignorer que j'y recherchois ma satisfaction; & qu'ainsi mon ignorance dans le reste ne me pouvoit servir d'excuse, si ce n'en est une que ce monastere n'étant pas établi dans une grande perfection, ma malice faisoit que je laissois ce qui s'y faisoit de bon pour suivre ce qu'il y avoit de mauvais.

Il y avoit alors une Religieuse malade d'une effroyable maladie & qui lui causa bien-tôt la mort. C'étoit des ulceres qui s'étoient faits en son ventre par lesquels elle rendoit la nourriture qu'elle prenoit. Ce mal qui donnoit de l'horreur à toutes les sœurs ne produisit autre effet en moi que de me faire admirer la patience de cette bonne Religieuse. Je disois à Dieu que s'il lui plaisoit de m'en accorder un semblable il n'y avoit rien que je ne fusse prête de souffrir: & il me semble que j'étois véritablement dans cette disposition, parce que j'avois un si violent desir de jouir des biens éternels que j'étois résoluë d'embrasser tous les moiens qui me les pouvoient procurer. Je ne scaurois assez m'étonner que je fusse alors dans ce sentiment: car je ne me sentoient point avoir encore cet amour pour Dieu qu'il me paroît avoir eu depuis que j'ai commencé à faire oraison. J'étois seulement éclairée d'une certaine lumière qui me faisoit considerer comme digne de mépris tout ce qui prend fin, & comme d'un prix inestimable ces biens celestes & permanens que l'on peut acquerir par le détachement des biens perissables & passagers. Dieu exauça ma priere! Deux ans n'étoient pas encore accomplis que je me trouvai en tel état qu'encore que mes souffrances ne fussent pas de la même nature que celles de cette bonne Religieuse, je croi qu'elles n'étoient pas moins grandes

comme

comme on pourra le connoître par ce que je vai dire.

Le temps de faire des remedes pour ma guerison étant venu, mon pere, ma sœur, & cette Religieuse qui avoit tant d'amitié pour moi, & qui sortit pour m'accompagner, me firent transporter avec toute l'affection imaginable au lieu destiné pour cette cure. Alors le demon commença à jeter du trouble dans mon ame : & Dieu tira du bien de ce mal.

Il y avoit en ce lieu-là un Ecclesiastique qui avoit assez bonnes qualitez, & de l'esprit, mais qui n'étoit que mediocrement sçavant. Je le pris pour mon Confesseur parce que j'ai toujours aimé les gens de lettres ; & les demi sçavans m'ont fait tant de tort que j'ai connu par experience qu'il vaut mieux en avoir qui ne soient point du tout sçavans pourveu qu'ils soient vertueux & de bonnes mœurs, parce que se défiant d'eux-mêmes, & moi ne m'y fiant pas non plus, ils ne font rien sans en demander conseil à des gens habiles, & ceux-là ne m'ont jamais trompée ; au lieu que ces demi sçavans l'ont souvent fait, quoi qu'ils n'en eussent pas l'intention ; mais seulement parce qu'ils n'en sçavoient pas davantage, & que les croiant capables je ne me tenois pas obligée à faire plus que ce qu'ils me conseilloyent. Ils me conduisoient par une voie large, ne faisoient passer des pechez mortels que pour des pechez veniels, ne comptoient pour rien les veniels ; & j'étois si mauvaise que s'ils m'eussent traitée avec plus de rigueur je pense que j'en aurois cherché d'autres.

Une telle conduite m'a été si préjudiciable que je me suis creu obligée de la remarquer ici, afin d'avertir les autres d'éviter un si grand mal. Mais cela ne m'excuse pas devant Dieu, parce qu'elle étoit par elle-même si dangereuse & les fautes qu'elles me faisoit commettre si grandes, que cela seul devoit suffire pour m'empêcher d'y tomber. Je croi que Dieu permit pour punition de mes pechez que ces Confesseurs se trompassent & me trompassent de la sorte, & je trompai d'autres personnes en leur disant ce qu'ils me disoient. Je demeurai

durant

durant plus de dix-sept ans dans cet aveuglement, & jusques à ce qu'un sçavant Religieux de l'Ordre de saint Dominique commença à me détromper, & que des Peres Jesuites acheverent de me faire connoître combien cette conduite étoit dangereuse, & me firent apprehender le peril, où elle me mettoit, comme je le dirai dans la suite.

Lors que je commençai de me confesser à ce Prêtre seculier il me prit en fort grande affection, parce que depuis que j'étois Religieuse je m'accusois de peu de fautes en comparaison de celles dont je me suis accusée dans la suite de ma vie. Il n'avoit aucune mauvaise intention dans cette affection qu'il me portoit ; mais elle étoit si excessive qu'elle ne pouvoit passer pour bonne. Je lui faisois connoître que pour rien du monde je n'aurois voulu offenser Dieu en des choses importantes ; & il m'assuroit qu'il étoit dans la même disposition. Ainsi nous entraînâmes en de grandes communications : & comme mon esprit étoit plein des pensées de la grandeur de Dieu, & mon plaisir dans ces conversations de parler de lui, cet amour pour sa divine Majesté d'une personne aussi jeune que j'étois, alors donna tant de confusion à cet Ecclesiastique qu'il se resolut de me déclarer l'état déplorable où il étoit. Car il y avoit près de sept ans qu'il étoit engagé dans une affection tres-perilleuse avec une femme de ce même lieu, & il ne laissoit pas de dire la Messe : ce qui étoit une chose si publique qu'elle l'avoit ruiné de reputation, sans que l'on osât néanmoins lui en parler. Comme je l'aimois beaucoup cela me donna une extrême compassion, parce que j'étois dans un tel aveuglement que je considérois comme une vertu d'aimer les personnes qui nous aiment. Que maudite soit cette maxime lors qu'elle s'étend jusques à nous porter à faire des choses contraires à la loi de Dieu. C'est l'une de ces folies qui trompe le monde, & qui me trompoit comme les autres : car c'est à Dieu seul que nous sommes redevables de tout le bien que nous recevons des hommes ; & ainsi comment peut-on at-

tribuer à vertu de ne point rompre les amitez qui lui sont defagreables & qui l'offensent ? *Malheureux monde que vous êtes aveugle ! que votre aveuglement est perilleux ! & que vous me feriez, Seigneur, une grande grace s'il vous plaisoit de me rendre tres-ingrate envers lui, & que je ne le fusse point envers vous, mais pour mes pechez, tout le contraire est arrivé.* Pour m'éclaircir encoré davantage de cette affaire je m'informai particulièrement des personnes du logis où cet Ecclesiastique demeueroit ; & j'appris que si quelque chose le pouvoit excuser dans le malheureux état où il se trouvoit, c'étoit que cette méchante femme lui avoit donné & l'avoit obligé de porter à son col pour l'amour d'elle une medaille de cuiyre où il y avoit un sort, & que l'on n'avoit jamais pû le faire refoudre à la quitter. Je ne suis pas persuadée de tout ce que l'on dit de ces sortileges : mais je dirai ce que j'en ai veu, afin que les hommes se gardent de ces detestables creatures qui après avoir renoncé à toute crainte de Dieu & à la pudeur que leur sexe les oblige d'avoir en si grande recommandation, sont capables de commettre toute sorte de crimes pour satisfaire aux passions que le demon leur inspire. Quelle grande pechereffe que je sois je n'ai jamais été tentée d'ajouter foi ni d'avoir recours à ces moiens diaboliques : je n'ai jamais eu intention de mal faire ; & je n'aurois jamais voulu quand je l'aurois pû, contraindre quelqu'un de m'aimer parce que Dieu m'a empêché de tomber dans ces crimes où s'il m'eût abandonné à moi-même je serois tombée comme les autres, n'y ayant en moi que misere & que foiblesse. Lors que j'eus appris tout ce particulier je témoignai à cet Ecclesiastique plus d'affection qu'auparavant : en quoi mon intention étoit bonne ; mais ma conduite ne l'étoit pas, puis que l'on ne doit jamais faire le moindre mal pour en tirer du bien quelque grand qu'il soit. Je ne lui parlois presque toujours que de Dieu : & cela put lui servir : mais je croi que cette grande amitié qu'il avoit pour moi fut ce qui le fit reloudre à me remettre entre les mains cette medaille.

daille. Je la fis jeter dans la riviere, & il se trouva aussitôt comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil. Tout ce qu'il avoit fait durant un si long-temps se representa à ses yeux : il en fut épouvanté, connu la grandeur de son peché, & en conceut de l'horreur. Je ne doute point que la sainte Vierge ne l'ait extrêmement assisté en cette rencontre : car il avoit une grande devotion pour la fête de sa Conception & la solempnoïsoit tres-particulièrement. Il abandonna entierement cette malheureuse femme, & ne pouvoit se lasser de rendre graces à Dieu de lui avoir ouvert les yeux pour sortir d'un si grand aveuglement. Il mourut au bout d'un an que j'avois commencé à le voir aiant déjà beaucoup servi Dieu. Je n'ai jamais crû que l'affection qu'il me portoit fût mauvaise, quoi qu'elle eût pû être plus pure, & il s'est rencontré des occasions où j'aurois pû commettre de plus grandes fautes si je n'avois toujours apprehendé d'offenser Dieu : mais comme je l'ai déjà dit je n'aurois jamais voulu faire ce que j'aurois creu être un peché mortel ; & il me semble que cette disposition dans laquelle cet Ecclesiastique me voioit augmentoit l'affection qu'il avoit pour moi parce que si je ne me trompe les hommes estiment beaucoup plus les femmes lors qu'ils les voient portées à la vertu, & elles acquierent par ce moien un plus grand pouvoir sur leur esprit comme on le connoitra dans la suite. Ainsi je suis persuadée que Dieu fera misericorde à ce Prêtre : car il mourut dans de fort bonnes dispositions, tres-détaché de ce dangereux commerce, & il semble que nôtre Seigneur voulut le sauver par le moien que j'ai dit.

J'eus durant trois mois de tres-grandes douleurs au lieu dont je viens de parler, parce que les remedes étoient plus forts que la delicatessè de ma complexion ne pouvoit porter. Les medecins qui me virent durant les deux premiers mois me mirent presque à l'extremité : & ce mal de cœur si extraordinaire pour lequel on me traitoit s'augmenta avec tant de violence qu'il me sembloit quelquefois qu'on me l'arrachoit avec des ongles.

de fer : & il me mettoit dans un tel état que l'on apprehendoit que l'excès d'une douleur si insupportable ne passât jusques à la rage. La fièvre ne me quittoit point : les medecines que l'on m'avoit données sans discontinuation durant un mois m'avoient si extrêmement abattuë que j'étois reduite à ne pouvoir prendre que des boiillons: le feu qui devoit mes entrailles fit que mes nerfs se retirerent avec des douleurs si excessives que je n'avois ni jour ni nuit un seul moment de repos: & tant de maux joints ensemble me mirent dans une profonde tristesse.

Mon Pere me ramena alors au lieu d'où j'étois partie, les medecins me virent encore & perdirent toute esperance de me guerir, parce qu'outre tous ces maux j'étois etique. Mais ce qui me donnoit de la peine n'étoit pas de me voir condamnée par eux : c'étoit les douleurs que ce retirement de nerfs me faisoit souffrir depuis la tête jusques aux pieds, & qu'ils disoient eux-mêmes être des plus grandes que l'on sçauroit endurer. Ainsi l'on auroit pû dire que j'aurois été à plaindre dans un si étrange tourment si mes pechez ne l'eussent bien merité.

Trois mois se passerent dans cette souffrance ; & l'on ne comprenoit pas comment il étoit possible que je resistasse à tant de maux joints ensemble. Ils étoient tels que je ne puis m'en souvenir sans étonnement, & ne point considerer comme une grace particuliere de Dieu la patience qu'il me donna & que l'on connoissoit visiblement venir de lui seul. L'histoire de Job que j'avois leuë dans les morales de saint Gregoire me servit beaucoup, & il paroît que Dieu pour me donner la force de supporter tant de douleurs me prepara par cette lecture & par le secours que je tirois aussi de ce que je commençois à faire oraison. Tous mes entretiens n'étoient qu'avec lui seul ; & j'avois presque toujours dans l'esprit & dans la bouche ces paroles de Job que je sentoient me sembloit me fortifier. *Après avoir receu tant de bienfaits de la main de Dieu, pourquoi ne souffrirois-je pas avec patience les maux qu'il m'envoie ?*

Je fus travaillée de la sorte que je viens de dire depuis le mois d'Avril jusqu'au 15. d'Avouit, mais principalement les trois derniers mois: & alors la fête de l'Assomption de la sainte Vierge étant venuë & aiant toujours aimé à me confesser souvent je voulus me confesser. On creut que c'étoit l'apprehension de la mort qui m'y portoit, & mon Pere pour me rassurer ne voulut pas me le permettre. O amour qui ne procedez que d'une excessive tendresse naturelle, combien êtes-vous à craindre, puis qu'encore que mon Pere fût si sage & si bon catholique, l'affection qu'il avoit pour moi me pouvoit être si préjudiciable? Il me prit cette même nuit une défaillance qui dura près de quatre jours sans qu'il me restât aucun sentiment. On me donna durant ce temps le Sacrement de l'Extrême-onction: on croioit à tous momens que j'allois rendre l'esprit: on me recitoit le *Credo* comme si j'eusse été en état de pouvoir l'entendre; & l'on doutoit si peu que je ne fusse morte que lors que je revins à moi je trouvai sur mes yeux de la cire de la bougie que l'on y avoit présentée pour voir si j'étois passée. Dans la douleur qu'avoit mon Pere de m'avoir empêché de me confesser il pouffoit des cris jusqu'au ciel, il adressoit ses prieres à Dieu, & je ne scaurois trop louer son infinie bonté d'avoir daigné les entendre. La fosse pour m'enterrer avoit durant un jour & demi été ouverte dans nôtre monastere, & un service fait pour moi dans un convent de Religieux de nôtre Ordre lors qu'il pleut à Dieu me faire revenir comme des portes de la mort. Je me confessai aussi-tôt & communai en répandant quantité de larmes; mais il me semble que ces larmes ne procedoient pas du seul regret d'avoir offensé Dieu, ce qui auroit suffi pour me sauver si ces pechez que l'on ne faisoit passer que pour veniels & que j'ai connu clairement depuis être mortels, n'y eussent point apporté d'obstacle. Car encore que les douleurs que je souffris fussent insupportables & qu'il me restât peu de sentiment, il me semble que je me confessai entierement de toutes les choses en quoi je croiois

avoir offensé Dieu : & il m'a fait cette grace entre tant d'autres que depuis que j'ai commencé à me confesser je n'ai point manqué à m'accuser de tout ce que j'ai creu être peché, quoi que veniel. Je suis néanmoins persuadée que si je fusse morte mon salut étoit fort douteux à cause de l'ignorance de mes Confesseurs, & que j'étois si mauvaise. Ainsi je ne sçauois penser sans trembler à la maniere dont Dieu voulut me conserver comme par miracle.

Pouvez-vous, mon ame, trop considerer la grandeur de ce peril d'où nôtre Seigneur vous tira : & quand vôtre amour pour lui ne vous empêcheroit pas désormais de l'offenser, la crainte ne devoit-elle pas vous retenir, puisqu'il pourroit vous ôter la vie lors que vous vous trouveriez dans un état encore mille fois plus dangereux ? Je croi même que je pourrois sans exagerer dire mille & mille fois au lieu de mille, quand je devrois être reprise par celui qui en me commandant d'écrire ma vie m'a ordonné de me moderer en ce qui regarde l'aveu de mes pechez dans lesquels je ne me flate que trop. Je le conjure au nom de Dieu de trouver bon que je les fasse connoître sans rien dissimuler, afin de mieux faire voir combien la misericorde de Dieu est admirable, & avec quelle patience il supporte nos offenses. Qu'il soit beni à jamais. Je le prie de me reduire plutôt en cendre que de souffrir que je sois si malheureuse que de cesser de l'aimer.



CHAPITRE VI.

Extremité où la Sainte se trouve encore après cette merveilleuse foiblesse. Elle se fait remener dans son monastere & demeure percluse durant trois ans. Patience avec laquelle elle souffre tous ses maux. Ses dispositions interieures. Elle a recours à saint Joseph & recouvre sa santé par son intercession. Grandes louanges de ce Saint.

DIEU seul connoît jusques à quel point alloient les incroyables douleurs que je souffris ensuite de cette défaillance qui me dura quatre jours. Ma langue étoit toute déchirée à force de l'avoir morduë, & mon gozier en tel état, tant par son extrême foiblesse, qu'à cause que je n'avois rien pris durant ce temps, que l'eau même n'y pouvant passer j'étois comme étranglée. Il me sembloit que mes os n'avoient plus de liaison : j'avois un étourdissement de tête incroyable : j'étois toute ramassée comme en un peloton sans pouvoir non plus la remuer, ni les bras, les mains & les pieds que si j'eusse été morte, & il me semble que j'avois seulement la liberté de remuer un doigt de la main droite : je ne pouvois souffrir que l'on me touchât pour peu que ce fût : & s'il étoit besoin de me faire changer de place il falloit que ce fût avec un linceul que deux personnes tenoient par les deux bouts. Je demurai ainsi jusques au Dimanche des rameaux sans aucun soulagement lors qu'on me touchoit ; mais mes douleurs cessoient assez souvent pourveu que l'on ne me touchât point, & dans la crainte où j'étois que la patience ne me manquât je me tenois heureuse de voir que ces douleurs si aiguës n'étoient pas continuelles, quoi que les frissons de la fièvre double quarte qui me restoit fussent si grands qu'ils pussent passer pour insupportables, & que mon dégoût fût extrême.

Je desirois avec tant d'ardeur de retourner dans nôtre monastere, que ne pouvant me résoudre d'attendre d'a-

vantage je m'y fis remener en cet état. Ainsi l'on m'y revit en vie lors que l'on m'y croioit morte ; mais avec un corps plus que mourant & que l'on ne pouvoit regarder sans compassion. Ma foiblesse alloit au delà de tout ce qui s'en peut dire : il ne me restoit que les os, & cela dura plus de huit mois. Je demurai ensuite durant près de trois ans toute perclusé, quoi qu'avec un peu d'amendement, & lors que je commençai à me pouvoir traîner je rendis de grandes actions de graces à Dieu. Je souffris tous ces maux avec beaucoup de resignation à sa volonté, & les derniers avec joie, parce qu'ils me paroissent n'être rien en comparaison des premiers : mais quand ils auroient toujours duré je me trouvois tres-disposée à me soumettre à tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner de moi. Il me semble que mon desir de guerir n'étoit que pour pouvoir m'occuper à l'oraison dans la solitude en la maniere qu'on me l'avoit enseignée, parce qu'il n'y avoit point dans l'infirmerie de lieu propre pour cela. Je me confessois fort souvent & parlois beaucoup de Dieu. Toutes les Sœurs en étoient édifiées & s'étonnoient de la patience que nôtre Seigneur me donnoit, leur paroissant impossible sans son secours que je souffrisse avec plaisir de si grands maux.

Je ne sçauois trop le remercier de la grace dont il me favorisoit de pouvoir faire oraison, parce qu'elle me faisoit comprendre quel bonheur c'est de l'aimer, & que je sentoais alors en moi des dispositions à la vertu que je n'avois point auparavant, quoi qu'elles ne fussent pas encore assez fortes pour m'empêcher de l'offenser. Je ne disois du mal de personne & j'excusois celles dont on se plaignoit, parce que j'avois toujours devant les yeux que je devois traiter les autres comme j'aurois voulu que l'on me traitât. Je ne perdois donc point d'occasion d'en user ainsi, quoi que ce ne fût pas si parfaitement que je ne fisse des fautes en quelques rencontres ; mais j'évitois pour l'ordinaire d'y en commettre. Et je persuadai si bien celles qui étoient ordinairement avec moi qu'elles prirent la même accoutumance.

L'on

L'on vint ensuite à sçavoir que par tout où j'étois on étoit à couvert de la médiançe ; non seulement avec moi, mais même avec mes parentes, mes amies, & celles que j'instruisois. Ce qui n'empêche pas que je n'aie un grand compte à rendre à Dieu du mauvais exemple que je leur donnois en d'autres choses. Je prie sa divine Ma^{je}esté de me le pardonner, & ce que j'étois la cause de plusieurs maux, quoi que mon intention ne fût pas si mauvaise qu'étoient les effets de ma mauvaise conduite.

J'entrai dans un grand amour de la solitude, & prenois tant de plaisir de penser à Dieu & d'en parler que si je trouvois quelqu'un avec qui m'en entretenir sa conversation m'étoit beaucoup plus agreable que toute la politesse, ou pour mieux dire la grossiereté du monde. Je me confessois & communiois souvent : j'étois tres-affectionnée à lire de bons livres, & j'avois un tel repentir de mes pechez que je n'osois quelquefois faire oraison, tant j'apprehendois l'extrême peine que la pensée d'avoir offensé Dieu me donnoit & qui me tenoit lieu d'un grand châtiment. Cela augmenta encore de telle sorte que je ne sçai à quoi comparer le tourment que j'en souffrois. Ce n'étoit pas la crainte qui le causoit : car je n'en avois aucune : mais c'étoit le souvenir des faveurs que nôtre Seigneur me faisoit dans l'oraison, de tant d'autres obligations que je lui avois, & de mon extrême méconnoissance. Les larmes que je répandois en si grande abondance pour mes pechez m'affligeoient au lieu de me consoler lors que je considerois que je n'en devenois pas meilleure, & que toutes les résolutions que je faisois & la peine que je prenois pour m'en corriger ne m'empêchoient pas d'y retomber quand les occasions s'en offroient. Il me sembloit que ces larmes n'étoient que des larmes feintes, & que mon repentir n'étoit qu'une dissimulation qui me rendoit encore plus coupable par le mauvais usage que je faisois de ces larmes qu'il plaisoit à Dieu de me donner.

Je tâchois dans mes confessions de ne dire rien que de necessaire, & il me semble que je faisois tout ce que

je pouvois pour me rendre Dieu favorable. Mais mon malheur venoit de ce que je ne coupois pas la racine des occasions qui donnoient sujet à mes fautes, & de ce que je ne tirois presque point de secours de mes confesseurs. Car s'ils m'eussent avertie du peril où je me trouvois & m'eussent dit que j'étois obligée de renoncer entiere-ment à ces dangereuses conversations, je ne doute point qu'ils n'eussent remedié à ce mal & fait cesser toutes mes peines, parce que j'avois tant d'horreur du peché mortel que si l'on m'eût fait connoître que j'y étois tombée, je n'aurois pû souffrir d'y demeurer seulement durant un jour.

Toutes ces marques de la crainte que j'avois d'offen-fer Dieu étoient des effets de mon oraison : & cette crainte étoit tellement envelopée & comme étouffée par mon amour pour lui qu'elle ne me pouvoit permet-tre de penser au châtiment que j'aurois deu appréhen-der. Durant tout le temps que je fus si malade je pris un grand soin de ne point commettre de pechez mortels ; mais je desirois la santé pour mieux servir Dieu ; & ma santé fut causée de ma perte. Me trouvant percluse quoi que si jeune, voiant l'état où les medecins de la terre m'avoient mise, je resolus de recourir à ceux du ciel pour obtenir ma guerison. Je supportois néanmoins mon mal si patiemment que je pensois quelquefois que si cette santé que je souhaitois tant devoit être causée de ma perte, il m'étoit beaucoup meilleur de demeurer comme j'étois : mais je m'imaginois toujourns que je servirois mieux Dieu si j'étois saine. En quoi je me trompois fort ; rien ne nous étant si avantageux que de nous abandonner entiere-ment à la conduite de Dieu qui sçait beaucoup mieux que nous-mêmes ce qui nous est utile. Je commençai donc à demander que l'on dît des messes pour moi, & que l'on fît des prieres approuvées ; n'ayant jamais pû souffrir certaines devotions de quel-ques personnes, & particulièrement de femmes, que l'on a connu depuis être superstitieuses.

Je pris pour patron & pour intercesseur le glorieux
saint

saint Joseph, me recommandai beaucoup à lui; & j'ai reconnu depuis que ce grand Saint m'a donné en cette occasion & en d'autres où il y alloit même de mon honneur & de mon salut, une plus grande & plus prompte assistance que je n'aurois osé la lui demander. Je ne me souviens point de l'avoir jusques ici prié de rien que je n'aie obtenu, ni ne puis penser sans étonnement aux graces que Dieu m'a faites par son intercession, & aux perils dont il m'a délivrée tant pour l'ame que pour le corps. Il semble que Dieu accorde à d'autres Saints la grace de nous secourir dans de certains besoins; mais je sçai par experience que saint Joseph nous secourt en tous; comme si nôtre Seigneur vouloit faire voir que de même qu'il lui étoit soumis sur la terre parce qu'il lui tenoit lieu de pere & en portoit le nom, il ne peut dans le ciel lui rien refuser. D'autres personnes à qui j'ai conseillé de se recommander à lui l'ont éprouvé comme moi: plusieurs y ont maintenant une grande devotion; & je reconnois tous les jours de plus en plus la verité de ce que je viens de dire.

Je n'oublois rien de tout ce qui pouvoit dépendre de moi pour faire que l'on celebrât sa fête avec grande solemnité. En quoi bien que mon intention fût bonne j'agissois fort imparfaitement, parce qu'il y entroit plus de vanité que de cet esprit de pieté qui est simple & tout interieur. Car j'étois si imparfaite que je meslois toujours de grands defauts aux biens que nôtre Seigneur m'inspiroit de faire, tant j'étois naturellement vaine & curieuse: je le prie de tout mon cœur de me le pardonner. L'experience que j'avois des graces que Dieu accorde par l'intercession de ce grand Saint me faisoit souhaiter de pouvoir persuader à tout le monde d'avoir une grande devotion pour lui: & je n'ai connu personne qui en ait eu une véritable & la lui ait témoignée par ses actions qui ne se soit avancé dans la vertu. Je ne me souviens point de lui avoir depuis quelques années rien demandé le jour de sa fête que je n'aie obtenu: & s'il se rencontroit quelque imperfection dans l'assistance que

Devo-
tion de
la Sain-
te pour
saint
Joseph,

j'implorois de lui, il en reparoit le defaut pour la faire réüffir à mon avantage. Si j'avois la liberté d'écrire tout ce que je voudrois je rapporterois plus particulièrement avec grand plaisir les obligations que j'ai à ce glorieux Saint & que d'autres personnes lui ont comme moi : mais pour demeurer dans les bornes que l'on m'a prescrites je passerai plus légèrement que je ne le desirerois sur plusieurs choses, & m'étendrai sur d'autres plus que je ne devois par mon peu de discretion en tout ce que je fais. Je me contenterai donc en cette rencontre de prier au nom de Dieu ceux qui n'ajouteront pas foi à ce que je dis, de le vouloir éprouver : & ils connoîtront par experience combien il est avantageux de recourir à ce grand Patriarche avec une devotion particuliere. Les personnes d'oraison lui doivent ce me semble être fort affectionnées. Car je ne comprends pas comment l'on peut penser à tout le temps que la sainte Vierge demeura avec JESUS-CHRIST enfant, sans remercier saint Joseph de l'assistance qu'il leur rendit. Et ceux qui manquent de directeur pour s'instruire dans l'oraison n'ont qu'à prendre cet admirable Saint pour leur Guide, afin de ne se point égarer. Dieu veut-il que je ne me sois point égarée moi-même dans la hardiesse que j'ai prise de parler de lui, & de publier le respect que je lui porte après avoir tant manqué à le servir & à l'imiter. Ma guérison fut un effet de son pouvoir ; je sortis du lit ; je marchai ; je cessai d'être percluse : & le mauvais usage que je fis d'une telle grace fut un effet de mon peu de vertu.

Qui auroit pu s'imaginer que je fusse si-tôt tombée après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu, après qu'il avoit commencé à me donner des vertus qui devoient m'animer à le servir, après qu'il m'avoit retiré d'entre les bras de la mort & du peril d'une condamnation éternelle ; & après avoir comme ressuscité mon ame aussi-bien que mon corps en sorte que toutes les personnes, qui m'avoient veü dans un état si déplorable

ne pouvoient alors voir sans étonnement que je fusse encore en vie ? Mais peut-on, mon Dieu, nommer une vie celle que l'on passe au milieu de tant de dangers ? Il me semble néanmoins qu'écrivant ceci je pourrois me confiant en votre assistance & en votre miséricorde dire avec saint Paul, quoi que non pas si parfaitement que lui : Je ne vis plus : mais c'est vous mon Createur qui vivez en moi depuis quelques années, parce que je voi ce me semble que vous me conduisez par la main & m'inspirez une ferme résolution, d'ont j'ai éprouvé l'effet en plusieurs rencontres, de ne rien faire de contraire à votre volonté, quoi que je vous aie sans doute offensé en beaucoup de choses sans le connoître. Je croi aussi qu'il n'y a rien que je ne fisse de tout mon cœur pour votre service si j'en rencontrois des occasions ainsi qu'il y en a eu quelques-unes où je vous ai été fidelle par votre assistance ; & il me semble que je n'aime ni le monde ni ce qui est dans le monde, & que hors de vous seul, mon Dieu, qui êtes tout mon bonheur & toute ma joie, je considere tout le reste comme des croix fort pesantes. Il se peut faire que je me trompe : mais vous, Seigneur, qui voiez le fond de mon cœur vous sçavez que mes sentimens sont conformes à mes paroles. Quel sujet n'aurois-je pas toutefois d'apprehender si vous cessiez de m'assister, connoissant comme je fais que je n'ai de force & de vertu qu'autant qu'il vous plaît de m'en donner ? Mais dans cette opinion que j'ai de moi-même n'entret-il point, ô mon Sauveur, quelque présomption qui vous porte à m'abandonner ? Détournez s'il vous plaît de moi un si grand malheur par votre bonté & par votre miséricorde. Je ne sçai comment nous pouvons aimer une vie pleine de tant de dangers : cela me paroïssoit impossible, & m'est néanmoins arrivé diverses fois. Puis-je donc cesser de craindre voiant que pour peu que vous vous éloigniez de moi, mes bonnes résolutions ne m'empêchent pas de tomber ? Que vous soiez beni à jamais de ce qu'encore que je vous aie abandonné vous ne m'avez pas abandonnée de telle sorte que votre main

secoura-

secourable ne m'ait souvent relevée. Je ne sçaurois dire, & serois bien fâchée de le pouvoir dire combien de fois il vous a plu de me faire cette grace, ainsi qu'on le verra dans la suite.

CHAPITRE VII.

La Sainte après être guérie se rengage en des conversations dangereuses, & par une fausse humilité n'ose plus continuer à faire oraison. Combien la closture est nécessaire dans les monasteres de femmes, & quel mal c'est de mettre des filles dans les maisons non-reformées. JESUS-CHRIST s'apparoit à la Sainte avec un visage severe. Elle engage son pere à faire oraison : il y fait un grand progrès, & meurt saintement. La Sainte sort de son monastere pour l'assister. Un Religieux Dominicain la porte à rentrer dans l'exercice de l'oraison. Combat qui se passoit en elle-même parce qu'elle n'étoit pas encore détachée de ces conversations inutiles & dangereuses. Quelle peine s'est à une ame qui aime Dieu de recevoir de lui des faveurs au lieu de chatimens lors qu'elle l'offense encore : & combien grand est le besoin de communiquer avec des personnes vertueuses pour se fortifier dans ses bonnes resolutions.

JE me rengageai alors dans tant d'occasions si perilleuses, que passant d'un divertissement à un autre, & de vanité en vanité mon ame tomba dans un tel dérèglement, que j'avois honte d'oser m'approcher de Dieu par une communication telle qu'est celle dont il nous favorise dans l'oraison ; & à mesure que mes pechez se multiplioient je perdois le goût qui se rencontre dans la pratique des vertus. En quoi je voiois clairement, mon Dieu, que ce n'étoit pas vous qui vous retiriez de moi ; mais que c'étoit moi qui me retirois de vous. Ainsi me trouvant trompée par le plus grand artifice dont le demon se puisse servir & me voiant si malheureuse, je commençai sous pretexte d'humilité à craindre de faire oraison.

raison. Je crus que puis que nulle autre n'étoit plus imparfaite que moi je devois suivre le train ordinaire, & me contenter des prieres vocales auxquelles j'étois obligée, sans oser converser avec Dieu par l'oraison mentale dans le même temps que je meritois d'être en la compagnie des demons.

Etant en cet état je trompois le monde, parce qu'il ne paroïssoit rien en moi dans l'exterieur que de louable, & il n'y avoit point de sujet de blâmer les autres Religieuses de la bonne opinion qu'elles en avoient. Je n'agissois pas néanmoins en cela avec dissimulation ni à dessein de paroître avec plus de pieté que je n'en avois. Car par la grace de Dieu je ne me souviens point de l'avoir jamais offensé par hypocrisie ou par vaine gloire. J'en avois au contraire tant d'aversion, qu'aussi-tôt que j'en sentoïis les premiers mouvemens, la peine que j'en souffrois étoit si grande, que le demon étoit contraint de me laisser en repos sans plus oser me tenter en cette maniere, parce qu'y perdant plus qu'il n'y gaignoit il voïoit que ses vains efforts tournoient à mon avantage : & c'est pourquoi il ne m'a guere attaquée de ce côté-là. Peut-être néanmoins que si Dieu eût permis qu'il m'eût tentée aussi fortement en cela qu'en d'autres choses je n'aurois pû y résister; mais sa divine Majesté m'en a jusques ici preservée, & je ne sçaurois trop lui en rendre graces. Ainsi comme je ne pouvois ignorer ce qui étoit dans mon cœur j'étois si éloignée de vouloir passer dans l'esprit de ces bonnes filles pour meilleure que je n'étois, que je ne pouvois voir sans beaucoup de peine la trop bonne opinion qu'elles avoient de moi.

Ce qui leur cachoit ainsi mes defauts venoit de ce qu'elles voïoient qu'étant encore si jeune & dans tant d'occasions de perdre mon temps, je me retirois souvent pour prier & lire beaucoup; que je prenois plaisir à parler de Dieu, à faire peindre en plusieurs lieux son image, & à mettre dans mon oratoire diverses choses qui excitoient la devotion; que je ne disois du mal de personne, & autres choses semblables qui avoient quel-

que

que apparence de vertu : à quoi il faut ajoûter que je réussissois assez en ce que l'on estime dans le monde. Tout cela faisoit que l'on me donnoit plus de liberté qu'aux plus anciennes, & que l'on prenoit une grande confiance en moi. Je n'en abusois pas. Car je ne faisois rien sans en demander la permission : il ne m'est jamais arrivé de parler par des trous, ou à travers des fentes de murailles, ou de nuit ; & je ne pouvois comprendre que l'on en usât de la sorte dans un monastere, parce que Dieu m'assistoit ; & y faisant reflexion je trouvois qu'étant aussi imparfaite que j'étois, & les autres si bonnes, je n'aurois pû sans un grand peché donner sujet de douter de leur vertu en commettant de semblables fautes : mais j'en faisois assez d'autres dans lesquelles il est vrai néanmoins que je ne tombois pas de propos délibéré, & avec autant de connoissance que j'aurois fait en celles-là,

Ce que je viens de rapporter me donne sujet de croire que je receus un grand préjudice d'être en une maison où il n'y avoit point de clôture, parce que les libertez que les Religieuses qui étoient bonnes pouvoient prendre innocemment à cause qu'elles ne s'étoient pas obligées à davantage, auroient été capables de me damner étant aussi mauvaise que je suis, si Dieu ne m'eût soutenue par des graces particulieres. Ainsi je trouve qu'un monastere de femmes sans clôture les met dans un si grand peril, que c'est plutôt le chemin de l'enfer pour celles qui sont mauvaises, qu'un remede à leur foiblesse. On ne doit pas toutefois prendre ce que je dis pour le monastere où j'étois alors, puis qu'il y a tant de Religieuses qui servent Dieu avec une grande perfection, & qu'étant aussi bon qu'il est il ne scauroit ne point continuer à les favoriser de ses graces. Ce monastere n'est pas du nombre de ceux dont l'entrée est fort libre, & l'on y observe toute la regle : mais j'entens parler de quelques autres monasteres que j'ai veus, & qui me font une tres-grande compassion. Il ne suffit pas que Dieu fasse entendre sa voix une seule fois à ces pauvres filles pour les rappel-

rappeller à lui : il faut qu'il frappe diverses fois aux oreilles de leur cœur pour les faire rentrer dans leur devoir, tant elles sont remplies de l'esprit du monde, de la vanité, & de ses plaisirs, & comprennent peu leurs obligations. Dieu veuille même qu'elles ne tiennent point pour vertu ce qui est péché, comme cela m'est arrivé trop souvent : & il est si difficile de ne s'y pas tromper qu'il n'y a que Dieu qui par une assistance particulière de sa grace puisse donner la lumière nécessaire pour le comprendre.

Que si les parens vouloient suivre mon Conseil, quand même ils ne seroient point touchez de la consideration du salut de leurs filles en les mettant dans des maisons où elles courent plus de fortune de se perdre que dans le monde, ne devoient-ils pas l'être par la consideration de leur honneur, & les marier plutôt moins avantageusement, ou les retenir auprès d'eux, que de les mettre pour s'en décharger en de semblables monasteres ? si ce n'est qu'ils reconnoissent en elles de tres-bonnes inclinations : & Dieu veuille encore que cela leur serve : Car si elles se portent au mal dans le monde on le connoitra bien-tôt : au lieu que dans les monasteres elles se peuvent long-temps cacher : mais enfin on le découvre : & ce mal est d'autant plus grand qu'elles le communiquent aux autres, sans que quelquefois il y ait de la faute de ces pauvres filles qui se laissent aller sans y penser au mauvais exemple, qu'on leur donne.

En verité on ne peut trop plaindre celles qui renonçant au siecle pour éviter les perils qui s'y rencontrent, & passer leur vie au service de Dieu, se trouvent en beaucoup plus grand hazard que jamais, & ne savent comment y remedier, parce que la jeunesse, la sensualité, & le demon les poussent à faire les mêmes choses qu'elles avoient voulu éviter en quittant le monde : & elles s'apperçoivent si peu qu'elles font mauvaises, qu'elles sont presque persuadées qu'elles font bien. Il me semble qu'on peut en quelque sorte les comparer à ces malheureux

heureux heretiques, qui s'aveuglent volontairement, & tâchent d'engager les autres dans leur erreur qu'ils prennent pour la verité, fans pouvoir néanmoins en être entierement persuadez, parce qu'ils sentent dans le fond de leur cœur comme une voix interieure qui leur dit qu'ils se trompent.

Quel malheur est donc plus grand que celui des monasteres autant d'hommes que de femmes qui ne sont pas reformez, & où l'on marche également par deux voies si differentes, l'une de la vertu, & l'autre du relâchement? Mais que dis-je également? Helas! on suit beaucoup plus la voie qui est si perilleuse, parce que nos mauvaises inclinations nous y poussent, & que l'exemple de ce que la pluspart y marchent nous la fait paroître encore plus agreable. Ainsi le chemin de la veritable observance est si peu battu, que le Religieux & la Religieuse qui veulent satisfaire aux obligations de leur vocation ont plus de sujet d'apprehender les personnes avec qui ils vivent que les demons, & doivent être plus retenus à parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu que des amitez & des liaisons que le diable fait contracter dans ces monasteres.

Y a-t-il donc sujet de s'étonner de voir tant de maux dans l'Eglise, puis que ceux qui devroient porter les autres à la vertu ont tellement éteint en eux l'esprit des saints fondateurs de leurs Ordres? Je prie Dieu de tout mon cœur d'y vouloir apporter le remede qu'il sçait y être necessaire.

Quand je m'engageai dans ces conversations dont j'ai parlé, & que je voiois pratiquer aux autres je ne croiois pas qu'elles me dûssent être aussi préjudiciables que je l'ai éprouvé depuis: mais il me sembloit que ces visites si ordinaires dans plusieurs monasteres ne me feroient pas plus de mal qu'aux autres Religieuses que je voiois être bonnes. Je ne considerois pas que comme elles étoient beaucoup meilleures que moi elles ne s'exposent pas par là à un si grand peril que je faisois; & je voiois bien néanmoins qu'il y en avoit, quand ce n'au-

*Ceci est
obscur,
& il
faut
qu'il y
ait quel-
que fau-
te dans
l'exem-
plaire Es-
pagnoi.*

roit été qu'à cause du temps qui s'y employoit si mal.

Etant une fois avec une personne que je ne connoissois que depuis peu de temps Dieu m'ouvrit les yeux pour me faire voir l'état où j'étois, & que ces sortes d'amitez me convenoient mal. JESUS-CHRIST se presenta à moi avec un visage sévère, & me fit connoître combien ma mauvaise conduite lui étoit defagréable. Je le vis plus clairement des yeux de mon ame que je ne le pourrois voir avec ceux de mon corps : & quoi qu'il y ait plus de vingt-six ans que cela se passa, cette veüe fit une telle impression sur mon esprit qu'elle m'est encore aussi presente qu'elle me le fut dans ce moment. Je demeurai si épouvantée & si troublée que je ne voulus plus voir cette personne : mais je receus un grand dommage d'ignorer que l'on peut voir quelque chose sans l'entremise des yeux corporels : & le demon pour me confirmer dans cette ignorance me faisoit entendre que c'étoit une chose impossible : que ce que j'avois vû n'étoit qu'une imagination : que ce pouvoit être un artifice du malin esprit, & autres choses semblables. Neanmoins il me paroissoit toujours que c'étoit Dieu, & que je ne me trompois pas : mais comme cela ne s'accordoit point avec mon inclination j'aidois aussi moi-même à me tromper : de sorte que n'osant en parler à qui que ce fût je ne pûs résister aux instances que l'on me fit de revoir cette personne, & à l'assurance que l'on me donnoit que non seulement cela ne pouvoit nuire à ma reputation ; mais que sa conversation m'étoit honorable. Ainsi je m'y rengageai & à d'autres encore en d'autres temps, parce que durant le grand nombre d'années que je goûtois un plaisir si dangereux il ne me paroissoit pas qu'il le fût beaucoup, quoi que je reconusse quelquefois qu'une telle recreation n'étoit pas bonne. Nulle autre ne me causa tant de distraction que mes entretiens avec cette personne, parce que je conçus beaucoup d'amitié pour elle.

Un jour que j'étois avec cette même personne nous vîmes venir vers nous un crapaut, mais qui marchoit

beau

beaucoup plus vite que ces sortes d'animaux n'ont accoutumé, & d'autres personnes qui étoient au même lieu le virent aussi. Je n'ai jamais pû comprendre comment il pouvoit venir & en plein midi du côté d'où il venoit. Je crus que cela n'étoit pas sans quelque mystere, & l'impression qu'il me fit ne s'est jamais effacée de mon esprit. *Dieu tout-puissant avec combien de soin & de bonté me donniez-vous & tant de manieres differentes de salutaires avertissemens ? & que j'en ai peu profité !*

Il y avoit dans ce même monastere une Religieuse ma parente fort ancienne & grande fervante de Dieu. Elle me donnoit quelquefois de tres-bons avis : & non seulement je ne les suivois pas ; mais ils me causoient de Péloignement d'elle, parce qu'il me sembloit qu'elle se scandalisoit sans sujet. Je rapporte ceci pour faire voir l'extrême bonté de Dieu, & ma malice qui me rendoit digne de l'enfer par mon ingratitude; comme aussi afin que si Dieu permet que quelques Religieuses lisent un jour ceci, elles apprennent par mon exemple à ne pas tomber en de semblables fautes. Je les conjure en son nom d'éviter de telles recreations, & je le prie de me faire la grace de desabuser par ce que je dis ici quelques-unes de celles que j'ai trompées en les assurant qu'il n'y avoit point de mal ni de peril : en quoi je ne sçauois trop déplorer mon aveuglement & les maux dont le mauvais exemple que j'ai donné a été la cause. Car je n'avois pas dessein de les tromper ; mais j'étois trompée la premiere dans la creance que j'avois qu'il n'y avoit pas grand mal à cela.

Etant donc si imparfaite & si incapable de m'aider moi-même j'avois un tres-grand desir d'être utile aux autres : ce qui est une tentation ordinaire à ceux qui commencent, & néanmoins elle me réussit. Ainsi comme j'aimois extrêmement mon pere je lui souhaitois ardemment le bonheur de sçavoir faire oraison que je croiois posséder & qui passoit dans mon esprit pour le plus grand dont on puisse jouir en cette vie. J'usai donc

de toute l'adresse que je pûs pour lui en faire naître le desir : je l'y engageai & lui donnai des livres pour l'en instruire : & ce qu'il étoit tres-vertueux fit qu'ils'y appliqua avec tant de soin qu'il y fit en cinq ou six ans un fort grand progrès. La consolation que j'en eus fut telle que l'on peut s'imaginer; & je ne pouvois me lasser d'en louer Dieu. Il eut beaucoup de traverses, & il les supportoit avec une tres-grande soumission à sa volonté. Il venoit souvent me visiter pour se consoler avec moi par des entretiens de pieté ; mais je ne pus m'empêcher de le détromper, car il me croioit toujours la même qu'au paravant, quoi que je fusse alors si distraite que je ne faisois plus d'oraison.

Je demurai durant plus d'un an en cet état, m'imaginant de témoigner en cela plus d'humilité. Mais ce fut comme je dirai dans la suite la plus grande tentation que j'aie eüe, & dont la continuation auroit été capable d'achever de me perdre, parce qu'en faisant oraison on se recueille après avoir offensé Dieu, & l'on prend davantage garde à fuir les occasions. Mon Pere venant donc me voir dans la creance que je continuois toujours ce saint exercice je ne pûs souffrir plus long-temps de le voir trompé. Ainsi je lui dis que je ne faisois plus d'oraison ; mais je ne lui en dis pas la cause. Je pris pour prétexte mes infirmités, étant veritable qu'il m'en étoit beaucoup resté depuis avoir été guerrie de cette grande maladie dont j'ai parlé ; & ce n'est que depuis peu que je sens quelque soulagement dans ce qu'elles me font souffrir.

J'ai durant vingt ans été travaillée d'un vomissement qui ne me permettoit de manger qu'à midi, & quelquefois encore plus tard : mais depuis que je communie plus souvent ce vomissement me prend le soir avant que je me couche, & m'incommode encore plus qu'au paravant. Je suis même obligée de l'exciter avec une plume ou quelque autre chose, parce qu'autrement il me feroit souffrir davantage. Je ne suis aussi presque jamais sans ressentir diverses douleurs : & elles sont quelquefois

quefois bien grandes , principalement des maux de cœur , quoi que je ne tombe pas souvent dans cette défaillance qui m'étoit auparavant si ordinaire : mais je me trouve délivrée de cette paralysie , & de ces fievres qui me tourmentoient si fort ; & je suis depuis huit ans si peu touchée de ces maux qui me restent , que quelquefois je m'en réjouis , parce qu'il me semble que c'est en quelque maniere servir Dieu de les supporter avec patience.

Comme mon pere étoit tres-veritable & qu'il ne me soupçonnoit point de vouloir mentir , il crût aisément ce que je lui dis : & parce que je connoissois bien que ce prétexte que j'avois pris ne suffisoit pas , j'ajoutai pour le mieux persuader que tout ce que je pouvois faire étoit d'assister au cœur. Mais cela même ne devoit pas me dispenser de continuer à faire oraison , puis que l'on n'y a point besoin de forces corporelles ; qu'il ne faut que de l'amour , & que pourveu qu'on le veuille & que l'on ne se décourage point Dieu donne toujours le moien de s'y occuper. Je dis toujours , parce qu'encore que la violence des maux empêche quelquefois l'ame de rentrer en elle-même , elle ne laisse pas de trouver d'autres momens où elle le peut , même au milieu des douleurs : & jamais l'oraison n'est plus parfaite qu'en ces rencontres où une ame qui aime Dieu veritablement offre avec joie à J E S U S - C H R I S T ces mêmes douleurs dans la veuë que c'est pour se conformer à sa volonté qu'elle les souffre , qu'elle devient en quelque sorte par ce moien semblable à lui , & mille autres pensées qui se presentent à elle dans ce divin commerce de l'amour qu'elle a pour son Dieu.

Ainsi l'on voit que ce n'est pas seulement dans la solitude que l'on peut pratiquer utilement l'oraison ; mais qu'avec un peu de soin on tire aussi de grands avantages des temps même où nôtre Seigneur nous ôte celui de la faire par les souffrances qu'il nous envoie. Et c'est ce qui m'arrivoit lors que j'étois dans la disposition qu'il desiroit de moi.

Cepen-

Cependant mon pere m'aimoit de telle sorte, & avoit si bonne opinion de moi qu'il ne doutoit point de la verité de ce que je lui disois, & me plaignoit extrêmement. Comme il étoit déjà arrivé à un si haut degré de perfection il se contentoit de me voir sans me beaucoup entretenir, disant que c'étoit perdre du temps inutilement; & je ne m'en mettois guere en peine, parce que je l'emploiois en de vaines & inutiles occupations.

Je ne portai pas seulement mon pere à faire oraison j'y excitai encore d'autres personnes, lors même que j'abusois de telle sorte des graces de Dieu. Car aussi-tôt que je voiois qu'elles avoient quelque inclination pour la priere je les instruisois de la maniere de mediter, & leur donnois des livres qui en traitoient, parce que je ne fus pas plutôt entrée dans ce saint exercice que je fus touchée du delir de voir les autres y entrer aussi. Il me sembloit que ne servant pas Dieu comme j'y étois obligée je devois au moins pour ne rendre pas inutile la faveur qu'il me faisoit, procurer que d'autres le servissent au lieu de moi. Ce que je rapporte pour faire voir jusques à quel point alloit mon aveuglement de negliger mon salut lors que je travaillois pour celui des autres.

Mon pere tomba ensuite malade de la maladie dont il mourut, & qui ne dura que peu de jours. Je sortis pour l'aller assister; & cette maladie qu'il souffroit dans son corps n'étoit pas si grande que celle où mon ame étoit tombée par ces vains amusemens & ces vaines occupations, quoi que durant tout le temps que j'étois en si mauvais état je ne croiois pas pecher mortellement, & que si je l'eusse crû je n'aurois voulu pour rien du monde y demeurer. Les peines que je pris dans cette maladie de mon pere pour satisfaire à mon devoir furent si grandes, que je m'acquittai en quelque sorte de celles qu'il s'étoit données pour moi durant mes longues infirmités. Je faisois plus que ma santé & mes forces ne me permettoient: & bien que je connusse assez que je perdrois en le perdant tout mon appui & toute ma consolation.

solation, il n'y eut point de contrainte que je ne me fisse pour lui cacher ma douleur, encore qu'elle fût si violente, & que je l'aimasse avec tant de tendresse qu'il me sembla lors qu'il expira qu'on m'arrachoit l'ame.

La maniere dont il mourut, le desir qu'il en avoit, & les choses qu'il nous dit après avoir reçu l'extrême-onction nous obligent à rendre à Dieu de grandes actions de graces. Il nous chargea de lui demander pour lui sa misericorde, de le prier de nous assister pour perseverer dans son service, & considerer quel est le neant du monde. Il nous témoignoît avec larmes son extrême regret de n'avoir pas servi Dieu comme il l'auroit dû, & nous dit qu'il auroit souhaité de mourir Religieux dans l'un des ordres les plus austeres. Je ne doute point que Dieu ne lui eût fait connoître qu'il mourroit de cette maladie: car encore que les medecins le trouvasent beaucoup mieux il ne tenoit compte de l'assurance qu'ils lui en donnoient, & ne pensoient qu'à se préparer à la mort. Son plus grand mal étoit une douleur dans les épaules qui ne le quitta jamais, & qui étoit quelquefois si violente qu'elle le contraignoit de se plaindre. Surquoi je lui dis qu'ayant une si grande devotion pour ce que souffrit nôtre Seigneur lors qu'il porta sa croix sur ses épaules, il devoit croire qu'il vouloit lui faire sentir par cette douleur combien grande avoit été la sienne. Ces paroles lui donnerent tant de consolation qu'on ne l'entendit plus se plaindre. Il demeura trois jours sans sentiment: mais le jour, qu'il mourut, Dieu le lui rendit si entier que nous ne pouvions assez nous en étonner; & il le conserva toujours jusques à ce qu'au milieu du *Credo*, qu'il disoit lui-même, il rendit l'esprit. Son visage ressembloit à celui d'un Ange: & il me paroissoit l'être en quelque sorte par les excellentes dispositions, où étoit son ame, lors qu'elle abandonna son corps. Mais qui peut mieux que ce que je viens de rapporter faire connoître combien après avoir vû une telle vie & une telle mort je suis coupable de ne m'être pas corrigée de mes defauts pour ressembler en quelque

sorte à un si bon pere ? Un Religieux Dominicain fort sçavant, & qui étoit son Confesseur depuis quelques années, disoit avoir trouvé en lui une telle pureté de conscience, qu'il ne doutoit point qu'il n'augmentât dans le ciel le nombre des bienheureux.

Comme ce Religieux étoit extrêmement vertueux j'en receus beaucoup d'assistance. Car m'étant confessée à lui Dieu lui donna une grande charité pour moi, & il s'appliqua avec soin à me faire connoître le mauvais état où j'étois. Il me faisoit communier de quinze jours en quinze jours. Je pris peu à peu confiance en lui, lui parlai de mon oraison, & il me dit de ne la pas discontinuer, par ce qu'elle ne me pouvoit être que fort utile. Je commençai donc à la reprendre & ne l'ai jamais quittée depuis ; mais je n'évitai pas les occasions qui m'étoient si préjudiciables. Ainsi je passois une vie tres-pénible, parce que l'oraison me donnoit la connoissance de mes fautes. Dieu m'appelloit d'un côté : le monde m'entraînoit de l'autre. Les biens celestes m'attiroient : ceux de la terre me retenoient attachée; & j'aurois bien voulu pouvoir allier deux contraires aussi opposez que la vie spirituelle, & la satisfaction que donnoient les plaisirs des sens. Ce combat qui se passoit en moi-même me faisoit beaucoup souffrir dans mon oraison, à cause que ma maniere de la faire étant de me recueillir interieurement, & que mon esprit se trouvant alors esclave au lieu qu'il auroit dû être le maître, je ne pouvois le renfermer au dedans de moi sans enfermer avec lui mille choses vaines. Je passai plusieurs années dans cette peine : & je ne sçauois penser sans étonnement comment il se peut faire que je ne me corrigai point de ce défaut, ou que je n'abandonnai point l'oraison. Mais il n'étoit pas en mon pouvoir de l'abandonner, parce que Dieu qui vouloit se servir de ce moien pour me faire des graces encore plus grandes, m'y retenoit & m'y soustenoit par sa main toute-puissante.

Seigneur mon Dieu, de quelles occasions ne m'avez-

vous point alors délinquée par votre bonté, & de quelle sorte ne m'y rengageois-je point par ma misere? De quel peril de me perdre entierement de reputation ne m'avez-vous point garantie lors que je m'abandonnois si imprudemment à faire des choses qui pouvoient me faire connoître pour aussi imparfaite que je l'étois? Vous cachiez mes fautes, Seigneur, aux yeux des hommes; leur laissiez seulement appercevoir ce peu qu'il y avoit de bon en moi, & le leur faisiez paroître si grand qu'ils continuoient à me beaucoup estimer. Ainsi bien que quelquefois ils entrevissent mes vanitez, les autres choses qui leur paroissoient dignes de loüange les ébloüissoient & les empêchoient de s'y arrêter & de les croire, à cause sans doute que votre suprême sagesse à qui toutes choses sont presentes le jugeoit nécessaire pour me conserver l'estime des personnes à qui vous vouliez que je parlasse dans la suite des temps pour les porter à vous servir, & qu'au lieu de considerer la grandeur de mes pechez, vous ne consideriez que le desir que j'avois de vous être fidelle, & la peine que je souffrois de n'en avoir pas la force.

O Dieu de mon ame, comment pourrai-je exprimer les graces dont vous m'avez favorisée durant ce temps, & comme lors que je vous offensois le plus vous me disposiez par un tres-grand repentir à les goûter? Vous usiez pour cela, mon Dieu, du châtement que vous connoissiez me devoir être le plus penible, en ne punissant que par de grandes faveurs d'aussi grandes fautes qu'étoient les miennes. Je ne croi pas Seigneur, en parlant ainsi, dire une folie, quoi qu'il n'y auroit pas sujet de s'étonner que j'eusse l'esprit troublé par le souvenir d'une aussi étrange ingratitude qu'étoit la mienne.

C'étoit une chose si insupportable à mon humeur de recevoir au lieu de châtimens des faveurs, qu'une seule m'étoit plus difficile à supporter que ne me l'auroient été plusieurs grandes maladies, parce que connoissant que je les avois bien meritées j'aurois crû satisfaire en quelque sorte par ce moien à la justice de Dieu: mais recevoir

cevoir de nouvelles graces après s'être renduë indigne des premieres, c'est une espece de tourment qui me paroît terrible, & il le doit être à tous ceux qui ont quelque connoissance de Dieu & quelque amour pour lui : comme on le voit même dans ceux qui ont quelque inclination à la vertu. Ces sentimens étoient le sujet de mes larmes, & de ma douleur de me voir toujourns à la veille de faire de nouvelles cheutes quelque veritables que fussent mes desirs & quelque fermes que fussent mes resolutions. Qu'une ame est à plaindre de se trouver seule au milieu de tant de perils ! car il me semble que s'il y eût eu quelqu'un à qui j'eusse pû communiquer toutes mes peines, il m'auroit empêchée de retomber dans les mêmes fautes par la honte de l'avoir pour témoin de ma foiblesse, quand même la crainte d'avoir offensé Dieu ne m'auroit pas retenuë.

Ainsi je conseillerois à ceux qui s'appliquent à l'oraison, & principalement dans les commencemens, de faire amitié avec des personnes qui soient dans le même exercice. C'est une chose tres-importante, quand même ils n'en tireroient autre avantage que de s'entre-aider par leurs prieres. Car si dans le commerce du monde quelque vain & inutile qu'il soit, on tâche de faire des amis pour soulager son esprit en leur témoignant ses déplaisirs, & augmenter sa satisfaction en leur faisant part de ses joies, je ne voi pas pourquoi il ne seroit point permis à ceux qui commencent à aimer & à servir Dieu veritablement de communiquer à quelque personne ces consolations & ces peines que ceux qui font oraison ne manquent jamais d'avoir, ni que pourvu qu'ils veüillent sincerement se donner à Dieu ils aient sujet de craindre en cela la vaine gloire. Elle pourra bien les attaquer & leur faire sentir la pointe de ses premiers mouvemens ; mais ce ne fera que pour leur faire acquerir du merite en les rendant victorieux, & ils profiteront à mon avis aux autres & à eux-mêmes par la lumiere qu'ils en tireront pour leur conduite. Ceux qui se persuadent au contraire que l'on ne peut

fans vanité entrer dans une communication si sainte trouveroient donc qu'il y auroit de la vanité à entendre devotement la messe à la veuë du monde, ou à faire d'autres actions auxquelles on est obligé comme chrétien, & que la crainte qu'il s'y rencontre de la vanité ne doit jamais empêcher de faire.

Cela est si important pour ceux qui ne sont pas encore bien affermis dans la vertu, & qui outre les obstacles quis'opposent à leurs bons desseins ont des amis qui les en détournent, que je ne scaurois trop en représenter la consequence. Il n'y a rien que ces dangereux amis ne fassent pour empêcher ceux qu'ils voient dans une véritable disposition d'aimer & de servir Dieu, de la témoigner : & ils poussent au contraire ceux qui sont engagez dans des affections deshonnêtes à les publier hautement : ce qui est si ordinaire qu'il passe aujourd'hui pour galanterie.

Je ne sçai si ce que je dis est une resverie. Mais si c'en est une, vous n'aurez, mon Pere, qu'à jeter ce papier dans le feu. Et si ce n'en est pas une, je vous supplie de m'aider à faire connoître la grandeur de ce mal afin que l'on évite d'y tomber. On agit aujourd'hui si foiblement en ce qui regarde le service de Dieu, que ceux qui marchent dans ses voies doivent se donner la main les uns aux autres pour s'y avancer : de même que ceux qui n'ont l'esprit rempli que des plaisirs & des vanitez du siecle s'exhortent à les rechercher. En quoi il est étrange que si peu de gens aient les yeux ouverts pour remarquer leurs folies ; au lieu que lors qu'une personne commence à se donner à Dieu tant de gens en murmurent, qu'elle a besoin de compagnie pour la défendre & la soutenir contre leurs attaques juiques à ce qu'elle soit assez forte pour ne point craindre de souffrir, puis qu'autrement elle se trouvera dans une grande détresse. Je pense que c'est pour ce sujet que quelques Saints s'enfuoient dans les deserts : & c'est une espece d'humilité que de se défier de soi-même, & d'esperer du secours de Dieu par l'assistance des personnes vertueuses avec lesquelles

quelles on converse. La charité s'augmente par la communication : & il s'y rencontre tant d'avantages que je ne ferois pas assez hardie pour en parler de la sorte si je ne les avois éprouvez. Mais quoi que je sois la plus foible & la plus misérable de toutes les creatures, je croi que ceux-mêmes qui sont affermis dans la vertu ne perdront rien en ajoutant foi par humilité à ceux qui ont éprouvé ce que je dis. Pour ce qui est de moi je puis assurer que si Dieu ne m'eût fait connoître cette verité & donné le moien de communiquer souvent avec des personnes d'oraison, je serois ensuite de diverses chûtes & rechûtes tombée dans l'enfer, parce qu'ayant tant d'amis qui m'aidoient à tomber, je me trouvois si seule lors qu'il falloit me relever, que je ne comprends pas maintenant comment je le pouvois faire. Dieu seul par son infinie miséricorde me donnoit la main, & je ne scaurois trop l'en remercier. Qu'il soit beni aux siecles des siecles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Combien la Sainte souffrit durant dix-huit ans de sentir son cœur partagé entre Dieu & le monde. Elle exhorte à ne discontinuer jamais de faire oraison quelque peine que l'on y ait, & dit qu'en certains temps elle y en avoit eu de tres-grandes.

CE n'est pas sans raison que je me suis tant étendue sur cette partie de ma vie dont les imperfections pourront donner un si grand dégoût aux personnes qui la liront, puisque je souhaite de tout mon cœur qu'ils aient de l'horreur de voir qu'une ame ait pû être si opiniâtre dans ses pechez & si ingrate envers Dieu après en avoir reçu tant de graces. Je voudrois que l'on m'eût permis de rapporter particulièrement tous les pechez que j'ai commis durant ce temps pour ne m'être pas appuyée à cette inébranlable colonne de l'oraison. Je passai près de vingt ans sur cette mer agitée par de continuels orages : mes chûtes étoient grandes : je ne me re-

levois que foiblement : je retombois aussi-tôt dans un état si déplorable que je ne tenois point de compte des pechez veniels ; & quoi que j'apprehendasse les mortels, ce n'étoit pas autant que je l'aurois deu, puis que je ne m'éloignois pas des occasions qui me mettoient en danger de les commettre. C'étoit à mon avis l'un des états le plus penible que l'on se puisse imaginer, parce que je ne goûtois ni la joie de servir Dieu fidèlement, ni le plaisir que donnent les contentemens du monde. Lors que j'étois engagée dans ces derniers, le souvenir de ce que je devois à Dieu me troubloit : & quand j'étois avec Dieu dans l'oraison, ces affections du monde m'inquietoient : C'étoit une guerre si penible que je ne sçai comment je pûs la soutenir non seulement durant vingt ans, mais durant un mois. Cela me fait voir clairement la grandeur de la miséricorde que Dieu m'a faite de me donner la hardiesse de continuer à faire oraison lors que j'étois si malheureusement engagée dans le commerce du monde. Je dis la hardiesse : car peut-il y en avoir une plus grande que de trahir son Prince & son Roi, & sçachant qu'il le connoît ne laisser pas de continuer de se presenter à lui ; puis qu'encore que nous ne puissions n'être pas toujours en la presence de Dieu, il me semble que ceux qui font oraison y font d'une maniere tres-differente des autres, parce qu'ils font assurez qu'ils les regarde; au lieu que le commun des hommes demeure quelquefois plusieurs jours sans se souvenir qu'il les voit. Il est vrai que durant ces vingt années il se passa dans un certain temps plusieurs mois, & même ce me semble un an tout entier, que je prenois grand soin de ne point offenser Dieu & de m'occuper à l'oraison.

La verité que je veux suivre tres-exactement m'a obligé de dire cela. Mais combien peu ai-je passé de ce temps heureux auquel je me tenois plus sur mes gardes en comparaison de celui que j'ai passé d'une maniere si déplorable ? Il n'y avoit néanmoins guere de jours que je n'emploiasse beaucoup de temps à l'oraison, si ce n'étoit que je fusse malade ou fort occupée. Mais c'étoit
dans

dans mes maladies que j'étois le mieux avec Dieu, & que je travaillois davantage à porter les personnes avec qui je communiquois à se donner entièrement à lui. Je les y exhortois souvent, & les priois de vouloir leur toucher le cœur. Ainsi excepté cette année dont j'ai parlé, depuis vingt-huit ans qu'il y a que je commençai à faire oraison, dix-huit se sont passés dans ce combat de traiter en même temps avec Dieu & avec le monde. Quant aux autres dix années dont il me reste à parler; la cause de cette guerre changea, & elle ne laissa pas d'être grande. Mais comme je commençois alors à connoître la vanité du monde & que je tâchois ce me semble de servir Dieu, tout me paroïssoit doux & facile ainsi que je le dirai dans la suite.

Deux raisons m'ont obligée à rapporter ceci particulièrement : l'une pour faire voir la miséricorde de Dieu & mon ingratitude : & l'autre pour faire connoître combien grande est la grace dont il favorise une ame lorsqu'il la dispose à s'affectionner à l'oraison, quoi que ce ne soit pas si parfaitement qu'il seroit à desirer, puis que pourveu qu'elle persevere nonobstant les tentations, les chûtes, & les pechez où le diable la fait tomber par ses artifices, je ne doute point que nôtre Seigneur ne la conduise enfin au port ainsi que j'ai sujet de croire qu'il lui a plû de me faire cette grace que je le prie de tout mon cœur de me vouloir continuer. Plusieurs personnes fort saintes ont écrit de l'avantage qu'il y a de s'exercer à l'oraison mentale; & il y a sujet d'en louer Dieu. Sans cela je n'aurois pas la presumption d'en oser parler.

De l'Or
raison,

Je suis assurée par l'expérience que j'en ai que ceux qui ont commencé à faire oraison ne la doivent point discontinuer quelques fautes qu'ils y commettent, puisque c'est le moien de s'en corriger & que sans cela ils y auroient beaucoup plus de peine. Mais il faut qu'ils prennent garde à ne se laisser pas tromper par le démon lors que sous pretexte d'humilité il les tentera comme il m'a tentée, d'abandonner ce saint exercice : & ils

doivent en s'appuiant sur la verité des promesses de Dieu qui sont infaillibles croire fermement ; que pourveu qu'ils se repentent sincerement & resolüent de ne le plus offenser, il leur pardonnera, les assistera comme auparavant, & leur fera même de plus grandes graces si la grandeur de leur repentir les en rend dignes.

Quant à ceux qui n'ont pas encore commencé à faire oraison je les conjure au nom de Dieu de ne se pas priver d'un tel avantage. Il n'y a en cela que tout sujet de bien esperer, & rien à craindre, & puis qu'encore que l'on n'avance pas beaucoup dans ce chemin, & que l'on ne fasse pas assez d'efforts pour se rendre parfaite & digne de recevoir les faveurs que Dieu accorde à ceux qui le sont, on connoitra au moins le chemin du ciel : & si l'on continuë d'y marcher, la misericorde de Dieu est si grande que l'on doit esperer que cette perseverance ne sera pas vaine, parce qu'il ne manque jamais de recompenser l'amour qu'on lui porte, & que l'oraison mentale n'est autre chose à mon avis que de témoigner dans ces frequens entretiens que l'on a seul à seul avec lui combien on l'aime, & la confiance que l'on a d'en être aimé. Comme l'amitié doit être fondée sur le rapport qui se rencontre entre ceux qui s'aiment, si l'extrême disproportion qu'il y a entre Dieu qui est tout parfait, & des creatures aussi imparfaite que nous sommes, fait que nous ne l'aimons pas encore, nous devons nous représenter combien il nous importe de nous rendre dignes de son amitié, & supporter par cette consideration la peine que ce nous est de converser beaucoup avec une Majesté qui nous est si disproportionnée.

O vous, mon Seigneur & mon Dieu, dont la venue fait la felicité des Anges, il me semble que ce que je viens de dire est la maniere dont je me trouve avec vous, & je ne scaurois y penser sans souhaiter de pouvoir fondre comme de la cire au feu de vôtre divin amour. Vous souffrez, mon Sauveur, une creature qui ne peut souffrir que vous soyez avec elle. Vôtre bonté est néanmoins si excessive que non seulement vous ne la rejettez

pas, mais vous luy faites des faveurs : vous attendez avec patience qu'elle s'approche de vous en se conformant à vos volontez, & ne laissez pas cependant de l'aimer telle qu'elle est. Vous lui tenez compte des momens où elle vous témoigne de l'amour, & un léger repentir vous fait oublier toutes ses fautes, Je l'ai éprouvé, mon Createur, & je ne comprends pas comment tout le monde ne tâche point de s'approcher de vous pour avoir quelque part au bonheur de vôtre amitié. Les méchans qui sont si éloignez de vous par leurs mauvaises habitudes doivent s'en approcher afin que vous les rendiez bons & que vous souffriez d'être avec eux durant quelques heures en chaque jour encore qu'ils ne soient pas avec vous, & que s'ils y sont, ce ne soit, comme j'y étois, qu'avec mille distractions que les soins & les pensées du monde leur donnent. Je sçai qu'ils ne sçauroient au commencement, ni quelquefois même dans la suite se défendre de ces distractions : mais pour les recompenser de la contrainte qu'ils se font de demeurer avec vous, vous empêchez les demons de les attaquer aussi fortement qu'ils feroient : vous diminuez le pouvoir que ces esprits de tenebres auroient de leur nuire ; & vous donnez enfin à ces ames le pouvoir de les surmonter & de les vaincre. Ainsi, ô mon Dieu, qui êtes la vie de tous ceux qui se confient en vôtre assistance, vous n'en laissez perdre un seul : mais en rendant la santé de leur corps plus vigoureuse, vous leur donnez aussi celle de l'ame.

Je ne sçai d'où peut proceder la crainte de ceux qui apprehendent de faire l'oraison mentale ; mais je n'ai pas peine à comprendre que le demon nous jette dans l'esprit de vaines terreurs pour nous faire un mal veritable, en nous empêchant de penser aux offenses que nous avons commises contre Dieu, à tant d'obligations que nous lui avons, aux extrêmes travaux & aux incroyables douleurs que nôtre Seigneur a souffert pour nous racheter, aux peines de l'enfer, & à la gloire du paradis.

C'étoient là dans les perils que j'ai courus les sujets de mon oraison, & à quoi mon esprit s'appliquoit quand il

le pouvoit. Il m'est arrivé quelquefois durant plusieurs années de desirer tellement que le temps d'une heure que je m'étois prescrit pour faire oraison fût achevé, que j'étois plus attentive à écouter quand l'heure sonneroit qu'à ces sujets de ma meditation, & il n'y a point de penitence quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent plutôt acceptée que la peine que ce m'étoit de me retirer pour prier. La repugnance que le diable me causoit, ou ma mauvaise habitude étoit si violente, & la tristesse que je ressentois en entrant dans l'oratoire étoit si grande, que j'avois besoin pour m'y résoudre de tout le courage que Dieu m'a donné & que l'on dit aller beaucoup au delà de mon sexe, dont j'ai fait un si mauvais usage : Mais enfin nôtre Seigneur m'assistoit : car après m'être fait cette violence je me trouvois tranquille & consolée, & avois même quelquefois desir de prier.

Que si étant si imparfaite & si mauvaise Dieu m'a soufferte durant si long-temps, & s'il paroît clairement que ç'a été par le moien de l'oraison qu'il a remedié à tous mes maux : qui sera celui quelque méchant qu'il soit qui devra apprehender de s'y engager, puis que je ne croi pas qu'il s'en trouve aucune autre qui après avoir receu de Dieu tant de graces en ait été si ingrate durant tant d'années ? Qui peut dis-je manquer de confiance en voiant quelle a été sa patience envers moi parce que je tâchois de me retirer pour demeurer avec lui, quoi que souvent avec tant de repugnance qu'il me falloit faire un grand effort sur moi, ou qu'il m'y poullât contre mon gré ?

Si l'oraison est donc si nécessaire & si utile à ceux qui non seulement ne servent pas Dieu, mais qui l'offendent : comment ceux qui le servent pourroient-ils la quitter sans en recevoir un grand préjudice, puis que ce seroit se priver de la consolation la plus capable de soulager les travaux de cette vie, & comme vouloir fermer la porte à Dieu lors qu'il vient pour nous favoriser de ses graces ?

Je ne sçauois penser sans compassion à ceux qui seruent Dieu en cet état, & que l'on peut dire en quelque maniere le servir à leurs dépens. Car quant aux personnes qui font oraison il les en recompense par des consolations qui rendent leurs peines si faciles à supporter qu'elles ne peuvent passer que pour très-legeres. Mais comme je traiterai amplement ailleurs de ces faveurs que Dieu fait à ceux qui perseverent en l'oraison, je n'en dirai pas ici davantage. J'ajouterais seulement que l'oraison a été le moien dont Dieu s'est servi pour me faire tant de faveurs, & que je ne voi pas comment il peut venir à nous si nous lui fermons cette porte, parce que lors qu'il a resolu d'entrer dans une ame pour se plaire en elle & la combler de ses graces, il veut la trouver seule, pure, & dans le desir de le recevoir. Ainsi comment pouvons-nous esperer qu'il accomplisse un dessein qui nous est si avantageux, si au lieu de lui en faciliter les moiens nous y apportons de l'obstacle?

Pour faire connoître quelle est la misericorde de Dieu & l'avantage que je tirai de ne point abandonner l'oraison & la lecture, il faut que je parle ici de l'artifice dont le demon se sert pour perdre les ames, & de la bonté & de la conduite dont nôtre Seigneur use pour les regagner, afin que mon exemple serve à faire éviter les perils dans lesquels je suis tombée. Sur quoi je les conjure par l'amour qu'elles doivent avoir pour ce divin Sauveur & par celui qu'il leur porte, de prendre garde principalement à fuir les occasions: car lors que l'on s'y engage quel sujet n'y a-t-il point de trembler aiant tant d'ennemis à combattre, & si peu de force pour nous défendre?

Je voudrois pouvoir bien représenter la servitude où mon ame se trouvoit alors reduite. Je connoissois assez qu'elle étoit captive; mais je ne comprenois pas en quoi, & avois peine à croire que ce que mes Confesseurs ne confideroient que comme des fautes legeres fût un aussi grand mal qu'il me sembloit être. L'un d'eux à qui je dis le scrupule que cela me donnoit me répondit,

qu'encore que je fusse dans une haute contemplation, de semblables occasions & entretiens ne m'étoient point préjudiciables. Ceci m'arriva sur la fin lors qu'avec l'assistance de Dieu je prenois davantage de soin d'éviter les grands perils; mais je ne fuois pas encore entièrement les occasions.

Comme mes Confesseurs me voioient dans de si bons desirs & que je m'occupois à l'oraison, ils s'imaginoient que je faisois beaucoup; mais je sentoie bien dans le fond de mon cœur que je n'en faisois pas assez pour répondre aux obligations que j'avois à Dieu. Je ne sçaurois maintenant penser sans un extrême regret à tant de fautes que cela me fit commettre, & au peu de secours que l'on me donnoit pour les éviter, n'en recevant que de Dieu seul. Car ceux qui auroient dû m'ouvrir les yeux pour me faire connoître mes manquemens, me donnoient au contraire la liberté de continuer, en me disant que ces satisfactions & ces divertissemens auxquels j'aurois dû renoncer étoient permis.

J'avois une telle affection pour les predications que je n'aurois pû en être privée sans en ressentir beaucoup de peine; & je ne pouvois entendre bien prêcher sans concevoir une grande amitié pour le predicateur, quoi que je ne sceusse d'où cela venoit. Il n'y avoit point de sermon qui ne me parût bon, encore que je visse les autres en porter un jugement tout contraire: mais lors qu'en effet il étoit bon ce m'étoit un plaisir sensible; & depuis que j'ai commencé à faire oraison je ne me suis jamais lassée de parler ni d'entendre parler de Dieu. Que si d'un côté les predications me donnoient tant de consolation, elles ne m'affligeoient pas peu de l'autre, parce qu'elles me faisoient connoître combien j'étois éloignée d'être telle que je devois. Je priois Dieu de m'assister: mais il me semble que je commettois une grande faute, en ce qu'au lieu de mettre toute ma confiance en lui seul j'en avois encore en moi-même. Je cherchois des remèdes à mes maux & me tourmentoie assez: mais je ne considérois pas que tous mes efforts seroient inuti-
les

les si je ne renonçois entierement à cette confiance que j'avois en moi pour n'avoir recours qu'à lui seul. Mon ame desiroit de vivre, & je voiois bien que ce n'étoit pas vivre que de combattre ainsi sans cesse contre une espece de mort. Mais il n'y avoit personne qui me pût donner cette vie après laquelle je soupirois : je ne pouvois moi-même me la donner ; & Dieu de qui seul je la pouvois recevoir me la refusoit avec justice , puis qu'après m'avoir fait la grace de me ramener tant de fois à lui, je l'avois toujourns abandonné.

CHAPITRE IX.

Impression qu'une image de JESUS-CHRIST tout couvert de plaies fit dans l'esprit de la Sainte. Avantages qu'elle tiroit de se représenter qu'elle l'accompagnait dans la solitude, & de la lecture des Confessions de S. Augustin. Qu'elle n'a jamais osé demander à Dieu des consolations.

DANS un état si déplorable mon ame se trouvoit lassé & abattuë, & je cherchois inutilement du repos dans mes mauvaises habitudes. Entrant un jour dans l'oratoire j'y vis une image de JESUS-CHRIST tout couvert de plaies que l'on avoit empruntée pour une fête qui se faisoit dans nôtre maison. Cette image étoit si devote & representoit si vivement ce que nôtre Seigneur a souffert pour nous, que je me sentis penetrée de l'impression qu'elle fit en moi par la douleur d'avoir si mal reconnu tant de souffrances endurées par mon Sauveur pour mon salut. Mon cœur sembloit se vouloir fendre : & alors toute fondante en larmes, & prosternée contre terre je priai ce divin Sauveur de me fortifier de telle sorte qu'à commencer dès ce moment je ne l'offensasse jamais.

J'avois une devotion particuliere pour sainte Magdeleine & pensois souvent à sa conversion, principalement lors que je communiois, parce qu'étant assurée que j'avois nôtre Seigneur au dedans de moi je me jettois
comme

comme elle à ses pieds, dans la creance qu'il feroit touchée de mes larmes. Mais je ne sçavois ce que je faisois : car c'étoit beaucoup qu'il souffrît que je les répandisse, puis que le sentiment qui les tiroit de mes yeux s'effaçoit si-tôt de mon cœur. Je me recommandoï à cette glorieuse Sainte pour obtenir de Dieu par son intercession qu'il me pardonât.

Il me paroît que rien ne m'avoit encore tant servi que la veuë de cette image dont je viens de parler, parce que je commençois à me beaucoup défier de moi-même, & à mettre toute ma confiance en Dieu. Il me semble que je lui dis alors que je ne partirois point de là jusques à ce qu'il lui eût plû d'exaucer ma priere; & je croi qu'elle me fut tres-utile, aiant été depuis ce jour beaucoup meilleure qu'auparavant.

Comme je ne pouvois discourir avec l'entendement, ma maniere d'oraison étoit de me représenter JESUS-CHRIST au dedans de moi, & de le considerer dans les lieux où il étoit le plus seul & où il souffroit davantage, parce qu'il me sembloit qu'en cet état il étoit encore plus touché des prieres de ceux qui comme moi avoient tant de besoin de son assistance. J'avois beaucoup de ces simplicités, & ne me trouvois nulle part si bien que quand je l'accompagnois en esprit dans le jardin des oliviers, & me représentois cette incroyable souffrance qui lui fit dans son agonie arroser la terre de son sang. Je desirois ardemment de l'essuier : mais la veuë du grand nombre de mes pechez m'empêchoit d'oser l'entreprendre. Je demourois là aussi longtems que mes pensées n'étoient point troublées par ces autres pensées qui me donnoient tant de peine. Durant plusieurs années & avant même que d'être Religieuse lors que je me recommandoï à Dieu avant que de m'endormir je pensois toujours un peu à cette oraison de JESUS-CHRIST dans le jardin, parce que l'on m'avoit dit que l'on pouvoit gagner par là plusieurs indulgences. Je suis persuadée que cela me servit beaucoup, à cause que je commençai par ce moien à faire oraison sans sçavoir
que

que je la faisois : & j'y étois si accoûtumée que je n'y manquois non plus qu'à faire le signe de la croix.

Pour revenir à la peine que j'avois dans ces meditations où l'entendement n'agit point, je dis que l'ame y perd ou y gagne beaucoup. Elle y perd en ce que l'esprit n'a rien à quoi s'attacher : & elle y gagne à caulé que son amour pour Dieu est la seule chose dont elle s'occupe : mais elle ne souffre pas peu avant que d'en venir là ; si ce n'est que Dieu lui veuille donner bien-tôt l'oraison de quietude, ainsi que je l'ai vû arriver à certaines personnes : & quand l'on marche par ce chemin il est bon d'avoir un livre afin de pouvoir se recüeillir. La veüe des campagnes, des eaux, des fleurs & autres choses semblables réveilloient aussi mon esprit, y rappelloient le souvenir de leur Createur, & le portoient à se recüeillir lors même que j'étois la plus ingrate envers Dieu, & l'offensois davantage. Mais quant aux choses celestes & sublimes, mon entendement étoit si grossier qu'il ne m'a jamais été possible de me les imaginer jusques à ce que nôtre Seigneur me les ait représentées par une autre voie.

Mon incapacité en cela étoit si extraordinaire qu'à moins que de voir les objets de mes propres yeux je ne pouvois me les imaginer ainsi que les autres font lors qu'ils se recüillent en eux-mêmes. Tout ce que je pouvois faire étoit de penser à J E S U S - C H R I S T entant qu'homme : mais quoi que mes lectures m'appriissent de ses divines perfections & que je visse plusieurs de ses images, je ne pouvois me le représenter au dedans de moi. J'étois comme un aveugle ou comme une personne qui se trouve dans une telle obscurité que parlant à une autre qu'elle est tres-assurée être présente, elle ne la voit point : c'est ce qui m'arrivoit lors que je pensois à nôtre Seigneur, & faisoit que je prenois tant de plaisir à considerer ses images. Que malheureux sont ceux qui negligent de se procurer ce secours : c'est une marque qu'ils n'aiment point leur Sauveur : car s'ils l'aimoient ne prendroient-ils pas plaisir à voir son portrait comme l'on en prend à voir ceux de ses amis ?

Avan-
tage
que tire
la Sainte
de la
lecture
des
Confes-
sions de
S. Au-
gustin.

J'en'avois point lû jusques alors les Confessions de S. Augustin, & Dieu permit par une providence particulière que sans que j'y pensasse on me les donna. J'étois fort affectionnée à ce Saint, tant parce que le monastere où j'avois demeuré seculiere étoit de son Ordre, qu'à cause qu'il avoit été pecheur, & que je trouvois de la consolation à penser aux Saints que Dieu avoit convertis à lui après en avoir été offensé, parce que j'espérois qu'ils m'assisteroient pour obtenir de sa miséricorde de me pardonner comme il leur avoit pardonné. Mais je ne pouvois penser qu'avec beaucoup de douleur que depuis qu'il les avoit une fois appellez à lui ils n'étoient plus retombez dans les mêmes pechez; au lieu qu'il m'avoit appelée tant de fois sans que je me fusse corrigée. Neanmoins considerant son extrême amour pour moi je reprenois courage, & dans la défiance que j'ai si souvent eüe de moi-même je n'ai jamais cessé de me confier en sa miséricorde.

Je ne sçaurois penser sans étonnement à la dureté & à l'obstination de mon cœur au milieu de tant de secours que je recevois de Dieu: car puis-je ne point craindre lors que je considere le peu que je pouvois sur moi-même, & que les chaînes qui me retenoient attachée m'empêchoient toujours d'exécuter la résolution de me donner entierement à lui?

Quand je commençai à lire les Confessions de ce grand Saint je m'y vis ce me sembloit comme dans un miroir qu me representoit à moi-même telle que j'étois: je me recommandai extrêmement à lui; & lors que j'arrivai à sa conversion & y lûs les paroles que lui dit la voix qu'il entendit dans ce jardin, mon cœur en fut si vivement penetré qu'elles y firent la même impression que si nôtre Seigneur me les eût dites à moi-même. Je demurai durant un long-temps toute fondante en pleurs, & dans une douleur tres-sensible. Car que ne souffre point une ame lors qu'elle perd la liberté de disposer d'elle-même comme il lui plaît: & j'admire à cette heure comment je pouvois vivre dans un tel

tour-

fourment. *J'en ne sçauois trop vous louer, mon Dieu, de ce que vous me donâtes alors comme une nouvelle vie en me tirant de cet état que l'on pouvoit comparer à une mort, & à une mort tres-redoutable. Il m'a paru que depuis ce jour vôtre divine majesté m'a extrêmement fortifiée, & je ne sçauois douter qu'elle n'ait entendu mes cris & n'ait été touchée de compassion de me voir répandre tant de larmes.*



Je commençai à me plaire encore davantage dans une sainte retraite avec Dieu, & à éviter les occasions qui pouvoient m'en divertir, parce que j'éprouvois que je ne les avois pas plutôt quittées que je m'occupois de mon amour pour son éternelle Majesté : car je sentoient bien que je l'aimois, mais je ne comprenois pas comme j'ai fait depuis en quoi consiste cet amour quand il est véritable, & à peine me dispois-je à le servir qu'il me favorisoit de ses grâces. Il sembloit qu'il me conviât à vouloir bien recevoir les faveurs que les autres tâchent avec grand travail d'obtenir de sa bonté. Et dans ces dernières années il me faisoit déjà goûter ces délices furnaturelles, qui sont des effets de son amour. Je n'ai jamais eu la hardiesse de les lui demander ni cette tendresse que l'on recherche dans la dévotion ; mais je le priois seulement de me faire la grâce de ne le point offenser, & de me pardonner mes pechez. J'en connoissois trop la grandeur pour oser desirer de recevoir des faveurs, & je vois bien que sa bonté me faisoit une assez grande miséricorde de me souffrir en sa présence, & même de m'y attirer n'y pouvant aller de moi-même. Il ne me souvient point de lui avoir demandé des consolations qu'une seule fois que mon ame étoit dans une extrême sécheresse ; & je n'y eus pas plutôt fait réflexion que ma confusion & ma douleur de me voir si peu humble me procurerent ce que j'avois eu la hardiesse de demander. Je n'ignorois pas que cela est permis ; mais j'étois persuadée que ce n'est qu'à ceux qui s'en sont rendus digne par une véritable piété, qui s'efforcent de tout
leur

leur pouvoir de ne point offenser Dieu, & qui sont résolus & préparez à faire toutes fortes de bonnes œuvres. Il ne sembloit que mes larmes étoient seulement des larmes de femme inutiles & sans effet, puis qu'elles ne m'obtenoient pas ce que je desirois. Je croi néanmoins qu'elles m'ont servi, & particulièrement depuis ces deux rencontres dont j'ai parlé dans lesquelles je souffris tant, puis que je commençai à m'appliquer davantage à l'oraison, & à perdre moins de temps dans les choses qui me pouvoient nuire. Je n'y renonçois pas toutefois entièrement : mais Dieu qui m'aïdoit à m'en retirer & n'attendoit pour cela que de m'y voir en quelque forte disposée, me fit comme on le verra dans la suite de nouvelles graces qu'il n'a accoûtumé d'accorder qu'à ceux qui sont dans une grande pureté de conscience.

CHAPITRE X.

Maniere dont la Sainte étoit persuadée de la presence de JESUS-CHRIST dans elle. Des joies qui se rencontrent dans l'oraison. Que c'est une fausse humilité que de ne pas demeurer d'accord des graces dont Dieu nous favorise.

De l'O-
son.

JE me trouvois quelquefois dans l'état que je viens de dire ; mais cela passoit promptement, & il commençait en la maniere que je vai le rapporter. En me représentant JESUS-CHRIST ainsi que je l'ai dit, comme si j'eusse été auprès de lui, & d'autres fois en lisant, je me trouvois tout d'un coup si persuadée qu'il étoit present qu'il m'étoit impossible de douter qu'il ne fût dans moi ou que je ne fusse entièrement comme abîmée en lui : ce qui n'étoit point par cette maniere de vision que je croi que l'on appelle theologie mystique. L'ame en cet état se trouve tellement suspendue qu'elle pense être hors d'elle-même. La volonté aime : la memoire me paroît comme perduë : & l'entendement * n'agit point ; mais il ne me semble pas qu'il se perde : il est seulement tout épouvanté de la grandeur de ce qu'il voit, parce

* La
Sainte
dit que
l'enten-

que

que Dieu prend plaisir à lui faire connoître qu'il ne ^{de ment} comprend rien à une chose si extraordinaire. ^{n'agit point,}

parce qu'il ne raisonne point ni ne fait point de reflexion, tant il est occupé de la grandeur de ce qu'il voit. Mais il est vrai neanmoins qu'il ne laisse pas d'agir, puis qu'il considere ce qui se presente à lui, & connoît qu'il ne le scauroit comprendre. Ainsi quand la Sainte dit qu'il n'agit point cela signifie qu'il ne raisonne point, mais qu'il est epouvanté de cette merveille qui est si extraordinaire que tout ce qu'il en connoît est qu'il lui est impossible de la comprendre entierement,

J'avois auparavant presque toujours ressenti une tendresse que Dieu donne à laquelle il me semble que nous pouvons contribuer quelque chose. C'est une consolation qui n'est ni toute sensible ni toute spirituelle : mais qui telle qu'elle est vient de Dieu. Il me semble comme je l'ai dit, que nous pouvons y contribuer beaucoup en considerant nôtre bassesse, nôtre ingratitude envers Dieu, les obligations infinies que nous lui avons, ce qu'il a souffert pour nous dans toute sa vie, & les extrêmes douleurs de sa passion ; comme aussi en nous representant avec joie les merveilles de ses ouvrages, son infinie grandeur, l'amour qu'il nous porte, & tant d'autres choses qui s'offrent à ceux qui ont un veritable desir de s'avancer dans son service lors même qu'ils n'y font point de reflexion. Que si quelque mouvement d'amour se joint à ces considerations, l'ame se réjouit, le cœur s'attendrit, & les larmes coulent d'elles-mêmes. Il paroît d'autres fois que nous les tirons de nos yeux comme par force ; & qu'en d'autres rencontres nôtre Seigneur nous les fait répandre sans que nous puissions les retenir. On diroit que par une aussi grande faveur qu'est celle qu'il nous fait de n'avoir pour objet de nos larmes que sa suprême Majesté, il veut comme nous paier du loin que nous prenons de nous occuper si saintement. Ainsi je n'ai garde de m'étonner de l'extrême consolation que l'ame en reçoit, puis qu'elle ne scauroit trop s'en consoler & s'en réjouir.

Il me paroît dans ce moment que ces consolations & ces joies qui se rencontrent dans l'oraison se peuvent comparer à celles des bienheureux. Car Dieu ne faisant voir à chacun d'eux qu'une felicité proportionnée à leurs

leurs merites ils font tous parfaitement contens, quoy qu'il y ait encore plus de difference entre les divers états de gloire qui se trouvent dans le ciel, qu'il n'y en a entre les consolations spirituelles dont on jouit sur la terre. Lors que Dieu commence ici-bas à faire à une ame cette faveur dont je viens de parler elle se tient si recompensée des services qu'elle lui a rendus qu'elle croit n'avoir plus rien à desirer, & certes avec raison, puis que les travaux du monde seroient trop bien paieés par une seule de ses larmes. Car quel bonheur n'est-ce point de recevoir ce témoignage que nous sommes agreables à Dieu ? Ainsi ceux qui en viennent là ne sçauroient trop reconnoître combien ils lui sont redevables ni trop lui en rendre graces, puis que c'est une marque qu'il les appelle à son service, & qu'il les choisit pour leur donner part à son royaume s'ils ne retournent point en arriere.



De la
fausse
humili-
té.

Il faut bien se garder de certaines fausses humilitez dont je parlerai, telle qu'est celle de s'imaginer qu'il y auroit de la vanité à demeurer d'accord des graces que Dieu nous fait. Nous devons reconnoître que nous les tenons de sa seule liberalité sans les avoir meritées, & que nous ne sçaurions trop l'en remercier. Autrement comment pourrions-nous nous exciter à l'aimer si nous ignorions les obligations que nous lui avons ? Car qui peut douter que plus nous connoîtrons combien nous sommes pauvres par nous-mêmes, & riches par la magnificence dont il plaist à Dieu d'user envers nous, & plus nous entrerons dans une solide & veritable humilité ? Cette autre maniere d'agir n'est propre qu'à nous jeter dans le découragement, en nous persuadant que nous sommes indignes & incapables de recevoir de grandes faveurs de Dieu. Quand il lui plaist de nous les faire nous pouvons bien apprehender que ce ne nous soit un sujet de vanité : mais alors nous devons croire que Dieu ajoutera à cette grace celle de nous donner la force de resister aux artifices du demon, pour veu qu'il voie que nous agissons si sincerement que nôtre seul desir est de
lui

lui plaire, & non pas aux hommes. Et qui doute que plus nous nous souvenons des bienfaits que nous avons receus de quelqu'un, & plus nous l'aimons ? Si donc non seulement il nous est permis ; mais il nous est tres-avantageux de nous représenter sans cesse que nous sommes redevables à Dieu de nôtre être ; qu'il nous a tirez du neant ; qu'il nous conserve la vie après nous l'avoir donnée ; qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait endurez pour chacun de nous & même la mort, & qu'avant que nous fussions nez il avoit resolu de les souffrir : pourquoi me fera-t-il défendu de considerer toujours, qu'au lieu que j'emploiois mon temps à parler de choses vaines il me fait la grace de ne trouver maintenant du plaisir qu'à parler de lui ? Cette grace est si grande, que nous ne sçaurions nous souvenir de l'avoir receuë, & de la posséder sans nous trouver non seulement conviez, mais contraints d'aimer Dieu, en quoi consiste tout le bien de l'oraison fondée sur l'humilité.

Que fera-ce donc quand une ame verra qu'elle a receu d'autres graces encore plus grandes, telles que sont celles que Dieu fait à quelques-uns de ses serviteurs de mépriser le monde & eux-mêmes ? Il est évident que ces personnes si favorisées de lui se reconnoissent beaucoup plus obligées à le servir que celles qui sont aussi pauvres, aussi imparfaites, & aussi indignes que je suis. La premiere & la moindre de ces graces devoit être plus que suffisante pour me contenter : & il a plû néanmoins à son infinie bonté de m'en accorder d'autres que je n'aurois osé esperer. Ceux à qui cela arrive doivent s'efforcer plus que jamais de le servir afin de n'être pas ingrats de ses faveurs, puis qu'il ne les accorde qu'à cette condition. Que s'ils y manquent il les retire, & ils tombent d'un état si heureux & si élevé dans un état encore pire que celui où ils étoient auparavant, & sa Majesté donnera ces mêmes graces à d'autres qui en feront un meilleur usage pour eux-mêmes, & pour autrui. Comment d'ailleurs voudroit-on que celui qui ignore qu'il est riche fit de grandes liberalitez d'un bien qu'il ne sçait pas

pas qu'il possède ? Nous sommes si foibles par nous mêmes qu'il me paroît impossible que nous aions le courage d'entreprendre de grandes choses si nous ne sentons que Dieu nous assiste. Car comment cette violente inclination qui nous porte toujours vers la terre nous permettroit-elle de nous détacher, & d'avoir même du dégoût & du mépris de tout ce qui est ici-bas, si nous ne goûtions déjà quelque chose du bonheur dont on jouit dans le ciel ? Ce n'est que par ces faveurs que nôtre Seigneur nous redonne la force que nous avons perdue par nos pechez : & ainsi à moins que d'avoir reçu ce gage de son amour accompagné d'une vive foi, pourrions-nous nous réjouir d'être méprisés de tout le monde, & aspirer à ces grandes vertus qui peuvent nous rendre parfaits ? Nous ne regardons que le présent : nôtre foi est comme morte ; & ces faveurs la réveillent & l'augmentent. Comme je suis tres-imparfaite je juge des autres par moi-même : mais il se peut faire que la lumière de la foi leur suffit pour entreprendre de grandes choses. Quant à moi qui suis si misérable j'avois besoin de cette assistance & de ce secours.



Je laisse à ces personnes plus parfaites que je ne suis à dire ce qui se passe dans eux-mêmes, & me contente pour obeir à celui qui me l'a ordonné de rapporter ce que j'ai éprouvé. Il en connoitra mieux les défauts que moi : & s'il se trouve que je me trompe il n'aura qu'à jeter ce papier au feu. Je le prie seulement au nom de Dieu & tous mes Confesseurs de publier ce que j'ai dit de mes pechez ; & s'ils jugent à propos d'user même dès mon vivant de cette liberté que je leur donne afin que je ne trompe pas davantage ceux qui ont bonne opinion de moi, j'en aurai beaucoup de joie. Mais quant à ce que j'écrirai dans la suite je ne leur donne pas cette même liberté : & s'ils le montrent à quelqu'un je les conjure aussi au nom de Dieu de ne leur point dire en qui ces choses se sont passées, ni qui les a écrites. C'est pour cette raison que je ne me nomme point ni les autres ;

mais

mais me contente de rapporter le mieux que je puis ce que j'ai à dire sans me faire connoître. Que s'il y a quelque chose de bon il suffira pour l'autoriser que des personnes sçavantes & vertueuses l'approuvent, & on le devra entierement attribuer à Dieu qui m'aura fait la grace d'y réüssir, puis que je n'y aurai point eu de part, & qu'étant si ignorante & si imparfaite je n'ai été assistée en cela de qui que ce soit. Il n'y a que ceux qui m'y ont engagée par l'obeissance que je leur dois, & qui sont maintenant absens qui sçachent que j'y travaille : & je le fais avec peine & comme à la dérobee, parce que cela m'empêche de filer, & que je suis dans une maison pauvre ou je n'ai pas peu d'affaires. Si Dieu m'avoit donné plus d'esprit & plus de memoire je pourrois me servir de ce que j'ai entendu dire & de ce que j'ai lû : mais ma capacité est si petite que s'il se rencontre quelque chose de bon dans cet écrit nôtre Seigneur me l'aura inspiré pour en tirer quelque bien : & au contraire tout ce qui s'y trouvera de mauvais étant entierement de moi, je vous prie, mon Pere, de le retrancher. Il seroit dans l'un & dans l'autre inutile de me nommer, puis qu'il est certain que l'on ne doit point durant la vie d'une personne publier ce qu'il y a de bon en elle, & que l'on ne pourroit après ma mort dire du bien de moi sans rendre inutile ce que j'aurois écrit de bon lors que l'on verroit que ce seroit l'ouvrage d'une personne si defectueuse & si méprisable. Dans la confiance que j'ai que vous, & ceux qui doivent voir ce papier m'accorderez cette grace que je vous demande si instamment au nom de Dieu, j'écrirai avec liberté ; au lieu que je ne pourrois autrement le faire sans un grand scrupule, excepté pour ce qui regarde mes pechez ; car en cela je n'en ai point, & quant au reste il me suffit d'être femme, & une femme tres-imparfaite pour n'avoir pas les ailes assez fortes pour m'élever davantage. Ainsi excepté ce qui regarde simplement la relation de ma vie, le reste sera s'il vous plaît sur vôtre compte & ce sera à vous à vous en charger puis que vous m'avez tant pressée d'écrire quelque chose

se des grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison. Que si ce que j'en dirai se trouve conforme à la vérité de nôtre sainte foi catholique, vous pourrez vous en servir comme vous le jugerez à propos : & s'il y est contraire vous n'aurez s'il vous plaît qu'à le brûler à l'heure même pour me détromper, afin que le demon ne tire pas de l'avantage de ce qui m'avoit paru m'être avantageux. Car nôtre Seigneur sçait comme je le dirai dans la fuite, que j'ai toujours fait ce que j'ai pû pour trouver quelqu'un qui fût capable de m'empêcher par ses avis de tomber dans les fautes que mon peu de lumiere me pouvoit faire commettre.

Quelque desir que j'aie de rendre intelligible ce que je dirai de l'oraison, il paroîtra sans doute bien obscur à ceux qui ne la pratiquent pas. J'y parlerai des obstacles & des dangers qui se rencontrent dans ce chemin selon que je l'ai appris par ma propre experience, & par une longue communication avec des personnes fort sçavantes & fort spirituelles, qui croient que Dieu m'en a donné autant de connoissance en vingt-sept ans qu'il y a que je marche dans cette voie quoi que j'y aie bronché plusieurs fois, qu'il en a donné à d'autres en trente-sept ou quarante-sept ans qu'ils y ont aussi marché en pratiquant toujours la patience & la vertu.

Que nôtre Seigneur soit beni à jamais, & qu'il se serve de moi comme il lui plaira. Il m'est témoin que je ne pretens autre chose dans tout ce que je rapporterai sinon qu'il tourne à sa gloire, & que ce lui en soit quelque une de voir qu'il lui ait plu de changer en un jardin de fleurs odoriferantes un fumier aussi infect que je suis. Je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre que j'arrache ces fleurs pour retourner au même état que j'étois, & je vous conjure, mon Pere, en son nom de lui demander pour moi cette grace, puis que vous me connoissez mieux que vous ne me permettez de me faire connoître aux autres.

CHAPITRE XI.

L'Oraison n'est autre chose que le chemin pour arriver à devenir heureusement esclave de l'amour de Dieu : mais souvent lors que l'on croit avoir entièrement renoncé à tout , il se trouve que l'on y est encore attaché. Celui qui commence à faire oraison doit s'imaginer que son ame est un jardin qu'il entreprend de cultiver. Quatre manieres de l'arroser par l'oraison. dont la premiere est comme tirer de l'eau d'un puits avec grande peine. La seconde d'en tirer avec une machine. La troisieme d'en tirer d'un ruisseau par des rigoles. La quatrieme de le voir arroser par la pluie qui tombe du ciel. Et la Sainte traite dans ce chapitre de la premiere de ces quatre manieres d'Oraison qui est la Mentale, & dit qu'il faut bien se garder de s'étonner des secheresses qui s'y rencontrent, & de quelle maniere on doit alors se conduire.

J'A Y donc à parler maintenant de ceux qui com-
mencent à devenir heureusement esclaves de l'a-
mour de Dieu ; car l'Oraison n'est autre chose à mon a-
vis que le chemin par lequel nous nous engageons à dé-
pendre absolument comme des esclaves de la volonté
de celui qui nous à témoigné tant d'amour. Cette quali-
té d'esclave est si relevée & si glorieuse que je ne scau-
rois y penser sans une joie extraordinaire : & nous n'a-
vons pas plutôt commencé de marcher avec courage
dans un si heureux chemin que nous bannissons de nô-
tre esprit la crainte servile. Dieu de mon cœur que je re-
garde comme mon unique & souverain bien , pourquoi
ne voulez-vous pas que lors qu'une ame se resout à vous
aimer, & qu'afin de ne s'occuper que de vous elle fait ce
qu'elle peut pour abandonner tout le reste , elle n'ait pas
aussi-tôt la joie de s'élever jusques à ce parfait amour
qui vous est dû ? Mais que dis-je , Seigneur ? c'est de
nous-mêmes & non pas de vous que nous avons en cela
sujet de nous plaindre , puis que ce n'est que par nôtre

De l'O-
raison &
de l'A-
mour
de
Dieu.

faute que nous differons à jouir pleinement de vôtre amour qui est la source de tous les biens imaginables.

Nous sommes si lents à nous donner entierement à Dieu, & un bonheur si précieux ne se peut & ne se doit acheter qu'avec tant de peine, qu'il n'y a pas sujet de s'étonner que nous soions long-temps à l'acquérir. Je sçai bien qu'il n'a point de prix sur la terre : mais je ne laisse pas d'être persuadée que si nous faisons tout ce qui est en nôtre pouvoir pour nous détacher de toutes les choses d'ici-bas, & porter tous nos desirs vers le ciel ainsi qu'ont fait quelques Saints, sans remettre d'un jour à un autre, nous pourrions espérer que Dieu nous accorderoit bien-tôt une si grande faveur. Mais lors que nous nous imaginons que nous nous donnons entierement à lui, il se trouve que ce n'est que l'interêt & les fruits que nous lui offrons, & que nous retenons en effet le principal & le fond. Après avoir fait profession de pauvreté, ce qui est sans doute d'un grand mérite, nous nous rengageons souvent dans des soins temporels, & particulièrement dans celui d'acquérir des amis, afin qu'il ne nous manque rien pour le nécessaire, & même pour le superflu. Ainsi nous rentrons dans de plus grandes inquietudes, & nous mettons peut-être dans un plus grand peril que lors que nous avions dans le monde la disposition de nôtre bien.

Nous croions de même avoir renoncé à l'honneur du siecle en nous faisant Religieuses, où en commençant à mener une vie spirituelle dans le desir d'arriver à la perfection. Mais pour peu que l'on touche à ce qui regarde cet honneur, nous oublions aussi-tôt que nous l'avons donné à Dieu : nous voulons pour le reprendre le lui arracher des mains : nous voulons disposer comme auparavant de nôtre volonté après l'en avoir rendu le maître ; & nous en usons ainsi dans tout le reste.

C'est une plaisante maniere de pretendre acquérir l'amour de Dieu, de le posséder pleinement, & d'avoir de grandes consolations spirituelles dans le même temps que nous demeurons toujourns dans nos ancien-

nes habitudes, que nous n'exécutions point nos bons desseins, & que nous ne nous élevons point au dessus des affections de la terre. Quel rapport y a-t-il entre des choses si opposées, & ne sont-elles pas absolument incompatibles? Comme nous ne nous donnons pas tout d'un coup par le don d'un trefor si précieux: & nous devons nous estimer trop heureux s'il lui plaît de nous en gratifier peu à peu, quand même il nous en coûteroit tous les travaux que l'on peut souffrir en cette vie. C'est une assez grande miséricorde qu'il fait à une ame lors qu'il lui donne le courage de se résoudre à travailler de tout son pouvoir pour acquérir un tel bien, puis que si elle persevere il la rendra avec le temps capable de l'obtenir. Mais il est besoin qu'il lui donne ce courage, & un courage tout extraordinaire pour ne point tourner la tête en arriere, parce que le diable ne manquera pas de lui tendre plusieurs pieges pour l'empêcher d'entrer dans ce chemin, à cause qu'il sçait que non seulement elle lui échaperoit des mains, mais qu'elle lui feroit perdre plusieurs autres ames. Car je suis persuadée que celui qui commence de courir dans cette sainte carriere, & fait tous les efforts pour arriver avec l'assistance de Dieu au comble de la perfection, n'ira pas seul dans le ciel: mais que Dieu lui donnera comme à un vaillant capitaine des soldats qui marcheront sous sa conduite.

Je traiterai maintenant de la maniere dont on doit commencer pour réussir dans une telle entreprise, & remettrai à parler ensuite de ce que j'avois commencé à dire de la theologie mystique: c'est ainsi ce me semble qu'on la nomme. Le grand travail est dans ce commencement, quoi que Dieu l'adoucisse par son assistance: car dans les autres degrez d'oraison il y a plus de consolation que de peine, bien qu'il n'y en ait nul qui ne soit accompagné de croix, mais fort differentes. Ceux qui veulent suivre J E S U S- C H R I S T ne sçauroient sans s'égarer prendre un autre chemin que celui qu'il a tenu: & peut-on se plaindre de ces heureux travaux dont on est si liberalement recompensé même dès cette vie?

Etant femme, & ne voulant écrire que tout simplement pour satisfaire à ce que l'on m'a ordonné, je desirerois me pouvoir exempter d'user de comparaisons : mais il est si difficile aux personnes ignorantes comme moi de bien exprimer le langage du cœur & de l'esprit, que je suis contrainte de chercher quelque moien pour m'en démesler ; & si je rencontre mal, comme cela arrivera le plus souvent, ma bêtise vous fera, mon Pere, un petit sujet de recreation.

Quatre
manie-
res d'c-
raisons.

Je croi avoir leu ou entendu dire cette comparaison, sans sçavoir ni où je l'ai leuë, ou de qui je l'ai entendue, ni à quel propos, tant j'ai mauvaise memoire, & elle me paroît assez propre pour m'expliquer. Je dis donc que celui qui commence doit s'imaginer qu'il entreprend de faire dans une terre sterile & pleine de ronces & d'épines un jardin qui soit agreable à Dieu, dont il faut que ce soit nôtre Seigneur lui-même qui arrache ces mauvaises plantes pour en mettre de bonnes en leur place, & il peut croire que cela est fait quand après s'être resolu de pratiquer l'oraison il s'y exerce, & qu'à l'imitation des bons jardiniers il cultive & arrose ces nouvelles plantes, afin de les faire croître & produire des fleurs dont la bonne odeur convie sa divine Majesté à venir souvent se promener dans ce jardin & prendre plaisir à considerer ces fleurs qui ne sont autres que les vertus dont nos ames sont parées & embellies.

Il faut maintenant voir de quelle sorte on peut arroser ce jardin : comment on doit y travailler : considerer si ce travail n'excedera point le profit que l'on en tirera ; & combien de temps il doit durer. Il me semble que cet arrosement se peut faire en quatre manieres. Ou en tirant de l'eau d'un puits à force de bras. Ou en tirant avec une machine & une rouë comme j'ai fait quelquefois, ce qui n'est pas si penible & fournit davantage d'eau. Ou en la tirant d'un ruisseau par des rigoles, ce qui est d'un moindre travail, & arrose neanmoins tout le jardin. Ou enfin par une abondante & douce pluie que Dieu fait tomber du ciel, ce qui est incomparablement meilleur
que

que tout le reste, & ne donne aucune peine au jardinier.

Ces quatre manieres d'arroser un jardin pour l'empêcher de perir étant appliquées à mon sujet, pourront faire connoître en quelque sortes les quatre manieres d'oraison dont Dieu par son infinie bonté m'a quelquefois favorisées. Je le prie de tout mon cœur de me faire la grace de me si bien expliquer que ce que je dirai serve à l'un de ceux qui m'ont ordonné d'écrire ceci, & à qui il a fait faire en quatre mois plus de chemin dans ce saint exercice que je n'en ai fait en dix-sept ans. Aussi s'y est-il mieux préparé que je n'avois fait, & il arrose par ce moien ce jardin sans grand travail en toutes ces quatre manieres, quoi que dans la dernière cette eau celeste ne lui soit encore donnée que goutte à goutte : mais de la sorte dont il marche je ne doute point qu'il ne la reçoive bien-tôt en telle abondance qu'il pourra avec l'assistance de Dieu s'y plonger entierement. Que si ces termes dont je me sers pour m'expliquer lui paroissent extravagans, je serai bien aise qu'il s'en mocque.

On peut donc comparer ceux qui commencent à faire oraison, à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec grand travail, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées accoutumées à suivre l'égarement de leurs sens lors qu'ils veulent faire oraison. Il faut qu'ils se retirent dans la solitude pour ne rien voir & ne rien entendre qui soit capable de les distraire, & que là ils se remettent devant les yeux leur vie passée. Les parfaits aussi-bien que les imparfaits doivent en user ainsi ; mais moins souvent comme je le dirai dans la suite.

De l'Or.
raison
Mentale.

La difficulté est au commencement, à cause que l'on n'ose s'assurer si le repentir que l'on a de ses pechez est un repentir véritable accompagné d'une ferme résolution de servir Dieu ; & l'on doit alors extrêmement mediter sur la vie de JESUS-CHRIST, quoi qu'on ne le puisse faire sans que cette application lasse l'esprit.

Nous pouvons arriver jusques-là par nôtre travail ; supposé le secours de Dieu sans lequel il est évident que

nous ne ſçaurions ſeulement avoir une bonne penſée. C'eſt commencer à travailler pour tirer de l'eau du puits : & Dieu veuille que nous y en trouvions ; mais au moins il ne tient pas à nous, puis que nous tâchons à en tirer & faisons ce que nous pouvons pour arroſer ces fleurs ſpirituelles. Dieu eſt ſi bon que lors que pour des raiſons qui lui ſont connues & qui nous ſont peut-être fort avantageuſes, il permet que les puits ſe trouve ſec dans le temps que nous faisons comme de bons jardiniers tout ce que nous pouvons pour en tirer de l'eau, il nourrit les fleurs ſans eau & fait croître nos vertus. J'entens par cette eau nos larmes, & à leur défaut la tendreſſe & les ſentimens interieurs de devotion.

Mais que fera celui qui dans ce travail ne trouvera durant pluſieurs jours qu'une telle ſechereſſe & un tel dégoût de voir que quelques efforts qu'il faſſe, & encore qu'il ait tant de fois deſcendu le ſceau dans le puits, il n'aura pû en tirer une ſeule goutte d'eau ? N'abandonneroit-il pas tout s'il ne ſe repreſentoit que c'eſt pour ſe rendre agreable au Seigneur de ce jardin qu'il ſ'eſt donné tant de peine, & qu'il l'auroit priſe inutilement s'il ne ſe rendoit digne par ſa perſeverance de la recompenſe qu'il en eſpere ? Il lui arrivera même quelquefois de ne pouvoir pas ſeulement remuer les bras ni avoir une ſeule bonne penſée, puis qu'en avoir eſt tirer de l'eau de ce puits. Que fera, dis-je alors, ce jardinier ? Il ſe conſolera, il ſe réjoüira, & reputera à tres-grande faveur de travailler dans le jardin d'un ſi grand Prince. Il lui ſuffira de ſçavoir qu'il contente ce Roi du ciel & de la terre ſans chercher ſa ſatiſfaction particulière. Il le remerciera beaucoup de la grace qu'il lui fait de continuer de travailler avec tres-grand ſoin à ce qu'il lui a commandé, encore qu'il n'en reçoive point de recompenſe preſente, & de ce qu'il lui aide à porter cette croix, en ſe ſouvenant que lui-même tout Dieu qu'il eſt, a porté la croix durant toute ſa vie mortelle, qu'il ne cherche pas ici ſon royaume, & qu'il n'abandonne jamais l'exercice de l'oraïſon. Ainſi quand même cette ſechereſſe durerait

roit toujours il la doit considerer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter , & que J E S U S-CHRIST lui aide à soutenir d'une maniere invisible. On ne peut rien perdre avec un si bon maître : & un temps viendra qu'il paiera avec usure les services qu'il lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point ; mais qu'il se souviene que le demon en donnoit à saint Jerosme au milieu même du desert. Comme j'ai souffert ces peines durant plusieurs années je sçai qu'elles sont toujours recompensées ; & ainsi je considerois comme une grande faveur que Dieu me faisoit lors que je pouvois tirer quelque goutte d'eau de ce puits. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord que ces peines sont tres-grandes , & que l'on a besoin de plus de courage pour les supporter que plusieurs grands travaux que l'on souffre dans le monde : mais j'ai reconnu clairement que Dieu les recompense avec tant de liberalité même dès cette vie , qu'une heure des consolations qu'il m'a données depuis dans l'oraison m'a païée de tout ce que j'y avois souffert durant si long-temps. Il me semble que nôtre Seigneur permet que ces peines & plusieurs autres tentations arrivent aux uns au commencement , & aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison , pour éprouver leur amour pour lui & connoître s'ils se pourront résoudre à boire son calice & à lui aider à porter sa croix avant qu'il ait enrichi leurs ames par de plus grandes faveurs. Je suis persuadée que cette conduite de Dieu sur nous est pour nôtre bien , parce que les graces dont il a dessein de nous honorer dans la suite sont si grandes , qu'il veut auparavant nous faire éprouver quelle est nôtre misere , afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer.

Que faites-vous , Seigneur , qui ne soit pour le plus grand bien d'une ame lors que vous connoissez quelle est à vous ; qu'elle s'abandonne entierement à votre volonté ; qu'elle est resoluë de vous suivre par tout jusques à la mort & la mort de la croix ; de vous aider à porter cette croix , & enfin de ne vous abandonner jamais ?

Ceux qui se sentent être dans cette résolution & avoir ainsi renoncé à tous les sentimens de la terre pour n'en avoir que de spirituels, n'ont rien à craindre. Car qui peut affliger ceux qui sont déjà dans un état si élevé que de considérer avec mépris tous les plaisirs que l'on goûte dans le monde, & de n'en rechercher point d'autres que de converser seuls avec Dieu ? Le plus difficile est fait alors. Rendez en grâces, bienheureuses âmes, à sa divine Majesté : confiez-vous en sa bonté qui n'abandonne jamais ceux qu'elle aime ; & gardez-vous bien d'entrer dans cette pensée : pourquoi donne-t-il à d'autres en si peu de jours tant de devotion, & ne me la donne pas en tant d'années ? Croions que c'est pour nôtre plus grand bien : & puis que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à Dieu, laissons-nous conduire par lui comme il lui plaira. Il nous fait assez de grâce de nous permettre de travailler dans son jardin & d'y être auprès de lui, comme nous ne sçaurions n'y point être puis qu'il y est toujours. S'il veut que ces plantes & ces fleurs croissent & soient arrosées les unes par l'eau que l'on tire de ce puits, & les autres sans eau : que nous importe ?

Faites donc, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira pourveu que vous ne permettiez pas que je vous offense, & que je renonce à la vertu si vous m'en avez donné quelque une dont je ne suis redevable qu'à vous seul. Je desire de souffrir puis que vous avez souffert : je souhaite que vôtre volonté soit accomplie en moi en toutes les manieres que vous l'aurez agreable ; & ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'un tresor d'aussi grand prix qu'est vôtre amour enrichisse ceux qui ne vous servent que pour en recevoir des consolations.

Il faut extrêmement remarquer, & l'experience que j'en ai fait, que je ne crains point de le dire, qu'une âme qui commence à marcher dans ce chemin de l'oraison mentale avec une ferme résolution de continuer & de ne faire pas grand cas des consolations & des secheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoi qu'elle

qu'elle bronche quelquefois, de retourner en arriere, ni de voir renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle bâtit sur un fondement inébranlable. Car l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni en cette satisfaction & cette tendresse que nous desirons d'ordinaire parce qu'elles nous consolent: mais il consiste à servir Dieu avec courage, à exercer la justice, & à pratiquer l'humilité. Autrement il me semble que ce seroit vouloir toujours recevoir, & jamais ne rien donner.

Pour des femmes foibles comme moi je croi qu'il est bon que Dieu les favorise par des consolations telles que j'en reçois maintenant de sa divine Majesté, afin de leur donner la force de supporter les travaux qu'il lui plaît de leur envoyer, ainsi que j'en ai eu assez. Mais je ne sçaurois souffrir que des hommes sçavans, de grand esprit, & qui font profession de servir Dieu fassent tant de cas de ces douceurs qui se trouvent dans la devotion & se plaignent de ne les point avoir. Je ne dis pas que s'il plaît à Dieu de les leur donner ils ne les reçoivent avec joie, parce que c'est une marque qu'il juge qu'elles leur peuvent être avantageuses. Je dis seulement que s'ils ne les ont pas ils ne s'en mettent point en peine: mais croient qu'elles ne leur sont point nécessaires, puis que nôtre Seigneur ne les leur accorde pas: qu'ils demeurent tranquilles & considerent l'inquietude & le trouble d'esprit comme une faute & une imperfection qui ne convient qu'à des ames lasches, ainsi que je l'ai veu & éprouvé.

Je ne dis pas tant ceci pour ceux qui commencent, quoi qu'il leur importe beaucoup d'entrer dans ce chemin avec cette resolution & cette liberté d'esprit, que je le dis pour ce grand nombre d'autres qui après avoir commencé à marcher n'avancent point. Et je croi que l'on doit principalement en attribuer la cause à ce qu'ils ne se sont pas d'abord fortement resolus d'embrasser la croix. Aussi-tôt que leur entendement cesse d'agir, ils s'imaginent qu'ils ne font rien & s'affligent, quoi que ce

soit peut-être alors que leur volonté se fortifie sans qu'ils s'en apperçoivent. Ce qu'ils considerent comme des manquemens & des fautes n'en font point aux yeux de Dieu. Il connoît mieux qu'eux-mêmes leur misere, & se contente du desir qu'ils ont de penser toujourns à lui & de l'aimer. C'est la seule chose qu'il demande d'eux; & ces tristesses ne servent qu'à inquieter l'ame & à la rendre encore plus incapable de s'avancer.

Je puis dire avec certitude, comme le sçachant par diverses experiences & observations que j'en ai faites, & par les conferences que j'ai eues avec des personnes fort spirituelles, que cela vient souvent de l'indisposition du corps. Nôtre misere est si grande, que tandis que nôtre ame est enfermée dans cette prison elle participe à ses infirmités; le changement du temps & la revolution des humeurs font que sans qu'il y ait de sa faute elle ne peut faire ce qu'elle voudroit, & souffre en diverses manieres. Alors plus on la veut contraindre plus le mal augmente; ainsi il est besoin de discernement pour connoître quand la faute procede de là, & ne pas achever d'accabler l'ame. Ces personnes doivent se considerer comme malades, changer même durant quelques jours l'heure de leur oraison, & passer comme elles pourront un temps si fâcheux, puis que c'est une assez grande affliction à une ame qui aime Dieu de se voir reduite à ne pouvoir le servir comme elle le desire à cause des infirmités que son corps lui communique par la liaison qu'il a avec elle.

Je dis qu'il faut user de discernement, parce qu'il arrive quelquefois que c'est le demon qui cause ce mal; & qu'ainsi comme il ne faut pas toujourns quitter l'oraison quoi que l'esprit soit diltrait & dans le trouble, il ne faut pas aussi toujourns gesser une ame en lui voulant faire faire plus qu'elle ne peut. Il y a des œuvres exterieures de charité & des lectures au quelles elle pourra s'occuper. Que si elle n'est pas même capable de cela elle doit s'accommoder pour l'amour de Dieu à la foiblesse de son corps, afin de le rendre capable de la servir à son tour.

tour. Il faut se divertir par de saintes conversations, & même prendre l'air des champs si le confesseur en est d'avis. L'expérience nous apprend ce qui nous convient le plus en cela. En quelque état que l'on se trouve on peut servir Dieu. Son joug est doux & il importe extrêmement de ne pas contraindre & gesner l'ame, mais de la conduire avec douceur à ce qui lui est le plus utile.

Je le repete encore, & ne sçauois trop le repeter : il ne faut ni s'inquieter ni s'affliger de ces secheresses, de ces inquietudes, & de ces distractions de nôtre esprit. Il ne sçauoit se délivrer de ces peines qui le gesnent & acquérir une heureuse liberté s'il ne commence à ne point apprehender les croix : mais alors nôtre Seigneur l'aidera à les porter : sa tristesse se changera en joie, & il avancera beaucoup. Autrement n'est-il pas évident par ce que j'ai dit, que s'il n'y a point d'eau dans le puits nous ne sçaurions y en mettre : mais il n'y a rien que nous ne devions faire pour en tirer s'il y en a, parce que c'est par ce moien que Dieu veut augmenter nôtre vertu.

CHAPITRE XII.

La Sainte continuë à parler de l'Oraison Mentale. Dit qu'il se faut bien garder de pretendre à un état plus élevé si Dieu lui-même ne nous y élève. Rappelle comme il la rendit en un moment capable de faire connoître à ses Confesseurs les graces dont il la favorisoit.

MON dessein dans le precedent chapitre où j'ai fait plusieurs digressions qui m'ont paru necessaires, à été de montrer ce que nous pouvons contribuer à acquérir cette premiere sorte de devotion que j'ai dit être l'oraison mentale. Nous ne sçaurions nous représenter ce que nôtre Seigneur a souffert pour nous sans en être touchés d'une extrême compassion. Mais la douleur qu'elle excite en nous & les larmes qu'elle nous fait répandre sont meslées de consolations, & nous ne sçaurions penser à l'amour qu'il nous porte, à sa resurrec-

De l'O-
raison
Menta-
le. Sui-
te.

tion, ni à la part qu'il veut nous donner à sa gloire, sans ressentir une grande joie, qui n'est ni toute spirituelle ni toute sensuelle; mais qui n'est pas moins loüable que la peine que ces souffrances nous ont causée est méritoire.

Tout ce qui nous porte à la devotion par le moien de l'entendement est de cette sorte & nous y avons quelque part, quoi que sans l'assistance de Dieu nous ne pourrions jamais y arriver. Lors qu'il a mis une ame en cet état elle ne doit point aspirer plus haut: & il faut bien remarquer ceci, parce que cette pretention causeroit sa perte. Elle doit seulement faire plusieurs actes qui la portent à ne trouver rien de difficile pour servir Dieu, à augmenter son amour pour lui, & autres choses semblables qui l'aident à s'avancer dans la vertu. En quoi on peut utilement se servir d'un livre qui porte pour titre l'Art de servir Dieu. L'ame se représentera alors JESUS-CHRIST comme s'il étoit devant ses yeux, concevra de grands sentimens d'amour pour sa sainte humanité, lui tiendra toujours compagnie, lui parlera, l'invoquera dans ses besoins, se soulagera dans ses travaux en lui représentant ce qu'elle souffre, augmentera ses consolations en s'en réjoüissant avec lui au lieu de se porter par là à l'oublier, & n'emploiera point en tout cela de prières étudiées, mais usera seulement de paroles conformes à ses desirs & à ses besoins. C'est un excellent moien de s'avancer en peu de temps, & je croi qu'on l'est déjà beaucoup lors que l'on travaille à acquérir cette précieuse présence de Dieu, à s'en servir utilement, & à s'efforcer de reconnoître par un amour sincere pour lui les obligations qu'on lui a.

En agissant de la sorte on ne doit point comme je l'ai dit, se mettre en peine de n'avoir pas des sentimens de devotion; mais penser seulement à plaire à Dieu qui nous donne le desir de le contenter, quoi que nos œuvres ne répondent pas à ce desir. En quelque état que nous soions, cette veuë de JESUS-CHRIST que nous considérons comme présent, est un moien tres-assuré pour
nous

nous avancer dans la premiere maniere d'oraison dont j'ai parlé, passer en peu de temps dans le seconde, & ensuite dans les deux autres, sans avoir sujet d'apprehender les pieges que le diable pourroit nous tendre.

J'ai fait voir jusques ici ce que nous pouvons à mon avis contribuer pour entrer dans cette premiere maniere d'oraison. Que si pour passer outre & chercher ces goûts & ces consolations que Dieu donne à qui il lui plaît, on fait des efforts d'esprit, on perdra ce que l'on avoit déjà en voulant acquerir ce que l'on n'a pas. Car ces goûts & ces consolations étant surnaturels, la recherche que l'on en fait par des voies humaines est inutile; & l'entendement cessant d'agir l'ame demeure dénuée de tout, & dans une extrême secheresse.

Comme tout cet édifice est fondé sur l'humilité, plus nous nous approchons de Dieu, plus nous devons pratiquer cette vertu: & nous ne sçaurions y manquer sans que tout l'édifice tombe par terre: car n'est-ce pas un grand orgueil de vouloir monter plus haut, au lieu de reconnoître que Dieu nous fait trop de graces de nous permettre d'approcher de lui?

Je n'entens pas en disant ceci parler des pensées que l'on peut avoir des choses celestes, de Dieu, de son infinie grandeur, & de son adorable sagesse, qui sont toutes pensées tres-saintes, & que je n'ai jamais eues, en étant si incapable & si miserable que je n'aurois pû seulement rien comprendre aux choses terrestres, si Dieu ne m'en eût fait la grace: mais d'autres se pourront servir utilement de ces considerations, principalement s'ils sont sçavans, la science me paroissant tres-avantageuse dans un tel sujet lors qu'elle est accompagnée d'humilité. Je l'ai reconnu depuis peu de jours en quelques personnes doctes, qui ont fait en fort peu de temps un fort grand progrès dans l'oraison: ce qui me fait extrêmement desirer qu'il y ait un grand nombre de sçavans, comme je le dirai dans la suite.

Ce que j'ai dit que nous ne devons point aspirer plus haut, mais attendre que Dieu nous y eleve, est une maniere

niere de parler spirituelle ; & j'en laisse l'intelligence à ceux qui l'ont expérimenté , ne pouvant me mieux expliquer. Dans cette theologie mystique dont j'ai commencé de parler l'entendement cesse d'agir , parce que Dieu le suspend * ainsi que je le dirai plus particulièrement s'il lui plaît de m'assister.

* Cette suspension de

l'entendement dont la Sainte parle ici & qu'elle nomme theologie mystique , c'est lors que Dieu découvre à l'ame un amas de choses surnaturelles & divines , & qu'il la remplit d'une si grande lumiere qu'elle les voit toutes distinctement d'une seule veue , sans avoir besoin pour cela ni de discours , ni de raisonnemens , ni de travail ; l'attention qu'elle y a étant si forte qu'elle ne peut en avoir à d'autres choses. Cette lumiere ne la rend pas seulement capable de voir & d'admirer ces divins objets : elle passe jusques à la volonté : elle l'enflamme & la rend toute brillante d'amour. Ainsi tandis que cela dure l'entendement est si étonné & si attaché à ce qu'il voit , qu'il ne peut considerer autre chose : la volonté brûle d'amour ; & la memoire demeure sans action , parce que l'ame est si occupée de la joie qu'elle ressent qu'elle perd le souvenir de tout le reste. Quant à ce que la Sainte dit que cette elevation & suspension est surnaturelle , elle entend que l'ame parit plus alors qu'elle n'agit. Et pour le regard de ce qu'elle ajoûte que l'on ne doit point entreprendre de s'élever par soi-même à cet état , mais attendre que Dieu nous y élève , deux raisons le lui font dire : l'une que nous travaillerons en vain , parce que cela surpasse nos forces : & l'autre parce que ce seroit manquer d'humilité. Ce n'est pas sans sujet qu'elle donne cet avis pour empêcher que l'on ne tombe dans l'erreur qui se rencontre en quelques traitez d'oraison qui conseillent de suspendre entièrement la pensée , de ne se figurer quoi que ce soit , & de ne pas presque respirer ; d'où il arrive qu'au lieu de s'enflamer dans la pieté & l'amour de Dieu , on tombe dans la froideur & dans l'indévotion.

Je dis donc que nous ne devons point tâcher de suspendre nôtre entendement ni cesser de le faire agir , parce que nous demeurerions comme hebetes sans pouvoir arriver à ce que nous prétendrions d'obtenir par ce moien. Mais lors que c'est Dieu qui le suspend & arreste ses fonctions , il lui donne des sujets de s'occuper qui le ravissent en admiration , & lui font comprendre sans discourir & sans raisonner plus de choses durant l'espace d'un Credo , que nous ne pourrions en apprendre avec toute nôtre étude en plusieurs années.

C'est une resverie de s'imaginer qu'il dépende de nous de faire agir ou de faire cesser d'agir comme il nous plaît les puissances de nôtre ame. Je repete encore que bien qu'on ne le eroie pas il n'y auroit pas en cela grande humilité ; & que s'il n'y a point de peché , c'est

au moins une peine tres-mal employée, & qui laissel'ame dans le dégoût, parce qu'elle se trouve comme un homme qui s'étant déjà élancé pour sauter, & étant retenu par quelqu'un, trouve qu'il a fait un effort inutile. Que si l'on y fait attention on connoitra par ce dégoût qu'il y a quelque manquement d'humilité, puis que cette excellente vertu a cela de propre que nulle des actions dont elle est accompagnée n'en donne jamais. Je pense avoir assez fait entendre par ce que j'ai dit ce que je voulois éclaircir; mais ce n'est peut-être qu'à moi. Je prie Dieu de vouloir ouvrir les yeux de ceux qui le liront par l'expérience qu'ils en feront. Car pour peu qu'ils l'éprouvent ils n'auront point de peine à l'entendre.

Je lus beaucoup durant plusieurs années sans rien comprendre à ce que je lisois, & passai aussi un long-temps sans pouvoir dire un seul mot pour faire entendre aux autres ce que Dieu me faisoit connoître, & j'en avois beaucoup de peine: mais sa divine Majesté en donne quand il lui plaît l'intelligence en un moment d'une maniere qui épouvante. Je puis donc dire avec verité qu'encore que je communiquasse avec plusieurs personnes tres-spirituelles qui s'efforçoient de m'aider à leur faire entendre les graces que Dieu me faisoit, ma stupidité étoit si grande que cela m'étoit entierement inutile. Comme nôtre Seigneur a toujours voulu me servir de maître, dont je ne scaurois trop le louer ni le dire sans en avoir de la confusion, il vouloit peut-être que je n'eusse l'obligation qu'à lui de m'ouvrir l'esprit, & de me délier la langue. Ainsi sans que je le recherchasse ni le lui demandasse, n'ayant été curieuse qu'en des choses vaines, & non pas en celles où il auroit été louable de l'être, sa divine Majesté me donna sur cela en un moment une si claire intelligence & une si grande facilité à m'expliquer que mes confesseurs en furent étonnez, & moi plus qu'eux, parce que je scavois mieux qu'ils ne le pouvoient scavoir quelle étoit mon incapacité. Il n'y a pas long-temps que j'ai reçu cette grace, & elle fait que

je ne me mets point en peine d'apprendre ce que nôtre Seigneur ne m'enseigne pas, si ce n'est pour ce qui regarde ma conscience.

Je redis encore qu'il faut bien prendre garde à ne pas élever son esprit si ce n'est pour suivre l'attrait de Dieu qui l'éleve; ce qu'il est facile de connoître. Cet avis est fort important, principalement pour les femmes, parce que le diable peut par ces illusions les tromper plus facilement que les hommes, quoi que je tiene pour certain que nôtre Seigneur ne permettra pas que les artifices de cet ennemi de nôtre salut nuisent à ceux qui s'efforcent de s'approcher humblement de sa suprême Majesté; mais qu'au contraire ils profiteront du mal qu'il voudroit leur faire.

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet, à cause que ce chemin étant le plus battu par ceux qui commencent, ces avis me paroissent fort importants. D'autres en auront sans doute beaucoup mieux écrit, & j'ai une extrême confusion d'avoir entrepris d'en parler. Que nôtre Seigneur qui souffre & qui veut qu'une personne aussi imparfaite que je suis se mette de parler de choses si relevées & si divines, soit beni en tout & à jamais.

CHAPITRE XIII.

Divers avis tres-utiles pour ceux qui commencent à vouloir faire oraison, afin de se garantir des pieges que le demon leur tend pour les empêcher de s'y avancer. Combien il importe de communiquer avec des personnes sçavantes, & d'avoir un bon Directeur.

De l'O-
son.
Suite.
Et com-
bien il
import-
te d'a-
voir un
bon Di-
recteur,

J'ESTIME devoir maintenant parler de certaines tentations qui se rencontrent lors que l'on commence à s'exercer dans l'oraison, dont j'en ai éprouvé quelques-unes, & donner sur ce sujet des avis qui me paroissent nécessaires. Il faut marcher dans ce chemin avec joie & tranquillité: & c'est se tromper que de se persuader comme font quelques-uns, que la devotion

ne s'accorde pas avec cette liberté d'esprit. Il est très-bon néanmoins de se défier de soi-même, afin de ne se point engager dans les occasions où l'on a accoutumé d'offenser Dieu, jusques à ce que l'on soit extrêmement confirmé dans la vertu; mais il se trouve très-peu de personnes qui le soient assez pour pouvoir s'empêcher de tomber lors qu'elles se rencontrent dans ces occasions qui sont conformes à leur naturel; & tandis que nous vivons l'humilité nous oblige à ne perdre jamais le souvenir de nôtre foiblesse & de nôtre misère.

Il y a toutefois des temps & des occasions où il est permis de donner du relâche à son esprit, & une recreation qui le rende capable de retourner avec plus de vigueur à l'oraison; ce que la discretion si nécessaire en toutes choses doit regler. Il faut aussi pour ne point laisser ralentir nos desirs avoir une grande confiance en Dieu, & esperer que pourveu que nous nous efforcions toujours de nous avancer nous pourrons avec son assistance acquiescer peu à peu la perfection où tant de Saints sont arrivés par ce moien. Car Dieu veut & prend plaisir à voir que l'on marche avec courage dans son service, pourveu que ce courage soit accompagné d'humilité & de défiance de soi-même. Je n'ai jamais vû aucune de ces âmes genereuses demeurer en chemin, ni aucune de celles qui étoient lâches quoi qu'elles fussent humbles, qui aient pû autant avancer en plusieurs années que les autres faisoient en peu de temps. Je ne sçauois penser sans étonnement à l'avantage qu'il y a de ne se point décourager par la grandeur de l'entreprise, à cause que l'ame prend ainsi un vol qui la mene bien loin, quoi qu'ayant comme un petit oiseau les ailes encore foibles, elle se lassé & soit contrainte quelquefois de se reposer.

Ces paroles de saint Paul qui me faisoient voir que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, mais que nous pouvons tout avec l'assistance de Dieu, me servirent beaucoup, comme aussi ces autres de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, la force de faire ce que vous me commandez, & commandez-moi ce que vous voudrez.*

irez. Je me representois souvent qu'il n'étoit point arrivé de mal à saint Pierre pour avoir osé entreprendre de marcher sur la mer, bien qu'il ait eu peur après s'y être engagé. Ces premières résolutions sont fort importantes, quoi qu'il faille agir alors avec grande retenue, & ne rien faire que par l'avis de son Directeur : mais il faut prendre garde à ne choisir pas pour Directeur un homme qui ne nous apprenne qu'à aller comme des crapauts à la chasse des lezards ; & nous ne saurions trop avoir toujours l'humilité devant les yeux pour connoître que c'est de Dieu seul que nous tenons tout ce que nous avons de force.

Surquoi il importe de sçavoir quelle doit être cette humilité : car je ne doute point que le démon ne nuise beaucoup à ceux qui s'exercent à l'oraison, & ne les empêche de s'avancer en leur donnant une fausse idée de cette vertu, pour leur faire croire qu'il y a de l'orgueil à desirer d'aspirer si haut que de vouloir imiter les Saints & desirer de souffrir comme eux le martyre, parce que leurs actions sont plus admirables qu'imitables pour des pecheurs comme nous. Je ne conteste pas cela, & dis seulement qu'il est besoin de discerner ce que nous pouvons imiter, & ce que nous ne pouvons qu'admirer. Il y auroit sans doute de l'imprudence à une personne foible & malade de vouloir beaucoup jeûner, faire de grandes penitences, & s'en aller dans un desert où elle ne pourroit trouver de quoi manger, ni aucun soulagement, & autres choses semblables.

Mais nous devons être persuadés que nous pouvons avec l'assistance de Dieu nous efforcer de concevoir un grand mépris du monde, de l'honneur, & des richesses : car nous y sommes naturellement si attachés qu'il nous semble que la terre nous doive manquer. Lors que nous voulons tant soit peu oublier les choses corporelles pour penser aux spirituelles, nous nous imaginons aussi-tôt qu'il est plus facile de se recueillir quand on ne manque de rien parce que la pensée de nos besoins nous donne de la distraction, & du trouble dans l'oraison. Surquoi j'avoué

j'avouë ne pouvoir souffrir que nous aions si peu de confiance en Dieu, & tant d'amour propre que de semblables soins nous inquietent. Cependant il est certain que lors que l'on est si peu avancé, ces bagatelles ne donnent pas moins de peine que des choses fort importantes en donneroient à ceux qui le font beaucoup, & nous nous persuadons néanmoins d'être spirituels. Cette maniere d'agir me paroît vouloir accorder & satisfaire tellement le corps & l'ame que l'un ne perdant rien de ce qui peut le contenter, l'autre ait le bonheur de jouir de Dieu. Ce n'est pas que cela ne puisse être si on embrasse la vertu : mais c'est marcher à pas de tortuë que de marcher de la forte : & l'on n'arrive jamais par ce chemin à une grande élévation, & liberté d'esprit. Il est bon pour des personnes mariées, & l'on ne scauroit les blâmer d'agir conformément à leur vocation : mais on ne me persuadera jamais qu'il soit propre à ceux qui ont renoncé au monde. Je l'ai éprouvé, & serois toujours demeurée dans ce chemin si Dieu par son extrême bonté ne m'en eût enseigné un autre.

Néanmoins pour ce qui est des desirs j'en avois toujours de grands : mon mal étoit que je voulois, comme je l'ai dit, allier deux choses incompatibles, l'exercice de l'oraison, & mon divertissement : & je croi que si l'on m'eût fait connoître l'erreur où j'étois, & ce que je devois faire pour m'élever plus haut sans voler toujours ainsi terre à terre, je serois passée de ces desirs steriles aux actions qu'ils devoient produire : mais pour punition de nos pechez il se trouve si peu de personnes qui n'aient en cela une excessive & dangereuse discretion, que c'est à mon avis ce qui empêche ceux qui commencent d'arriver bientôt à une grande perfection : car il ne tient point à Dieu, & nous sommes si misérable que nous ne devons en attribuer la faute qu'à nous-mêmes.

Nous pouvons aussi imiter les Saints dans leur amour pour la solitude, dans leur silence, & dans plusieurs autres vertus qui ne tueroient point ce misérable corps qui ne craint pas de déregler l'ame par le soin qu'il prend de

se conserver avec tant de délicatesse. Le demon de son côté contribué beaucoup à l'entretenir dans un état si perilleux : car pour peu qu'il le voie apprehender pour sa santé, cela lui suffit pour lui faire croire que les moindres austeritez seroient capables de la ruiner, & qu'il ne pourroit continuer à beaucoup pleurer sans courir fortune de devenir aveugle. J'en puis parler comme l'ayant éprouvé ; & je ne comprends pas comment la veüe & la santé nous peuvent paroître plus précieuses que l'avantage que ne nous seroit de les perdre pour un tel sujet. Etant aussi infirme que je suis je n'ai jamais pû rien faire, & je ne fais guere encore, jusques à ce que je me sois résoluë à ne tenir aucun compte de mon corps & de ma santé. Mais après que Dieu m'eut fait connoître cet artifice du demon, lors que cet esprit infernal s'efforçoit de me faire croire que je me tuoïs, je lui répondois : il m'importe peu de mourir. Lors qu'il vouloit me persuader que je devois me divertir pour me délasser l'esprit, je lui repartois : je n'ai besoin que de croix, & non pas de divertissemens, & ainsi du reste. J'ai clairement reconnu dans la suite qu'encore que ma santé soit toujours mauvaise, la tentation du diable ou ma lâcheté me rendoit encore plus infirme : car je me porte beaucoup mieux depuis que je n'ai pas tant pris de soin de la conserver. Il paroît par là combien il importe à ceux qui commencent à faire oraison de ne se pas laisser aller à de si bas sentimens : en quoi ils doivent me croire & profiter de mes fautes, puis que je le sçai par experience.

Une autre tentation suit ordinairement celle-là, qui est que commençant à goûter le repos & l'avantage qui se rencontre dans l'oraison, on desire que tout le monde soit parfait. Ce desir n'est pas mauvais : mais on peut faillir en travaillant à le faire réussir, si l'on ne s'y conduit avec tant de discretion & d'adresse qu'il ne paroisse pas que l'on veuille enseigner les autres ; & il faut être bien confirmé dans la vertu afin de ne leur être pas un sujet de tentation. J'en puis parler avec connoissance comme l'ayant éprouvé lors que je voulois porter quel-

ques personnes à s'exercer à faire oraison. Car d'un côté m'entendant parler d'une manière si élevée du grand bien qui s'y rencontre, & me voiant de l'autre si imparfaite elles ne comprenoient pas comment je me mélois de la faire, & de quelle sorte cela se pouvoit accorder : ce qui leur étoit un juste sujet de tentation, ainsi qu'elles me l'ont dit depuis. Et d'ailleurs la bonne opinion qu'elles avoient de moi les empêchoit de considérer comme mauvais ce qui l'étoit en effet, à cause qu'elles me le voioient faire quelquefois. C'est un artifice du démon : il se sert de nos vertus pour autoriser le mal que nous faisons : & ce mal pour petit qu'il soit apporte un tres-grand dommage dans une communauté. Quel devoit donc être celui que j'y causois par ma mauvaise conduite ? Ainsi il n'y a eu en plusieurs années que trois personnes qui aient profité de ce que je leur disois : au lieu que depuis que nôtre Seigneur m'a affermie davantage dans la vertu, plusieurs en deux ou trois années seulement en ont profité comme je le dirai dans la suite. Il y'a de plus en cela un autre mal, qui est que l'ame perd ce qu'elle avoit gagné : car dans ces commencemens elle ne doit prendre soin que d'elle-même, & rien ne lui peut être plus utile que de se considérer seule dans le monde avec Dieu seul.

Voici une autre de ces tentations dont il faut se garder, quoi qu'elle procedé d'un zele qui paroît loüable. C'est le déplaisir que l'on a des fautes & des pechez que l'on remarque dans les autres. Le démon persuade à ces personnes que leur peine ne procedé que du desir qu'elles ont que l'on n'offense point Dieu, & de ce qu'elles ne peuvent souffrir que l'on manque à lui rendre l'honneur qui lui est dû. Ainsi elles voudroient pouvoir aussi-tôt y remedier, & leur inquietude est telle qu'elle trouble leur oraison : En quoi le mal est d'autant plus grand qu'elles s'imaginent n'être poussées que par un mouvement de vertu, de perfection, & de zele pour Dieu.

Je n'entens point parler en cela de la peine que donnent les pechez publics s'il s'en rencontre qui passent

94 LA VIE DE SAINTE THERESE.
en coûtume dans une congregation , ni du dommage
qu'apportent à l'Eglise ces heresies qui précipitent tant
d'ames dans l'enfer : car cette peine est tres-loüable , &
n'inquiete pas.

Le plus seur pour une ame qui pratique l'oraison est
donc d'entrer dans un entier détachement pour ne pen-
ser qu'à soi-même & à plaire à Dieu : ce qui est d'autant
plus important que je n'aurois jamais fait si j'entrepre-
nois de rapporter toutes les fautes que j'ai vû commet-
tre par la confiance que l'on prend en sa bonne inten-
tion.

Nous devons considerer attentivement les vertus des
autres , & ne regarder leurs defauts que dans la veü de
nos pechez. Quoi que nous n'agissions pas d'abord en
cela avec perfection , cette creance que les autres sont
meilleures que nous , nous conduit avec le temps à une
grande vertu. C'est le moien de commencer à s'avancer
avec l'assistance de Dieu. Elle nous est si necessaire en
toutes choses que nous travaillons en vain sans elle : ainsi
nous ne sçaurions trop la lui demander ; & il ne nous la
refuse jamais , pourveu que nous fassions de nôtre côté
tout ce qui est en nôtre puissance.

Ceux à qui l'entendement fournit beaucoup de pen-
sées & de meditations sur un même sujet doivent fort
considerer cet avis. Et quant à ceux qui comme moi ne
peuvent agir avec l'entendement qui les embarasse plus
qu'il ne leur sert , ils n'ont autre chose à faire qu'à de-
meurer en paix jusqu'à ce qu'il plaise à nôtre Seigneur
d'éclairer leur esprit , & leur donner des lumieres qui les
occupent.

Pour revenir à ceux qui agissent avec l'entendement,
je croi les devoir avertir de n'y employer pas tout leur
temps , parce qu'encore que ce soit une chose fort meri-
toire , cette maniere d'oraison leur paroît si douce & si
agreable qu'ils croient s'y devoir toujourns appliquer
sans qu'il y ait pour cela aucun jour de repos , tel qu'est le
Dimanche pour les œuvres manuelles. Ils comptent
pour perdu le temps qu'ils emploient à autre chose : &
je

je confidere au contraire cette perte comme un grand gain. Ils n'ont, ainſi que je l'ai dit, qu'à ſe figurer J E-
S U S- C H R I S T preſent à leurs yeux, & ſans geſner leur eſprit ni ſe fatiguer à compoſer des oraiſons, parler à lui, l'entretenir, lui repreſenter leurs beſoins, reconnoître qu'ils ne ſont pas dignes de l'honneur qu'il leur fait de les ſouffrir en ſa compagnie, & diverſifier ces conſiderations en ſe ſervant tantôt de l'une & tantôt de l'autre pour ne ſe point dégoûter s'ils n'uſoient toujours que des mêmes mets. Et comme ceux-ci ſont tres-bons & tres-agreables, la nourriture qu'ils en tireront s'ils s'y accoûtument, ſera ſi ſolide, qu'elle les maintiendra dans une ſanté tres-vigoureuſe.

Je veux éclaircir cela encore davantage, parce que ce qui regarde l'oraïſon eſt difficile à comprendre ſi quelqu'un ne nous l'enſeigne. Ce n'eſt pas que je ne deſiraffe d'abreger, & que je ne ſçache que la capacité de ceux qui m'ont commandé d'écrire eſt ſi grande qu'il me ſuffit de toucher ſeulement les choſes pour les leur faire comprendre : mais je ne ſuis pas aſſez habile pour pouvoir expliquer en peu de paroles ce qu'il eſt ſi important de faire clairement entendre. Comme j'ai beaucoup ſouffert en cela j'ai compaſſion de ceux qui commencent ſans avoir autre ſecours que des livres, parce qu'il y a une différence incroyable entre celui que l'on en tire, & l'experience.

Pour revenir donc à mon ſujet : repreſentons-nous quelque miſtere de la Paſſion, tel qu'eſt celui de nôtre Seigneur attaché à la colombe : conſiderons dans quel abandonnement il s'y trouva, les extrêmes douleurs qu'il y ſouffrit, & autres choſes ſemblables que ceux qui ſçavent mediter ou qui ſont ſçavans pourront trouver dans la conſideration d'un tel objet. C'eſt la maniere d'oraïſon par où tous doivent commencer & continuer, & un chemin ſeur & excellent dont on ne doit point ſortir juſques à ce que nôtre Seigneur nous faſſe entrer dans des voies ſurnaturelles. Je diſ tous, quoi qu'il y ait pluſieurs ames qui profitent davantage de quelques au-

tres meditations que de celles de la sacrée Passion, parce que de même qu'il y a diverses demeures dans le ciel, il y a aussi divers chemins qui y conduisent. Les uns sont touchés de la consideration du bonheur eternel dont on y jouit, & les autres des peines eternelles de l'enfer. D'autres le sont de la pensée de la mort. D'autres qui ont une grande tendresse de cœur ne pouvant résister à la douleur que leur donne la passion de JESUS-CHRIST sont contraints de passer de cette pensée à celle de sa suprême grandeur, de son infini pouvoir qui paroît dans toutes ses creatures, de l'extrême amour qu'il nous porte, & de son admirable conduite, sans que cela les empêche de rentrer souvent dans la meditation de sa vie, & de sa passion d'où procedé tout nôtre bonheur.

Ceux qui commencent ont besoin de discernement pour juger ce qui leur est le plus utile, & d'être assistés en cela par un sage & habile Directeur: car s'il ne l'est pas il pourra beaucoup leur nuire au lieu de leur profiter, manque de sçavoir de quelle sorte il doit les conduire, & même les empêcher de se mieux conduire que s'ils ne l'avoient point, parce que sçachant quel est le mérite de l'obeissance ils n'osent faire que ce qu'il leur ordonne. J'ai vû avec grande compassion des personnes souffrir extrêmement en cet état, & une entre autres qui ne sçavoit plus que devenir, parce que l'incapacité de semblables Directeurs afflige tout ensemble l'ame & le corps, & empêche que l'on ne puisse avancer. Une autre personne me dit qu'il y avoit huit ans que son Directeur la tenoit attachée à la seule consideration d'elle-même, quoi que nôtre Seigneur l'eût déjà mise dans l'oraison de quietude, ce qui lui donnoit une grande peine. Ce n'est pas que cette connoissance de soi-même ne soit si nécessaire qu'on ne doit jamais s'en départir, puis qu'encore que l'on marche dans ce chemin à pas de geant, on a souvent besoin de se souvenir que l'on est plus petit qu'un enfant qui tette encore, & je le repeterai diverses fois à cause qu'il est si important, qu'il n'y a point d'état d'oraison quelque élevé qu'il puisse être, où

L'on ne soit obligé de faire reflexion de temps en temps sur celui auquel on étoit lors que l'on ne faisoit que de commencer, parce que cette connoissance de nous-mêmes & de nos pechez est dans l'oraison ce qu'est le pain dans la nourriture que nous prenons, qui quelque bonnes & délicates que soient les viandes ne sçauroit profiter sans lui : mais il en faut user avec discretion, car lors qu'une ame est si persuadée de son neant qu'elle ne peut sans confusion se trouver en la présence d'un si grand Roi parce qu'elle sçait que tout ce qu'elle peut faire pour son service, n'est rien en comparaison de ce qu'elle lui doit ; quel besoin y a-t-il de s'arrester là, au lieu de nous nourrir des autres mets que nôtre Seigneur nous presente, puis qu'il connoît beaucoup mieux que nous ceux qui nous sont les plus propres ?

Il importe donc extrêmement que le directeur soit judicieux & expérimenté. Que si avec cela il est sçavant, ce sera un tres-grand bien : mais si l'on ne sçauroit en rencontrer qui ait tout ensemble ces trois qualitez, c'est beaucoup qu'il ait les deux premieres, parce que l'on peut s'il en est besoin consulter des personnes sçavantes.

Encore que j'aie dit que ceux qui commencent ne tirent pas grand avantage d'être conduits par des gens sçavans s'ils ne sont exercez dans l'oraison, je n'entens pas qu'ils ne doivent point communiquer avec eux : car j'aimerois mieux traiter avec un homme sçavant, qui ne feroit point un oraison, qu'avec un homme d'oraison qui ne seroit pas sçavant, parce que ce dernier ne pourroit m'instruire de la verité ni fonder sur elle sa conduite. Comme les femmes sont ignorantes elles ont besoin d'être enseignées par des personnes éclairées qui leur apprennent les veritez de l'Écriture sainte si nécessaires pour les porter à s'acquitter de leurs devoirs : mais je mêle peut-être trop de choses ensemble : & il faut que je m'explique mieux. J'ai toujours eu ce défaut de ne pouvoir me faire entendre qu'avec beaucoup de paroles.

Lor qu'une Religieuse commence à faire oraison, si

son directeur n'est pas habile & qu'il se mette dans l'esprit qu'elle doit plutôt lui obeir qu'à son supérieur, il l'y portera tout simplement en pensant bien faire. Que si ce même confesseur conduit une femme mariée, il lui dira d'employer à l'oraison les heures qu'elle devoit donner aux soins qui regardent sa famille, bien que cela mécontente son mari : & ainsi il renverse l'ordre des temps & des choses par sa mauvaise conduite, à cause que manquant de lumière il ne peut en donner aux autres quoi que son intention soit bonne. Encore qu'il semble qu'il n'est pas besoin pour ce sujet d'avoir beaucoup de science, j'ai toujours crû & croirai toujours qu'il n'y a personne qui ne doive tâcher de communiquer avec les plus sçavans qu'il pourra trouver, & que plus on est spirituel & avancé dans l'oraison plus cela est nécessaire. C'est se tromper de s'imaginer que les sçavans qui ne font point oraison ne peuvent servir à ceux qui la font. J'en puis parler par expérience aiant toujours aimé de communiquer avec eux, & particulièrement durant quelques années à cause du besoin que j'en avois : car encore que quelques-uns ne s'exercent pas à l'oraison, ils n'en ont point d'éloignement & n'en ignorent pas l'utilité, parce que l'Écriture sainte qu'ils lisent sans cesse la leur fait connoître. Ainsi je tiens qu'une personne d'oraison qui consulte des gens sçavans ne sera point trompée par les artifices du diable si elle ne se veut tromper elle-même, tant je suis persuadée que cet esprit de tenebres apprehende les gens sçavans, vertueux, & humbles, à cause qu'étant capables de découvrir ses illusions, elle ne peuvent que lui nuire au lieu de lui réussir.

Ce qui me fait parler de la sorte c'est qu'il y en a qui s'imaginent que les sçavans ne sont pas propres pour des personnes d'oraison s'ils ne sont spirituels : & il est vrai que j'ai dit qu'un directeur doit être spirituel : mais il importe tellement aussi qu'il soit sçavant, & il seroit si fâcheux qu'il ne le fût pas, que c'est ce qui me fait croire qu'il est tres-avantageux de traiter avec des gens doctes

& vertueux , encore qu'ils ne soient pas spirituels , puis qu'ils ne laisseront pas de nous servir. Dieu leur fera connoître ce qu'ils doivent nous enseigner & les rendra eux-mêmes spirituels , afin que leur conduite nous soit utile. Je puis l'affûrer parce que je l'ai remarqué en plus de deux personnes.

Je dis donc qu'une Religieuse qui est resoluë de se soumettre entierement à la conduite d'un directeur fait une tres-grande faute de ne tâcher pas de le choisir tel que j'ai representé qu'il doit être, & particulierement si ce directeur est un Religieux , puis qu'il dépend de son supérieur qui peut n'avoir aucune de ces trois qualitez necessaires à une bonne conduite , ce qui seroit seul une croix assez pesante pour cette personne, sans assujettir encore son esprit à un homme qui ne seroit pas habile. J'avouë que je n'ai jamais pû gagner cela sur moi, & que je n'y trouve point de raison.

Que si c'est une personne seculiere, qu'elle louë Dieu de ce qu'il lui est permis de choisir ; qu'elle en manque pas d'user de cette heureuse liberté qu'il lui donne, & qu'elle demeure plutôt sans directeur jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé un qui lui soit propre : car Dieu le lui donnera pourveu qu'elle en ait un grand desir & le lui demande avec humilité.

Je lui rends des graces infinies : & les femmes & ceux qui n'ont point de lettres devoient sans cesse le remercier comme je fais, de ce qu'il se trouve des hommes qui ont acquis par tant de travaux la connoissance des veritez que nous ignorons. J'ai souvent admiré que des gens sçavans, & entre autres des Religieux aient employé tant de veilles pour acquerir des connoissances qui m'ont été si utiles sans que j'aie eu autre peine que de m'en faire instruire par eux en leur proposant mes doutes, & qu'il y ait des personnes qui negligent de profiter d'un si grand bien. Dieu nous garde de les imiter : car quelle plus grande imprudence peut-il y avoir que de perdre par la faute le profit que l'on peut faire des travaux & des peines de ces Religieux , dont les austeritez

dans le manger, dans le dormir, & dans tous les autres exercices de la penitence jointes au renoncement de leur propre volonté par le vœu d'obeissance, sont des croix continuelles auxquelles je ne puis penser sans confusion. Et peut-être néanmoins s'en trouvera-t-il parmi nous qui sommes exemptes de ces travaux & vivons trop à notre aise, qui oseront se preferer à eux à cause que nous faisons un peu plus d'oraison.

Quelque inutile que je sois & incapable de profiter aux autres je ne laisse pas, mon Dieu, de vous louer de m'avoir fait telle que je suis : mais je vous loue & vous remercie encore davantage des connoissances que vous avez données à d'autres pour éclairer par leurs lumières les tenebres de notre ignorance ; & nous devrions sans cesse prier pour eux : car autrement où en serions-nous dans cette grande tempeste qui agite & trouble maintenant votre Eglise ? Que si quelques-uns d'eux sont tombez, leur chute doit d'autant plus faire éclater la vertu des autres qui sont demeurez fermes dans la pieté ; & nous ne sçaurions, Seigneur, trop vous prier de les y maintenir & de les assister toujours, afin qu'ils continuent à nous assister.

J'ai fait une grande digression : mais elle étoit nécessaire pour empêcher de s'égarer ceux qui commencent à marcher dans un chemin si important. Je reviens à ce que je disois de se représenter JESUS-CHRIST attaché à la colonne. Il fera bon sur cela de s'arrêter un peu de temps à considerer les extrêmes douleurs qu'il y souffroit, quel est celui qui les souffroit, pour qui il les souffroit, & avec quel amour il les souffroit : mais on ne doit pas se peiner pour s'imaginer toutes ces choses : il faut au contraire demeurer en paix, & tâcher seulement si on le peut d'occuper son esprit à regarder JESUS-CHRIST comme il nous regarde, à lui tenir compagnie, à lui demander nos besoins, à s'humilier devant lui, à se réjoüir d'y être, & à se reconnoître indigne d'une si grande faveur. Si on en peut venir là dès le commencement de l'oraison on fera un grand profit, & j'y en ai
trouvé

trouvé beaucoup. Je ne sçai, mon Pere, si je m'explique bien : c'est à vous d'en juger : & je prie nôtre Seigneur de me faire toujourns la grace de ne me point tromper dans les choses que j'entreprendrai pour tâcher de lui plaire.



C H A P I T R E X I V.

De l'Oraison de Quietude ou de Recueillement, qui est la seconde sorte d'oraison que la Sainte compare à la seconde maniere d'arroser ce jardin spirituel par le moien d'une machine qui tire de l'eau avec une rouë.

A P R E's avoir dit avec quel travail il faut tirer à force de bras de l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel, j'ai maintenant à parler de la seconde maniere d'en avoir par le moien d'une rouë où des seaux seront attachez : ce qui fera d'un grand soulagement au jardinier, & lui fournira avec beaucoup moins de peine de l'eau en plus grande abondance. Dans cette seconde sorte d'oraison que l'on nomme Oraison de Quietude, l'ame commence à se recueillir à éprouver quelque chose de surnaturel qu'il lui seroit impossible d'acquérir par elle-même. Il est vrai qu'elle a durant un peu de temps de la peine à tourner la rouë, & à travailler avec l'entendement à remplir les seaux : mais elle en a beaucoup moins qu'à tirer de l'eau du puits, parce que celle-ci est plus à fleur de terre à cause que la grace se fait alors connoître plus clairement. Cela se fait en recueillant au dedans de soi toutes ses puissances, c'est à dire, l'entendement, la memoire & la volonté, afin de mieux goûter cette douceur toute celeste. Ces puissances ne s'endorment pas neanmoins; mais la seule volonté agit sans sçavoir en quelle maniere elle agit : elle sçait seulement qu'elle est captive, & donne son consentement avec joie à cette heureuse captivité qui l'affujettit à celui qu'elle aime. *O J E S U S mon Sauveur, c'est alors que nous éprouvons si heureusement quelle est la puissance*

De l'Oraison de Quietude ou de Recueillement.

de votre amour, puis qu'il tient le nôtre tellement uni à lui qu'il nous est impossible en cet état d'aimer autre chose que vous.

L'entendement & la memoire contribuent à rendre la volonté capable de jouir d'un si grand bien ; mais il arrive quelquefois qu'ils lui nuisent au lieu de l'aider : & alors elle ne les doit point confiderer ; mais continuer à jouir de sa tranquillité & de sa joie, parce qu'en voulant les rappeler de leur égarement elle s'égareroit avec eux. Ils sont comme des pigeons qui ne se contentant pas de la nourriture qu'on leur donne vont en chercher à la campagne, d'où après qu'ils n'ont rien trouvé, ils reviennent au colombier pour voir si on leur donnera encore à manger ; & voiant qu'on ne leur en donne point ils retournent de nouveau en chercher. C'est ainsi qu'agissent ces deux puissances au regard de la volonté dans l'esperance qu'elle leur fera quelque part des faveurs qu'elle reçoit de Dieu. Elles s'imaginent sans doute de la pouvoir servir en lui representant le bonheur dont elle jouit, & il arrive souvent au contraire qu'elles lui nuisent : ce qui l'oblige de se conduire envers elles de la maniere que je le dirai dans la suite.

Tout ce qui se passe dans cette oraison de quietude est accompagné d'une tres-grande consolation, & donne si peu de peine que quelque long-temps qu'elle dure elle ne lassé point l'ame, parce que l'entendement n'y agit que par intervalles, & tire neanmoins beaucoup plus d'eau qu'il n'en tiroit du puits dans l'oraison mentale avec beaucoup de travail. Les larmes que Dieu donne alors sont des larmes toutes de joie, & on sent qu'on les répand sans pouvoir contribuer à les faire naître.

Cette eau si favorable & si précieuse dont nôtre Seigneur est la source fait incomparablement davantage croître les vertus que celle que l'on pouvoit tirer de la premiere maniere d'oraison, parce que l'ame s'éleve au dessus de sa misere, & commence déjà un peu à connoître quel est le bonheur de la gloire : ce qui la fait comme je l'ai dit croître en vertu, parce qu'elle l'approche

de

de Dieu qui est le principe de toutes les vertus, & qu'il ne commence pas seulement à se communiquer à elle, mais veut qu'elle connoisse qu'ils'y communique. Ainsi l'ame ne se trouve pas plutôt en cet état qu'elle perd le desir de toutes les choses d'ici-bas & qu'elles lui paroissent méprisables, parce qu'elle voit clairement qu'il n'y a ni honneurs, ni richesses, ni plaisirs dont la possession puisse approcher d'un seul moment du bonheur dont elle jouit alors, & qu'elle connoît certainement être véritable & solide; au lieu qu'il est difficile de comprendre sur quoi l'on se fonde pour croire qu'il puisse y avoir de véritables contentemens dans cette vie, puis que ceux qui passent pour les plus grands sont toujours mêlez de dégoût & d'amertumes, & qu'après les avoir possédez un peu de temps on tombe dans la douleur de les perdre sans esperance de les pouvoir recouvrer.

Quand à cette seconde maniere d'oraison que l'on nomme comme je l'ai dit oraison de quietude, il n'y a ni prieres, ni travaux, ni penitences qui nous la puissent faire acquerir. Il faut que ce soit Dieu lui-même qui nous la donne: & il veut pour faire paroître son immensité qui le rend present par tout, que l'ame connoisse qu'elle n'a point besoin d'entremetteurs pour traiter avec lui, mais qu'elle peut lui parler elle-même & sans élever sa voix, parce qu'elle est si proche de lui qu'elle n'a qu'à remuer les lèvres pour se faire entendre.

Il semble qu'il soit ridicule de parler ainsi, puis que personne n'ignore que Dieu nous entend toujours: mais je pretens dire qu'il veut alors montrer à l'ame quels sont les effets de sa presence, & lui faire connoître par cette merveilleuse satisfaction interieure & exterieure qu'il lui donne si differente de toutes celles d'ici-bas, qu'il commence d'agir en elle d'une maniere particuliere, & de remplir le vuide que ses pechez y avoient fait.

L'ame ressent cette satisfaction dans le plus intime d'elle-même sans sçavoir d'où ni comment elle la reçoit: elle ne sçait pas même souvent ce qu'elle doit faire, ni ce qu'elle doit desirer & demander, parce qu'il

lui semble que rien ne lui manque, quoi qu'elle ne puisse comprendre ce que c'est qu'elle a trouvé. J'avoue ne sçavoir non plus comment l'expliquer : j'aurois besoin en cela ainsi qu'en plusieurs autres choses où je puis m'être trompée de l'aide de la science pour apprendre à ceux qui l'ignorent qu'il y a deux secours que Dieu donne ; l'un general, & l'autre particulier ; & que dans ce dernier il se fait si clairement connoître à l'ame qu'elle croit le voir de ses propres yeux. Mais j'agis sans crainte, parce que je sçai que ce que j'écris sera veu par des personnes si sçavantes & si habiles, que s'il s'y rencontre des erreurs ils ne manqueront pas de les corriger. Je voudrois néanmoins pouvoir bien expliquer ceci, par ce qu'une ame à qui Dieu fait de semblables faveurs dès qu'elle commence de s'occuper à l'oraison n'y comprend rien, ni ne sçait ce qu'elle doit faire : car si Dieu la mene par le chemin de la crainte comme il m'y a menée, elle se trouvera dans une fort grande peine, à moins qu'elle rencontre quelqu'un qui lui donne lumiere : mais alors cette peine se changera en consolation, parce qu'elle verra clairement quel est le chemin qu'elle doit tenir & y marchera avec assurance.

En quelque état que nous soions c'est un si grand avantage pour s'avancer de sçavoir ce que l'on doit faire, que j'ai beaucoup souffert & perdu beaucoup de temps manque de cette connoissance. C'est ce qui me donne une grande compassion des ames qui se trouvent seules & sans assistance lors qu'elles arrivent à ce point là : car encore que j'aie leu plusieurs livres spirituels qui traitent en quelque sorte de ce sujet, c'est fort obscurément : & quand même ils en parleroient avec beaucoup de clarté, on auroit grande peine à le comprendre, à moins que d'être fort exercé dans cette maniere d'oraison.

Je desirerois de tout mon cœur que Dieu me fit la grace de représenter si clairement ce que cette oraison de quietude qui commence à nous mettre dans un état surnaturel opere en l'ame, que l'on pût connoître par ses effets si c'est l'esprit de Dieu qui agit. Quand je dis
qu'on

qu'on le pût connoître, j'entens comme on le peut ici bas: car encore que ce soit l'esprit de Dieu il est toujours bon de marcher avec crainte & retenuë, parce qu'il pourra arriver que le demon se transformera en Ange de lumiere sans que l'ame s'en apperçoive, à moins que d'être déjà tres-exercée à l'oraison.

J'ai d'autant plus de besoin d'une assistance particuliere de nôtre Seigneur pour bien expliquer ceci que j'ai tres-peu de loisir, à cause qu'étant dans une maison qui ne commence que de s'établir ainsi qu'on le verra dans la suite, les heures que je suis obligée de passer avec la communauté & tant d'autres occupations emportent & consomment tout mon temps: ce qui fait qu'au lieu d'écrire de suite je n'écris qu'à diverses reprises, quoi qu'il me falût du repos & que je desirasse d'en avoir, parce que lors que l'on n'écrit que par le mouvement de l'esprit de Dieu, on le fait beaucoup mieux & avec plus de facilité, car alors c'est comme si l'on avoit devant ses yeux un modelle que l'on n'a qu'à suivre; au lieu que quand cela manque & que l'on n'agit que par soi-même on n'entend non plus ce langage que si c'étoit de l'Arabe, bien qu'on ait passé plusieurs années dans l'exercice de l'oraison. Ainsi je trouve un si grand avantage d'y être quand je travaille à cette relation, que je voi clairement que ce n'est pas mon esprit qui conduit ma main & qu'il a si peu de part à ce que je fais que je ne sçaurois après l'avoir écrit dire comment je l'ai écrit: ce que j'ai éprouvé diverses fois.

Il faut revenir à nôtre jardin spirituel, & dire comment ces plantes commencent à pousser des boutons pour produire ensuite des fleurs & des fruits, & de quelle sorte ces fleurs se préparent à parfumer l'air par leur odeur. Cette comparaison me donne de la joie parce que lors que je commençai à servir Dieu ainsi qu'on le verra dans la suite de ma vie, s'il est vrai qu'il m'ait fait la grace de commencer véritablement, il m'est souvent arrivé de considerer avec un extrême plaisir que mon ame étoit comme un jardin dans lequel il se promenoit. Je

le priois alors de vouloir augmenter la bonne odeur de ces vertus qui semblables à de petites fleurs paroissent vouloir s'ouvrir, de les faire fleurir pour sa gloire que je recherchois seule & non pas la mienne, de les nourrir après les avoir fait croître, & de couper & tailler ces plantes comme il le jugeroit à propos afin de les faire pousser avec plus de force. J'usé de ce terme parce qu'il arrive des temps auxquels l'ame ne reconnoît plus ce jardin, tant il lui paroît sec & aride, sans qu'elle ait aucun moien de l'arroser pour le faire reverdir se trouvant elle-même si sèche & si sterile qu'elle ne se souvient point d'avoir jamais eu aucune vertu. Le pauvre jardinier souffre beaucoup en cet état, parce que nôtre Seigneur veut qu'il lui semble qu'il a perdu toute la peine qu'il a prise à arroser & cultiver ce jardin: mais c'est alors le temps le plus propre pour arracher jusques aux moindres racines de ce peu de mauvaises herbes qui y restent; & qui ne peuvent être arrachées que par l'humilité que nous donne la connoissance que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, & que tous nos travaux sont inutiles si Dieu ne nous favorise de l'eau de sa grace, mais il ne recommence pas plutôt à nous la donner que l'on voit ces plantes pousser & croître de nouveau.

O mon Seigneur & mon Dieu qui faites toute ma beatitude, je ne sçauois sans répandre des larmes de joie dire ainsi que je le puis dire tres-veritablement, que vous prenez plaisir d'être dans nous comme vous êtes dans l'Eucharistie, & que si ce n'est par nôtre faute nous pouvons jouir de cet incomparable bonheur, puis que vous avez dit vous-même que vous prenez plaisir d'être avec les enfans des hommes. Quelle parole, ô mon Sauveur! Je n'ai jamais pû l'entendre sans une extrême consolation lors même que mes pechez m'avoient le plus éloignée de vous. Est-il possible, mon Dieu, qu'après que vous avez fait de si grandes faveurs à une ame, & lui avez donné de telles preuves de vôtre amour qu'il lui est impossible de douter qu'elles les ait receües tant les effets les lui rendent évidentes, elle continuë à vous offenser?

offenser ? Oui certes , Seigneur , cela n'est que trop possible , puis qu'il ne m'est pas seulement arrivé une fois , mais plusieurs fois , & je souhaite de tout mon cœur d'être la seule coupable d'une si horrible ingratitude. Il a plu néanmoins à votre infinie bonté d'en tirer quelque bien, & de faire voir que c'est dans les plus grands maux que vous prenez plaisir à faire éclater la grandeur de votre miséricorde. Combien me trouvai-je donc obligée de la publier toute ma vie ? Je vous supplie, mon Dieu, de m'accorder la grace de ne jamais y manquer , & de faire entendre à tout le monde jusques où va l'excès des faveurs dont je vous suis redevable. Elles sont si grandes que ceux qui en ont connoissance ne les peuvent considérer sans s'en étonner , & qu'elles me font souvent sortir hors de moi-même afin de vous mieux louer que je ne le pourrois autrement : car si je demeuerois seule sans votre assistance ne me trouverois-je pas reduite à voir secher dans ce jardin de mon ame les fleurs spirituelles des vertus que vous y avez fait croître ; & cette misérable terre ne redeviendrait-elle pas aussi aride qu'elle étoit auparavant ? Ne le permettez pas mon Sauveur : ne souffrez pas qu'une ame que vous avez rachetée par tant de travaux , & que l'on peut dire que vous avez encore rachetée diverses fois en la tirant d'entre les griffes de ce dragon infernal , se perde misérablement.

Pardonnez-moi, mon Pere , si je paroiss m'éloigner de mon sujet & ne vous en étonnez point , puis que ce n'est pas en effet en sortir , & que lors que j'écris ceci les extrêmes obligations que j'ai à Dieu se représentant à mon esprit je n'ai pas souvent peu de peine à me retenir pour ne m'étendre pas encore davantage à publier ses loüanges. Je veux espérer que vous ne l'aurez pas defa- greable, parce qu'il me semble que je puis sur cela chan- ter avec vous le même cantique, mais avec cette diffé- rence que je lui suis beaucoup plus redevable que vous parce qu'il m'a pardonné plus de pechez , comme vous ne l'ignorez pas.

CHAPITRE XV.

La Sainte continuë à traiter de l'Oraison de Quietude ou de Recüeillement, & donne d'excellens avis sur ce sujet.

De l'Oraison de Quietude ou de Recüeillement.

JE reviens maintenant à mon sujet. Ce recüeillement & cette tranquillité qui se rencontre dans ce que l'on nomme oraison de Quietude se fait beaucoup sentir à l'ame par la satisfaction & par la paix qu'elle y trouve: ainsi son contentement est tres-grand, & le repos dans lequel ses puissances sont alors augmente le plaisir dont elle jouïit. Comme elle n'est point encore arrivée à un plus grand bonheur & n'en connoît point qui le surpasse, il lui semble qu'elle n'a plus rien à souhaiter, & elle diroit volontiers comme saint Pierre à JESUS-CHRIST: Seigneur, établissons ici nôtre demeure. Elle n'ose se remuer, & voudroit même quelquefois ne point respirer, tant elle apprehende que ce bonheur ne lui échape, quoi qu'elle deût considerer que n'ayant rien pû contribuer à l'attirer, elle peut encore moins le retenir plus long-temps qu'il ne plaît à Dieu qu'elle en jouïsse.

J'ai déjà dit que dans cette oraison de quietude les puissances de l'ame se trouvent si contentes d'être avec Dieu, qu'encore que tandis qu'elle dure la memoire & l'entendement ne soient pas exemts de distractions, la volonté demeure toujous si unie à sa divine Majesté, que non seulement elle ne perd point sa tranquillité & son repos, mais elle rappelle même peu à peu ces deux autres puissances pour les obliger à se recüeillir. Car bien qu'elle ne soit pas encore entierement abimée en Dieu, elle est si occupée de lui sans sçavoir en quelle maniere cela se passe, que quoi que fassent ces deux autres puissances elles ne peuvent troubler sa joie, ni la divertir de travailler paisiblement à empêcher que cette étincelle de l'amour de Dieu dont il lui plaît de la favoriser ne s'éteigne point.

Je supplie sa divine Majesté de m'assister pour bien faire entendre ceci. Il y a plusieurs ames qui arrivent à cet état d'oraison : mais peu qui passent plus outre, dont je ne sçai à quoi attribuer la faute, étant certain qu'elle ne vient point de Dieu: car peut-on croire qu'après qu'il lui a plû d'accorder à une ame une aussi grande grace qu'est celle d'arriver jusques à un tel degre de bonheur, il ne lui en fasse pas de plus grandes si elle ne s'en rend point indigne? Il lui importe donc extrêmement de connoître combien elle lui est obligée, & le mépris qu'elle doit faire de toutes les choses de la terre lors qu'il la met en état de s'élever ainsi vers le ciel. Que si cette ame est si malheureuse que de retourner en arriere, comme j'ai fait & aurois continué si la misericorde de Dieu ne m'eût ramené à lui, je ne doute point que l'on n'en doive principalement attribuer la cause à de grands pechez, & l'on ne sçauroit passer d'un tel bonheur à un si extrême malheur sans un étrange aveuglement. C'est pourquoi je conjure au nom de Dieu ceux à qui il a fait une si grande faveur que de leur donner l'oraison de quietude de considerer quel en est le prix afin de l'estimer autant qu'elle le merite, & de croire fermement par une humble & sainte confiance en sa bonté qu'ils ne seront point touchez du desir de retourner goûter des viandes d'Egipte. Mais si par leur lâcheté cette tentation les ébranloit ainsi qu'il m'est arrivé, qu'ils se remettent toujours devant les yeux quel est le bien qu'ils ont perdu, & qu'ils marchent avec crainte. Que s'ils ne rentrent dans l'exercice de l'oraison leur mal ira toujours en augmentant, & ils tomberont enfin tout-à-fait: car n'est-ce pas une veritable chute de ne pouvoir se refoudre à rentrer dans un chemin par lequel on étoit arrivé à un tel bonheur?

Lors que je parle de la sorte je ne pretens pas dire que ces personnes doivent être impeccables, quoi qu'après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu il n'y a rien qu'elles ne soient obligées de faire pour tâcher de ne le point offenser: mais je n'ignore pas combien grande est

nôtre misère. Jes les exhorte seulement & les conjure de ne point cesser de faire oraison, puis que c'est le moien de reconnoître leur faute, de s'en repentir, & d'obtenir de la bonté de Dieu la force nécessaire pour se relever : au lieu qu'autrement je ne crains point d'assurer qu'elles sont en tres-grand peril. Je ne sçai si en parlant de la sorte je ne me trompe point en ce que, comme j'ai dit, je juge des autres par moi-même.

Cette oraison de quietude ou de recüeillement est comme une étincelle par laquelle Dieu commence à embraser l'ame de son amour, & à lui faire connoître avec plaisir quel est cet amour. Il est impossible que ceux qui ont l'experience de cette maniere d'oraison ne reconnoissent bien-tôt si cette étincelle est un effet de la grace de Dieu, ou une illusion du demon, ou une tromperie qui vient d'eux-mêmes, parce que si elle est veritable on ne la sçauroit acquerir, mais il faut nécessairement qu'elle soit donnée de Dieu. Car encore que nous soions naturellement si portez à desirer des choses agreables & delicieuses qu'il n'y a rien que nous ne fassions pour nous les procurer, & qu'ainsi nous emploions tous nos efforts pour tâcher d'allumer un feu dont la chaleur est si douce, il se trouve qu'au lieu de réüssir dans nôtre dessein nous ne faisons que jeter de l'eau dessus qui l'éteindroit s'il étoit allumé. Mais lors que cette étincelle vient de Dieu, quelque petite qu'elle soit, pourveu que l'ame ne l'éteigne point par sa faute, elle allume bien-tôt un grand feu, qui ainsi que je le dirai en son lieu, jette des flâmes de ce violent amour pour Dieu dont il favorise & embrase les ames parfaites. Cette étincelle est une marque & un gage qu'il donne à l'ame du choix qu'il a fait d'elle pour lui accorder de grandes graces si elle se prépare avec le soin qu'elle doit à les recevoir : cette faveur est telle qu'elle va infiniment au delà de tout ce que j'en pourrois rapporter. C'est pourquoy comme je l'ai déjà dit, je ne sçauois voir sans douleur que plusieurs ames arrivant jusques-là, il y en a si peu qui passent outre que j'aurois honte de dire com-

bien

bien le nombre en est petit. Celui des autres dont j'ai eu connoissance est assez grand, & je pense les devoir exhorter à ne pas cacher dans la terre le talent qu'ils ont receu, puis qu'il y a sujet de croire que Dieu les a choisies pour profiter à plusieurs autres, particulièrement en ce temps où il a besoin de serviteurs forts & courageux pour soutenir les foibles & les lâches. Ceux qui se sentent avoir du cœur doivent croire que Dieu leur fait la grace d'être du nombre des premiers, & s'efforcer de s'en rendre dignes en faisant au moins pour le service de leur bienfacteur ce que les loix de l'amitié portent dans le monde les amis à faire les uns pour les autres. Ils ne peuvent y manquer comme je l'ai dit sans avoir sujet de trembler, puis que leur ingratitude seroit capable de les faire tomber dans le precipice; & Dieu veuille si cela arrive qu'ils n'en entraînent pas d'autres avec eux.

L'ame n'a autre chose à faire dans cette oraison de quietude que de demeurer en repos & sans faire bruit. J'appelle bruit de chercher avec l'entendement plusieurs paroles & plusieurs considerations pour remercier Dieu de la faveur qu'il lui fait, & faire une exacte reveüe de ses fautes & de ses pechez pour connoître qu'elle ne la merite pas; car c'est ce que veut faire l'entendement & à quoi travaille la memoire. J'avouë que ces deux puissances me donnent souvent beaucoup de peine, particulièrement la memoire que je ne sçauois alors arrester, quoi que j'en aie si peu dans les autres temps. Quand cela arrive la volonté doit demeurer en repos & reconnoître que ce n'est pas de la sorte qu'on doit traiter avec Dieu, mais que c'est comme jeter sans discretion sur une étincelle de grosses bûches qui l'éteignent. Il faut qu'elle lui dise avec une profonde humilité. *Que puis-je faire, mon Dieu? quelle proportion y a-t-il entre la servante & son Seigneur, entre la terre & le ciel?* ou autres paroles semblables que son amour lui inspirera & qui seront conformes à ses sentimens, sans s'arrester aux importunités de son entendement qui voudroit qu'elle lui fit part de sa joie, ni sans vouloir
l'obliger

l'obliger à se recueillir quand il s'égaré comme il fait souvent lors qu'elle est dans le repos & dans l'union avec Dieu : car elle travailleroit en vain : & il vaut beaucoup mieux que sans le suivre elle le laisse aller pour continuer à jouir en paix de la faveur qu'elle reçoit, & qu'elle se retire en elle-même comme les prudentes abeilles se retirent dans leurs cellules pour faire le miel, qu'elles ne feroient jamais si au lieu d'y travailler elles s'amusoient à courir les unes après les autres.

Cet avis est si important que l'ame ne sçauroit sans perdre beaucoup manquer à le suivre, principalement si elle a l'entendement subtil, parce qu'il ne commencera pas plutôt d'agir qu'il s'engagera dans de grands raisonnemens, & croira faire beaucoup s'ils sont éloquens ; au lieu qu'alors tout ce que l'on doit faire est d'être tres-persuadé que c'est de Dieu que nous tenons cette faveur sans que nulle autre raison que sa seule bonté le porte à nous l'accorder : c'est de reconnoître que nous sommes auprès de lui : c'est de lui demander son assistance, & le prier pour l'Eglise, pour les ames du purgatoire, & pour les personnes qui se recommandent à nos prieres. Mais tout cela se doit faire sans y employer beaucoup de paroles : mais seulement avec un grand desir qu'il lui plaise de nous écouter.

Cette maniere d'oraison est fort puissante, & l'on obtient plus par elle que par tous les discours de l'entendement. La volonté considerant l'avantage qu'elle en reçoit se represente les raisons qu'elle a de s'enflammer de plus en plus dans l'amour de Dieu, & doit alors faire quelques actes de cet amour, tels que sont ceux de penser à ce qu'elle fera pour reconnoître envers sa divine Majesté tant d'obligations, sans écouter, je le repete encore, ce que l'entendement lui voudroit représenter pour la faire entrer dans des pensées fort élevées. De petites pailles, & moins encore que des pailles s'il se pouvoit, que nous jetterons avec humilité dans ce feu de l'amour de Dieu, l'allumeront beaucoup mieux que si nous y mettions quantité de bois par de grands raisonnemens

nemens qui quelque beaux qu'ils nous parussent l'éteindroient presque à l'heure-même au lieu de l'allumer davantage. Cela n'est bon que pour les sçavans tels que sont ceux qui me commandent d'écrire ceci : car par la misericorde de Dieu les sçavans aussi-bien que les ignorans, & les ignorans aussi bien que les sçavans peuvent être favorisez du don de cette oraison. Ainsi il pourra arriver que les premiers se trouveront alors dans la liberté de faire reflexion sur quelque passage de l'Ecriture : mais quelque avantage que la science leur donne devant & après l'oraison, je croi que pendant le temps qu'elle dure, elle leur est peu nécessaire & ne fait au contraire que refroidir la volonté, parce que l'entendement se trouvant si proche de la lumiere divine est tellement éclairé que je ne me connois plus alors moi-même : je me trouve toute une autre personne ; & quoi que je n'entende presque rien de toutes les prieres latines, il m'est arrivé quelquefois dans cette oraison de quietude non seulement d'entendre ce que signifient en ma langue quelques versets des Pseaumes, mais d'avoir la joie de voir que j'en comprenois le sens. J'excepte dans ce que je viens de dire ceux qui sont obligez de prêcher & d'enseigner ; car ils peuvent alors se servir de l'avantage qu'ils tirent de l'oraison pour instruire les ignorans comme moi, n'y ayant rien de plus louïable que d'exercer la charité & de servir les ames en la seule veuë de Dieu.

Dans cette heureuse quietude les plus sçavans même doivent laisser l'ame jouïr du repos où elle se trouve sans se servir de leur science. Un temps viendra qu'elle leur sera fort utile, & qu'ils ne voudroient pour quoi que ce fût ne l'avoir pas, à cause du moien qu'elle leur donne de servir Dieu qui est le seul usage que l'on en doit faire : mais je les prie de croire que quand l'on est en la presence de la Sagesse eternelle, le moindre acte d'humilité vaut mieux que toute la science du monde : ce n'est pas alors le temps de raisonner : mais de reconnoître sincerement ce que nous sommes, & de nous presenter en

cet état devant Dieu, qui s'abaissant jufques à vouloir bien nous souffrir en fa prefence veut que nous entrons fincerement dans la veüe de nôtre neant. Que l'entendement s'occupe tant qu'il lui plaira à choisir des termes élégans pour rendre des actions de graces à Dieu : la volonté doit demeurer en repos fans ofer non plus que le Publicain lever les yeux vers le ciel ; & cette maniere de remercier Dieu lui est infiniment plus agreable que toute la rhetorique dont fe fert l'entendement.

Quelleque excellente que foit cette oraison de quietude je ne prétens pas qu'il faille abandonner entierement la mentale, ni cesser même d'ufer de quelques prieres vocales si on le peut. Je dis si on le peut, parce que si la quietude est grande on ne fçauroit parler qu'avec grande peine. Il me semble que l'on peut connoître quand c'est l'esprit de Dieu qui nous porte à cette oraison, ou quand par un fentiment de devotion qu'il nous donne nous nous y portons nous-mêmes par le defir de jouïr des douceurs qui s'y rencontrent : auquel cas elle ne produit aucun effet, & l'on retombe auffi-tôt dans la fecheresse. Que si c'est le demon qui nous y pousse, une ame exercée le pourra counoître, parce qu'elle demeurera dans l'inquietude avec peu d'humilité, peu de disposition à pratiquer ce que Dieu veut, peu de lumiere dans l'entendement, & nulle fermeté pour la verité.

Mais pourveu que l'ame refere à Dieu toute la douceur & le plaisir dont elle jouit dans son oraison & le prenne pour objet de tous ses desirs & de toutes ses pensées ; non seulement le demon ne lui pourra nuire par ce plaisir qu'il lui aura caufé pour la tromper : mais Dieu permettra qu'elle en tirera de l'avantage, parce que dans la creance que c'est à Dieu qu'elle est obligée de ce plaisir, il arrivera souvent que le defir d'en jouïr la portera à faire oraison avec encore plus de joie. Ainsi si cette ame est humble, si elle n'a point de curiosité, si elle ne recherche point les consolations quoi que spirituelles, & prend au contraire plaisir à souffrir, elle ne fera point de cas de toutes ces consolations que le demon lui donnera,

donnera, & ne sera touchée que de celles qui lui viendront de la part de Dieu.

Il faut sur tout avoir un extrême soin dans l'oraison & dans les consolations que l'on y reçoit de s'humilier toujours de plus en plus : c'est le moien de rendre inutiles tous les artifices du diable qui ne font que mensonge & illusion, & de l'empêcher d'oser souvent nous tenter par ces plaisirs & ces consolations qu'il nous cause, lorsqu'il verra que ne réussissant qu'à sa confusion & à sa honte il y perd au lieu d'y gagner. C'est pour cette raison & d'autres encore que j'ai marquées dans la première maniere d'oraison qui est la mentale, par laquelle on tire de l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel ; qu'il importe extrêmement de commencer par renoncer à toutes sortes de consolations, & comme de braves soldats qui veulent servir leur Prince à leurs dépens n'avoir autre desir ni autres pensées que d'aider nôtre Seigneur J E S U S - C H R I S T à porter sa croix, sans prétendre de lui d'autre recompense que celle qu'ils font assurés qu'il leur donnera dans son royaume eternal.

Il est nécessaire dans les commencemens d'avoir toujours ces pensées devant les yeux : je dis dans les commencemens, parce que lors que l'on est plus avancé on est si persuadé qu'au lieu d'avoir besoin de se représenter le neant du monde & des plaisirs qui s'y rencontrent, il faut en détourner sa veuë pour tâcher à les oublier afin de ne trouver pas la vie ennuyeuse. En effet c'est si peu de chose que ceux qui sont arrivez à une plus grande perfection auroient honte de n'avoir renoncé aux biens du monde qu'à cause qu'ils sont perissables, puis qu'ils les quitteroient avec encore plus de joie s'ils duroient toujours : & plus on augmente en vertu, plus on se confirme dans ce sentiment. L'amour de Dieu qui est déjà grand dans ces ames opere en elles ces effets : mais quant à ceux qui commencent, cet avis est si important que je ne me lasse point de le repeter : & même les plus avancez dans l'oraison ont besoin de s'en servir en certains temps où Dieu pour les éprouver paroît les abandonner.

donner. On doit toujours se souvenir que dans cette vie l'ame ne croît pas comme le corps, quoi que l'on dise qu'elle croisse & qu'elle croisse en effet en une certaine maniere : car lors qu'un enfant a pris sa croissance pour devenir homme, on ne voit plus son corps décroître : mais il n'en est pas de même de l'ame : parce que Dieu le permet ainsi comme je l'ai éprouvé en moi, ne sachant pas ce qui se passe dans les autres. C'est sans doute pour nôtre bien qu'il en use de la sorte, afin de nous humilier, & nous obliger à nous tenir sur nos gardes pendant que nous sommes dans cet exil, où ceux qui paroissent les plus avancez & les plus fermes ont le plus de sujet de craindre & de se défier de leur foiblesse. Il y a des temps où ceux même dont la volonté est si unie à celle de Dieu qu'ils souffriroient plutôt toutes sortes de tourmens & même la mort, que de commettre volontairement la moindre imperfection, sont combattus par des tentations si violentes qu'ils ont besoin pour ne point offenser Dieu de recourir aux premieres armes de l'oraison, c'est à dire de se représenter que tout finit, qu'il y a un ciel & un enfer, & autres choses semblables.

Mais pour revenir à ce que je disois : c'est un excellent moien pour se garantir des artifices du demon : & des fausses douceurs qu'il nous fait trouver dans l'oraison que de ne les point désirer, & de se résoudre au contraire de la commencer toujours par une forte résolution de ne cesser jamais de marcher dans ce chemin de croix que JESUS-CHRIST lui-même nous a montré & obligé de suivre par ces paroles : *Prenez votre croix & me suivez*. Il est nôtre regle & nôtre modèle : ceux qui pratiquent ses conseils & ne pensent qu'à lui plaire n'ont rien à craindre ; & leur avancement dans la vertu leur fera connoître que c'est par son esprit qu'ils agissent, & non pas par celui du demon. Que s'il arrive quelquefois qu'ils tombent, la promptitude avec laquelle ils se releveront, & d'autres choses que je vai dire leur feront des marques que nôtre Seigneur ne les a pas abandonnez.

Quand

Quand c'est par l'esprit de Dieu que nous agissons nous n'avons pas besoin de chercher des considerations pour nous humilier & pour nous confondre : nôtre Seigneur lui-même nous en met devant les yeux de beaucoup plus fortes que celles que nous pourrions nous imaginer, & que l'on peut dire n'être rien en comparaison de la véritable humilité qu'il nous donne, & de la lumière dont il l'accompagne. Ces considerations nous mettent dans une telle confusion qu'elles nous aneantissent, parce que leur lumière est si grande qu'elle nous fait clairement connoître que nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; & plus Dieu nous favorise de ses graces, plus elle augmente. Elle nous donne aussi un grand desir de nous avancer encore davantage dans l'oraison avec une ferme resolution de ne la jamais discontinuer quelque peine qui s'y rencontre : elle nous met dans une ferme confiance, mais une confiance meslée d'humilité & de crainte pour nôtre salut : elle chasse ensuite cette crainte servile pour mettre en sa place une crainte filiale beaucoup plus forte : elle commence à faire entrer l'ame dans un amour de Dieu entierement desinteressé, & à rechercher la solitude pour jouir avec plus de repos du bonheur de ne s'occuper que de lui seul : & enfin pour n'en dire pas davantage, c'est comme une source dont l'ame sent couler en elle toutes sortes de biens, & qui lui fait connoître évidemment qu'il ne lui manque presque plus rien pour faire épanouir ces fleurs dont les boutons étoient déjà si préparés à s'ouvrir. Quand une ame est en cet état elle ne sçauroit ne point croire que Dieu est avec elle jusques à ce qu'elle retombe dans ses imperfections : mais alors tout lui fait peur, & cette crainte lui est avantageuse, quoi qu'il y ait des ames à qui la persuasion que Dieu est avec elles sert plus que ne feroient toutes les apprehensions & les terreurs que l'on pourroit leur donner, principalement si elles ont beaucoup d'amour & de desir de lui plaire : car cela étant, le souvenir des faveurs qu'il leur a faites est plus capable de les ramener à lui que la veuë de toutes les peines de l'enfer.

fer, ainsi que je l'ai éprouvé toute méchante que je suis.

Je remets à parler ailleurs plus particulièrement des marques qui nous font connoître ce qui vient de l'esprit de Dieu: & j'espère qu'il me fera la grace d'en dire quelque chose d'alléz à propos par l'expérience que m'en donnent tant de peines que j'ai souffertes avant que d'en avoir connoissance, & par ce que j'en ai appris de personnes si sçavantes & si saintes, que ceux que Dieu permet qui souffrent en cela autant que j'ai fait, ne doivent point faire difficulté d'ajouter foi à leurs sentimens, & de profiter des instructions qu'ils peuvent tirer de leurs lumieres.

CHAPITRE XVI.

De l'Oraison d'Union, qui est la troisième sorte d'Oraison que la Sainte compare à la troisième maniere d'arroser un jardin par des rigoles d'une eau vive tirée d'un ruisseau ou d'une fontaine.

De l'O-
raison
d'Unio.

IL faut maintenant parler de la troisième maniere d'arroser ce jardin spirituel par le moien d'une eau courante tirée d'une fontaine ou d'un ruisseau: ce qui ne donne pas grande peine, parce qu'il n'y a qu'à la conduire: car Dieu soulage tellement le jardinier, que l'on peut dire en quelque sorte que lui-même est le jardinier, puis que c'est lui qui fait tout.

Cette troisième sorte d'oraison est comme un sommeil de ces trois puissances, l'entendement, la memoire, & la volonté dans lequel encore qu'elles ne soient pas entierement assoupies, elles ne sçavent comment elles operent. Le plaisir que l'on y reçoit est incomparablement plus grand que celui que l'on goûtoit dans l'oraison de quietude: & l'ame est alors tellement inondée & comme assiegée de l'eau de la grace qu'elle ne sçauroit passer outre, ni ne voudroit pas quand elle le pourroit retourner en arriere, tant elle se trouve heureuse de jouir d'une grande gloire: c'est comme une personne agonizante, qui avec le cierge beni qu'elle tient en sa
main

main est prête à rendre l'esprit pour mourir de la mort qu'elle souhaite : car dans une oraison si sublime, l'ame ressent une joie qui va au delà de toutes paroles : & cette joie me paroît n'être autre chose que de mourir presque entierement à tout ce qui est dans le monde pour ne posséder que Dieu seul, ce qui est la seule maniere dont je me puis expliquer. L'ame ne sçait alors ce qu'elle fait : elle ignore même si elle parle, ou si elle se tait ; si elle rit, ou si elle pleure : c'est une heureuse extravagance ; c'est une celeste folie dans laquelle elle s'instruit de la veritable sagesse d'une maniere qui la remplit d'une consolation inconcevable.

Depuis cinq ou six ans Dieu m'a souvent donné avec abondance cette sorte d'oraison sans que je comprisse ce que c'étoit, ni que je pussé le faire comprendre aux autres. Ainsi quand je me suis trouvée dans cet endroit de ma relation j'avois resolu de n'en point parler, ou de n'en dire que tres-peu de chose : je voiois bien que ce n'étoit pas une entiere union de toutes les puissances avec Dieu, & je connoissois encore plus clairement que c'étoit plus que ce qui se rencontre dans l'oraison de quietude ; mais je ne pouvois discerner quelle est la difference qui se trouve entre elles. Maintenant je croi mon Pere, que l'humilité que vous avez témoignée en voulant vous servir pour écrire sur un sujet si relevé d'une personne aussi incapable que je suis, a fait qu'il a plû à Dieu de me donner aujourd'hui cette troisieme sorte d'oraison lors que je venois de communier, sans que j'aie pû m'occuper d'autre chose, de me mettre dans l'esprit ces comparaisons, de m'enseigner cette maniere de les exprimer, & de m'apprendre ce que l'ame doit faire alors, sans que je me pussé lasser d'admirer de quelle sorte il m'avoit fait dans un moment connoître toutes ces choses. Je m'étois souvent veüe transportée de cette sainte folie & comme enivrée de cet amour, sans neanmoins pouvoir connoître comment cela se faisoit. Je voiois bien que c'étoit Dieu, mais je ne pouvois comprendre de quelle maniere il agissoit alors en moi,

parce

parce qu'en effet ma volonté, mon entendement, & ma mémoire étoient presque entièrement unis à lui ; mais non pas tellement absorbés qu'ils n'agissent encore. J'ai une extrême joie de ce qu'il a plu à Dieu d'ouvrir ainsi les yeux de mon ame, & le remercie de tout mon cœur de cette grace.

Dans le temps dont je viens de parler les puissances sont incapables de s'appliquer à autre chose qu'à Dieu : il semble que nulle d'elles n'osant se mouvoir, nous ne fçaurions sans leur faire une grande violence les divertir d'un tel objet ; & encore ne fçai-je si avec tous nos efforts nous le pourrions. En cet état on n'a dans la bouche que des paroles d'actions de grâces sans ordre & sans suite, si ce n'est que Dieu lui même les arrange, car l'entendement n'y a point de part, & dans cet heureux état où l'ame se trouve elle voudroit ne faire autre chose que de louer & de bénir Dieu. C'est alors que les fleurs commencent déjà à s'épanouir & à parfumer l'air de leur odeur : c'est alors que l'ame desireroit pour l'intérêt de la gloire de son maître que chacun pût voir quel est le bonheur dont il lui plaît qu'elle jouisse, afin de l'aider à l'en remercier & prendre part à sa joie, dont l'excès est tel qu'elle en est presque suffoquée. Il me sembloit que j'étois comme cette femme dont il est parlé dans une parabole de l'Evangile, qui appelloit ses voisines pour se réjouir avec elle de ce qu'elle avoit retrouvé la dragme qu'elle avoit perdue, & que c'étoient les sentimens où devoit être David cet admirable prophète quand il touchoit sa harpe avec tant de ferveur & de zèle pour chanter les louanges de Dieu. J'ai une grande dévotion à ce glorieux Saint, & je desirerois que tout le monde y en eût, particulièrement les pecheurs tels que je suis.

Mon Dieu, en quel état se trouve l'ame dans un si haut degré d'oraison ! elle voudroit être toute convertie en langues pour avoir plus de moien de vous louer, & elle dit mille saintes extravagances qui ne procedent toutes que du desir de vous plaire. Je connois une personne qui
bien

bien qu'elle ne sçache point faire de vers en faisoit alors sur le champ pleins de sentimens tres-vifs & tres-passionnez pour se plaindre à Dieu de l'heureuse peine qu'un tel excès de bonheur lui faisoit souffrir : son entendement n'avoit point de part à ces vers ; c'étoit une production de son amour, & non pas de son esprit ; & que n'auroit-elle point voulu faire pour donner des marques de la joie dont cette peine étoit meslée ? il n'y a point de tourmens qui ne lui eussent paru doux si l'occasion se fût offerte de les endurer pour témoigner à Dieu sa reconnoissance de ses faveurs, & elle voioit clairement que l'on ne devoit presque rien attribuer aux Martyrs de la constance avec laquelle ils souffroient tant d'effroyables supplices, parce que toute leur force venoit de lui.

Mais quelle peine n'est-ce point à une ame de se voir contrainte de sortir de cet état de bonheur & de gloire pour se rengager dans les soins & les occupations du monde, puis que je croi n'avoir rien dit des joies que l'on ressent alors qui ne soit au dessous de la verité ? *Que soiez-vous, Seigneur, beni à jamais, & que toutes les creatures ne cessent point de vous louer. Je vous supplie, ô mon Roi, que comme en écrivant ceci je me trouve encore dans cette celeste & sainte folie de votre amour dont votre misericorde me favorise, vous y fassiez entrer tous ceux à qui je m'efforcerai de la communiquer. Ou permettez, Seigneur, que je ne converse plus avec personne & délivrez-moi de tous les embarras du siecle, ou faites finir mon exil sur la terre pour me retirer à vous. Votre servante, mon Dieu, ne peut plus souffrir une aussi grande peine que celle d'être éloignée de votre presence, & si elle a plus long-temps à vivre elle ne sçauroit goûter d'autres consolations que celles que vous lui donnerez : elle brûle du desir d'être affranchie des liens du corps : le manger lui est insupportable : le dormir l'afflige : elle voit qu'en cette vie tout le temps se passe à satisfaire le corps ; & rien ne la peut contenter que vous seul, parce que ne voulant vivre qu'en*

vous, c'est renverser l'ordre que de vivre en elle-même. O mon véritable Maître & toute ma gloire, que la croix que vous faites porter à ceux qui arrivent jusques à cette manière d'oraison est legere & pesante tout ensemble ! legere par sa douceur ; pesante, parce qu'en de certains temps on la trouve insupportable, sans que néanmoins l'ame voulût s'en décharger si ce n'étoit pour se voir unie à vous dans une autre vie. Mais d'autre part quand elle se représente qu'elle ne vous a jamais rendu de service, & qu'en demeurant dans le monde elle vous en pourroit rendre, elle voudroit que cette croix fût encore plus pesante, & la porter jusques au jour du jugement, parce qu'elle ne compte pour rien tous ces travaux lors qu'il s'agit de vous rendre le moindre service : ainsi elle ne sçait que désirer ; mais elle sçait bien qu'elle ne desire que de vous plaire.

Mon Fils ; puis que vôtre humilité m'oblige pour vous obeir à vous nommer ainsi, si en écrivant ceci par vôtre ordre vous trouvez que j'excede en quelque chose, je vous prie qu'il ne soit veu que de vous, & de considérer que l'on ne doit pas pretendre que je puisse rendre raison de ce que je dis lors que nôtre Seigneur me tire hors de moi-même : car je ne sçauois croire que ce soit moi qui parle depuis que j'ai communié ce matin : tout ce qui se presente à mon esprit me paroît un songe ; & je voudrois ne voir autre chose que des personnes malades de cette heureuse maladie dans laquelle je me trouve. Que soions-nous tous frappez de cette sainte folie pour l'amour de celui qui a bien voulu pour l'amour de nous passer pour un insensé. Puis que vous avez tant d'affection, pour moi, je vous supplie de me la témoigner en vous preparant à recevoir de Dieu cette grace ; car je voi peu de personnes qui n'agissent avec beaucoup de prudence en ce qui les touche en particulier. Et peut-être que j'ai plus que personne cette fausse sagesse. Je vous conjure, mon Pere, car étant mon confesseur je dois bien vous nommer ainsi, quoi que pour vous obeir je vous aie appelé mon fils, de me détrom-

per

per si je suis dans cette erreur. Vous y êtes obligé puis que je vous ai confié le soin de mon ame, & je vous supplie de le faire avec la liberté dont l'on use si peu en semblables choses.

Je souhaiterois, mon Pere, que de même que l'on voit en ce temps des méchans s'unir pour conspirer contre Dieu & répandre dans le monde des heresies, ces cinq personnes que nous sommes qui nous aimons en lui, nous unissions pour nous defabufer les uns les autres en nous reprenant de nos défauts, afin de nous rendre plus capables de plaire à Dieu, nul ne se connoissant si bien soi-même qu'il connoît ceux qu'il considere avec charité par le desir de leur profiter : mais cela se doit pratiquer en particulier, parce que c'est un langage dont on use si peu dans le monde, que même les predicateurs prennent garde dans leurs sermons de ne mécontenter personne : je veux croire qu'ils ont bonne intention : ce n'est pas néanmoins le moien de faire un grand fruit ; & j'attribuë ce que leurs predications convertissent si peu de personnes à ce qu'ils ont trop de prudence & trop peu de ce feu de l'amour de Dieu dont brûloient les Apôtres, de ce feu qui leur faisoit tellement mépriser l'honneur & la vie qu'ils étoient toujours prêts de les perdre pour gagner tout lors qu'il s'agissoit d'annoncer & de soutenir les veritez qui regardent la gloire de Dieu ; je ne me vante pas d'être en cet état ; mais je m'estimerois heureuse d'y être. O que c'est bien connoître la veritable liberté que de considerer comme une veritable servitude la maniere dont l'on vit & l'on converse dans le monde ; & que ne doit point faire un esclave pour obtenir de la misericorde de Dieu l'affranchissement de cette captivité afin de pouvoir retourner dans sa patrie ? Ainsi puis que ce que je viens de dire en est le chemin, & que nous ne sçaurions arriver à un si grand bonheur qu'à la fin de nôtre vie, nous devons sans cesse y marcher sans nous arrester. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous en faire la grace, & vous, mon Pere, si vous le jugez à propos de déchirer ce pa-

CHAPITRE XVII.

*La Sainte continuë à parler dans ce chapitre de l'Orai-
son d'Union.*

De l'O-
raison
d'Unio.
Suite.

JE croi avoir suffisamment parlé de l'oraison d'U-
nion, qui dans la comparaison dont je me suis fer-
vie est la troisieme maniere dont on tire de l'eau pour
arroser ce jardin spirituel; & j'ai fait voir ce que l'ame y
doit faire, ou pour mieux dire ce que Dieu qui fait alors
l'office de jardinier opere en elle: car il la laisse dans
une pleine joie, & ne lui demande autre chose sinon
que sa volonté jouisse avec plaisir des faveurs qu'il lui
communique, & qu'elle se soumette à tout ce qu'il lui
plaira d'ordonner d'elle: en quoi elle n'a pas besoin de
peu de resolution, parce que l'excès de son contente-
ment est quelquefois tel qu'elle se croit toute preste à se
séparer de son corps: & quelle mort pourroit être plus
heureuse?

Il me paroît, mon Pere, comme je l'ai déjà dit, que
le mieux que l'ame puisse faire en cet état est de s'aban-
donner entierement à Dieu. S'il veut l'enlever au ciel;
qu'elle y aille: s'il veut la mener en enfer; qu'elle s'y
resolue sans s'en mettre en peine puis qu'elle ne fait que
le suivre, & qu'il est tout son bonheur: s'il veut qu'elle
meure à l'instant même; qu'elle en soit bien aise: s'il
veut qu'elle vive encore mille années; qu'elle y con-
sente: & enfin qu'elle se remette absolument à sa divine
Majesté pour disposer d'elle comme d'une chose qui
lui appartient par le don qu'elle lui a fait sans réserve de
tout ce qu'elle est, & sans s'enquerir de la maniere dont
il lui plaira d'en ordonner.

Dans cette oraison si élevée qui est un effet de la puis-
sance de Dieu à qui des choses encore plus difficiles sont
faciles; l'entendement ne travaille point; & il me pa-
roît qu'il s'étonne seulement de voir que ce celeste jar-
dinier

dinier ne demande autre chose de lui sinon qu'il se réjouisse du plaisir qu'il reçoit de commencer à sentir l'odeur des fleurs. Lors que cet adorable jardinier arrose l'ame de cette eau dont il est le createur, encore que cela dure peu il lui en donne en si grande abondance qu'elle acquiert en un moment ce qu'elle n'avoit pu obtenir par tous les efforts de son esprit durant vingt années de travail ; & elle voit aussi-tôt grossir & meurir les fruits en sorte qu'elle peut en manger : mais ce divin jardinier ne lui permet pas d'en faire part à personne jusques à ce que la nourriture qu'elle en tire l'ait tellement fortifiée qu'elle le puisse sans se faire tort & sans se mettre en hazard de mourir de faim, comme il arriveroit si au lieu de s'occuper à rendre graces à celui à qui elle est obligée d'une si grande faveur & à en faire son profit, elle consumoit inutilement ces fruits par le desir d'en faire goûter aux autres. Ceux qui ont connoissance de ce que je dis le pourront mieux expliquer que moi, & je sens que mon esprit se lasse.

Comme lors que l'on est arrivé à cette oraison d'Union les vertus sont beaucoup plus fortes que dans celle de quietude, l'ame ne scauroit l'ignorer, parce qu'elle se sent toute autre qu'elle n'étoit, & admire comment elle peut operer de grandes choses par la vigueur que lui donne l'odeur des fleurs que nôtre Seigneur veut qui s'ouvrent afin de lui faire connoitre les vertus qu'elle possède : mais elle voit clairement en même temps qu'elle a travaillé en vain durant plusieurs années pour les acquerir, & que c'est cet admirable jardinier qui l'en a enrichie en un moment. Cette connoissance la fait entrer dans une humilité encore beaucoup plus profonde que celle qu'elle avoit auparavant, parce qu'elle voit clairement que la seule chose qu'elle a faite a été de donner son consentement à ce que nôtre Seigneur vouloit accomplir en elle, & de recevoir avec joie les graces dont il l'a favorisée. Cette maniere d'oraison est à mon avis une union manifeste de l'ame avec Dieu, dans laquelle il me semble qu'il permet que ces trois puis-
ces

ces de nôtre ame , l'entendement, la memoire & la volonté connoissent ce qu'il opere en elles & s'en réjouissent. Comme il pourra , mon Pere , vous arriver la même chose que j'ai souvent éprouvée & qui m'a donné tant d'étonnement , je me croi obligée de vous la dire. On sent que la volonté est comme liée & jouit d'une grande joie & d'un grand repos dans le même temps que l'entendement & la memoire sont si libres, qu'ils peuvent traiter d'affaires , & s'occuper à des œuvres de charité.

Or quoi qu'il semble que ceci soit la même chose que ce que j'ai dit arriver dans l'oraison de quietude , il y a de la différence, parce que dans l'oraison de quietude l'ame demeure dans ce saint repos dont jouïssoit Magdeleine sans oser se remuer ; au lieu que dans l'oraison d'union elle se trouve capable de travailler comme Marthe. Ainsi l'on peut dire qu'elle est presque tout ensemble dans la vie active & la vie contemplative, & qu'elle peut s'appliquer à des œuvres de charité, à des affaires conformes à sa profession & à la lecture, quoi qu'elle sente bien qu'elle ne sçauroit disposer absolument d'elle-même, parce que sa volonté qui est sa principale partie est toute occupée ailleurs. C'est comme si parlant à quelqu'un lors qu'un autre nous parle en même temps, nôtre attention étoit partagée, & l'on connoît avec beaucoup de satisfaction que l'on est ainsi : c'est une preparation à jouir d'une tres-grande tranquillité, quand après s'être dégagé de l'occupation des affaires on se trouve dans la retraite & la solitude : c'est de même que si une personne qui n'ayant point de faim ne se soucieroit point de manger, ne laisseroit pas de manger quelque chose avec appetit si elle la trouvoit à son goût. Ainsi l'ame ne voudroit pas alors se rassasier des contentemens du monde, parce que celui dont elle jouit la satisfait beaucoup plus : mais elle est preste de recevoir avec joie celui de plaire à Dieu encore davantage, de se conformer à sa volonté, & de posséder le bonheur d'être avec lui.

Il y a une autre sorte d'union, qui encore qu'elle ne soit pas entiere & parfaite est plus grande que celle que je viens d'expliquer; mais elle ne l'est pas tant que celle de cette troisieme eau dont j'ai parlé. Je prie Dieu, mon Pere, de vous les donner toutes si vous ne les avez pas déjà; & je ne doute point que vous ne soiez bien aise de me la voir expliquer ici parce que c'est une nouvelle grace que nous recevons de Dieu que de comprendre celle qu'il nous fait, & de pouvoir la faire comprendre aux autres. Or bien qu'il semble que la premiere suffise pour bannir de l'ame le trouble & la crainte, & la faire marcher courageusement dans le chemin du ciel en lui donnant du mépris de toutes les choses de la terre, cette autre grace qui lui fait comprendre quel est son bonheur est si avantageuse, que celui qui la reçoit ne scauroit trop en remercier nôtre Seigneur; & celui qui ne l'a pas, trop le louer de l'avoir donnée à d'autres qui peuvent par ce moien lui profiter.

Dieu me favorise souvent de cette maniere d'union dans laquelle il recueille la volonté, & l'entendement aussi ce me semble, parce qu'il ne discours point, mais s'occupe seulement à jouir du bonheur de sa presence, & entre dans une telle admiration de tant de merveilles qu'il voit, que l'une lui faisant oublier l'autre il ne sçait à laquelle s'attacher.

Quant à la memoire elle demeure libre, & l'imagination aussi à mon avis: & lors qu'elle se trouve seule il n'est pas croiable quelle guerre elle fait à la volonté & à l'entendement pour tâcher de les troubler. Elle me fatigue de telle sorte & m'irrite tellement contre elle que je demande souvent à Dieu de m'en priver alors entiere-ment si elle continuë à me causer de la distraction, & quelquefois je lui dis: Quand sera-ce, Seigneur, que les puissances de mon ame ne seront plus ainsi partagées; mais se réuniront pour ne s'occuper que de vos loüanges? Ceci me fait voir quel est le mal que nous a causé le peché; puis que c'est lui qui nous empêche de faire ce que nous voudrions, & de n'avoir point d'autre pensée

que de plaire à Dieu. Je dis que cela m'arrive quelquefois & je l'ai éprouvé encore aujourd'hui, aiant employé tous mes efforts pour faire que ma memoire & mon imagination se réunissent avec mon entendement & ma volonté, sans qu'il m'ait été possible d'en venir à bout. Elles ne leur font néanmoins autre mal que de les troubler, à cause que l'entendement ne considerant point ce que la memoire lui represente elle ne peut s'arrêter à rien; mais passe d'un objet à un autre, & demeure ainsi toujours errante & vagabonde comme ces papillons qui volent la nuit: ce qui est une comparaison qui me paroît assez propre, parce qu'encore que ces petits animaux soient incapables de faire du mal ils ne laissent pas d'être importuns. A cela je ne sçai point de remede; & si Dieu m'avoit fait connoître qu'il y en eût je m'en ferois avec grand plaisir, tant je m'en trouve souvent importunée. On peut voir par là nôtre misere & la puissance de Dieu, puis que cette memoire qui demeure libre nous lasse & nous tourmente si fort: & qu'au contraire l'entendement & la volonté jouissent d'un si grand repos parce qu'ils sont unis à Dieu.

Le seul soulagement que j'ai trouvé après en avoir cherché durant tant d'années est celui dont j'ai parlé dans l'oraison de quietude, de considerer la memoire comme une extravagante & une folle dont Dieu seul peut arrêter les égaremens, & l'enchaîner. Il faut que nous la souffrions avec patience de même que Jacob souffroit Lia, & nous contenter de la grace que nôtre Seigneur nous fait de posséder Rachel. Je dis qu'il enchaîne la memoire & la traite comme une esclave, parce que quelques efforts qu'elle fasse elle ne sçauroit tirer à elle l'entendement & la volonté; au lieu qu'ils peuvent souvent sans grand travail l'attirer à eux: car il arrive quelquefois que Dieu aiant compassion de son égarement & de ses inquietudes & du desir qu'elle a de se réunir avec les autres puissances, permet qu'elle se vienne brûler à ce divin feu, qui a déjà tellement consumé les autres qu'il leur a comme fait changer de nature

pour les rendre capables de jouir de ce bonheur surnaturel dont il les favorise alors par une grace si extraordinaire.

La joie & la gloire dont l'ame jouit dans les diverses manieres dont elle tire de l'eau de cette divine source est si grande qu'elle réjallit sur le corps : on connoît évidemment qu'il y participe ; que les vertus croissent & s'augmentent comme je l'ai dit, & il semble que Dieu veut par là faire connoître le plus clairement qu'on le peut en cette vie les divers états où l'ame se trouve. Vous pourrez, mon Pere, en communiquer avec des personnes spirituelles & sçavantes qui sont arrivées jusques à ce degré d'oraison : & si elles l'approuvent vous aurez sujet de croire que cette connoissance vient de Dieu & de l'en remercier beaucoup, à cause qu'il pourra comme je l'ai dit vous donner avec le temps la joie de la comprendre, & d'avoir cependant celle de sçavoir qu'il l'a accordée à un autre, & que la lumiere de vôtre esprit & de vôtre science pourront vous faire juger par ce que je vous en ai rapporté combien grande est cette faveur. Qu'il soit benî & loüé aux siecles des siecles. Ainsi soit-il.

C H A P I T R E X V I I I .

De la quatrième sorte d'oraison qui est l'Oraison de ravissement ou d'Extase, ou d'élevation & transport d'esprit, qui sont des termes differens pour exprimer une même chose ; & que la Sainte compare à la quatrième maniere dont un jardin se trouve arrosé par une abondante pluie qui tombe du ciel.

DI E U veuille s'il lui plaît mettre sa parole en ma bouche pour pouvoir dire quelque chose de la quatrième maniere dont l'ame obtient de l'eau pour arroser ce jardin spirituel. J'ai en ceci encore beaucoup plus de besoin de son assistance que je n'en avois pour parler de cette troisième eau que l'on reçoit dans l'oraison d'union : car alors l'ame sentoît bien qu'elle n'étoit

De l'Oraison de Ravissement ou d'Extase, ou d'élevation & transports pas d'esprit.

pas entierement morte au monde, mais qu'elle y vivoit encore quoi que dans une grande solitude, & étoit capable de faire entendre au moins par des signes, l'heureux état où Dieu la mettoit.

Dans toutes les précédentes manieres d'oraison il faut que le jardinier travaille, bien qu'il soit vrai que dans celle d'union son travail est accompagné de tant de consolations & de tant de gloire que l'ame voudroit qu'il durât toujours, & le considere plutôt comme une félicité que comme un travail. Mais en cette quatrième maniere d'oraison on est dans une joie parfaite & toute pure : on connoît que l'on en jouit, quoi que sans sçavoir comment on en jouit : & l'on sçait que ce bonheur comprend tous les biens imaginables, sans pouvoir néanmoins concevoir quel il est : tous les sens sont tellement remplis & occupez de cette joie qu'ils ne sçauroient s'appliquer à quoi que ce soit d'interieur ou d'exterieur. Ils pouvoient comme je l'ai dit dans les autres manieres d'oraison donner quelques marques de leur joie ; mais en celle-ci, bien qu'elle soit incomparablement plus grande, l'ame & le corps sont incapables de la témoigner, parce que quand ils le voudroient ils ne le pourroient sans troubler par cette distraction le merveilleux bonheur dont ils jouissent : & que s'ils le pouvoient, cette union de toutes les puissances cesseroit d'être.

Je ne sçauois bien faire entendre ce que c'est que ce que l'on appelle en cela union, ni comment elle se fait ; & je le laisse à expliquer à ceux qui sont sçavans dans la theologie mistique dont j'ignore tous les termes. Je ne sçai pas bien ce que c'est qu'esprit, ni quelle différence il y a entre l'esprit & l'ame : il me paroît que ce n'est que la même chose, quoi qu'il me semble quelquefois que l'ame sorte d'elle-même ainsi que la flâme sort du feu & s'éleve au dessus de lui avec impetuosité, sans néanmoins que l'on puisse dire que ce soient deux corps differens, puis que ce n'est qu'un même feu. Je laisse donc aux sçavans tel que vous êtes, mon Pere, à com-
prendre

prendre sur ce sujet ce que je ne puis bien démêler.

Je prétens seulement de rapporter ce que l'ame sent dans cette divine union qui fait que deux choses qui auparavant étoient distinctes & séparées n'en font plus qu'une. *Que vous êtes bon, mon Dieu, soyez-vous benî à jamais & que toutes les creatures vous louent de ce que vôtre amour pour nous fait que nous pouvons parler avec certitude de cette communication que vous avez avec quelques ames, même durant cette vie : car encore qu'elles soient justes cette faveur est un effet si extraordinaire de vôtre grandeur & de vôtre magnificence qu'elle surpasse tout ce que l'on en peut dire. O libéralité sans bornes d'accorder des faveurs si excessives à des personnes qui vous ont tant offensé ! Peut-on n'en être point épouvanté, à moins que d'avoir l'esprit si occupé des choses de la terre que l'on soit entièrement incapable d'envisager les merveilles de vos œuvres ? Favourè qu'un tel excès de bonté surpasse tellement tout ce que j'en scaurois comprendre que je me perds dans cette considération sans pouvoir passer plus outre : car où pourrois-je aller sans reculer au lieu d'avancer, puis que nulles paroles ne sont capables d'exprimer les remerciemens que je vous dois de tant de graces ? Quelquefois pour me soulager je vous dis des extravagances, non pas durant cette sublime union étant alors incapable d'agir, mais au commencement ou à la fin de mon oraison, & je vous parle en cette sorte : Prenez garde, Seigneur, à ce que vous faites ; & bien qu'en me pardonnant tant de pechez vous aiez voulu les oublier, souvenez-vous en, je vous prie, afin de moderer les faveurs dont vous me comblez : ne mettez pas, ô mon Createur, une liqueur si précieuse dans un vase à demi cassé, puis que vous avez vu si souvent qu'elle n'y peut demeurer sans se répandre : n'enfermez pas un tel tresor dans une ame qui est incapable de le conserver, parce qu'elle n'a pas encore entièrement renoncé aux consolations de la vie presente : ne confiez pas une place à une personne si lâche qu'elle en ouvreroit les portes aux premiers efforts des ennemis :*

que l'excès de votre amour ne vous fasse pas, ô mon Roi, en hazardant des pierreries de si grand prix donner sujet de croire que vous n'en tenez pas grand compte, puis que vous les laisseriez en garde à une creature si foible & si miserable que quelque soin qu'elle prit pour tâcher avec votre assistance d'en bien user, elle ne pourroit en profiter pour personne; & enfin pour dire tout en un mot entre les mains d'une femme aussi méchante que je suis, & qui au lieu de faire valoir ces talens ne se contente pas de les laisser inutiles, mais les enterre. Vous ne faites d'ordinaire, mon Dieu, de si grandes graces qu'afin que l'on ait plus de moi de servir les autres, & vous savez que c'est de tout mon cœur que je vous ai dit autrefois que je m'estimerois heureuse si vous me priviez du plus grand bien que l'on puisse posséder sur la terre, afin de l'accorder à une autre qui en feroit un meilleur usage pour votre gloire.

Il m'est comme je l'ai dit souvent, arrivé de tenir de semblables discours à Dieu, & je m'appercevois ensuite de mon ignorance de ne pas connoître qu'il sçavoit mieux que moi ce qui m'étoit propre, & de mon peu d'humilité de ne pas voir que j'étois incapable de travailler à mon salut s'il ne m'en eût donné la force par d'aussi grandes faveurs que celles qu'il me faisoit.

J'ai maintenant à parler des graces & des effets que produit cette oraison, & à dire si l'ame peut ou ne peut pas contribuer quelque chose pour s'élever à un état si sublime. Il arrive souvent dans l'union dont j'ai parlé que cette élévation & union d'esprit vient avec l'amour celeste: mais selon ce que j'en puis comprendre il y a de la difference dans cette union entre l'élévation de l'esprit, & l'union. Ceux qui ne l'ont pas éprouvé seront persuadés du contraire; mais pour moi il me semble qu'encore que cette union & cette élévation ou transport d'esprit soient la même chose, Dieu opere l'un & l'autre en diverses manieres, & que plus l'ame se détache des creatures, plus l'esprit prend son vol vers le ciel. Ainsi je connus clairement que ce sont des graces diffé-

rentes,

rentes, quoi que comme je l'ai dit elles ne paroissent être que la même chose : de même qu'un petit feu est un feu aussi-bien qu'un grand, encore qu'il y ait de la différence entre l'un & l'autre : car il faut beaucoup de temps pour faire qu'un petit morceau de fer devienne tout rouge dans un petit feu; au lieu qu'il n'en faut guere pour faire qu'un gros morceau de fer devienne si ardent dans un grand feu qu'il ne lui reste plus aucune apparence de ce qu'il étoit auparavant : & ainsi j'ai sujet de croire que ce sont deux graces différentes que Dieu accorde dans cette sorte d'oraison. Je suis assurée que ceux qui auront eu des ravissémens n'auront pas peine à le comprendre ; mais ceux qui n'en ont point eu le considereront comme une folie : & ce pourroit bien en être une qu'une personne comme moi ose se mêler de parler d'une chose qu'il paroît impossible d'expliquer, & de trouver seulement des termes qui la puissent faire comprendre grossierement.

Neanmoins comme nôtre Seigneur sçait que je n'ai autre intention en ceci que d'obeir & de faciliter quelque moien aux ames pour acquerir un si grand bien, j'espere qu'il m'aidera dans cette entreprise, & je ne dirai rien qu'une longue experience ne m'ait fait connoître. J'ai d'autant plus de sujet de me promettre de son infinie bonté qu'il m'assistera, que lors que je commençai à vouloir écrire cette quatrième maniere d'oraison que je compare à la quatrième sorte d'eau dont ce jardin spirituel se trouve arrosé, cela me paroissoit aussi impossible que de parler grec : ainsi je quittai la plume & m'en allai communier. Beni soiez-vous à jamais Seigneur, qui instruisez les ignorans. O vertu de l'obeissance que vous avez de pouvoir ! Dieu éclaira mon esprit en me disant & en me representant ce que je devois dire, & veut maintenant ce me semble faire la même chose en me mettant dans la bouche ce que je suis incapable par moi-même de comprendre & d'écrire. Comme ce que je viens de rapporter est tres-veritable il est évident que ce que je dirai de bon viendra de Dieu,

& que ce que je dirai de mauvais tirera sa source de cet ocean de misere qui est en moi.

Qu'es'il y a quelques personnes, comme il y en a sans doute plusieurs, qui soient arrivées à ces degrez d'oraison dont il a plû à nôtre Seigneur de me favoriser toute indigne que je suis, & que dans la crainte qu'elles auront de s'égarer elles desirent de me communiquer leurs sentimens, j'espere que son adorable bonté fera la grace à sa servante de les aider à passer plus avant sans craindre de se tromper.

Il me reste donc à parler de cette eau qui tombe du ciel en si grande abondance qu'elle arrose entierement le jardin : & il est facile de juger de quel repos & de quel plaisir jouïroit toujourns le jardinier si nôtre Seigneur ne manquoit jamais de la donner lors qu'il en seroit besoin, & si l'air étoit toujourns si temperé que n'y aiant point d'hiver les plantes fussent sans cesse couvertes de fleurs & chargées de fruits : mais parce que c'est un bonheur que l'on ne peut esperer en cette vie, il faut que ce jardinier soit dans un soin continuel de ne demeurer pas sans eau, afin que quand l'une manque on puisse y suppléer par une autre. Celle qui vient du ciel tombe quelquefois lors que le jardinier y pense le moins : & il arrive presque toujourns que c'est ensuite d'un long exercice d'oraison mentale ; nôtre ame étant comme un petit oiseau que nôtre Seigneur après l'avoir vû voltiger long-temps pour s'élever vers lui avec son entendement & sa volonté qui sont ses ailes, prend de sa divine main pour le remettre dans son nid afin d'y être en repos, & le recompenser ainsi dès cette vie. *Que cette recompense est grande, ô mon Dieu, puis qu'un moment de la joie qu'elle donne suffit pour paier tous les travaux que nous sçaurions souffrir ici-bas pour vôtre service!*

Lors que dans cette quatrième maniere d'oraison une personne cherche ainsi son Dieu, peu s'en faut qu'elle ne se sente entierement défailir : elle est comme évanouïe : à peine peut-elle respirer : toutes ses for-

ces corporelles font si affoiblies qu'il lui faudroit faire un grand effort pour pouvoir feulemēt remuer les mains : les yeux se ferment d'eux-mêmes ; & s'ils demeurent ouverts ils ne voient presque rien , ni ne sçauroient lire quand ils le voudroient : ils connoissent bien que ce sont des lettres ; mais ils ne peuvent les distinguer ni les assembler , parce que l'esprit n'agit point alors ; & si on parloit à cette personne elle n'entendrait rien de ce qu'on lui diroit. Ainsi ses sens non seulemēt lui sont inutiles , mais ne servent qu'à troubler son contentement : elle tâcheroit en vain de parler , parce qu'elle ne sçauroit ni former ni prononcer une seule parole : toutes ses forces exterieures l'abandonnent , & celles de son ame s'augmentent pour pouvoir mieux posséder la gloire dont elle jouit ; mais elle ne laisse pas d'éprouver au dehors un fort grand plaisir.

Quelque long-temps que dure cette sorte d'oraison on ne s'en trouve jamais mal ; & je ne me souviens point que Dieu m'en ait favorisée lors que j'étois malade sans que je ne me sois ensuite portée beaucoup mieux : car comment un si grand bien pourroit-il causer du mal ? Les effets de cette sublime oraison sont si manifestes que l'on ne sçauroit douter qu'elle n'augmente la vigueur de l'ame , & qu'après avoir ainsi fait perdre au corps avec plaisir toute la sienne , elle ne lui en redonne une nouvelle beaucoup plus grande.

Il est vrai selon ce que j'en puis juger par ma propre experience , que dans le commencement cette sorte d'oraison finit si promptement qu'elle ne se fait pas connoître par des marques exterieures ; mais l'on voit par les avantages que l'on en reçoit qu'il faut que les rayons du soleil aient été bien vifs & bien ardens pour avoir pû penetrer l'ame de telle sorte qu'elle l'ait comme fait fondre : & il est fort remarquable que cette suspension de toutes les puissances ne dure à mon avis jamais long-temps : c'est beaucoup quand elle va jusques à une demie heure ; & je ne croi pas qu'elle m'ait jamais tant duré. Il est vrai qu'il est difficile d'en juger puis que
l'on

l'on a perdu tout sentiment ; & j'ajoute que même alors il ne se passe guere de temps sans que quelqu'une des puissances se réveille. La volonté est celle qui se maintient davantage ; mais l'entendement & la memoire recommencent bientôt à l'importuner : néanmoins comme elle demeure dans le calme elle les ramene & les oblige à se recueillir : ainsi elles demeurent tranquilles durant quelques momens, & se laissent emporter ensuite à de nouvelles distractions. On peut en cette maniere passer quelques heures en oraison, & on les y passe en effet, parce que l'entendement & la memoire après avoir goûté de ce vin celeste le trouvent si délicieux qu'elles s'en enivrent & se perdent heureusement pour se réunir avec la volonté dans la jouissance d'un si grand bonheur : mais le temps qu'elles demeurent en cet état, incapables ce me semble de s'imaginer quoi que ce soit, est fort court ; & lors qu'elles recommencent à revenir à elles, ce n'est pas de telle sorte qu'elles ne paroissent durant quelques heures comme hebetées, parce que Dieu les ramene peu à peu à lui.

J'aurois maintenant à dire ce que l'ame sent interieurement lors qu'elle est en cet état : mais je laisse d'en parler à ceux qui en sont capables : car comment pourrois-je écrire une chose que je ne sçaurois comprendre ? Lors qu'au sortir de cette oraison & après avoir communiqué je pensois de quelle sorte je pourrois exprimer ce que l'ame fait quand elle jouit d'un si grand bonheur, nôtre Seigneur me dit : *Ma fille, elle s'aneantit & se perd en elle-même pour entrer plus parfaitement en moi : ce n'est plus elle qui vit ; mais c'est moi qui vis en elle : & comme elle ne peut comprendre ce qu'elle entend, c'est comme si en entendant elle n'entendoit point.*

Ceux qui l'auront éprouvé entendront quelque chose à ceci ; & il est si obscur que je ne sçaurois l'expliquer plus clairement : tout ce que j'y puis ajouter est, qu'il est impossible de douter alors que l'on ne soit proche de Dieu, & que toutes les puissances sont tellement suspendues, & comme hors d'elles-mêmes qu'elles ne sça-

vent

vent ce qu'elles font. Si l'on pense mediter sur quelques misteres, la memoire n'en represente non plus le souvenir que si elle n'en avoit jamais entendu parler : si on lit on ne comprend rien à ce qu'on lit ; & il en arrive de même des oraisons vocales. Ainsi les ailes de ce petit papillon auxquelles on peut comparer les distractions que donne la memoire, se trouvant brûlées, il tombe par terre sans pouvoir se remuer : la volonté est toute occupée à aimer sans comprendre en quelle maniere elle aime : & quant à l'entendement, s'il entend il ne comprend rien à ce qu'il entend : mais je croi qu'il n'entend rien, puis que comme je l'ai dit, il ne s'entend pas lui-même : & je ne le comprends pas moi-même parfaitement.

J'étois au commencement dans une si grande ignorance que je ne sçavois pas que Dieu est dans toutes les creatures : & il me paroissoit néanmoins si clairement qu'il étoit présent qu'il m'étoit impossible d'en douter : ceux qui n'étoient point sçavans me disoient que ce n'étoit que par sa grace : mais comme j'étois persuadée du contraire je ne les pouvois croire, & cela me donnoit de la peine. Un sçavant Religieux de l'Ordre de saint Dominique m'en tira & me consola beaucoup en m'assurant que Dieu étoit alors présent, & m'expliquant en quelle maniere il se communique aux hommes.

Je finirai ce chapitre en disant qu'il faut remarquer que Dieu ne fait jamais que par une grace tres-particuliere tomber cette eau du ciel dont j'ai parlé, & que l'ame en reçoit toujours de tres-grands avantages ainsi qu'on le verra dans la suite.

CHAPITRE XIX.

La Sainte continuë à traiter dans ce chapitre de l'Oraison de Ravissement ou d'Extase, parle des effets qu'elle opere en l'ame, & exhorte encore à ne discontinuer jamais pour quelque cause que ce soit de faire oraison.

Del'O-
raison
de Ra-
viffe-
ment.
Suite.

AU sortir de cette oraison qui unit si fortement l'ame à son Createur elle demeure dans une si grande tendresse pour lui qu'elle voudroit s'aneantir afin de se perdre heureusement en lui-même : on se trouve noyé dans ses larmes sans sçavoir quand, ni comment elles ont commencé de couler, & l'on sent avec un plaisir inconcevable que par un effet incomprehensible ces heureuses larmes en calmant l'impetuosité du feu de l'amour que l'on a pour Dieu, l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci peut passer pour de l'arabe : mais il n'y a neanmoins rien de plus vrai.

Il m'est arrivé quelquefois dans cette sorte d'oraison de me trouver si hors de moi-même, qu'après qu'elle étoit finie je ne sçavois si ce n'avoit point été un songe, ou si la gloire à laquelle je m'étois sentie participer étoit véritable : je me trouvois toute trempée des larmes qui tomboient de mes yeux avec la même abondance qu'on voit une grande pluie tombée du ciel ; & cela me faisoit connoître que ce n'avois pas été un songe : au commencement il duroit peu ; & je me sentoais alors si encouragée à endurer pour Dieu, que pour lui en donner des preuves j'aurois souffert avec joie que l'on eût mis mon corps en mille pieces. C'est dans cet heureux état que l'on conçoit des desirs fervens ; que l'on prend des résolutions de servir Dieu d'une manière heroïque ; qu'on le lui promet solennellement, & que l'on commence d'avoir le monde en horreur par la claire connoissance de sa vanité & de son neant. Ainsi l'on tire de beaucoup plus grands avantages de cette oraison de ravissement que des précédentes, & elle augmente l'humilité.

milité, parce que l'ame voit manifestement qu'elle est tres-indigne d'une faveur qui va si fort au delà de ce qu'elle sçauroit prétendre & esperer qu'elle est absolument incapable de rien contribuer pour l'acquérir. Et comme lors que le Soleil donne à plomb en quelque lieu on y apperçoit jusques aux moindres filets des toiles des araignées, cette heureuse ame connoît jusques à ses moindres imperfections & son extrême misere. Cette veuë fait disparoître à ses yeux la vaine gloire, parce qu'elle ne sçauroit plus ignorer qu'elle ne peut du tout rien d'elle-même, ou que si elle peut quelque chose c'est si peu, qu'à peine peut-elle croire d'avoir prêté son consentement à cette extrême faveur qu'elle a receuë, parce qu'il semble que Dieu le lui ait arraché comme par force, & fermé malgré elle la porte à ses sens afin de la faire jouïr du bonheur de sa présence : elle ne voit rien : elle n'entend rien, à moins qu'on ne lui fasse une grande violence : il n'y a presque rien qui lui puisse plaire : sa vie passée & les grandes misericordes que Dieu lui a faites se representent à elle dans un plein jour, & son entendement n'a point besoin d'agir pour en discerner distinctement les plus petites circonstances, parce qu'il les envisage toutes d'un seul regard : ainsi l'ame voit que Dieu au lieu de la châtier par les peines de l'enfer qu'elle avoit si justement meritées, il la rend participante de sa gloire : elle se répand alors dans les loüanges de Dieu, & je voudrois à l'heure que je parle me pouvoir aneantir pour ne subsister plus qu'en lui seul.

Beni soiez-vous, mon Sauveur, de ce que me trouvant telle qu'une eau toute corrompue & pleine de bourbe, vous daignez la purifier de telle sorte qu'elle ne soit pas indigne d'être servie à vôtre divine table. Et soiez-vous aussi beni à jamais de ce que faisant comme vous faites toute la felicité des Anges, vous voulez bien élever à un état si heureux un vermisseau tel que je suis.

L'ame voit donc clairement qu'elle n'a rien contribué à produire ce fruit si délicieux : elle s'en nourrit ; & après avoir fait connoître par diverses marques qu'elle

conserve

conserve au dedans de soi ce tresor du ciel, elle commence d'en faire part aux autres pour les enrichir comme elle en est enrichie, & demande à Dieu qu'elle ne soit pas seule à le posséder. Elle profite ensuite beaucoup à son prochain sans presque s'en appercevoir ni rien faire en cela d'elle-même, & les autres le connoissent mieux qu'elle, parce que ces bonnes œuvres sont comme autant de fleurs dont l'excellente odeur qui va toujours en augmentant, les attire : ils admirent ses vertus, & en estiment tant le fruit qu'ils desireroient de pouvoir comme elle s'en nourrir. Quand l'ame qui est comme la terre qui porte ces heureuses plantes & ces excellens fruits est cultivée par les persecutions, par les maladies, & par tant d'autres souffrances sans lesquelles il avient rarement qu'elle arrive à un état si heureux, & qu'elle est arrosée par le détachement de ses propres intérêts, cette eau celeste la penetre de telle sorte que l'on ne voit guere qu'elle se seche. Mais si l'ame ne s'éloigne de toutes les occasions du peché : si elle manque de reconnoître les obligations qu'elle a à Dieu; & qu'ainsi cette terre se remplisse d'épines comme j'en étois pleine au commencement, elle redevient bien-tôt si aride, que pour peu que le jardinier neglige de travailler, & que nôtre Seigneur ne recommence par un effet de son infinie bonté à donner de la pluie, le jardin se peut compter pour perdu, ainsi que cela m'est quelquefois arrivé, & je ne pourrois jamais le croire : & je l'écris pour la consolation des ames foibles comme la mienne, afin qu'elles ne perdent point courage, mais se confient toujours en la misericorde de Dieu, quoi qu'elles soient tombées par leur faute d'un état aussi sublime qu'est celui où il lui avoit plû de les élever : car il n'y a rien que l'on n'obtienne par les larmes qu'un saint repentir fait répandre, & une eau en attire une autre.

C'est par cette raison qu'étant telle que je suis & ne faisant qu'offenser Dieu au lieu de lui témoigner par mes services ma reconnoissance de tant de graces, je me suis portée à obeir au commandement que j'ai reçu

d'écrire

d'écrire ma vie. C'est aussi ce qui me feroit souhaiter de pouvoir parler d'une telle maniere que l'on fût obligé de me croire, & me fait demander à Dieu de me la donner. Je repete donc encore, que ceux qui ont commencé de s'exercer à l'oraison ne doivent jamais perdre courage sous pretexte que s'ils retomboient dans le peché ils ne pourroient la continuer sans devenir encore pires. Cela seroit vrai si d'un côté l'on discontinuoit ce saint exercice, & que de l'autre on ne se corrigeât point de ses défauts : mais pourveu que l'on persevere dans l'oraison on doit être persuadé que l'on arrivera enfin au port.

Le piege que le demon me tendit en me faisant croire qu'étant aussi mauvaise que je l'étois je ne pouvois sans temerité continuer à faire oraison, fut cause que je la quittai durant dix-huit mois, ou au moins un an, car je ne me souviens pas bien du temps, & cela seul auroit suffi pour me précipiter dans l'enfer sans que les demons s'en meflassent.

Quel aveuglement peut être plus grand : & que cet ennemi mortel des hommes sçait bien ce qu'il fait lors qu'il s'efforce de nous pousser ainsi dans le precipice ! Il n'ignore pas le traître qu'il est, qu'une ame qui continuë dans l'oraison est perduë pour lui, & que les fautes dans lesquelles il la fait tomber, au lieu de lui nuire lui servent par l'assistance de Dieu à s'avancer dans son service.

O JESUS-CHRIST mon Sauveur lors qu'une ame qui étoit si heureuse que de s'occuper à l'oraison tombe dans quelque peché, & que par un effet de vôtre bonté vous lui donnez la main pour la relever ; quels mouvemens n'excite point en elle la connoissance de sa misere & de vôtre misericorde ? Elle se perd alors dans la veuë de vôtre suprême grandeur : elle n'ose lever les yeux vers le ciel, & ne les ouvre que pour connoître ce qu'elle vous doit : elle implore le secours de la Reine des Anges vôtre mere pour appaiser vôtre colere : elle invoque les Saints qui vous ont offensé depuis avoir été appelez par vous à
vôtre

votre service afin qu'ils l'assistent par leurs intercessions, & se reconnoit indigne que la terre la soutienne: elle admire la liberalité qui vous a porté à lui faire tant de graces: elle a recours aux Sacremens, & comprend avec une vive foi la merveilleuse vertu que vous y avez renfermée: elle vous donne mille loüanges d'avoir préparé de tels remedes pour ses plaies, que quelque grandes qu'elles soient ils sont capables de les guerir parfaitement: elle s'en étonne, elle l'admire, & qui pourroit, mon Sauveur, n'être point épouventé de voir d'un côté les bienfaits dont vous nous comblez, & de l'autre l'excès de nôtre ingratitude & de nôtre perfidie? Je ne sçai comment mon cœur ne se fend point de douleur de me trouver si méchante qu'en écrivant ceci il me semble qu'avec ce peu de larmes qu'il vous plaît de me faire répandre, celles qui viennent de moi ne partant que d'une source corrompüe, je puis reparer tant d'offenses que je commets sans cesse contre vous comme si j'avois dessein de rendre inutiles par mes pechez les graces & les faveurs que vous m'avez faites. Quant à ces larmes qui viennent de moi, éclaircissez, Seigneur, une eau si trouble: donnez-leur du prix & de la valeur par votre assistance, afin qu'au moins elles ne soient pas un sujet de tentation à d'autres pour oser former des jugemens temeraires comme j'ai fait lors que je disois en moi-même: D'où vient, mon Dieu, qu'encore que je ne sois Religieuse que de nom, vous me faites des faveurs que vous n'accordez pas à des personnes si saintes, élevées dès leur enfance dans la religion, qui vous ont toujours si fidèlement servi, & que l'on peut dire être de véritables Religieuses? Je comprends bien maintenant, mon Sauveur, que comme vous connoissez ma foiblesse vous voiez que j'ai besoin de ce secours; & qu'au contraire ces personnes étant fortes & courageuses vous leur réservez les recompenses qu'elles méritent pour les leur donner tout à la fois au sortir de cette vie: au lieu de ne les leur donner que peu à peu. Vous sçavez néanmoins, mon Dieu, que j'ai souvent excusé en votre présence

ceux qui murmuroient contre moi, par ce que je trouvois qu'ils n'en avoient que trop de sujet : mais cela n'arriva que depuis que vous me retintes par vôtre bonté pour m'empêcher de vous tant offenser, & que je m'éloignois de tout ce que je croiois qui vous pût déplaire : car ce fut alors que vous commençâtes d'ouvrir les trésors de vos graces à vôtre servante. Il sembloit que vous n'attendiez sinon que je fusse préparée à les recevoir, puis que vous commençâtes aussi-tôt non seulement à me les donner, mais à me faire connoître que vous m'en estiez si liberal.

Ainsi au lieu qu'auparavant on avoit mauvaise opinion de moi, quoi que non pas telle qu'on l'auroit deu par ce que l'on ne connoissoit pas tant mes défauts bien qu'ils fussent assez visibles, on commença de l'avoir bonne : mais cela changea dans la suite & passa jusques à murmurer contre moi, & même à me persecuter. Au lieu de me plaindre & d'en vouloir du mal à quelqu'un, je vous suppliois, mon Dieu, de considérer qu'ils avoient raison d'en user ainsi, & vous de permettre qu'ils découvrirent toutes mes imperfections. Les Religieuses disoient donc & d'autres aussi que je voulois passer pour sainte ; & que bien qu'il s'en falût beaucoup que j'eusse encore accompli toute ma regle, & que je n'eusse pas la vertu des saintes Religieuses qu'il y avoit dans nôtre monastere, ainsi qu'il est vrai que je ne l'ai ni ne l'aurai jamais si Dieu ne fait tout de sa part pour me la donner, je m'efforçois d'introduire de nouvelles coutumes, & que j'étois toute propre à faire du mal.

Cela m'étant quelquefois un sujet de tentation, un jour qu'en disant mon office j'arrivai à ce verset du psaeume *Justus es Domine, & rectum judicium tuum*, Vous êtes juste, Seigneur, & vos jugemens sont équitables, je considerai en moi-même combien ces paroles étoient vraies : car le demon n'a jamais eu le pouvoir de me tenter en ce qui regarde la foi : j'ai toujours, Seigneur, été tres-fortement persuadée que vous êtes la source de tous les biens ; & plus les choses sont élevées

au dessus de la nature, plus je les croi fermement, parce que je sçai que vôtre pouvoir n'a point de bornes & que vôtre grandeur est infinie. Pensant donc alors en moi-même comment il se pouvoit faire qu'étant aussi juste que vous êtes, & moi aussi mauvaise que je suis, vous me fissiez des graces & des faveurs que vous n'accordiez pas à ces bonnes Religieuses qui vous servent comme je l'ai dit avec tant de fidélité : vous me répondîtes : Contentez-vous de me servir, & ne vous mettez pas en peine du reste. Ce furent là, mon Dieu, les premières paroles que je vous ai entendu me dire. Elles me remplirent d'un merveilleux étonnement : mais je remets à expliquer en un autre lieu de quelle sortes ces divines paroles se font entendre, parce que ce seroit sortir de mon sujet dont je ne me suis déjà que trop éloignée puis que je ne sçai presque plus où j'en suis. Vôtre reverence, mon Pere, me doit pardonner ces digressions, puis qu'il n'est pas étrange que je perde la suite de mon discours lors que je me represente avec quelle patience il a plû à Dieu de me souffrir, & l'état où il me met par sa grace.

Je prie de tout mon cœur sa divine Majesté de me rendre toujourns extravagante de la sorte, & de m'ôter plûtôt la vie dans ce moment que de permettre qu'il y en ait jamais un seul dans lequel je sois capable de résister aux mouvemens qu'il lui plaira de me donner. Il ne faut point d'autre preuve pour faire connoître jusques à quel excés va sa misericorde que de voir combien de fois il m'a pardonné tant d'ingratitude : il a fait cette grace à saint Pierre ; mais il ne la lui a faite qu'une fois, & il me l'a faite tant de fois que le diable n'avoit que trop de sujet de me tenter, en me représentant que je ne pouvois prétendre sans extravagance que me déclarant ainsi ouvertement l'ennemie de Dieu je dussé jamais être aimée de lui. Quel aveuglement pouvoit être comparable au mien, & où avois-je l'esprit, ô mon Sauveur, lors que je m'imaginois de pouvoir trouver hors de vous quelque remede à mon mal ? Quelle

folie de fuir la lumiere pour m'engager dans des tenebres où l'on ne ſçauoit marcher ſans broncher à chaque pas ; & quelle orgueilleuſe humilité que celle, dont le demon ſe ſeruoit pour me faire abandonner la colonne de l'oraifon dont l'appui auroit pû m'empêcher de faire de ſi grandes chûtes ? Je ne ſçauois maintenant conſiderer ſans en être épouuantée la grandeur du peril où me pouſſoit cet artifice ſous prétexte d'humilité : il me repreſentoit comme je l'ai dit qu'étant ſi mauuiſe & aiant receu tant de graces de Dieu, je ne devois pas m'appliquer à l'oraifon, mais me contenter des prières vocales auſquelles j'étois obligée & dont je m'acquittois ſi imparfaitement : à quoi il ajoûtoit que je ne pouvois prétendre de faire davantage ſans indiſcretion, & ſans témoigner que je connoiſſois bien peu le prix des faveurs particulieres que Dieu fait aux ames. Il eſt vrai que ces penſées étoient louïables en elles-mêmes : mais l'effet en auroit été tres-dangereux, & je ne ſçauois trop vous remercier, mon Sauueur, de m'auoir preferuée d'un ſi grand mal.

Il me ſembloit que c'étoit ainſi que cet eſprit malheureux commença par tenter Judas, quoi que non pas ſi ouvertement : & je ne doute point que ſi Dieu n'y eût remedié il m'auroit fait tomber peu à peu dans le precipice où il me pouſſoit. Je conjure au nom de nôtre Seigneur tous ceux qui veulent s'appliquer à l'oraifon de bien conſiderer cet avis que je leur donne, & de profiter de mon exemple, en apprenant que je n'eus pas plûtôt quitté ce ſaint exercice que je me trouuai encore plus imparfaite qu'auparavant : ce qui montre quel étoit le venin caché dans le remede que le diable me preſentoit : & quelle belle humilité étoit celle qui ne produiſoit dans mon eſprit que de l'inquietude & du trouble. Mais comment mon ame auroit-elle pû être dans le calme au même temps qu'elle ſe trouuoit privée de ce qui faiſoit toute ſa douceur & tout ſon repos, que les graces & les faveurs qu'elle auoit receuës de Dieu lui étoient preſentes, & qu'elle voioit qu'il ne ſe rencontre que du

dégoût dans tous les contentemens de la terre ? Il y a plus de vingt & un an que cela se passa en moi de la sorte, & je ne comprends pas comment j'ai pû demeurer si long temps en cet état : mais si je m'en souviens bien c'étoit seulement dans la resolution de reprendre l'exercice de l'oraison lors que je serois meilleure. Jamais esperance fut-elle plus mal fondée ? car si lors même que je faisois de saintes lectures qui auroient dû m'ouvrir les yeux pour connoître mes pechez, que je m'occupois à l'oraison, & que je répandois des larmes en la présence de Dieu, j'étois néanmoins si mauvaise : que devois-je attendre autre chose que de me perdre malheureusement quand étant privée de tous ces secours je me trouvois engagée dans de vains divertissemens & dans plusieurs occasions dangereuses sans autre assistance que de ceux qui pouvoient m'aider à me précipiter dans l'abîme ?

Je croi qu'un Religieux de l'Ordre de saint Dominique fort sçavant a beaucoup merité devant Dieu de m'avoir réveillée d'un sommeil si perilleux. Ce bon Pere comme je pense l'avoir déjà dit, me fit communier tous les quinze jours ; & je commençai à revenir à moi, quoi que j'offensasse encore Dieu : mais parce que je n'étois pas hors de la bonne voie, j'y marchois & m'y avançois peu à peu en tombant & en me relevant : car pourveu que l'on ne cesse point d'y marcher, on arrive enfin, quoi que tard, où nous doit conduire cet heureux chemin, dont s'égarer n'est à mon avis autre chose que d'abandonner l'oraison. Dieu veuille s'il lui plaît par sa grace nous préserver d'un tel malheur.

Ce que je viens de dire est si important que je conjure au nom de nôtre Seigneur ceux qui le liront d'y faire une tres-grande attention, & de bien considerer que quelque grandes que soient les faveurs que Dieu fait à une ame dans l'oraison, elle ne doit point cesser de se défier d'elle-même, mais éviter jusques aux moindres occasions de l'offenser, puis qu'autrement elle courroit toujours fortune de tomber ; l'artifice du demon étant

si grand, qu'encore qu'il soit véritable que cette ame est favorisée de Dieu, il tâche à se servir pour la perdre de ces mêmes graces qui devroient contribuer à son salut. Ainsi quelque véritables que soient les desirs & les résolutions de bien faire qu'ont ceux qui ne sont pas encore affermis dans les vertus, ni assez mortifiez & détachez d'eux-mêmes, ils ne sçauroient trop suivre ce conseil pour éviter un tel peril. Un avis si important ne vient que de moi : c'est Dieu lui-même qui le donne : & c'est ce qui me fait desirer que les personnes ignorantes comme je suis, en profitent, parce qu'une ame qui se trouve en cet état, doit continuellement être sur ses gardes, sans sortir d'elle-même pour s'engager dans le combat par une vaine confiance en ses forces : il lui doit suffire de se défendre ; & encore a-t-elle besoin de bonnes armes pour soutenir l'effort des demons, tant elle est incapable de les attaquer, & de les vaincre comme font ceux qui sont arrivez à ce degré de perfection, dont je parlerai dans la suite.

L'artifice du diable est si grand qu'il se sert pour perdre une ame de ce qui devroit le plus lui servir : car lors qu'elle se voit si proche de Dieu qu'elle connoît la difference qui se trouve entre les biens du Ciel & ceux de la terre, & combien elle lui est obligée de l'amour qu'il lui porte, cet ennemi mortel des hommes prend sujet de ce même amour qu'elle a pour Dieu de la faire entrer dans une si grande confiance & une telle certitude de son salut, qu'elle se persuade de ne pouvoir jamais perdre le bonheur qu'elle possède, & pense voir si clairement la récompense que Dieu lui prépare & en connoître tellement le prix, qu'elle mourroit plutôt ce lui semble que de renoncer à une si grande félicité pour des choses aussi basses & aussi méprisables que sont les plaisirs de la terre. Ainsi par cette malheureuse confiance elle perd la défiance qu'elle devroit avoir d'elle-même, & croiant n'avoir plus rien à apprehender parce que son intention est bonne, elle ne se tient plus sur ses gardes, mais s'expose hardiment dans les perils. Ce n'est pas

neanmoins par orgueil qu'elle agit de la sorte : elle sçait qu'elle ne peut rien d'elle-même : c'est par une confiance en Dieu qui n'est pas accompagnée de la discretion qui devoit lui faire considerer que n'étant encore que comme un petit oiseau dont la plume ne fait que commencer à paroître, elle peut bien sortir de son nid, & en fort en effet par l'assistance de Dieu ; mais ne sçauroit encore voler, à cause qu'elle n'est pas affermie dans les vertus qui sont ses ailes, & n'a pas assez d'expérience pour connoître les dangers qu'elle doit craindre ; & le dommage qu'elle peut recevoir de se confier à elle-même.

Ce fut cette dangereuse confiance qui me fut si préjudiciable ; & l'on voit par là quel est le besoin d'avoir un Directeur, & de communiquer avec des personnes spirituelles. Je croi neanmoins que lors que Dieu a fait arriver une ame à ce degré d'oraison il continuë de la favoriser ; & ne permet pas qu'elle se perde si elle ne l'abandonne entierement. Mais s'il arrive qu'elle tombe je la conjure encore au nom de nôtre Seigneur de bien prendre garde à ne se laisser pas tromper par le demon, s'il vouloit sous prétexte d'une fausse humilité lui persuader d'abandonner l'oraison, comme il me le persuada ainsi que j'en ai dit, & que je ne sçauois trop le redire. Confions-nous en Dieu : sa bonté est beaucoup plus grande que nôtre malice, nôtre repentir lui fait oublier nôtre ingratitude ; & au lieu de nous châtier d'avoir abusé de ses graces, elles le portent à nous pardonner, parce qu'il nous considere comme des domestiques qui ont eul'honneur de le servir. Que ceux qui se trouveront en cet état se souviennent de ce qu'il dit sur ce sujet dans l'Evangile, & de la maniere dont il en a usé envers moi qui me suis plutôt lassée de l'offenser qu'il ne s'est lassé de me pardonner. Que s'il ne se lasse donc point de donner, & si la source de ses miséricordes est inépuisable : ne serions-nous pas bien malheureux de nous lasser de recevoir ? Qu'il soit beni à jamais : & que toutes ses creatures lui donnent dans tous les siècles des siècles les loüanges qui lui sont deuës. CHA-

CHAPITRE XX.

De la difference qu'il y a entre l'oraison d'Union & celle de Ravissement, & des merveilleux effets que produit cette dernière.

JE desirerois de pouvoir avec l'assistance de Dieu faire connoître la difference qu'il y a entre l'Union & le Ravissement que l'on nomme autrement l'élevation ou le vol de l'esprit, car ces trois differens noms ne signifient qu'une même chose, & l'on y ajoute aussi celui d'Extase. *

De l'Oraison de Ravissement. Suite.

* Lors que la

Sainte dit que le ravissement surpasse l'Union, elle veut dire que l'ame jouit plus pleinement de Dieu dans le ravissement que dans l'union, parce qu'il s'en rend alors plus absolument le maître. Ce qui est en effet de la sorte, parce que l'usage des puissances tant interieures qu'exterieures se perd dans le ravissement. Et quand elle dit que l'union est le commencement, le milieu, & la fin, elle entend que la pure union est presque toujours d'une même sorte: mais que dans le ravissement il y a des degrez dont les uns sont comme le commencement, d'autres comme le milieu, & d'autres comme la fin: ce qui fait qu'on leur donne divers noms, dont les uns signifient ce qui est le moins parfait, d'autres ce qui est plus parfait, & d'autres ce qui l'est encore davantage, ainsi que la Sainte le déclare ailleurs.

Le ravissement va encore beaucoup au delà de l'union, & produit de beaucoup plus grands effets. On peut dire que l'union est comme le commencement, le milieu, & la fin: mais c'est seulement dans l'interieur; au lieu que le ravissement étant dans un beaucoup plus haut degre d'élevation, il n'opere pas seulement dans l'interieur, mais aussi dans l'exterieur. Que nôtre Seigneur rende, s'il lui plaît, cela intelligible comme le reste, qu'il m'auroit été impossible d'expliquer s'il ne m'eût fait connoître en quelle sorte j'en pouvois donner quelque intelligence.

Cette dernière eau dont j'ai parlé tombe en si grande abondance, que si nous estions capables de la recevoir toute entiere, nous croirions avec sujet avoir au dedans de nous la nuée d'où Dieu en se cachant à nos yeux fait sortir & répand cette admirable pluie qui arrose si heureusement nôtre ame. Quand nous lui rendons grace

d'une si grande faveur & nous efforçons autant qu'il est en nôtre pouvoir de la reconnoître, il rassemble toutes les puissances de nôtre ame de même qu'une nuée se forme des vapeurs de la terre, & la tire ensuite vers le Ciel, où il lui montre les trésors & les richesses infinies de ce Royaume éternel dont il veut la rendre participante. Je ne sçai si cette comparaison est juste : mais je sçai tres-bien que cela se passe de la sorte. L'ame dans ces ravissements semble ne plus animer le corps. Il sent sensiblement que la chaleur naturelle l'abandonne, & devient tout froid : mais avec un plaisir inconcevable.

On peut presque toujours dans l'oraison d'union résister à l'attrait de Dieu quoi qu'avec peine, parce que nous sommes encore dans nôtre pais & dans nôtre terre : mais il n'en est pas de même dans le ravissement : on ne peut presque jamais y résister; & il arrive souvent que sans que nous y pensions & sans aucune autre préparation qui nous y dispose, il vient avec une impetuosité si prompte & si forte, que nous voions & sentons tout d'un coup élever la nuée dans laquelle ce divin Aigle nous cache sous l'ombre de ses ailes. Il nous est impossible de concevoir de quelle sorte cela se passe : car encore que nous y trouvions un grand plaisir, nous sommes naturellement si foibles que nous ne pouvons d'abord n'être point touchés de crainte.

Il faut qu'une ame soit extraordinairement généreuse pour s'abandonner alors sans réserve entre les mains de Dieu & se laisser conduire par lui où il lui plaît, quelque peine qu'elle en ressente. Je me suis quelquefois trouvée en avoir une si grande que je faisois tous mes efforts pour tâcher de résister, principalement lors que je tombois dans ces ravissements en présence de plusieurs personnes, tant j'apprehendois qu'il n'y eût de l'illusion. En cet état qui est comme un combat que l'on entreprendroit contre un tres-puissant Geant, je résistois quelquefois un peu; mais je me trouvois après si lassé & si fatiguée qu'il me sembloit que j'avois le corps tout brisé.

En d'autres temps il m'étoit absolument impossible de m'opposer à un mouvement si violent : je me sentois en lever l'ame & la tête ensuite sans que je pusse l'empêcher, & quelquefois tout mon corps, en sorte qu'il ne touchoit plus à terre. Une chose si extraordinaire & qui ne m'est arrivée que rarement, avint une fois entre autres lors que j'étois à genoux dans le cœur avec toutes les Religieuses & prête à communier. Comme cela me parut surnaturel & qu'il pourroit être extrêmement remarqué, j'usai du pouvoir que me donne la qualité de Prieure, car c'est depuis que je suis en charge, pour leur défendre d'en parler.

Une autre fois durant un sermon qui se faisoit le jour de la fête de nôtre Patron & où il y avoit plusieurs Dames de qualité, commençant à sentir que la même chose m'alloit arriver je me jettai par terre, & nos Sœurs s'approcherent de moi pour me retenir : mais cela ne put empêcher que l'on ne s'en apperceût. Je priai alors beaucoup nôtre Seigneur de ne vouloir plus me favoriser de ces graces qui paroissent à l'exterieur sans pouvoir être cachées, & qui me donnoient tant de peine ; & j'ai ce me semble sujet de croire qu'il lui a plu de m'exaucer ; cela ne m'étant point arrivé depuis ; mais il est vrai qu'il n'y a pas encore long-temps.

Dans la résistance que je faisois pour m'empêcher d'être ainsi élevée de terre, je sentois sous mes pieds quelque chose qui me pouffoit avec tant de violence que je ne scaurois à quoi la comparer, nul autre de tous les mouvemens, qui se passent dans l'esprit, n'ayant rien qui approche d'une telle impetuosité : & ce combat que j'éprouvois en moi-même étoit si grand que j'en avois le corps tout rompu sans pouvoir gagner par ma résistance, à cause qu'il faut que tout cede au pouvoir infini de Dieu.

Quelquefois Dieu se contente de nous faire voir qu'il nous veut accorder cette faveur & qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir : mais encore que nous y résistions par humilité, elle ne laisse pas de produire les mêmes

effets que si nous y avions donné un entier consentement.

Ces effets sont grands. Nous connoissons que telles graces ne sçauroient venir que de lui ; qu'il est maître de nôtre corps aussi bien que de nôtre ame, & que nous ne pouvons rien de nous-mêmes : ce qui imprime dans nôtre esprit une grande humilité. Je confesse néanmoins que cela me donnoit au commencement une étrange crainte, parce que rien n'est plus étonnant que de se voir ainsi élever en l'air : car encore que l'ame tire le corps après elle avec un singulier plaisir quand il ne refuse point, le sentiment ne se perd pas ; au moins cela se passoit de la sorte en moi, puis que je connoissois bien que j'étois élevée de terre. La Majesté de Dieu se montre alors à nous dans un tel éclat qu'il nous épouvante & nous fait concevoir une extrême apprehension d'offenser un Maître si redoutable : mais nous sentons en même temps redoubler nôtre amour pour lui, en voiant que bien que nous ne soions que des vers de terre & que pourriture, celui qu'il nous porte est si grand qu'il ne se contente pas d'élever nôtre ame jusqu'à lui ; mais veut élever aussi nôtre corps, quoi que mortel & composé d'un limon qui étant de soi-même si méprisable, l'est encore beaucoup plus par nos pechez.

Un autre de ces effets est un si merveilleux détachement que je ne sçaurois l'exprimer : tout ce que j'en puis dire est qu'il me paroît en quelque sorte différent des autres auxquels l'esprit seulement a part, parce qu'il semble que dans celui-ci Dieu veut que le corps aussi bien que l'ame se détache tellement de toutes les choses de la terre, que la vie lui devienne ennuieuse, & nous fait ainsi entrer dans une heureuse peine que nous ne sçaurions concevoir de nous-mêmes, ni cesser d'avoir quand Dieu nous la donne.

Je desirerois de faire entendre en quelque sorte combien grande est cette peine, mais je ne croi pas le pouvoir. J'en dirai néanmoins quelque chose après avoir remarqué que je ne l'ai eue qu'ensuite des visions & des

Revelations dont je parlerai, & dans le temps auquel nôtre Seigneur me favorisoit de tant de graces dans l'oraison & m'y faisoit goûter tant de douceurs. Or quoi que je ne laisse pas de goûter encore quelquefois ces mêmes douceurs, je me trouve le plus souvent dans la peine dont je vai parler. Elle est tantôt plus grande, & tantôt moindre : je commencerai par celle qui est la plus grande.

Quelque violens & impetueux que fussent les mouvemens que je ressentois lors que Dieu me vouloit faire entrer dans le ravissement dont je traiterai ci-après, il me paroît n'y avoir pas moins de difference entre eux & cette peine dont j'ai maintenant à parler qu'entre une chose corporelle & une spirituelle ; & je ne croi pas exagerer en usant de cette expression, parce qu'encore qu'il semble que le corps participe à ce que l'ame souffre dans ces mouvemens, ce n'est pas avec un aussi extrême abandon que celui que l'on éprouve dans cette peine dont il s'agit & à laquelle, comme je l'ai dit, nous ne pouvons rien contribuer. L'ame s'y voit souvent en un moment & lors qu'elle y pense le moins dans un transport, dont elle ignore la cause, qui l'agite d'une telle sorte qu'elle se sent élevée au dessus d'elle-même & de toutes les choses créées, parce que Dieu l'en separe d'une maniere si extraordinaire, que quelques efforts qu'elle fit, elle ne pourroit trouver sur la terre une seule creature qui lui tint compagnie : & quand même elle le pourroit, elle ne le voudroit pas, mais souhaiteroit plutôt de mourir dans cette heureuse solitude. On lui parleroit alors inutilement : il lui seroit impossible de répondre, tant son esprit est inseparablement attaché à ce seul objet qui l'occupe toute entiere, & tant elle est incapable de pouvoir pour peu que ce soit disposer d'elle-même. Quoi qu'il lui semble en cet état que Dieu soit tres-éloigné, il lui fait voir quelquefois quelle est sa grandeur infinie d'une maniere si admirable qu'à grande peine pourrois-je l'exprimer par mes paroles, puis que cela va tellement au delà de l'imagination

qu'il faut l'avoir éprouvé pour être capable de le concevoir & le croire. Mais cette communication merveilleuse dont Dieu favorise l'ame, n'est pas tant pour la consoler, que pour lui faire connoître le sujet qu'elle a de s'affliger de ne jouir pas continuellement du bonheur de sa présence, lui qui étant le souverain bien est l'unique Source de tous les biens.

Cette même communication de l'ame avec Dieu augmente encore de telle sorte son desir d'être toujours unie à lui, qu'elle se trouve hors de sa présence dans une solitude qui lui est si insupportable qu'elle lui fait dire ce que disoit David ce grand Roi & ce grand Prophete lors qu'il se trouvoit dans une solitude encore plus grande, parce que Dieu la lui rendoit plus sensible à cause qu'il étoit plus saint : *Vigilavi & factus sum sicut passer solitarius in tecto* : Je passe la nuit en veillant ; & je me trouve comme un passereau qui est tout seul sur le toit d'une maison. Ce verset me vient dans l'esprit, parce qu'il me semble que j'en éprouve la verité en moi-même : & ce m'est une consolation de voir que d'autres ont senti comme je fais la peine de se trouver dans une solitude si extrême que les plus grands Saints la sentent encore davantage que les autres. Il me semble que l'on peut dire que l'ame en cet état n'est pas seulement élevée au dessus de toutes choses créées ; mais qu'elle l'est au dessus d'elle-même.

D'autres fois je me trouvois dans un tel delaissement que je m'interrogeois moi-même & demandois à mon ame où étoit son Dieu ? Sur quoi il faut remarquer que je n'entendois point ce verset du Pseaume quand il me vint dans l'esprit, & qu'après qu'on me l'eut expliqué j'eus une grande consolation de voir que notre Seigneur me l'avoit comme mis devant les yeux lors que j'y pensois le moins.

Je me souvenois d'autres fois de ce que disoit saint Paul : Qu'il étoit crucifié au monde : non que je croie être de la sorte, ne voyant que trop que je ne le suis pas ; mais il me semble que dans l'occasion dont je viens de
parler

parler on peut dire que l'ame est comme crucifiée & suspendue entre le Ciel & la terre: car elle n'est pas dans le Ciel, ni n'en recoit point de consolation; & elle ne tient plus à la terre, ni ne voudroit pas en recevoir du secours: ainsi elle souffre sans pouvoir de quelque côté qu'elle se tourne, trouver du soulagement. Ce qui lui vient alors du Ciel est une si grande connoissance de Dieu qu'elle se perd dans la veüe de son infinie grandeur; & cette connoissance accroît sa peine au lieu de la diminuer, parce qu'elle augmente encore son desir de le posséder. Cette peine est quelquefois si violente qu'elle lui fait perdre le sentiment; mais cela dure peu: c'est une espee d'agonie, excepté que le contentement dont cette souffrance est accompagnée, est si grand que je ne je sçai à quoi le comparer: c'est un martire délicieux dans lequel l'ame a un tel dégoût de tout ce qu'il y a dans le monde de plus agreable, qu'elle n'en sçauroit souffrir la veüe quand il s'offre à sa pensée: elle connoit bien qu'elle n'aime & ne cherche que Dieu seul; mais elle ne le considere & ne l'aime qu'en general sans examiner ni sans sçavoir ce qu'elle aime particulièrement en lui, à cause que son imagination ne lui représente rien, & que durant la plus grande partie du temps que cela dure, toutes ses puissances demeurent à mon avis sans action, parce qu'ainsi que dans l'union & dans le ravissement la joie les suspend, la peine fait ici le même effet.

O mon Dieu, qui pourra faire bien entendre ceci à vôtre Reverence, afin que vous puissiez ensuite me faire mieux comprendre à moi-même ce que ce peut être: car c'est l'état où je me trouve toujours maintenant. Lors que mon ame est libre, j'entre d'ordinaire dans des peines que l'on souffre aux approches de la mort & les apprehende, parce que je sçai qu'elles ne finiront pas ma vie: je souhaiterois néanmoins qu'elles durassent autant qu'elle, quoi qu'elles soient si excessives que me m'en sens accablée. Elles me reduisent en tel état que celles de mes sœurs qui viennent à moi & qui

commencent à s'accoutûmer de me voir ainsi, disent qu'elles me trouvent sans pouls : les jointures de mes os se relâchent : mes mains sont si roides que je ne les sçau-rois joindre ; & la douleur que je sens dans les arteres & dans tout le reste du corps, est si violente qu'elle continuë jusqu'au lendemain, & qu'il semble que toutes les parties de mon corps n'aient plus de liaison les unes avec les autres. Il me vient quelquefois dans l'esprit que si cela continuë de la sorte, Dieu me fera la grace de finir ma vie par un tel tourment, puis qu'il me paroît assez violent pour produire cet effet si je n'étois point indigne de recevoir une si grande faveur. Tous mes desirs ne tendent alors qu'à la mort : je ne pense point au purgatoire : je ne pense point à mes pechez, quoi qu'ils soient si grands qu'ils m'aient fait meriter l'enfer : cet ardent desir de voir Dieu efface de ma memoire tout le reste, & cette extrême solitude, dont j'ai parlé, me paroît beaucoup plus agreable que toutes les compagnies du monde. Si j'étois capable de recevoir quelque consolation ce seroit de traiter avec des personnes qui eussent éprouvé le même tourment, & de voir que l'on a peine d'ajouter foi à ce qu'ils en disent.

Mais voici encore un autre torment. Cette peine s'augmente quelquefois de telle sorte que l'ame ne voudroit plus ainsi qu'auparavant se trouver dans une si grande solitude, ni avoir pour compagnie que quelqu'un à qui elle pût se plaindre de ce qu'elle souffre. C'est comme une personne qui aiant la corde au cou & étant prête d'être étranglée s'efforce de respirer : & ce desir d'avoir compagnie ne procede à mon avis que de l'extremité où l'on se trouve, à cause que cette peine est si grande que nulle autre ne la surpasse : elle va jusques à nous mettre en danger de perdre la vie ainsi que je l'ai éprouvé quelquefois, parce que d'une part le corps & l'ame qui ne veulent point se séparer, cherchent des remedes pour conserver la vie & se soulager en se plaignant de ce qu'ils endurent : & que d'un autre côté la partie superieure de l'ame voudroit bien ne point sortir de cette peine.

Je ne sçai, mon Pere, si je m'égare, ou si je m'explique bien; mais il me semble que cela se passe de la sorte. Considérez donc je vous prie, quel repos je puis avoir en cette vie, puis que celui que j'éprouvois dans l'oraison & la solitude à cause des consolations que Dieu m'y donnoit, se trouve maintenant presque toujours changé au tourment dont je viens de vous parler. Mais ce tourment est si agreable, & l'ame en connoît tellement le prix, qu'elle le prefere à toutes les consolations dont elle jouïssoit auparavant: elle se trouve plus assurée en cet état, à cause que c'est marcher dans un chemin de croix, & la satisfaction qu'elle y reçoit, me paroît être de beaucoup plus preferable aux autres, parce que le corps n'y a point de part: il en a seulement à sa peine; & elle seule jouït du contentement que donne cette souffrance. Je ne comprends pas comment cela se peut faire; je sçai seulement qu'il est ainsi, & que je ne changerois pas cette faveur, qui étant surnaturelle, ne peut proceder que de Dieu, contre aucune de celles dont il me reste à parler.

Il faut remarquer que ces mouvemens si impetueux ne me sont arrivez qu'après les graces que j'ai déjà dit qu'il avoit plû à nôtre Seigneur de me faire, celles dont je parlerai dans la suite, & l'état dans lequel il me tient maintenant.

Comme je n'ai jamais reçu aucune de ces faveurs qui ne m'ait donné de la crainte jusques à ce que Dieu m'eût fait connoître qu'elles venoient de lui, je me trouvai étonnée dans le commencement de ces transports si violens, mais sa divine Majesté me rassura en me disant: *Que je n'apprehendasse point & que j'estimasse plus cette grace que toutes les autres qu'il m'avoit faites, parce que dans cette peine l'ame se purifie des taches & des pechez qu'elle seroit obligée d'expiër dans le purgatoire, de même que l'or se purifie dans la fournaise pour devenir plus digne d'être enrichi des pierres précieuses que l'on y veut enchasser.* Ces paroles me confirmèrent entierement dans la creance que j'avois déjà
que

que cette faveur étoit fort grande, & mon confesseur me dit que j'avois raison. Il est vrai que quelque sujet que la connoissance de mes imperfections & de mes pechez me donnât de craindre, je n'avois jamais pû douter que ces mouvemens si extraordinaires ne vinssent de Dieu, & mon apprehension ne procedoit que de ce que je me trouvois indigne d'une grace si excessive. Que beni soiez-vous à jamais, Seigneur, de m'avoir été si bon & si liberal.

Je suis sortie de mon sujet : car j'avois commencé à traiter des ravisssemens, & ce dont je viens de parler & qui produit les effets que j'ai dit, est plus qu'un ravissement.

Je reviens donc à ces ravisssemens moins extraordinaires. Il me sembloit souvent lors qu'ils m'arrivoient que mon corps ne pesoit plus rien : & quelquefois je le sentoits si leger que mes pieds ne me paroissoient plus toucher à terre.

Durant cette extase le corps est comme mort sans pouvoir le plus souvent agir en aucune sorte ; & elle le laisse en l'état où elle le trouve. Ainsi s'il étoit assis, il demeure assis : si les mains étoient ouvertes, elles demeurent ouvertes, & si elles étoient fermées, elles demeurent fermées. On ne perd pas d'ordinaire le sentiment, comme il m'est arrivé de le perdre entierement mais rarement & durant fort peu de temps : il se trouble seulement ; & bien qu'on ne puisse agir dans l'exterieur, on ne laisse pas d'entendre : c'est comme si l'on nous parloit de loin, si ce n'est quand on se trouve dans l'état le plus élevé, c'est à dire lors que les puissances sont hors d'état de pouvoir agir tant elles sont unies à Dieu : car il me semble qu'alors on ne voit, on n'entend, & on ne sent rien. Cette transformation de l'ame en Dieu qui prive les puissances de toutes leurs fonctions dure peu, & les rend incapables de rien comprendre à ce qui se passe, ainsi que je l'ai éprouvé & l'ai dit, soit que nous ne puissions en cette vie y rien comprendre, ou que Dieu ne le veuille pas.

Que si vous me demandez, mon Pere, comment il arrive donc que ce ravissement continuë quelquefois durant plusieurs heures, je répons que ce que j'en éprouve souvent en moi est, que comme je l'ai dit en traitant de l'oraison précédente, on en jouit par intervalles, & l'ame s'abîme souvent en Dieu, ou pour mieux dire Dieu l'abîme en lui : & lorsqu'il l'a renfermée ainsi dans lui-même la volonté est la seule de ses puissances dont elle conserve l'usage. Quant au mouvement de ses deux autres puissances la memoire & l'entendement, il me paroît qu'il est semblable à celui de l'aiguille d'un quadrans au soleil ; qui ne s'arrête jamais. Ce divin Soleil de justice les fait néanmoins quelquefois un peu arrêter : mais comme l'impetuosité, avec laquelle il a élevé l'esprit à un si haut degré d'union avec lui est si grande, encore que ces deux puissances recommencent à se mouvoir & à s'agiter, la volonté qui continuë d'être abîmée en Dieu demeure la maîtresse des effets qu'elles produisent dans le corps. Ainsi elles s'efforcent inutilement de la divertir de l'heureuse application dont elle est toute occupée, & l'operation des sens se trouve aussi alors suspendue, parce qu'il plaît à nôtre Seigneur de conserver la volonté dans le calme sans que rien puisse troubler sa tranquillité. Quand l'ame se trouve en cet état on a d'ordinaire les yeux fermez, quoi qu'on ne voulût pas les fermer : & s'il arrive quelquefois qu'ils s'ouvrent, ils ne discernent & ne remarquent rien de ce qu'ils voient.

Le corps est alors entierement incapable d'agir : & après même que ces trois puissances l'entendement, la memoire, & la volonté sont réunies, il ne le peut que foiblement. Que celui à qui Dieu fait une si grande faveur ne s'étonne donc point de se trouver durant plusieurs heures dans cette impuissance, & de voir que quelquefois sa memoire & son entendement soient ainsi errans & vagabons. Il est vrai que pour l'ordinaire ces deux puissances s'occupent à louer Dieu, ou à tâcher de comprendre ce qu'elles sentent se passer en elles ; mais elles

elles font comme un homme qui après avoir long-temps dormi & long-temps songé n'est encore qu'à demi réveillé. Je m'arreste beaucoup sur ceci, parce que je sçai qu'il y a quelques personnes, & même dans cette maison, que nôtre Seigneur favorise de semblables graces, & que si ceux qui les conduisent n'en ont pas fait l'expérience, il leur semblera, principalement s'ils ne sont pas sçavans, que dans ces ravissmens ces personnes sont comme mortes. C'est une chose digne de compassion comme je le dirai dans la suite, que ce que ces personnes souffrent lors que leurs confesseurs ne comprennent rien à ce qui se passe en elles. Peut-être ne sçai je ce que je dis : mais vous verrez, mon Pere, si je rencontre bien en quelque chose, puis que nôtre Seigneur vous en a donné l'intelligence par vôtre propre expérience, quoi que ce ne soit pas depuis si long-temps que vous l'aiez possible autant remarqué que moi.

Je dis donc que le corps demeure si foible à cause que l'ame le tire après elle, que quelques efforts que j'aie souvent faits pour tâcher à le mouvoir je n'ai sceu en venir à bout ; & les effets de ce ravissement sont si admirables qu'il arrive souvent que celui qui avant que d'y entrer étoit malade & travaillé de grandes douleurs, en sort plein de santé & de vigueur, parce que Dieu pour recompenser le corps de ce qu'il s'est soumis à l'ame veut qu'il participe à son bonheur. Que si le ravissement a été grand, les puissances se trouvent durant un jour ou deux, & même durant trois jours après qu'il est passé, tellement abîmées en Dieu & comme enivrées de la joie de le posséder, qu'elles semblent être hors d'elles-mêmes,

La seule peine que l'ame ressent alors est de se trouver engagée à vivre encore dans le monde : elle est comme un oiseau, qui après avoir jetté ses premières plumes se trouve avoir les ailes assez fortes pour s'élever vers le Ciel : elle est comme un vaillant Capitaine qui ne se contente pas de déplier l'étendart de la croix de JESUS-CHRIST ; mais qui après s'être signalé par son courage

courage & par sa fidelité pour son service le plante sur une haute tour, d'où victorieux, triomphant & n'ayant plus rien à craindre, il voit sous ses pieds ceux qui sont encore engagez dans les perils où il souhaiteroit de s'exposer de nouveau pour la gloire de son divin Maître.

On voit clairement d'un état si élevé quel est le neant des choses du monde : on n'a & l'on ne veut plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu ; & on la remet entre ses mains pour en disposer absolument. Cet heureux jardinier devenu Capitaine & Gouverneur d'une place si importante n'a plus d'autre volonté que celle de son Seigneur & de son Roi. A grande peine voudroit-il pouvoir disposer de lui-même, qu'il ne voudroit pas seulement disposer du moindre des puits de ce jardin spirituel qu'il lui a commandé de cultiver : il laisse à ce grand Prince de départir à qui il lui plaît les fruits qu'il produit : il ne veut plus rien avoir de propre ; & son seul desir est de continuer à travailler pour sa gloire, & se rendre conforme à sa volonté.

C'est ainsi que cela se passe, & ce sont là les effets que ces ravissmens produisent dans l'ame, s'ils sont veritables. Que s'ils ne les produisoient pas, & que l'ame n'en tire pas ces avantages, non seulement je douterois qu'ils vinssent de Dieu ; mais je craindrois fort que ce ne fussent plutôt de ces transports de fureur dont S. Vincent parle.

Je sçai par experience que dans les ravissmens dont Dieu est l'auteur, quoi qu'ils ne durent qu'une heure & moins encore, l'ame se trouve tellement élevée, libre, & comme maitresse de tout ce qu'il y a dans le monde, qu'elle ne se connoît plus elle-même, ni ne sçait d'où lui vient un si grand bonheur : tout ce qu'elle en peut comprendre est qu'elle n'y a point de part, & qu'elle connoît clairement les extrêmes avantages qu'elle tire de ces heureux ravissmens. Comme il faut l'avoir éprouvé pour être persuadé d'une chose si merveilleuse, on a peine d'ajouter foi aux changemens que l'on re-
marque

marque dans les perſonnes que Dieu favorife de ces grâces ſi extraordinaires. Au lieu qu'elles étoient auparavant lâches & foibles, on les voit devenir en un moment ſi ferventes & ſi courageuſes, que ne ſe contentant pas d'être à Dieu d'une manière ordinaire, il n'y a rien de ſi difficile qu'elles ne ſoient prêtes d'entreprendre pour ſon ſervice. Ceux qui voient un ſi ſoudain changement ſ'imaginent que c'eſt une tentation & une folie : mais ils ne ſ'en étonneroient pas & changeroient bientôt de ſentiment, ſ'ils ſçavoient que ce n'eſt pas d'elles-mêmes que ces ames tirent leur force, & que c'eſt Dieu ſeul qui la leur donne après qu'elles l'ont rendu le Maître de leur volonté.

Je croi que lors qu'une ame eſt arrivée à un ſi haut degré de bonheur elle ne parle ni ne fait plus rien par elle-même ; mais n'agit que par les mouvemens de ce ſouverain Monarque à qui elle ſe trouve ſi heureuſement aſſujettie. O mon Dieu, que l'on voit clairement par là le ſujet qu'avoit David & que nous avons tous avec lui, de vous demander ces ailes de colombe qu'il vous prioit de lui donner dans l'un des verſets de ſes Pſeaumes : car qu'eſt-ce autre choſe ce que je viens de dire ſinon un vol de l'eſprit pour s'élever au deſſus de toutes les creatures & de ſoi-même ; mais un vol tranquille, un vol agreable, un vol ſans bruit ?

Quel empire eſt comparable à celui d'une ame que Dieu a miſe en état de voir ainſi au deſſous d'elle toutes les choſes du monde ſans être attachée à aucune par affection ? quelle confuſion n'a-t-elle point de les avoir autrefois eſtimées ? quel étonnement ne lui donne point le ſouvenir de l'aveuglement où elle étoit ? & qui pourroit exprimer combien grande eſt ſa compaſſion de ceux qu'elle voit être encore dans la même erreur, principalement ſi ce ſont des perſonnes d'oraifon & que Dieu favorife de ſes grâces ? Elle voudroit élever ſa voix, & quelquefois elle l'éleve en effet pour leur faire connoître leur égarement, & attire ainſi ſur elle mille & mille perſecutions. On l'accuſe de n'être guere humble

ble de se mêler ainsi d'instruire ceux de qui elle doit apprendre, & particulièrement si c'est une femme: ainsi on la condamne, & avec raison, parce que l'on ne sçait pas quelle est l'impetuosité du mouvement qui la contraint d'agir de la sorte sans pouvoir y résister, & ne pas tâcher à détromper ceux qu'elle aime afin de les délivrer de la servitude où elle s'est veüe engagée comme eux durant si long-temps.

Cette ame a peine alors à comprendre comment elle a pû faire cas de ce que l'on nomme le point d'honneur: elle admire que par une erreur qui n'est pas moins grande que generale, on donne ce nom à des choses si méprisables: elle voit clairement que le véritable honneur consiste à n'estimer que ce qui merite de l'être, à ne considérer que comme un neant, & moins encore qu'un neant tout ce qui prend fin & n'est pas agreable à Dieu; & elle ne peut sans se moquer d'elle-même, se souvenir du temps auquel elle faisoit cas des richesses & en desiroit. Je n'ai jamais eu graces à Dieu sujet de me confesser du dernier de ces défauts: mais je ne suis que trop coupable d'être tombée dans l'autre les aiant trop estimées. Que si l'on pouvoit par le moien de ces richesses perissables acheter le bonheur qu'il plaît maintenant à Dieu de me donner, je les prierois extrêmement; mais je voi au contraire qu'un bien si souhaitable ne s'obtient qu'en renonçant à l'amour du bien.

Car qu'est-ce que l'on acquiert par le moien de ces richesses que l'on recherche avec tant de passion? est-ce une chose de grande valeur? est-ce une chose durable? est-ce une chose qui merite d'être si ardemment souhaitée? N'est-ce pas au contraire acheter tres-cher de malheureux plaisirs, de fausses joies, & souvent même l'enfer, pour y brûler dans un feu qui ne s'éteindra jamais? Que de desordres seroient donc bannis du monde: que d'embarras on éviteroit; & combien grande seroit l'amitié qui nous uniroit les uns avec les autres si chacun s'accordoit à ne considérer l'or & l'argent que comme une terre infructueuse, & si ce miserable intérêt
de

de bien & d'honneur ne remplissoit plus comme il fait tout de confusion & de trouble ? Je fui persuadée que ce seroit un remede à toutes sortes de maux.

Ainsi quand l'ame est en l'état, dont j'ai parlé, elle connoît la grandeur de l'aveuglement qui nous porte à mettre nôtre satisfaction en des plaisirs qui ne produisent, même dès cette vie, que des inquietudes, des peines, & des douleurs : car elle ne voit pas seulement les fautes importantes qu'elle commet ; elle discerne jusques à ses moindres défauts, fussent-ils plus imperceptibles que les toiles des araignées & que la poussiere, parce que rien ne se peut dérober à la lumiere de ce divin Soleil qui l'éclaire & l'illumine de telle sorte, que quelque soin qu'elle prenne de se purifier elle se trouve toute pleine d'imperfections & de taches : de même qu'une eau qui sembloit être fort claire avant que le soleil eût paru, se voit meslée d'infinies impuretez comme d'autant d'atômes aussi-tôt qu'il a penetré de ses raions le vase de cristal qui la renferme. Cette comparaison me semble juste, étant certain qu'avant que l'ame fût dans le ravissement & dans l'extase, elle croioit travailler de tout son pouvoir à ne point offenser Dieu : mais le soleil de justice ne lui fait pas plutôt ouvrir les yeux qu'elle se trouve si defectueuse qu'elle voudroit les fermer, ainsi qu'un jeune aiglon qui n'auroit pas encore la veuë assez forte pour regarder fixement le soleil ; & elle en voit néanmoins assez pour connoître qu'elle n'est qu'imperfection & que misere. Alors elle se souvient de cette parole de l'Ecriture : *Qui peut, Seigneur, passer pour juste devant vos yeux ?* elle ne scauroit regarder cet être eternal sans se trouver éblouie de sa lumiere, ni se considerer elle-même sans se voir toute couverte de fange. Ainsi de quelque côté que cette ame se tourne elle demeure aveuglée & si épouvantée des merveilles qu'elle voit & de la grandeur infinie de Dieu, qu'elle tombe dans la défaillance. C'est alors qu'elle entre dans une veritable humilité & ne fait point de scrupule de dire du bien d'elle-même, ni de

souffrir que l'on en dise, parce qu'elle sçait que c'est au Seigneur du jardin d'en distribuer les fruits à qui bon lui semble comme appartenant à lui seul; & qu'ainsi n'y aiant aucune part & ne s'en pouvant rien attribuer, si elle dit quelque chose d'elle-même à son avantage, ce n'est que pour être referée à lui & pour sa gloire. Car comment pourroit-elle l'ignorer, puis qu'elle voit manifestement que quelque résistance qu'elle y voulût faire il ne seroit pas en son pouvoir de ne point fermer les yeux à toutes les choses de la terre, & de ne les pas ouvrir à la lumière de la verité?

CHAPITRE XXI.

La Sainte continuë & acheve de traiter dans ce chapitre de la quatrième maniere d'oraison qui est le ravissement, & des effets qu'elle produit dans les ames.

POUR achever ce que j'avois commencé de traiter dans le chapitre precedent je dis, que lors qu'en cette quatrième maniere d'oraison l'ame est dans le ravissement, elle n'a plus besoin de donner son consentement à ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner d'elle, parce qu'elle l'a déjà donné; qu'elle s'est dépouillée de sa volonté pour l'en rendre maître, & sçait que rien ne se pouvant cacher à sa connoissance, elle ne sçauroit le tromper. Ce n'est pas comme ici-bas où tout étant plein d'artifice, lors que l'on croit avoir gagné l'amitié d'une personne qui nous en donne des apparences, on trouve que ce n'étoit que dissimulation: & quel moien de vivre parmi tant de déguisemens & de tromperies si ordinaires dans le monde, principalement lors que l'interest s'y rencontre? Qu'heureuse est une ame à qui Dieu fait connoître la verité! & combien seroit-il plus avantageux aux Rois de posséder ce bonheur que de commander à tant de Provinces? Quel ordre ne regneroit point dans leurs états, & quels maux n'empêcheroient-ils pas d'arriver lors qu'ils n'apprehenderoient point de perdre pour l'amour de Dieu, s'il en étoit besoin, l'honneur

neur & la vie ? & combien font-ils plus obligez que leurs sujets de preferer sa gloire à la leur propre, puis qu'ils doivent leur servir d'exemple ? Le desir d'augmenter la foi & de retirer les heretiques de leur erreur ne devoit il pas leur faire hazarder mille Roiaumes s'ils les avoient, pour acquerir des couronnes immortelles, puis qu'il y a tant de difference entre les Roiaumes temporels & perissables, & ce Roiaume eternel auquel ils doivent aspirer, que pour peu qu'une ame ait goûté de cette eau celeste il ne lui reste que du dégoût pour toutes les choses créées ? Et que fera-ce donc lors qu'elle se trouvera dans le Ciel entierement plongée dans cette mer que l'on peut nommer un ocean de felicité & de gloire ?

Seigneur mon Dieu, quand vous m'aurez élevée dans une condition qui me donneroit droit de publier de si grandes veritez, on ne me croiroit non plus que plusieurs autres qui sont plus capables que moi d'en faire connoitre l'extreme importance : mais je me satisferois au moins moi-même : & il me semble que je donnois de bon cœur ma vie pour un tel sujet. Je n'oserois néanmoins répondre de moi, tant ma foiblesse & ma misere donnent peu de lieu de se fier à mes paroles, quoi que le mouvement qui me pousse à desirer de faire entendre cela à ceux qui gouvernent, soit si violent qu'il me dévore & me consume. Tout ce que je puis faire, mon Dieu, est d'avoir recours à vous pour vous prier de remedier à tant de maux. Vous sçavez, Seigneur, que je consentirois avec joie d'être privée de toutes les graces que vous m'avez faites, pourveu que vous me missiez en état de ne vous plus offenser, & de pouvoir inspirer ce sentiment aux Rois & aux Princes, parce que s'ils l'avoient il leur seroit impossible de consentir à tant de maux qui se commettent sous leur autorité, & de ne pas faire de tres-grands biens. Ouvrez leurs yeux, Seigneur, afin qu'ils connoissent quels sont leurs devoirs, & qu'il n'y a rien qu'ils ne soient obligez de faire pour répondre aux faveurs dont ils vous sont redevables, & qui sont si grandes

grandes que vous ne les élevez pas seulement sur la terre au dessus du reste des hommes, mais que j'ai entendu dire que lors qu'ils passent de ce monde à un autre vous en donnez des marques par des signes qui paroissent dans le Ciel : ce qui me feroit souhaiter, mon Sauveur, que de même que si cela est véritable, il y auroit quelque rapport en ce qui se passe en leur mort, & ce qui se passera en la vôtre, ils s'efforçassent d'imiter la sainteté de vôtre vie.

Mais ne me trouvez-vous point trop hardie, mon Pere, d'oser parler de la sorte ? Si cela est, déchirez s'il vous plaît ce papier aussi-tôt que vous l'aurez leu ; & excusez la passion avec laquelle je desirerois de pouvoir contribuer quelque chose au salut de ces personnes sacrées qui sont les images de Dieu & pour qui je le prie sans cesse, puis que cette passion est si grande que si je pouvois leur parler de vive voix & que je creusse qu'ils ajouteroient foi à mes paroles; je leur parlerois avec encore plus de hardiesse que je ne vous écris ceci. Je souhaiterois même souvent de donner ma vie pour pouvoir en quelque sorte leur être utile, & je croirois beaucoup gagner en la perdant pour un tel sujet. Car quel moien de vivre dans un aussi grand aveuglement & d'aussi grandes tenebres, que sont celles, qui couvrent aujourd'hui toute la face de la terre ?

Lors qu'une ame est arrivée à l'état que j'ai dit elle n'a pas seulement des desirs ; mais Dieu lui donne la force de passer jusques aux effets : elle ne rencontre aucune occasion de le servir qu'elle ne s'y porte avec une ardeur extrême, & croit néanmoins ne rien faire, parce qu'elle voit clairement qu'excepté de plaire à Dieu, tout le reste n'est qu'un neant ; mais ma douleur en cela est que ces occasions de travailler pour le servir, ne s'offrent point aux personnes qui lui sont aussi inutiles que je suis. *Faites-moi la grace, Seigneur, de pouvoir un jour vous paier au moins quelque obole sur d'aussi grandes sommes que sont celles que je vois dois, & ordonnez de tout le reste comme il vous plaira, pourveu que je puisse*

puisse vous rendre quelque service. D'autres femmes vous ont témoigné leur amour par des actions heroïques, & vous ne m'emploiez point, parce que vous voyez que tout ce que je fais ne consiste qu'en des paroles & en des desirs; & je ne puis pas seulement me bien expliquer, à cause que peut-être j'en abuserois. JESUS mon Sauveur qui êtes le souverain bien, ne tardez pas davantage s'il vous plaît à fortifier mon ame, afin de la rendre capable de faire quelque chose pour vôtre service: car quel moien de souffrir plus long-temps de vous tant devoir sans vous rien paier? ne permettez pas que je me presente toujours ainsi devant vous avec les mains vuides. Je desire quoi qu'il m'en coûte de vous satisfaire, & je sçai qu'il n'y a point de bonnes œuvres que vous laissiez sans recompense. Je vous ai donné ma vie, mon bonheur, & ma volonté: disposez donc de moi selon la vôtre puis que je suis à vous absolument & sans reserve. Je sçai, Seigneur, que je ne puis rien de moi-même: mais pourveu qu'après m'avoir fait la grace de m'attirer à vous & de me donner la connoissance de la verité vous ne vous éloigniez point de moi, rien ne me sera impossible: au lieu que pour peu que vous m'abandonniez je me trouverai comme j'étois, c'est à dire dans le chemin de l'enfer.

Quelle douleur égale celle d'une ame qui après avoir éprouvé un si grand bonheur que celui qui se rencontre dans les graces que vous m'avez faites, se voit rengagée à traiter avec le monde, à paroître encore sur le theatre de la vie humaine, qui n'est que desordre & déreglement, & à employer du temps à dormir & à manger pour satisfaire aux besoins du corps? tout la lasse: tout l'ennuie; & elle ne peut s'affranchir de ces peines à cause des chaînes, qu'il y retiennent. C'est alors qu'elle ressent encore davantage le poids de la captivité qui l'attache avec le corps, & la misere de cette vie: elle connoît avec combien de raison S. Paul demandoit à Dieu de l'en délivrer: elle élève sa voix avec lui comme je l'ai dit ailleurs, pour le prier de la mettre en liberté; &

ses paroles sont souvent accompagnées de mouvemens si violens qu'il semble qu'elle veuille sortir de la prison de son corps pour aller chercher cette heureuse liberté qu'elle ne peut trouver étant avec lui : elle se considère comme un esclave dans une terre étrangere ; & ce qui l'afflige encore davantage est de ne rencontrer presque personne qui soit pressé du même desir qu'elle de sortir de cette captivité ; tous au contraire, si on en excepte un tres-petit nombre, souhaitant de vivre.

Que si nous étions détachés de tout & ne missions point nôtre contentement dans les choses de la terre, combien le déplaisir de ne pas jouir de la présence de Dieu diminueroit-il dans nôtre esprit l'apprehension de la mort par le desir de jouir dans un autre monde de la véritable vie ? Lors que je pense qu'ayant si peu de charité & étant si incertaine de mon bonheur à venir parce que mes œuvres m'en rendent indigne, la connoissance que Dieu m'a donnée de ses veritez me fait souffrir avec tant de peine de me voir encore dans cet exil ; quel a dû être le sentiment des Saints ? quel a été celui de S. Paul, de la Magdeleine, & des autres qui brûloient comme eux d'un si violent amour de Dieu que l'on peut dire qu'ils souffroient un continuel martyre ? Il me semble que rien ne peut en cela me soulager que de traiter avec des personnes qui aient le cœur plein de ces desirs : j'entens de desirs accompagnez d'actions, parce que quelques-uns se persuadent aisément & déclarent qu'ils sont détachés de tout comme ils le devroient être en effet, puis que leur profession & le long-temps qu'il y a que quelques-uns d'eux commencent à marcher dans le chemin de la perfection les y obligent. Mais une ame éclairée de la lumière de Dieu connoît aisément par le peu d'avancement des uns dans la vertu, & le grand progrès qu'y font les autres, la difference qu'il y a entre de simples paroles, ou des paroles, dont les actions confirment la verité.

J'ai fait voir quels sont les effets que produisent les ravissemens qui viennent de l'esprit de Dieu, & je dois

ajouter qu'il s'y rencontre du plus & du moins : car au commencement ces effets ne sont pas si grands & on ne sçauroit s'en assurer à cause qu'ils ne sont pas confirmés par les œuvres; mais on croit en vertu à mesure que l'on travaille à corriger jusques à ses moindres imperfections que j'ai dit se pouvoir comparer à des toiles d'araignées, ce qui demande un peu de temps : & plus l'amour & l'humilité croissent dans l'ame, plus l'odeur des vertus, qui sont ses fleurs, se fait sentir à ceux qui les pratiquent & aux autres. Il est vrai néanmoins que Dieu opere quelquefois de telle sorte dans ces ravissements, que l'ame peut sans un grand travail acquérir la perfection. Il faut l'avoir éprouvé pour croire de quelle manière il y agit sans qu'elle puisse ce me semble y rien contribuer de sa part, ce qui n'empêche pas qu'avec son assistance & avec l'aide des écrits qui traitent de l'oraison, elle n'arrive aussi à un grand détachement; mais ce n'est qu'en plusieurs années & avec beaucoup de travail; au lieu qu'ici c'est en peu de temps & sans que nous y contribuions rien, parce qu'il plaît à nôtre Seigneur d'élever tout d'un coup de telle sorte l'ame au dessus de la terre & l'en rendre la maîtresse, qu'elle la voit sous ses pieds, quoi que cette ame ne s'en soit pas rendue plus digne que j'avois fait : ce qui est le plus que l'on puisse dire, puis que l'on ne sçauroit moins y contribuer que j'y avois contribué. Que si l'on m'en demande la raison je n'en sçai point d'autre sinon, que c'est la volonté de ce Souverain Monarque qui fait tout ce qui lui plaît, & qu'ainsi encore que cette ame ne soit pas disposée par elle-même à recevoir une si grande faveur, il l'y dispose & la lui accorde. Ce n'est donc pas toujours à cause qu'on l'a mérité par le soin que l'on a pris de bien cultiver ce jardin spirituel que Dieu fait de si grandes graces, quoi qu'il soit certain qu'il ne manque jamais de récompenser tres-liberalement ceux, qui y travaillent avec grand soin, & qui tâchent de se détacher de l'affection de toutes les creatures : mais c'est parce qu'il veut quelquefois faire connoître la grandeur infinie de son

son pouvoir en répandant avec tant d'abondance ses faveurs sur la terre de nôtre cœur, qu'au lieu qu'elle étoit auparavant si ingrate, elle devienne si fertile en bonnes œuvres qu'il semble que l'on soit désormais incapable de retomber dans les offenses que l'on commettoit contre lui.

Lors qu'une ame est en cet état elle connoît si clairement la vérité & conçoit tant d'amour pour elle, qu'elle considère tout le reste comme un jeu de petits enfans, & entre dans un tel mépris de l'honneur du monde qu'elle ne peut voir que comme une chose digne de risée que des personnes graves, des personnes d'oraison & Religieuses en tiennent encore quelque compte, sous prétexte que la prudence les oblige d'en user ainsi pour conserver l'autorité du rang dans lequel ils sont, & être ainsi plus utiles aux autres. Cette personne sçait très-bien que si au contraire ils méprisoient pour l'amour de Dieu l'autorité attachée à leur rang & à leur état, ils profiteroient plus en un jour qu'ils ne font en dix ans avec le desir de la conserver. Ainsi l'ame se trouve dans un état très-pénible, & marche sans cesse dans un chemin plein de croix : mais elle y fait un si grand progrès que lors que ceux qui ont connoissance de sa vertu croient qu'il ne s'y peut rien ajouter, Dieu qui prend plaisir à la combler de nouvelles graces la fait passer encore plus avant. Il est l'ame de cette ame : il en prend un soin tout particulier : il l'éclaire de ses lumieres : il veille sans cesse sur sa conduite pour l'empêcher de l'offenser : il la favorise de ses graces, & l'excite à le servir.

Lors qu'il eut plû à sa divine Majesté de me faire une si grande faveur tous mes maux s'évanouïrent : la force qu'il me donna, les dissipa ; & non seulement je ne recevois plus de préjudice de me trouver dans les occasions & avec les personnes qui me nuisoient auparavant ; mais j'en tirois du profit, tout me servoit pour admirer encore davantage la grandeur infinie de Dieu ; pour l'aimer plus que jamais, & pour mieux connoître les obligations que je lui avois.

Je voiois donc bien que cette force, ne venant point de moi, j'en étois redevable à la seule bonté de Dieu ; & depuis qu'il m'a eu favorisée de ces ravissémens elle a toujours été en augmentant : il m'a tenuë par la main pour m'empêcher de retourner en arriere, & je connois manifestement que c'est lui qui agit en moi. Ainsi je suis persuadée que pourvû qu'une perionne à qui il fait de si grandes graces marche avec humilité & avec crainte ; qu'elle reconnoisse qu'elle ne les tient que de sa seule bonté & n'y a presque rien contribué, elle pourra converser avec qui que ce soit, & en tirer plus de profit que de dommage.

Dieu choisit ainsi certaines ames, les remplit d'une force à laquelle elles n'ont presque point de part afin de les rendre capables de servir à d'autres, & leur communique alors de grands secrets. Elles ont dans ces ravissémens & dans ces extases de veritables revelations, des visions merveilleuses, & y reçoivent d'autres faveurs qui augmentent de plus en plus leur humilité, leur force, leur mépris de toutes les choses de la terre, & leur font encore mieux connoître la grandeur des récompenses que Dieu prépare dans un autre monde à ceux qui lui sont fidelles. Je le prie de tout mon cœur que l'extrême liberalité, dont il a usé envers cette misérable pecheresse, serve à exciter ceux qui liront ceci de renoncer à tout pour l'amour de lui, en considerant ce que nous devons attendre de son infinie bonté dans une autre vie, puis qu'il nous paie avec tant d'usure même en celle-ci, les services que nous lui rendons.



CHAPITRE XXII.

Qu'il ne faut pas porter nôtre esprit à une contemplation trop élevée si Dieu même ne l'y porte. Erreur où la Sainte dit qu'elle avoit été de n'oser envisager l'humanité de JESUS-CHRIST, dans la creance que ce lui étoit un obstacle pour arriver à une oraison plus sublime.

JE remarquerai ici une chose qui me paroît impor- De l'O-
tante, & qui pourra, mon Pere, si vous l'approuvez raison.
servir d'un avis utile à quelques personnes. C'est que l'on voit dans certains livres qui traitent de l'oraison, qu'encore qu'une ame ne puisse par elle-même arriver à l'état dont j'ai parlé à cause que c'est une chose surnaturelle & que Dieu seul opere en elle, elle pourra y contribuer en élevant avec humilité son esprit au dessus de toutes les choses créées après avoir passé plusieurs années dans la vie purgative, & s'être avancée dans l'illuminative, qui est un mot que je n'entens pas bien, si ce n'est qu'il signifie que l'ame ait fait du progrès dans la vertu. Ces livres recommandent fort ensuite de ne se rien imaginer de corporel & de contempler seulement la divinité, parce, disent-ils, que l'humanité même de JESUS-CHRIST embarasse ceux qui sont déjà si avancés dans l'oraison, & les empêche d'arriver à une contemplation plus parfaite. Ils alleguent sur cela les paroles de JESUS-CHRIST à ses Apôtres lors de son Ascension dans le Ciel avant la venue du S. Esprit : mais il me semble que si les Apôtres eussent crû deslors aussi fermement qu'ils le crurent après la venue du S. Esprit, que JESUS-CHRIST étoit Dieu & homme tout ensemble, la venue de son humanité n'auroit pû servir d'obstacle à leur plus sublime contemplation, puis qu'il n'a rien dit de cela à sa sainte Mere, quoi qu'elle l'aimât plus qu'eux tous. Ce qui fait entrer ces contemplatifs dans ce sentiment c'est qu'il leur semble que comme la contemplation est une chose toute spirituelle, la repre-

sentation des corporelles ne sçauroit qu'y nuire, & que ce que l'on doit tâcher de faire est de se considerer comme environné de Dieu de toutes parts, & tout abimé en lui. Cette derniere pensée se peut à mon avis pratiquer quelquefois utilement : mais quant à se séparer d'une partie de JESUS-CHRIST en se séparant de la veuë de sa sacrée humanité, & la mettre ainsi au rang de nos miserables corps & du reste des choses créées, c'est ce que je ne sçauois du tout souffrir, & je le prie de me faire la grace de me bien expliquer sur ce sujet. Je ne pretens pas disputer contre les Auteurs de ces livres : je sçai qu'ils sont sçavans & spirituels ; qu'ils ne parlent pas sans sçavoir surquoi ils se fondent, & que Dieu se sert de divers moiens pour attirer des ames à lui comme il lui a plû d'attirer la mienne. Sans m'engager donc à parler de tout le reste je veux seulement rapporter ici le peril où je me trouuai pour avoir voulu pratiquer sur ce sujet ce que je trouuois dans ces livres. Je n'ai pas peine à croire que celui qui sera arrivé à l'oraison d'union sans passer jusques aux ravissemens, aux visions, & aux autres graces extraordinaires que Dieu fait à quelques ames, estimera ne pouvoir rien faire de mieux que de suivre l'avis porté dans ces livres, ainsi que j'en étois persuadée. Mais si j'en fusse demeurée là & n'eusse point changé de sentiment, je ne serois jamais arrivée à l'état où il a plû à Dieu de me mettre, parce qu'à mon avis il y a en cela de la tromperie. Peut-être me trompai-je moi-même, & l'on en pourra juger par ce que je vai dire.

□ N'ayant point alors de Directeur je croiois que la lecture de ces livres pourroit peu à peu m'instruire : mais je connus dans la suite que si Dieu ne m'eût lui-même donné de l'intelligence ils ne m'auroient de guere servi, parce que ce qu'ils m'apprenoient n'étoit presque rien jusques à ce qu'il me l'eût fait comprendre par ma propre experience. Ainsi je ne sçavois ce que je faisois : & quand je commençai à entrer un peu dans l'oraison de quietude, je tâchois d'éloigner de ma pensée toutes

les choses corporelles, & n'osois élever mon ame à Dieu, parce qu'étant toujourns si imparfaite, je croiois qu'il y auroit en cela trop de hardiesse. Je sentoiss neanmoins ce me sembloit la presence de Dieu: en quoi je ne me trompois pas, & faisois tout ce que je pouvois pour ne me point éloigner de lui. Comme la satisfaction & l'avantage que l'on croit trouver dans cette maniere d'oraison la rendent tres-agreable, rien n'auroit été capable de me faire arrêter mes pensées à l'humanité de nôtre Seigneur, à cause qu'il me paroissoit, que ce m'auroit été un obstacle au contentement dont je jouissois. *O Dieu de mon ame JESUS-CHRIST crucifié qui êtes mon souverain bien, je ne me souviens jamais sans douleur de cette folle imagination que j'avois alors, parce que je ne puis la considerer que comme une grande trahison que je vous faisois, quoi que ce ne fût que par ignorance.*

Lors que ceci m'arriva Dieu ne m'avoit point encore donné de ravissemens & de visions, & j'avois toujourns auparavant eu une grande devotion à cette humanité sacrée de nôtre Seigneur. Je ne demurai guere dans cette erreur, & n'ai jamais cessé depuis de ressentir une grande joie d'être en la presence de JESUS-CHRIST, principalement quand je communie, & je voudrois toujourns alors avoir quelque'une de ses images devant mes yeux afin de l'imprimer encore plus fortement dans mon ame. *Est-il possible, ô mon Sauveur, qu'il me soit entré dans l'esprit durant seulement une heure, que vous m'aurez été un obstacle pour m'avancer dans la pieté: & quel bien ai-je receu que par vous qui êtes la source eternelle de tous les biens? Je ne veux pas croire que j'aie peché en cela: ce me seroit une trop grande douleur. Je suis persuadée de n'avoir failli que par ignorance, & qu'ainsi vous voulûtes y remedier par vôtre bonté en faisant que l'on me tirât de cette erreur, & en vous montrant depuis tant de fois à moi comme je le dirai dans la suite, afin de me faire encore mieux connoître la grandeur de mon aveuglement, & qu'après l'avoir*

dit comme j'ai fait à tant de personnes je le déclare encore ici. J'attribué à cette cause ce que la plupart de ceux qui arrivent jusques à l'oraison d'union ne passent pas plus avant, & ne jouissent pas d'une grande liberté d'esprit.

Deux raisons me le font croire, quoi que peut-être je me trompe: mais je ne dirai rien dont je n'aie l'expérience, m'étant tres-mal trouvée de détourner ainsi ma veüe de l'humanité de JESUS-CHRIST jusques à ce qu'il m'ait fait connoître ma faute: car les contentemens & les consolations que je recevois, n'étoient que par intervalles à cause que je ne me trouvois pas au sortir de l'oraison dans la compagnie de JESUS-CHRIST comme j'ai fait depuis, & qu'ainsi je n'avois pas la force qu'il me donne maintenant pour supporter les travaux & lestantations.

La premiere de ces deux raisons est, qu'il y avoit en cela un défaut d'humilité, quoi qu'il fût si caché que je ne m'en appercevois point. Car qui est celui qui encore qu'il ait passé toute sa vie en travaux, en penitences, en prières, & souffert toutes les persecutions imaginables, fera comme je l'étois, si superbe & si miserable, que de ne se trouver pas trop dignement recompensé lors que nôtre Seigneur lui permet d'être avec saint Jean au pied de sa croix? Quel autre que moi auroit été capable de ne se pas contenter d'une si grande faveur ainsi que je n'en étois pas alors contente, parce que j'étois si malheureuse que de tourner à ma perte ce qui auroit dû me profiter?

Que si nôtre complexion & nôtre infirmité ne nous permettent pas de considerer ce divin Sauveur dans les tourmens de sa passion accablé de travaux & de douleurs, persecuté de ceux à qui il avoit fait tant de bien, déchiré de coups, nageant dans son sang, & abandonné de ses Apôtres, parce que ce nous seroit une peine insupportable: qui nous empêche de demeurer en sa compagnie depuis qu'il est ressuscité, l'ayant maintenant si près de nous dans l'Eucharistie plein de gloire, & tel qu'il

qu'il étoit lors qu'avant que de monter dans le Ciel il animoit & encourageoit les siens à se rendre dignes de regner un jour éternellement avec lui ? S'il semble , ô mon Sauveur , par la faveur que vous nous faites d'être toujours proche de nous dans ce tres-saint & auguste Sacrement, que vous ne puissiez durant un seul moment nous quitter ; comment ai-je pô m'éloigner de vous sous prétexte de vous mieux servir ? Lors que je vous offendois je ne vous connois pas bien encore : mais qu'après vous avoir connu je me sois éloignée de vous dans la creance de prendre un meilleur chemin , c'est ce que je ne puis maintenant comprendre. N'étoit ce pas au contraire m'égarer entierement : & cet égarement n'auroit-il pas toujours duré si vous ne m'eussiez remise par vôtre bonté dans la bonne voie , & donné sujet de ne rien craindre en me trouvant si proche de vous, parce qu'on ne peut rien apprehender en la compagnie d'un protecteur tout-puissant, & qui est la Source de tous les biens ?

Il ne m'est point depuis arrivé de peines que je n'aie souffertes avec joie me voiant en la compagnie d'un ami si genereux qu'il ne manque jamais de nous assister , & d'un Capitaine si vaillant qu'il s'expose le premier au peril pour nous en garentir & pour nous sauver. J'ai connu clairement que pour plaire à Dieu & obtenir de lui de grandes faveurs , il veut que nous les lui demandions & les recevions par J E S U S - C H R I S T son Fils Dieu & homme, en qui il a dit qu'il prenoit son bon plaisir. Je l'ai éprouvé diverses fois : Nôtre Seigneur me l'a dit lui-même ; & je voi clairement que c'est le chemin que nous devons tenir, & la porte par laquelle nous devons entrer, si nous desirons que sa suprême Majesté nous revele de grands secrets.

Ainsi , mon Pere, quoi que vous soiez arrivé au comble de la contemplation , ne prenez point s'il vous plaît un autre chemin. On ne sçauroit s'égarer en le suivant : c'est par ce divin Sauveur que nous devons pratiquer toutes les vertus : il nous en apprend les moiens : il nous

en donne l'exemple dans sa vie : il en est le parfait modèle ; & que pouvons-nous desirer davantage que d'avoir toujours à nos côtés un tel ami , qui ne nous abandonne jamais dans les travaux & dans les souffrances comme font les amis du monde ? Heureux donc celui qui l'aime véritablement & se tient toujours auprès de lui : ne voyons-nous pas que le glorieux Saint Paul avoit continuellement son nom dans la bouche parce qu'il l'avoit continuellement gravé dans le cœur ; & depuis que j'ai connu cette vérité & considéré avec soin la vie de quelques Saints grands contemplatifs , j'ai remarqué qu'ils n'ont point tenu d'autre chemin. On le voit dans S. François par l'amour qu'il avoit pour les plaies de ce divin Sauveur ; dans S. Antoine de Padoue par son affection pour sa sacrée & divine enfance ; dans Saint Bernard par le plaisir qu'il prenoit à considérer sa très-sainte humanité ; dans Sainte Catherine de Sienne par la dévotion qu'elle y avoit , & dans plusieurs autres Saints dont vous êtes , mon Pere , beaucoup mieux instruit que moi.

Je ne doute point qu'il ne soit bon de détacher sa pensée des choses corporelles puis que tant de personnes spirituelles le disent : mais ce ne doit être que lors que l'on est fort avancé dans l'exercice de l'oraison : car il est évident que jusques-là il faut chercher le Createur par les creatures selon la grace que nôtre Seigneur fait à chacun , dont je n'entreprends point de parler. Ce que je prétens seulement dire & que je voudrois pouvoir bien expliquer parce que l'on ne sçauroit trop le remarquer , c'est que l'on ne doit point mettre en ce rang la très-sacrée humanité de JESUS-CHRIST.

Lors que Dieu suspend toutes les puissances de l'ame en la sorte que nous l'avons veu dans les diverses manières d'oraison dont j'ai traité , il est évident que quand même nous ne le voudrions pas , nous perdons alors cette présence de l'humanité de JESUS-CHRIST : mais nous aurions tort de nous plaindre d'une si heureuse perte , puis que nous acquerons par elle un bonheur en-
core

core plus grand que celui qu'il nous paroît avoir perdu. Car l'ame s'occupe alors toute entiere à aimer celui que son entendement avoit travaillé à lui faire connoître ; elle aime ce qu'elle ne comprenoit point auparavant, & possède un bien dont elle ne pouvoit jouïr qu'en se perdant elle-même comme je l'ai dit , pour gagner beaucoup plus qu'elle ne perd. Mais que nous employions tous nos efforts pour éloigner de nôtre veüe cette tres-sainte humanité de J E S U S - C H R I S T ; c'est ce que je repete encore ne pouvoir du tout approuver, parce qu'il me semble que c'est marcher en l'air comme l'on dit d'ordinaire , & sans appui quoi que l'on s' imagine être plein de Dieu.

Puis que nous sommes hommes il nous importe extrêmement durant que nous sommes en cette vie de nous représenter J E S U S - C H R I S T comme homme aussi bien que comme Dieu, qui est l'autre point dont j'ai à parler. Quant au premier j'avois déjà commencé à dire que l'ame ne peut sans quelque petit défaut d'humilité vouloir s'élever plus haut que nôtre Seigneur ne l'éleve , en ne se contentant pas de prendre pour sujet de sa Meditation une chose aussi précieuse qu'est l'humanité de J E S U S - C H R I S T , & prétendre de ressembler à Magdeleine avant que d'avoir travaillé avec Marthe. Que s'il veut dès le premier jour lui accorder cette grace il n'y a point alors sujet de craindre : mais quant à nous, humilions-nous comme je croi l'avoir déjà dit ; car encore que ce petit défaut d'humilité paroisse n'être presque rien, il peut nous être un grand obstacle pour nous avancer dans la contemplation.

Il faut revenir maintenant à mon second point. Comme nous ne sommes pas des Anges, mais des hommes revestus d'un corps mortel, nous ne pourrions sans folie vouloir passer pour des Anges tandis que nous sommes encore sur la terre, & aussi enfoncez que je l'étois dans les miseres de cette vie. Ainsi bien que quelquefois nôtre ame soit si pleine de l'esprit de Dieu que s'élevant au dessus d'elle-même elle n'a point besoin pour se re-

cueillir de confiderer aucune des choses créées, elle en a d'ordinaire befoin pour arrêter ses penfées, & particulièrement dans les peines, les travaux, les perfecutions, & les fecheresses qui troublent fa tranquillité & fon repos. Car nous representant alors que JESUS-CHRIST a souffert en qualité d'homme les mêmes peines, nous éprouvons combien fon assistance nous est nécessaire; & il nous fera facile de nous trouver ainfi proche de lui si nous nous y accoutumons. Il arrivera neanmoins peut-être que l'on ne pourra faire ni l'un ni l'autre de ce que je viens de dire: & alors on éprouvera quel est l'avantage de ne point rechercher de consolations spirituelles, & qu'au contraire il y en a un tres-grand d'être toujourns resolu quoi qu'il arrive d'embrasser de bon cœur la croix. Nôtre divin Sauveur ne s'y est-il pas veu privé de toute consolation: & si ses disciples l'ont abandonné dans ses travaux devons-nous les imiter? Il s'éloigne on s'approche de nous & élève nôtre ame au dessus d'elle-même selon qu'il juge nous être le plus utile. Tous nos efforts font vains fans fon assistance, & nous n'avons qu'à le laisser faire.

Il se plaît à voir une ame prendre avec tant d'humilité son Fils pour mediateur auprès de lui, que lors qu'il veut l'élever à un haut degré de contemplation elle s'en reconnoisse si indigne qu'elle lui dise avec Saint Pierre: *Retirez-vous de moi, Seigneur: car je suis un homme pecheur.* Je l'ai éprouvé, & ç'a été la conduite que Dieu a tenuë sur moi. D'autres prendront un autre chemin: tout ce que je puis comprendre de celui-ci est, que cet édifice del'oraison étant fondé sur l'humilité, plus l'ame s'abaisse, plus Dieu l'éleve. Je ne me souviens point qu'il m'ait jamais fait aucune de ces graces signalées dont je parlerai dans la suite, que quand j'étois dans une telle confusion de me voir si imparfaite & si miserable que je ne sçavois que devenir: & c'étoit alors que pour m'aider à me connoître moi-même il me faisoit entendre des choses que je n'eusse jamais pû m'imaginer.

Je suis persuadée que si dans cette oraison d'union
 l'ame

L'ame veut s'efforcer d'y contribuer, quoi qu'il lui paroisse sur l'heure que cela lui sert, elle tombera bientôt, & apprendra par sa chute qu'elle avoit bâti sur un mauvais fondement. J'apprehende même beaucoup pour elle qu'elle n'arrive jamais à la véritable pauvreté d'esprit, qui consiste à ne chercher aucune consolation non seulement dans les choses de la terre auxquelles elle doit déjà avoir renoncé, mais dans l'oraison; à ne mettre sa satisfaction qu'à souffrir pour celui qui a passé pour l'amour de nous toute sa vie dans la souffrance, & à demeurer tranquille dans ses travaux & ses secheresses sans s'en inquieter quoi qu'elle les sente, ni s'en tourmenter ainsi que font certaines personnes qui s'imaginent que tout est perdu si leur entendement n'agit sans cesse, & si elles n'ont une devotion sensible comme si elles pouvoient par leur travail meriter un si grand bien. Je ne prétens pas néanmoins que l'on manque de faire tout ce que l'on peut pour se tenir en la présence de Dieu: je dis seulement que quand même on n'auroit pas une seule bonne pensée il ne faut pas pour cela se desespérer. Car étant comme nous sommes des serviteurs inutiles, ne seroit-ce pas nous flâter que de nous croire propres à quelque chose? Dieu veut pour nous faire connoître nôtre impuissance nous rendre semblables à de petits asnes, qui encore qu'ils aient les yeux bandez & ne sçachent ce qu'ils font lors qu'ils tournent la roüe de la machine avec laquelle on tire de l'eau, en fournissent plus que le jardinier avec toute sa peine & tout son travail.

On doit marcher sans contrainte dans ce chemin en s'abandonnant entre les mains de Dieu. S'il veut nous élever aux principales charges de sa maison, & nous honorer de sa confiance, recevons de si grandes faveurs avec joie: sinon servons-le avec plaisir dans les emplois les plus bas & les plus vils, sans être si hardis que de nous asseoir aux premières places ainsi que je l'ai dit ailleurs. Il sçait mieux que nous à quoi nous sommes propres: & après lui avoir donné nôtre volonté devons-nous prétendre

tendre qu'il nous soit permis de nous conduire selon nôtre fantaisie ? Cela nous seroit moins pardonnable que dans le premier degré d'oraison & nous nuiroit beaucoup davantage, parce que les biens dont il s'agit sont surnaturels. Un homme qui a mauvaise voix peut-il par les efforts qu'il fait pour chanter la rendre bonne ? Et s'il l'a bonne naturellement, quel besoin a-t-il de se tourmenter ? Nous pouvons bien prier Dieu de nous favoriser de ses graces ; mais avec soumission & confiance en sa bonté. Puis qu'il nous permet d'être aux pieds de JESUS-CHRIST tâchons de n'en point partir : demeurons-y en quelque maniere que ce soit à l'imitation de la Magdeleine ; & quand nôtre ame sera plus forte il la conduira dans le desert.

C'est, mon Pere, ce que je vous conseille de faire jusques à ce que vous aiez trouvé quelqu'un qui en soit plus instruit que moi & qui en ait plus d'experience. Mais si ce sont des personnes qui ne fassent que commencer à goûter les douceurs qui se rencontrent dans l'oraison, ne les croiez pas, parce qu'elles se persuadent qu'il leur est avantageux de contribuer quelque chose pour se les procurer. O que Dieu quand il lui plait fait sans ces petits secours voir manifestement sa puissance & quoi que nous puissions faire & quelque resistance que nous y apportions, il enleve nôtre ame comme un Geant enleveroit une paille. Que s'il vouloit qu'un crapaut volât, peut-on croire qu'il attendroit que cet animal prît par lui-même l'essor pour s'élever vers le Ciel ? & n'est-il pas encore plus difficile à nôtre esprit de réussir sans l'assistance de Dieu dans une chose si surnaturelle, étant comme il est tout chargé de terre & arrêté par mille & mille autres obstacles ? car bien qu'il soit par sa nature plus capable de voler que le crapaut, le peché l'a tellement enfoncé dans la fange qu'il lui a fait perdre cet avantage.

Je finirai ceci en disant que toutes le fois que nous pensons à JESUS-CHRIST nous devons nous représenter quel est l'amour qui l'a porté à nous faire tant de graces,

graces, & combien grand est celui que son Pere eternel nous a témoigné en nous en donnant un tel gage qu'est celui de nous avoir donné son propre Fils : car l'amour attire l'amour. Ainsi quoi que nous ne fassions que commencer & soions de grands pecheurs; nous devons nous efforcer d'avoir toujours devant les yeux ce que je viens de dire afin de nous exciter à aimer Dieu, puis que s'il nous fait une fois la grace de nous imprimer cela dans le cœur nous nous verrons bien-tôt en état de ne trouver rien de difficile pour son service. Je le prie de vouloir par l'amour qu'il a pour nous, & par celui que son glorieux Fils nous a témoigné aux dépens de sa propre vie, nous remplir de cette Sainte ardeur qu'il sçait nous être si necessaire.

Je voudrois bien, mon Pere, vous demander d'où vient qu'après que Dieu a fait une si grande faveur à une ame que de la mettre dans une parfaite contemplation, il ne lui donne pas aussi-tôt toutes les vertus comme apparemment elle auroit sujet de l'esperer, puis qu'il semble qu'une grace si extraordinaire qu'est celle des ravissemens doit la détacher de tous les sentimens de la terre, & peut la sanctifier en un moment. J'avouë que j'ignore la raison : mais je sçai bien qu'il y a de la difference entre la force que donnent au commencement ces ravissemens lors qu'ils ne durent qu'un clin d'œil & ne se sentent presque que par les effets, & entre la force que l'ame en reçoit lors qu'ils durent beaucoup davantage. J'ai souvent pensé que cette difference peut proceder de ce que l'ame ne s'abandonne entierement à Dieu qu'à mesure qu'il l'y pousse, ainsi qu'il opera si promptement cet effet dans la Magdeleine; qu'il agit dans les personnes conformément à la maniere dont elles le laissent disposer d'elles, & que nous devons croire que même dès cette vie il nous recompense au centuple de ce que nous faisons par le desir de lui plaire.

Cette comparaison m'est aussi venuë dans l'esprit: que ces graces si extraordinaires sont comme une excellente viande que Dieu donne à ceux qui s'avancent le plus
dans

dans son service : que celles qui n'en mangent qu'un peu ne conservent que durant un peu de temps le goût d'un mets si agreable : que ceux qui en mangent davantage s'en nourrissent : que ceux qui en mangent beaucoup en tirent de la vigueur & de la force ; & que l'on peut tant manger de cette divine viande qui donne la vie, qu'elle fait par l'avantage que l'on en reçoit mépriser toutes les autres ; le plaisir que l'on y trouve, étant si grand que l'on ne voudroit pour rien du monde perdre par le mélange d'une autre nourriture le goût d'une viande si delicieuse à l'ame. Ne voit-on pas que l'on ne profite pas tant en un jour qu'en plusieurs dans la compagnie d'un Saint: mais qu'en y demeurant long-temps on peut avec l'assistance de Dieu se rendre semblable à lui ? Enfin tout dépend de ce Souverain Maître de nos cœurs : il favorise de ses graces qui il lui plaît , & quand il lui plaît ; mais il importe extrêmement à ceux qui commencent à en recevoir d'en faire l'estime qu'elles meritent , & de prendre une ferme resolution de se détacher entierement de toutes choses.

Il me paroît aussi que Dieu pour augmenter l'amour de ceux qui l'aiment, en se faisant voir à eux dans sa Majesté & dans sa gloire, & ranimer leur esperance des faveurs qu'il leur veut faire, laquelle étoit comme morte, les fait jouir de cet inconcevable plaisir , & semble leur dire : Ouvrez les yeux & regardez : ce que vous voyez, n'est qu'une goutte de cet ocean des biens infinis dont je suis la source. Ce qui montre qu'il n'y a rien qu'il ne veuille faire pour ceux qui l'aiment : & lors qu'ils reçoivent ses graces comme ils doivent, il ne les en honore pas seulement, mais il se donne lui-même à eux : car il aime ceux qui l'aiment : & qui merite tant que lui d'être infiniment aimé ? quel autre ami lui est comparable ?

Dieu de mon ame, qui me donnera des paroles pour faire entendre quelles sont vos liberalitez envers ceux qui mettent toute leur confiance en vous, & ce que perdent au contraire ceux qui étant arrivez à un état aussi heureux

heureux que celui dont j'ai parlé demeurent encore attachés à eux-mêmes? Ne permettez pas, mon Sauveur, qu'un si grand malheur m'arrive après la grace que vous m'avez faite de me vouloir honorer de votre présence, & comme prendre quelque repos dans une ame aussi indigne qu'est la mienne de vous recevoir.

Je vous supplie encore, mon Pere, que si vous conferez de ce que je vous ai écrit touchant l'oraison avec des personnes spirituelles de prendre garde qu'elles le soient véritablement, parce que si elles ne connoissent en cela qu'une seule voie & qu'elles soient demeurées à moitié chemin, elles ne pourront en bien juger. Il y en a que Dieu élève bien-tôt à un état fort sublime, & il leur paroît alors que les autres pourront aussi facilement qu'eux y arriver sans se servir de l'entendement & de la consideration des choses corporelles. Ainsi ils font que ces ames demeurent seches & arides: & d'autres se trouvant avoir un peu d'oraison de quietude s'imaginent de pouvoir aussi-tôt passer aux manieres d'oraison plus sublimes: ce qui les fait reculer au lieu d'avancer, & montre que l'on a besoin en toutes choses de discretion & d'experience. Dieu veuille s'il lui plaît nous les donner.



C H A P I T R E X X I I I.

La Sainte reprend le discours de la suite de sa vie. Avantage qu'elle reçoit des excellens avis d'un Gentilhomme de tres-grande vertu & de la conduite d'un Pere de la Compagnie de J E S U S à qui elle fit une Confession generale.

JE reviens maintenant à cet endroit de ma vie où j'étois demeurée, & je crains que cette interruption n'ait trop duré; mais je l'ai cruë à propos pour mieux faire entendre la suite. C'est donc ici une nouvelle relation d'une vie toute nouvelle. On peut dire que ju qu'à là je vivois de ma propre vie; mais depuis ce que j'ai rapporté

rapporé des graces que Dieu m'a faites dans l'oraison il me paroît que c'est Dieu qui a vescu en moi, parce que je ne puis douter qu'il m'auroit autrement été impossible de renoncer si promptement à tant de mauvaises habitudes. Qu'il soit loué à jamais de m'avoir ainsi délivrée de moi-même.

Lors que je commençai comme je l'ai dit, à fuir les occasions de lui déplaire & à m'appliquer davantage à l'oraison, il commença à me favoriser de ces graces si extraordinaires : & il me paroissoit qu'il vouloit que je desirasse de les recevoir. Il me donnoit plus frequemment l'oraison de quietude, & souvent celle d'union qui duroit beaucoup.

Comme dans ce même temps le demon avoit trompé des femmes par de grandes illusions, je commençai d'apprehender que cet extrême contentement dont je jouïssois dans l'oraison n'en fût une : & je ne pouvois d'un autre côté douter qu'il ne vint de Dieu, parce qu'au sortir de la priere, je me trouvois meilleure & plus forte qu'auparavant : mais il ne m'arrivoit pas plutôt quelque distraction que je recommençois de craindre que ce ne fût le demon qui vouloit me faire croire qu'il m'étoit avantageux de ne me point servir de l'entendement, afin de me porter par cet artifice à abandonner l'oraison mentale, & m'empêcher de penser à la passion de nôtre Seigneur : en quoi mon peu de lumiere me persuadoit que j'aurois plus perdu que je ne gagnois dans une oraison plus sublime. Dieu voulant alors éclairer mes tenebres afin que je ne l'offensasse plus, & me faire connoître combien je lui étois redevable, cette crainte s'augmenta de telle sorte qu'elle m'obligea de rechercher avec soin des personnes spirituelles à qui j'en pûsse parler. J'en connoissois déjà quelques-uns : car j'avois sçeu qu'il étoit arrivé des Peres de la Compagnie de J E S U S auxquels j'étois fort affectionnée sans en connoître néanmoins aucun, mais seulement sur ce que l'on m'avoit dit de leur façon de vivre & de leur maniere d'oraison : mais je ne me trouvois pas digne de leur parler, ni

ne me sentoient pas avoir la force d'exécuter ce qu'ils m'ordonneroyent : ce qui augmentoit encore mon apprehension & ma peine, parce qu'il me sembloit qu'étant telle que j'étois il n'y avoit guere d'apparence de traiter avec eux.

Ces apprehensions & ces peines continuerent durant quelque temps : mais enfin après tant de combats qui se passerent dans mon esprit, je resolus pour ne rien oublier de ce qui dépendoit de moi afin de ne point offenser Dieu, de parler à quelque personne spirituelle de la maniere de mon oraison, pour connoître par son moyen s'il y avoit de l'erreur, à cause comme je l'ai dit, que ma foiblesse me donnoit sujet de craindre. Mais qu'elle tromperie, mon Dieu, peut être plus grande que de s'éloigner comme je faisois de ce qui est le meilleur par le desir d'être meilleure ?

Ce que je ne pouvois gagner de moi-même de faire une chose qui m'auroit été si utile montre combien grands sont les efforts du demon pour empêcher ceux qui commencent à embrasser la vertu de communiquer avec des serviteurs de Dieu, parce qu'il sçait que rien ne leur est si avantageux. Ainsi je ne pouvois m'y résoudre : j'attendois que je fusse meilleure, de même que quand je cessai de faire oraison ; & j'en serois peut-être toujours demeurée là, étant si avant engagée dans des choses qui bien que mauvaises en effet me paroissent si peu importantes, que je n'aurois jamais compris combien elles m'étoient préjudiciables si on ne me l'eût fait connoître & donné la main pour m'aider à me relever. Beni soiez-vous à jamais, mon Sauveur, d'avoir été le premier, qui me secourustes dans ce besoin.

Quand je vis que plus je m'avançois dans l'oraison, & plus ma crainte augmentoit, je creus qu'il y avoit en cela quelque grand bien, ou quelque grand mal. Car je connoissois clairement que c'étoit une chose surnaturelle, parce que je ne pouvois ni résister à ces mouvemens, ni les avoir quand je l'aurois voulu. Ainsi je pensai que le mieux que je pouvois faire pour n'avoir rien

sur ma conscience étoit d'éviter toute les occasions d'offenser Dieu, quand ce ne seroit qu'en des choses venielles, puis que si ce qui se passoit en moi venoit de son esprit, je profiterois beaucoup de cette conduite, & que si c'étoit une tentation du démon, lui seul y perdrait & non pas moi. Après avoir pris cette résolution, je priois continuellement nôtre Seigneur de m'assister : & quelques jours s'étant passés de la sorte je reconnus que je n'étois pas assez forte par moi-même pour arriver sans aide à une si grande perfection, à cause de la peine que me donnoient certaines choses qui bien qu'elles ne fussent pas fort mauvaises en elle-mêmes étoient capables de ruiner tout ce que je faisois de bien.

Lors que j'étois dans ces pensées, j'appris qu'il y avoit en ce lieu-là un Prêtre sçavant, & dont nôtre Seigneur commençoit à faire éclater la vertu & la sainteté. Je desirai de le voir, & employai pour cela un Gentilhomme éminent en vertu qui demuroit aussi au même lieu. Il est marié : mais cet engagement n'empêche pas que sa vie ne soit si exemplaire, sa bonté si grande, sa charité si ardente, & son oraison si sublime, qu'on peut dire qu'il est admirable en tout, & il est aimé & reveré avec raison de tout le monde, à cause des avantages que plusieurs âmes ont reçu par son moyen. Car les talens dont Dieu l'a favorisé sont tels qu'encore que sa condition ne paroisse pas favorable pour les employer, ils ne sçauroient demeurer inutiles. Il a extrêmement de l'esprit : il n'y a rien dont il ne soit capable ; sa conversation est si douce & si agreable que se trouvant jointe à une vie si Sainte il gagne le cœur de tous ceux avec qui il traite, & il ne s'en fert que pour les servir, n'ayant point d'autre plaisir que d'obliger ceux à qui son assistance peut-être utile. Je pense avoir sujet de croire que ce Saint Gentilhomme fut par sa sage conduite l'une des premières causes de mon salut ; & je ne sçaurois trop admirer l'excès d'humilité qui lui fit desirer de me voir. Il y avoit près de quarante ans qu'il s'occupoit à l'oraison, & vivoit dans toute la perfection que son état pouvoit porter.

ter. Sa femme qui étoit aussi une grande servante de Dieu étoit si charitable qu'elle n'avoit garde de le retourner de faire de bonnes œuvres ; & elle témoignoit en tout être si digne de lui , qu'il paroissoit que c'étoit un présent qu'il avoit reçu de la main de Dieu. Il y avoit alliance entre leurs parens & les miens , & ils avoient une étroite liaison avec un autre Gentilhomme aussi tres-vertueux qui avoit épousé une de mes cousines , & étoit fort ami de l'Ecclesiastique dont j'ai parlé. Ce fut par son moien que ce bon Prêtre me vint voir , & je me trouvai dans une tres-grande confusion devant un homme si saint. Je lui déclarai l'état de mon ame & de mon oraison , & voulus me confesser à lui , & le prendre pour mon directeur : mais il s'en excusa sur ses occupations qui étoient en effet tres-grandes. Comme il jugeoit de moi par mon oraison il me creut beaucoup plus forte que je n'étois , & telle que j'aurois dû être. Ainsi il voulut me porter tout d'un coup à une si grande perfection que je n'offensasse Dieu en aucune sorte. Cette proposition de renoncer sans differer à de petites choses dont je ne me sentoie pas avoir la force de me dégager tout-à-fait si promptement m'affligea. Il me parut que ce qu'il estimoit se pouvoir faire à l'heure même avoit besoin de plus de temps. Et enfin je reconnus que les moiens qu'il proposoit ne m'étoient pas propres , & n'étoient bons que pour des personnes plus parfaites que je n'étois , puis qu'encore que Dieu me favorisât de tant de graces , je n'étois que dans les commencemens de la vertu & des mortifications : & je suis persuadée que si j'eusse continué de communiquer avec lui , il n'eût jamais remedié à mes maux , parce que ma douleur de ne pas faire ce qu'il me conseilloit & de ne le pouvoir ce me sembloit , étoit si grande qu'elle m'auroit fait tout abandonner & jettée dans le desespoir. Sur quoi j'admire quelquefois comment il se peut faire que cet Ecclesiastique aiant une grace si particuliere pour commencer à avancer les ames dans la pieté, Dieu ne permit pas qu'il connût l'état de la mienne & refusât de se charger

charger de ma conduite. Mais je voi bien maintenant que ce fut pour mon plus grand bien, & afin de me donner la connoissance de personnes aussi saintes que sont ceux de la compagnie de J E S U S.

Ce saint Gentilhomme dont j'ai premierement parlé me promit alors de venir quelquefois me voir, & fit paroître par là combien grande étoit son humilité de vouloir bien traiter avec une personne aussi imparfaite que j'étois. Il commença par m'encourager & me dire que je ne devois pas m'imaginer de pouvoir tout faire en un jour, mais que Dieu me détacheroit peu à peu des choses auxquelles il me faloit encore renoncer, comme il le sçavoit par experience, aiant passé quelques années sans pouvoir se dégager de quelques-unes quoi qu'elles parussent fort legeres. O humilité ! quel bien ne produisez-vous point dans une ame où vous établissez vôtre demeure, & quel avantage ne reçoit-on point de s'approcher de ceux qui sont humbles ? Ce Saint, car je pense pouvoir avec raison le nommer ainsi, pour me soulager dans mes peines, me racontoit de lui-même certaines choses que son humilité lui persuadoit être en lui de grandes foiblesses, comme en effet c'en auroit été en moi dans la profession Religieuse, que j'avois embrassée, mais qui dans celle, où il se trouvoit ne pouvoient passer pour des fautes ni pour des imperfections.

Ce n'est pas sans sujet que je m'étens sur ces particularitez, parce que l'on ne sçauroit croire sans l'avoir éprouvé combien elles sont importantes pour commencer de profiter à une ame & lui montrer avant même qu'elle ait des ailes, de quelle maniere il faut voler. J'espere, mon Pere, de la bonté de Dieu, que vous vous servirez avantageusement de voir que tout mon bonheur vint de l'humilité & de la charité avec laquelle ce saint Gentilhomme remedia à mes imperfections, en souffrant avec tant de patience que je ne m'en corrigeasse pas aussi-tôt entierement. Il agissoit avec une extrême discretion, se contentoit de me faire avancer peu à peu, & m'instruisoit des moiens de surmonter & de vaincre
les

les demons. Je conceus une si grande affection pour lui que nul autre contentement ne m'étoit égal à celui que je recevois de ses visites : mais elles étoient rares ; & je ne pouvois sans beaucoup de peine voir qu'elles le fussent plus qu'à l'ordinaire, parce que je croiois que mes pechez en étoient la cause.

Lors que je lui eus fait connoître mes grandes imperfections qui étoient peut-être des pechez, quoi que je fusse moins imparfaite, depuis que j'avois eu sa connoissance, & que je lui dis les graces que Dieu me faisoit, afin que les sçachant il me donnât lumiere pour en bien user, il me répondit que l'un ne s'accordoit pas avec l'autre, puis que de semblables faveurs de Dieu n'étoient que pour des personnes parfaites & mortifiées : qu'ainsi il ne pouvoit s'empêcher de beaucoup craindre pour moi, à cause qu'il lui sembloit qu'en certaines choses il y entroit du malin esprit : qu'il ne voudroit pas néanmoins l'assurer ; mais que j'examinasse soigneusement tout ce que je pouvois comprendre de ce qui se passoit dans mon oraison, & que je le lui rapportasse. Cela me mit en grande peine à cause que je ne sçavois en nulle maniere ce que c'étoit que mon oraison ; Dieu ne m'ayant fait que depuis peu la grace de le comprendre, & de le pouvoir dire. Ainsi mon affliction fut grande, & je répandis quantité de larmes, parce que certainement je desirois de plaire à Dieu & ne pouvois me persuader que cela vint du demon ; mais la grandeur de mes pechez me faisoit craindre que Dieu ne m'aveuglât pour m'ôter la connoissance de ce qui se passoit dans ces faveurs qu'il me faisoit.

Je lus des livres qui parlent de l'oraison pour voir si j'y pourrois remarquer ce qui se passoit dans la mienne, & je trouvai dans l'un qui porte pour titre l'Echelle de la montagne à l'endroit où il parle de l'union de l'ame avec Dieu, toutes les marques de ce que je disois si souvent que je ne pouvois penser à rien lors que j'étois dans cette maniere d'oraison : je marquai ces endroits dans le livre & les donnai à ce Gentilhomme afin que lui &

ce saint Ecclesiastique après les avoir considerez me dissent s'ils étoient d'avis que j'abandonnasse entièrement l'oraison, puis qu'au lieu d'en profiter après m'y être occupée durant près de vingt ans, je me trouvois toujours dans le peril, & trompée par les illusions du demon. Ce m'étoit toutefois une grande peine de penser à la quitter quand je me souvenoïs de l'état déplorable où je m'étois veüe lors que j'avois cessé de la faire. Ainsi de quelque côté que je me tournasse ce n'étoit pour moi que des sujets de douleur; & j'étois comme une personne, qui se trouvant au milieu d'une riviere prête à se noier, ne voit point de lieu où elle puisse aborder qui ne soit également dangereux. On peut juger par là combien grande étoit ma peine: & j'en ai eu plusieurs autres semblables comme je le dirai dans la suite, parce qu'encore qu'il ne paroisse pas importer beaucoup il servira peut-être à faire connoître comment on peut éprouver si c'est par l'esprit de Dieu que l'on agit. Cette peine est assurément fort grande, & il faut user de prudence avec les personnes qui la souffrent, principalement si ce sont des femmes à cause de leur foiblesse, & qu'on pourroit extrêmement leur nuire en leur disant clairement que ces consolations & ces douceurs qu'elles ressentent dans l'oraison sont des illusions du demon. Il faut donc marcher en cela avec grande retenue, leur faire éviter toutes les occasions qui pourroient les porter à offenser Dieu, leur recommander extrêmement le secret, & le leur garder à elles-mêmes. J'en parle parce que je sçai combien je me suis mal trouvée de ce qu'on ne me l'a pas gardé, lors que ceux à qui je rendois compte de mon oraison, s'en entretenoient avec d'autres pensant bien faire, & publioient ainsi des choses qui auroient dû demeurer secrètes. Je veux croire que leur intention étoit bonne, & que Dieu l'a ainsi permis pour me faire souffrir. Je n'entens pas parler en ceci de ce que je leur disois en confession; mais je dis seulement que comme je leur rendois compte de mes peines afin de tirer d'eux quelque lumiere, & n'osois rien cacher à des

personnes pour qui j'avois tant de confiance & tant de respect, il me semble qu'ils auroient dû me conserver le secret. J'estime donc que l'on doit agir avec grande discretion dans la conduite des femmes, en les encourageant & en attendant le temps que nôtre Seigneur les assiste ainsi qu'il m'a assistée. Car étant dans la crainte où j'étois & travaillée outre cela de grands maux de cœur, ce manquement de secret m'auroit pû être préjudiciable; & je ne sçauois assez m'étonner qu'il ne me l'ait pas beaucoup été.

Après avoir mis ce livre entre les mains de ce Gentilhomme je lui fis une relation si exacte de ma vie & de mes pechez, qu'encore que je ne pûsse me confesser à lui parce qu'il étoit séculier, je ne laissai pas de lui donner une connoissance tres-particuliere de ma misere. Il conféra ensuite avec ce bon Ecclesiastique; tous deux examinerent avec une tres-grande charité ce qui me regardoit; & pendant quelques jours que cela dura, je faisois de mon côté beaucoup de prieres, emploiois beaucoup de personnes pour me recommander à Dieu, & souffrois beaucoup en attendant la réponse que l'on me rendroit. Enfin elle fut, qu'ils croioient que ce qui se passoit en moi venoit du demon, & qu'ils me conseilloyent de faire prier quelqu'un de Peres de la compagnie de J E S U S qui avoient une grande experience dans les choses spirituelles de me venir voir, de lui rendre compte dans une Confession generale de toute ma vie & de mes inclinations avec le plus de clarté que je pourrois, afin d'augmenter encore sa lumiere par celle que donne ce Sacrement, & d'executer ponctuellement ce qu'il m'ordonneroit, parce que dans le peril où j'étois, j'avois besoin d'un bon guide pour me conduire. Cette réponse me donna une telle crainte & me mit dans une si grande peine que tout ce que je pouvois faire, c'étoit de répandre des larmes. Lors que j'étois dans un tel accablement de douleur & ne sçavois que devenir, je trouvais dans un livre que j'ai sujet de croire que Dieu me fit tomber entre les mains, ces paroles de S. Paul : *Que*

Dieu est fidelle, & ne permet jamais que ceux qui l'aiment, soient trompez par le demon. Cela me consola beaucoup : & je travaillai ensuite à écrire ma Confession avec toute l'exacritude & la clarté qui me fut possible, sans rien oublier autant que je pûs m'en souvenir de tout le mal & de tout le bien que j'avois fait. Après avoir achevé, ce me fut une tres-grande affliction de trouver d'un côté tant de pechez, & de l'autre presque rien de bon : & ce ne m'étoit pas d'ailleurs une petite peine que l'on vit dans nôtre maison que je traitasse avec des personnes aussi saintes que sont ceux de cette compagnie, parce que la connoissance que j'avois de ma foiblesse me donnoit de la défiance de moi-même, & que je jugeois assez que cette action que je faisois m'obligeoit à me corriger de mes defauts & à renoncer à mes divertissemens, puis qu'autrement au lieu de tirer de l'avantage de la conduite où je m'engageois, j'en deviendrois encore pire. Ainsi je priai la Sacristine & la Portiere de n'en parler à personne. Mais cette précaution me fut inutile, parce que lors que l'on vint m'appeller, il se rencontra à la porte une Religieuse qui le publia dans tout le convent. Ce qui fait voir que le diable ne manque jamais de traverser autant qu'il peut les bons desseins de ceux, qui veulent s'approcher de Dieu.

Après que j'eus donné connoissance de toute ma vie & du fond de mon ame à ce bon Religieux qui étoit fort sage & fort éclairé, il me rassura dans mes craintes en me disant, qu'il voioit manifestement que ce qui se passoit en moi, venoit de l'esprit de Dieu, mais qu'il falloit corriger les defauts qui se rencontroient dans mon oraison, parce que je ne l'avois pas établie sur un bon fondement ; n'ayant pas commencé par pratiquer la mortification ; en quoi il disoit si vrai qu'à peine en connoissois-je le nom. Il ajoûta que je devois bien me garder d'abandonner jamais l'oraison, mais au contraire m'efforcer de m'y appliquer de plus en plus, puis que Dieu m'y favorisoit de tant de graces, & qu'il vouloit peut-être par mon moien en faire aussi beaucoup à d'autres.

La suite a fait voir qu'il sembloit être animé d'un esprit de Prophetie, & que le S. Esprit parlât par sa bouche pour mon salut, de même que dans ce qu'il me dit que je ne pourrois sans me rendre tres-coupable, manquer de répondre aux graces que je recevois de Dieu. Plus ces paroles me faisoient d'impression, plus me trouvois je confonduë d'avoir été jusques alors si imparfaite; & la maniere, dont il me conduisit, met fut si avantageuse que je paroïsois entierement changée. Ce qui montre combien importante est la connoissance de ce qui se passe dans les ames. Il me dit ensuite de prendre chaque jour pour sujet de mon oraison un mystere de la passion, de tâcher d'en profiter, de ne penser qu'à l'humanité de JESUS-CHRIST, & de resister autant que je le pourrois à ces goûts & à ces douceurs, qui me donnoient tant de plaisir dans l'oraison, jusques à ce qu'il m'ordonnât autre chose. Ainsi il me laissa consolée & fortifiée, & nôtre Seigneur l'assista & moi aussi pour lui faire connoître l'état de mon ame, & de quelle maniere il me devoit conduire. Je resolus de pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnoit, & je l'ai executé jusques ici. Je ne scaurois trop remercier Dieu de la grace qu'il m'a faite d'obeir, quoi qu'imparfaitement, à mes confesseurs ses bons serviteurs qui ont presque toujours été de la compagnie de JESUS, & l'on verra dans le Chapitre suivant le profit que je commençai à tirer de cette conduite.

CHAPITRE XXIV.

La Sainte aiant par le Conseil de son Confesseur demandé à Dieu dans l'oraison de l'assister pour le contenter en tout, elle tombe en extase. Dieu lui parle pour la premiere fois, & lui change en un moment tellement le cœur qu'elle se détache de toutes les affections, qui bien qu'elles lui parussent innocents, lui étoient fort préjudiciables.

APRE'S cette Confession generale, je me trouvai si soumise à tout ce que l'on pouvoit desirer de

moi, que rien ne me paroïssoit difficile; & je commençai à changer en beaucoup de choses, quoi que mon Confesseur ne m'en pressât pas, & ne témoignât pas d'en tenir grand compte. Je m'y trouvois d'autant plus portée que l'amour de Dieu étoit la voie par laquelle il me conduisoit, & que sans user de contrainte, il me faisoit connoître que je ne devois point espérer de récompense si je n'agissois en cela avec liberté, & ne m'en rendois digne par mon amour pour sa divine Majesté. Je fis ainsi durant plus de deux mois tout ce que je pûs pour ne point goûter la douceur des faveurs, que Dieu me faisoit: & comme il commençoit à me donner le courage de surmonter des difficultez, que les personnes qui me connoissoient & particulièrement les Religieuses de nôtre monastere, croioient avec sujet m'être impossible de vaincre, elles remarquoient en moi un grand changement, quoi que l'habit que je portois, & la profession que j'avois embrassée m'obligeassent à faire encore davantage. Cette maniere d'agir, opposée à l'amour propre, m'obtint de Dieu une connoissance que je n'avois point encore eüe. Car au lieu qu'auparavant il me sembloit que pour recevoir de lui des faveurs dans l'oraison il falloit que je me retirasse en quelque lieu à l'écart & que je n'osois presque me remuer, je vis que cela m'étoit fort inutile, puis que lors que je faisois de plus grands efforts pour résister à ces douceurs, nôtre Seigneur m'en donnoit en telle abondance, & me faisoit si clairement voir sa gloire, que je m'en trouvois comme toute environnée, sans que je pûsse par toute ma résistance m'empêcher de l'être. Plus je me travaillois pour cela, & plus durant ces deux mois il redoubloit vers moi les faveurs & me donnoit une plus claire connoissance qu'il n'avoit encore fait de ses divines perfections, afin de m'apprendre qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de lui résister.

Je recommençai de m'affectionner à la sacrée humanité de nôtre Seigneur, à établir mon oraison sur un fondement solide, & à pratiquer davantage la penitence
dont

dont je m'étois relâchée à cause de mes grandes infirmités. Ce Saint homme, qui me confessoit, me dit, qu'il y avoit certaines austeritez qui me pouvoient nuire à ma santé; & que Dieu ne m'envoioit peut-être tant de maladies que parce que voiant que je ne faisois point de penitence, il vouloit lui-même m'en imposer. Il m'ordonna ensuite de certaines mortifications que mon naturel ne me rendoit pas fort agreables: mais je les pratiquois toutes, parce qu'il me sembloit que Dieu me l'ordonnoit par sa bouche, & qu'il lui faisoit la grace de me conduire d'une telle maniere que je me trouvois disposée à lui obeir. Quelque petites que fussent les offenses que je commettois alors envers Dieu, je les resentois beaucoup, & pour peu que j'eusse quelque chose de superflu je ne pouvois plus me recueillir. Je priois extrêmement Dieu de m'assister, & de ne permettre pas que traitant avec ses Serviteurs, je tournasse la tête en arriere: ce qui me paroissoit un grand peché, parce qu'il seroit cause que l'on auroit moins d'estime pour eux.

En ce même temps le Pere François qui étant Duc de Gandie avoit tout abandonné pour entrer dans la Compagnie de J E S U S arriva, & mon Confesseur & ce Gentilhomme dont j'ai parlé, l'engagerent à me venir voir. Il étoit fort éclairé; & Dieu comme pour le récompenser dès cette vie de ce qu'il avoit tout quitté pour le servir, lui faisoit des graces toutes particulières. Je lui rendis compte de mon oraison, & après qu'il eut appris de ma bouche l'état de mon ame, il me dit que ce qui se passoit en moi, venoit de l'esprit de Dieu: qu'il ne trouvoit rien à redire à ce que j'avois fait jusques alors, mais qu'il ne croioit pas que je deusse resister davantage: qu'il falloit toujours commencer mon oraison par me représenter un mystere de la Passion; & que si nôtre Seigneur élevoit mon esprit à quelque chose de plus sublime sans que j'y contribuasse rien, je ne resistasse pas davantage & m'abandonnasse à sa conduite. Un conseil si salutaire fit voir quelle étoit sa capacité & son expérience

rience en semblables choses : & je demurai fort content. Ce bon Gentilhomme ne le fut pas moins des sentimens de ce grand Serviteur de Dieu, qui continuoit toujours de m'assister & de me donner des avis fort salutaires.

Incontinent après on envoya ce bon Religieux en un autre lieu : & cet éloignement me fut tres-sensible, parce que ne croiant pas pouvoir trouver un autre Directeur semblable à lui, je craignois de retomber dans le même état où j'étois auparavant, que de l'avoir connu. Mon ame se trouvoit comme seule dans un desert sans consolation & au milieu de tant d'apprehensions & de craintes, que je ne sçavois à quoi me résoudre. Une de mes parentes obtint de mes Superieurs la permission de me mener chez elle : & je n'y fus pas plutôt que je tâchai d'avoir un Confesseur de cette Compagnie. Nôtre Seigneur permit que je contractai amitié avec une Dame Veuve de grande qualité & fort exercée dans l'oraison, qui communiquoit beaucoup avec ces Peres. Leur maison étoit proche de la sienne : j'eus beaucoup de joie de la facilité que cette rencontre me donnoit de traiter avec eux : ce que j'entendois dire de la sainteté de leur conduite me touchant de telle sorte que je m'apercevois sensiblement que j'en profitois.

Cette Dame me donna pour Confesseur son Directeur; & il commença à me conduire d'une maniere plus parfaite. Il me dit qu'il n'y avoit rien que je ne dûsse faire pour contenter Dieu entierement : mais il me le disoit avec beaucoup de douceur, parce qu'il voioit que j'étois encore foible & d'un naturel tres-tendre, particulièrement en ce qui regardoit quelques amitez dans lesquelles bien que je n'offensasse pas Dieu, mon affection étoit excessive. Il me sembloit que je ne pouvois les quitter sans ingratitude, & je disois à ce bon Pere, que puis que je ne pechois point en cela, je ne voiois pas pourquoi j'aurois deu les abandonner. Il m'ordonna de recommander la chose à Dieu durant quelques jours, & de dire pour ce sujet l'himne *Veni Creator*, afin qu'il

me donnât la lumière qui m'étoit nécessaire pour connoître ce, que je devois faire.

Après avoir ensuite demeuré long-temps en oraison & demandé à Dieu de m'assister pour le contenter en tout, je commençai cette Himne & me trouvai aussi-tôt dans un ravissement qui me tira presque hors de moi-même, sans que j'en pûsse douter tant la chose étoit manifeste. Ce fut la première fois, que Dieu me favorisa d'une si grande faveur, & j'entendis ces paroles : *Je ne veux plus que vous conversiez avec les hommes ; mais seulement avec les Anges.* Ces paroles me furent dites dans le plus profond de mon ame : & une chose si extraordinaire & qui m'étoit si nouvelle, me remplit d'un étrange étonnement & d'une merveilleuse crainte. Mais cette crainte étant passée, j'en ressentis une fort grande consolation.

Ces divines paroles produisirent un tel effet que je n'ai jamais depuis sceu faire amitié, ni liaison particulière, ni trouver de la consolation qu'avec ceux que je connoissois aimer Dieu & s'efforcer de le servir : & quoi qu'ils fussent auparavant mes amis ou mes parens, je puis dire avec vérité qu'à moins que ce soient des personnes d'oraison, ce m'est une croix fort pénible de converser avec eux. Nôtre Seigneur me changea tellement le cœur dans ce moment, (car cela ne dura pas ce me semble davantage) & je me sentis si encouragée de renoncer à tout pour l'amour de lui, qu'il n'a plus été besoin de m'en renouveler le commandement ; au lieu qu'auparavant, mon Confesseur me voiant si attachée à ces amitez qui bien qu'elles me parussent innocentes m'étoient tres-préjudiciables, il n'osoit par prudence m'ordonner absolument de les quitter, mais attendoit que Dieu opérât en moi, comme il fit, ce grand changement, pour lequel j'avois inutilement fait tant d'efforts ; & je croi que si l'on m'eût pressée davantage, j'aurois tout abandonné, parce que je ne croiois pas qu'il y eût du peril : mais alors Dieu rompit mes chaines & me donna la force d'exécuter ce que j'avois auparavant en-

trepris en vain. Je le dis à mon Confesseur, je quittai tout en la maniere qu'il me l'ordonna; & une si grande resolution si fidellement executée, servit beaucoup aux personnes avec qui j'avois une communication particulière.

Que Dieu soit beni à jamais de m'avoir donné en un moment cette force que je n'avois pû acquerir en plusieurs années, quoi que je me fisse pour cela une si grande violence que ma santé s'en trouvoit extrêmement alterée. Mais il n'y a pas sujet de s'étonner que j'en sois venuë à bout sans aucune peine lors qu'il a plu à celui qui est tout-puissant & qui règne absolument sur toutes les creatures de me faire cette grace.

CHAPITRE XXV.

De la difference qu'il y a entre les paroles que Dieu dit à quelques ames, & celles que nôtre entendement forme lui-même & s' imagine venir de Dieu. Marques ausquelles on peut connoître cette difference & les tromperies du demon. Paroles que Dieu dit à la Sainte dans un extrême trouble où elle étoit, & qui mirent en cet instant son esprit dans un tel calme & lui donnerent tant de courage qu'elle n'apprehenda plus les demons.

De la
diffe-
rence
des pa-
roles de
Dieu &
de cel-
les des
hom-
mes.

JE pense devoir dire ici quelle est cette maniere de parler dont Dieu se sert envers les ames, & de quelle sorte elles l'entendent, afin que vôtre Reverence le comprenne, parce qu'elle verra dans la suite que depuis le jour que nôtre Seigneur me fit cette faveur, il continuë tres-souvent à me l'accorder. Ce sont des paroles tres-distinctes, mais que nos oreilles corporelles sont incapables d'entendre, quoi que l'ame les entende plus clairement qu'elle ne le pourroit faire par leur entremise, & que quelque resistance, qu'elle y apportât, elle ne scauroit ne les point entendre. Lors que dans la maniere ordinaire d'ouïr nous ne voulons pas écouter ce que l'on nous dit, nous pouvons nous boucher les oreilles & nous divertir

divertir à autre chose, & ainsi ne comprendre rien au sens des paroles dont le son nous frappe. Mais dans cette autre maniere dont Dieu parle à l'ame, quelque résistance que je fasse pour ne le point écouter, il me contraint d'être tres-attentive à ce qu'il me dit; & ainsi quoi que nous le voulions ou ne le voulions pas, il faut de nécessité que nous l'entendions, parce qu'il le veut, & qu'ayant un empire absolu sur nous, il nous est impossible de ne pas faire ce qu'il lui plaît. J'en puis parler par expérience, l'apprehension que j'avois qu'il y eût de l'illusion m'ayant fait résister près de deux ans; & j'éprouve que les efforts, que cette même crainte me fait encore faire quelquefois pour résister, me sont inutiles.

Je desirerois de pouvoir faire entendre quelles sont les tromperies qu'il peut y avoir en cela, bien qu'il me semble qu'il ne s'y en rencontre point ou fort peu pour les personnes qui en ont l'expérience; mais il faut que cette expérience soit grande. Et je voudrois aussi pouvoir faire voir à quoi l'on peut connoître la différence qu'il y a entre ce qui procede du bon esprit; ou ce qui procede du mauvais; ou ce qui ne vient que d'une imagination que l'entendement se forme, comme cela peut arriver; ou si c'est l'esprit qui se parle à lui-même. J'avoüé ne le sçavoir pas bien; mais il m'a semblé encore aujourd'hui que cela peut-être. Quant à ce qui vient de l'esprit de Dieu, il m'a été en plusieurs rencontres facile de le connoître à diverses marques, & entre autres à ce que les choses qui m'avoient été dites deux ou trois ans auparavant, ont toutes été ponctuellement accomplies.

Il peut arriver à mon avis, que lors que l'on recommande quelque affaire à Dieu avec grande affection & application, on se persuade d'entrevoir si cette affaire réussira ou ne réussira pas. Mais une personne à qui Dieu a parlé de la sorte que j'ai dit n'aura pas peine à connoître l'extrême différence qui se rencontre entre ces divines paroles, & ce qu'elle s' imagine, quelque subtile que soit la maniere dont son entendement la trompe sans

avoir dessein de la tromper. Car au lieu que quand c'est Dieu qui parle, l'ame ne fait qu'écouter ce qu'il dit, l'entendement n'a garde d'écouter lors que c'est lui-même qui parle: & comme les paroles qu'il forme quoi que bien arrangées ne procedent que de son imagination qui est obscurcie par tant de nuages, comment auroit-elle cette clarté & cette lumiere qui éclate dans celles de Dieu? Aussi pouvons-nous, quand c'est nôtre entendement qui forme ces paroles, divertir nôtre imagination à autre chose, de même qu'une personne qui parle peut se taire: mais il n'est pas en nôtre pouvoir de le faire lors que c'est Dieu qui nous parle.

Il y a encore une autre marque la plus évidente de toutes: C'est que les paroles qui procedent de nôtre entendement ne produisent aucun effet: & qu'au contraire quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, elles sont toujours suivies des effets. Ainsi lors même qu'il ne les emploie que pour nous reprendre de nos fautes elles font à l'instant une telle impression dans nôtre ame qu'elles l'attendrissent, l'illuminent, la réjouissent, la disposent à tout entreprendre pour son service, & la mettent plus promptement qu'on ne le sçauroit croire dans une tranquillité si admirable qu'il semble que Dieu veuille lui faire connoître que son pouvoir n'a point de bornes, & que ses paroles sont des effets. Ainsi il me paroît y avoir la même difference qui se trouve entre parler & écouter, à cause comme je l'ai dit, que lors que nous parlons c'est nôtre entendement qui arrange nos paroles, & qu'au contraire quand on nous parle nous n'avons qu'à écouter sans aucun travail ce que l'on nous dit. Dans la premiere de ces deux sortes de paroles nous ne sçaurions affurer si ce que nous disons est conforme à la verité, parce que nous sommes alors comme des personnes à demi endormies: mais dans la seconde maniere, les paroles que Dieu nous dit, s'entendent si clairement que l'on n'en perd pas une syllabe, quoi que cela arrive quelquefois dans un temps que l'entendement & l'ame sont si troublez & si distraits qu'ils

qu'ils ne pourroient former une seule pensée raisonnable ; & ces divines paroles font comprendre à l'ame de si grandes veritez que quelque recueillie qu'elle fût en elle-même, elle seroit incapable de les concevoir : joint comme je l'ai déjà dit, qu'elle se trouve toute changée dès la premiere de ces paroles, particulièrement s'il se rencontre qu'elle soit dans le ravissement : car ses puissances étant alors suspenduës & n'agissant point, comment son imagination qui est toute stupide & toute hebetée pourroit-elle se représenter & comprendre des choses auxquelles auparavant elle n'avoit jamais pensé, & dont par conséquent sa memoire n'auroit pû conserver aucune image ?

Il faut remarquer que lors que nous avons des visions & entendons ces divines paroles ce n'est jamais ce me semble dans ce temps de ravissement que l'ame est unie à Dieu, parce qu'alors, comme je pense l'avoir dit dans la seconde maniere d'arroser le jardin spirituel, l'entendement, la memoire, & la volonté demeurant sans aucune action & comme perduë, on ne sçauroit à mon avis, ni voir, ni écouter, ni entendre ; & durant ce temps qui est fort bref Dieu se rend de telle sorte maître de l'ame, qu'il ne lui laisse si je ne me trompe, aucune liberté d'agir. Mais quand après que ce peu de temps est passé l'ame continuë à demeurer dans le ravissement, c'est alors que je dis que ces puissances se trouvent en tel état, qu'encore qu'elles ne soient pas perduës elles n'agissent presque point, & sont comme abimées en Dieu & incapables de raisonner. Il y a tant de moiens de connoître cette difference qu'il est difficile que l'on s'y trompe souvent : & j'ose même ajoûter qu'une personne qui en a quelque experience le discernera clairement, parce qu'outre plusieurs autres preuves que je pourrois en alleguer, les paroles qui ne procedent que de nôtre entendement, ne produisent aucun effet, & l'ame les rejette, à cause que ne les considerant que comme des rêveries de l'entendement, elle n'en tient non plus de compte que de ce que diroit un frenetique. Mais

au contraire nous écoutons ces paroles proferées de Dieu comme si elles sortoient de la bouche d'une personne sçavante, sainte, & de grande autorité, que nous sommes assurez être incapable de mentir : ce qui est même une comparaison trop basse, parce que ces paroles sont quelquefois accompagnées d'une telle Majesté, que sans considerer de qui elles procedent nous ne sçaurions ne point trembler lors qu'elles nous reprennent de nos fautes, & ne nous pas sentir embrasés d'amour lors qu'elles nous témoignent de l'amour. Nôtre memoire ne nous peut rien représenter qui leur soit comparable, & elles expriment en peu de mots & nous font concevoir tant de sens si admirables, que nous ne sçaurions qu'en beaucoup de temps les démêler & les mettre en ordre : ce qui montre que ces paroles surpassent de telle sorte nôtre capacité qu'il nous est facile de voir qu'elles sont divines & non pas humaines.

J'estimerois inutile de m'arrêter ici davantage, parce que je ne croi pas qu'une personne qui en a l'experience puisse s'y tromper & tomber dans l'illusion, si elle ne se trompe volontairement elle-même. Il m'est souvent arrivé qu'étant entrée dans quelque doute de ce qui m'avoit été dit, non pas alors, cela étant impossible, mais après, & de penser que je pouvois m'être abusée j'en ai veu long-temps depuis l'accomplissement. Et au lieu que ce qui procede de l'entendement est comme un premier mouvement de la pensée qui passe & s'oublie, ceci est comme une chose subsistante que Dieu imprime de telle sorte dans la memoire qu'elle ne sçauroit s'en effacer, si ce n'est après un fort long-temps & que ce soient seulement des paroles de tendresse & d'instruction. Car quant à celles de Prophetie je ne croi pas qu'elles se puissent oublier : & il ne m'est jamais arrivé de les avoir oubliées, quoi que j'aie fort peu de memoire.

Je repete encore, que si une personne ne prend plaisir à se tromper en se persuadant qu'elle entend ce qu'elle n'entend point & que c'est Dieu qui lui parle, elle n'aura

pas peine à connoître que c'est elle-même qui se parle, & à sortir ainsi d'une tromperie où elle demeureroit durant toute sa vie. Mais j'avouë ne comprendre pas comment elle y pourroit tomber, si elle avoit seulement une fois entendu Dieu parler à elle, parce que quand c'est elle-même qui se parle, quoi qu'elle ne voulût rien écouter de ce qu'on lui diroit, soit par le desir de demeurer tranquille dans son oraison & la crainte d'y être troublée, ou par d'autres considerations, elle ne içauroit ne le point connoître, à cause que son entendement a besoin de temps pour raisonner : au lieu que quand c'est Dieu qui nous parle il nous instruit en un moment, & nous fait comprendre des choses que nous ne pourrions concevoir & démêler en tout un mois, & dont quelques-unes sont si élevées, que nous en demeurons épouvantez. Je suis assurée que ceux, qui en auront fait l'expérience, demeureront d'accord que je ne dis rien en cela qui ne soit vrai au pied de la lettre, & je remercie Dieu de la grace qu'il m'a faite de le pouvoir expliquer.

Je finirai en disant, que lors que c'est nous-mêmes qui nous parlons, nous le pouvons faire toutes les fois que nous le voulons & que nous sommes en oraison, en nous imaginant quel'on nous parle. Mais il n'en va pas de même lors que c'est véritablement Dieu qui nous parle, ainsi que je l'ai éprouvé, puis que quelque desir que j'aie eu de l'entendre me parler, il s'est passé plusieurs jours sans que ce bonheur m'arrivât : & que d'autres fois lors que je n'y pensois point il m'a favorisée de cette grace. Que si quelqu'un pour tromper le monde disoit qu'il auroit appris de Dieu ce qu'il se feroit dit à lui-même, il ne lui coûteroit gueres d'y ajoûter qu'il a entendu ces paroles avec ses oreilles corporelles ; & j'avouë sincerement que je n'avois jamais creu que l'on pût entendre d'une autre maniere jusques à ce que je l'eusse éprouvé après avoir tant souffert.

Lors que c'est une illusion du demon, non seulement les paroles que nous entendons, ne produisent pas de bons

bons effets, mais elles en produisent de mauvais. Cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois, & Dieu m'a aussitôt fait connoître la tromperie. Outre que l'ame demeure dans une grande sécheresse, elle se trouve aussi dans une inquietude semblable à celles que j'ai souvent éprouvées en d'autres rencontres. Nôtre Seigneur aiant permis que j'aie eu des tentations & des travaux d'esprit de diverses sortes, & qui me tourmentent encore assez souvent comme on le verra dans la suite. On ne sçait d'où vient cette inquietude dont je parle maintenant, & l'on sent seulement que l'ame y résiste, qu'elle s'en trouble & s'en afflige sans sçavoir pourquoi, parce qu'encore que le demon pour se mieux cacher dans ces illusions ne nous y dise rien que de bon, nous avons ce me semble quelque présentiment qu'il y a en cela de la tromperie, & le plaisir que ces paroles nous donnent me paroît tres-different de celui que l'on reçoit lors que c'est Dieu lui-même qui nous parle. Ainsi cet Ange de tenebres ne peut par ses fausses douceurs tromper ceux qui ont goûté la véritable douceur qui se rencontre dans ces paroles de Dieu, parce qu'au lieu qu'elles font une tres-forte impression dans nôtre ame & la comblent d'une joie également tranquille, permanente, & agreable, ces autres paroles, dont le demon est l'Auteur, ne produisent que de foibles mouvemens de devotion, qui semblables à de petites fleurs que le premier vent des persécutions emporte, ne meritent pas de porter le nom de devotion, puis qu'encore que ce soient de bons commencemens & de bons sentimens, ils sont incapables de nous donner la lumiere nécessaire pour discerner ce qui procede du bon ou du mauvais esprit. C'est ce qui nous oblige de marcher toujours avec grande retenue, parce que ceux qui n'ont pas passé plus avant dans l'oraison pourroient facilement être trompez par de telles visions & revelations. Pour moi je n'ai point eu de celles qui sont véritables qu'après que Dieu par sa seule bonté m'eut donné l'oraison d'union, si ce n'est la première fois que JESUS-CHRIST m'apparut il y a plusieurs années

années ainſi que je l'ai dit : & pleût à ſa divine Majeſté que j'euffe compris deſlors comme je l'ai compris depuis, que cette viſion étoit véritable : j'en aurois tiré ſans doute un grand avantage : mais quant à celles dont le demon eſt l'Auteur, elles ne laiſſent dans l'ame que de l'effroi & un grand dégoût.

Je tiens pour certain que Dieu ne permettra jamais que le diable trompe une perſonne qui ſans ſe confier à elle-même eſt ſi ferme dans la foi qu'elle ſent bien qu'elle ſouffriroit plutôt mille morts que de ſ'en départir en la moindre choſe, parce que l'amour que Dieu lui donne pour cette foi la rend ſi vive, ſi forte, & ſi immuablement attachée à celle de la Sainte Eglife, qu'établiffant ſes vertus ſur elle comme ſur un fondement immobile, toutes les revelations imaginables, quand même elle verroit les Cieux ouverts, ſeroient incapables de l'ébranler dans le plus petit article de ſa creance. Que ſi l'ame heſite quelquefois en cela & ſ'amuſe à raiſonner ainſi en elle-même : Si c'eſt Dieu qui me dit ceci, il pourroit être auſſi véritable que ce qu'il a dit aux Saints : cette penſée viendroit du demon qui commenceroit à la tenter par un premier mouvement ; & ce ſeroit un tres-grand mal ſi elle ſ'y arrêtoit : mais je ne ſçauois croire que l'on tombe dans ces premiers mouvemens quand on a la force que Dieu donne à ceux qu'il favorife de ſes graces : & je ſuis même perſuadée que tous les demons enſemble leur ſeroient peu redoutables lors qu'il ſ'agiroit de ſouſtenir la moindre des veritez que l'Eglife nous enſeigne. Que ſi l'ame après même qu'elle a eu ces viſions, ne ſe ſent pas avoir cette devotion & cette force, elle ne doit point ſ'y aſſurer, puis qu'encore qu'elle ne connoiſſe pas à l'inſtant le mal qu'elles ſeroient capables de lui cauſer, non ſeulement il ſeroit grand, mais il pourroit encore croître ; & je ſçai par experience qu'il ne faut ſe perſuader qu'une choſe vient de l'eſprit de Dieu qu'autant qu'elle ſe trouve conforme à l'Ecriture Sainte. A moins que cela il me ſemble, ſ'il m'eſt permis d'uſer de cette comparaiſon, que

que je me tiendrois plus assurée que ces visions viendroient du demon, que je ne le suis maintenant que celles que j'ai eues, viennent de Dieu, quelque certitude que j'en aie. Car les visions qui viennent du demon se connoissent à des marques si visibles, que quand tout le monde ensemble m'assureroit qu'elles viennent de Dieu, je n'y ajoûteroie point de foi. Ces marques sont que l'ame se trouve aussitôt dénuée de toute vertu, dans le dégoût, dans le trouble, & incapable de rien faire de bon, parce qu'encore que le demon paroisse lui donner de bons desirs, ils sont si foibles, son humilité est si fautive, & son inquietude est si grande, qu'elle ne goûte ni douceur ni suavité: ce que ceux qui ont éprouvé les effets tout contraires que l'esprit de Dieu produit, comprendront à mon avis facilement.

Neanmoins comme le diable peut nous dresser plusieurs pièges, & qu'ainsi nous avons toujours sujet de craindre, nous devons sans cesse nous tenir sur nos gardes, & prendre pour guide un Directeur vertueux & capable à qui nous donnions une entière connoissance du fond de nôtre ame. Par ce moien nous vivrons en assurance, quoi qu'avec tout cela ces craintes démesurées n'aient pas laissé de me faire aussi-bien qu'à d'autres beaucoup de mal.

Outre mon Directeur à qui seul je déclarois mes plus intimes sentimens, il y avoit quatre ou cinq grands Serviteurs de Dieu avec qui je communiquois, quand il me l'ordonnoit, & j'avois avec raison une grande confiance en eux. Comme ils avoient tous beaucoup d'affection pour moi & apprehendoient que je ne fusse trompée par le demon, ce que je ne craignois pas aussi moins qu'eux hors de l'oraison, mais non pas dans l'oraison, parce qu'alors Dieu me rassuroit, ils s'assemblerent pour délibérer sur ce sujet, & ensuite de leur conférence mon Confesseur me dit qu'ils croioient tous que ces douceurs que j'éprouvois dans l'oraison, étoient des illusions du demon: qu'ainsi ils étoient d'avis que je ne communiasse pas si souvent, & que j'évitasse le plus que

je pourrois la solitude. J'étois naturellement si peureuse que souvent même durant le jour je n'osois demeurer seule dans une chambre, & ce mal de cœur dont j'étois travaillée, y contribuoit encore. Voiant donc que tant de personnes sçavantes & incomparablement meilleures que moi étoient de ce sentiment, & que je ne pouvois néanmoins y entrer, j'en eus un tres-grand scrupule, parce qu'il me sembloit que c'étoit manquer d'humilité de ne me pas rendre à leurs avis. Ainsi je fis tous mes efforts pour les croire, me representai pour cela tout ce que j'avois fait de mal en ma vie, & passai plusieurs jours sans communier & sans demeurer en solitude, quoi que ce fût toute ma consolation, parce que je n'avois personne avec qui communiquer, chacun étant contre moi. Les uns traitoient ce que je disois d'imagination & de resveries que je me mettois dans la tête: d'autres avertissoient mon Confesseur de ne pas ajoûter foi à mes paroles; & d'autres assuroient hardiment qu'il y avoit de l'illusion. Lui seul me consolait: car bien qu'il suivit leurs avis pour m'éprouver ainsi que je l'ai sceu depuis, il me disoit qu'encore que ce fût le demon je n'avois rien à apprehender de ses artifices, puis qu'ils ne me faisoient point tomber dans le peché: qu'il seroit enfin contraint de me laisser en repos, & que je n'avois qu'à le demander instamment à Dieu. Ce bon Pere & toute les personnes qu'il confessoit, comme aussi plusieurs autres, prioient beaucoup pour moi, & toutes leurs oraisons & les miennes ne tendoient qu'à obtenir de sa divine Majesté qu'il lui pleût de me conduire par un autre chemin: ce qui dura sans discontinuation durant deux ans ce me semble.

Pendant ce temps je ne pouvois me consoler lors que je pensois que c'étoit le demon, qui me parloit si souvent. Car encore que je ne me retirasse plus dans la solitude pour prier, nôtre Seigneur ne laissoit pas de me faire recueillir au milieu même des conversations où je me trouvois, de me dire ce qu'il lui plaisoit, & de me contraindre de l'entendre quelque resistance que j'y apportasse:

portasse : mais n'y aiant une seule personne avec qui je pûsse me soulager de mes peines , je ne pouvois ni prier ni lire. Ainsi je me trouvois souvent dans un tel accablement & si troublée de la crainte d'être trompée par le demon que je ne l'avois plus que devenir.

Un jour que j'étois plus tourmentée de cette peine que je ne l'avois encore été, je passai de l'Eglise dans un Oratoire, & y demurai quatre ou cinq heures en tel état que ne recevant aucune consolation ni du côté du Ciel, ni de celui de la terre, je me trouvois comme abîmée dans l'apprehension de mille perils. *O Dieu! de mon ame, il paroît bien que vous êtes l'ami veritable; qu'étant tout-puissant vous pouvez tout ce que vous voulez, & que vous ne cessez jamais de vouloir tout ce que nous pouvons souhaiter, pourveu que nous ne cessions point de vouloir tout ce que vous voulez. Souverain Maître de l'univers, que toutes les creatures vous benissent: & qui me donnera une voix assez forte pour faire entendre jusques aux extrémités du monde combien vous êtes fidelle à ceux qui ont le bonheur d'être aimez de vous? Tout ce qui est ici-bas peut nous manquer; mais vous, mon Dieu qui êtes le Seigneur de toutes choses, vous ne nous manquez jamais. Qu'est-ce que ce peu que vous permettez que souffrent ceux qui vous aiment, & quelles délices sont comparables à celles que vous leur faites éprouver? O qu'heureux & plus heureux qu'on ne sçauroit dire seroit celui qui n'auroit jamais aimé que vous! Il me paroît, mon Dieu, que vous ne traitez avec rigueur ceux qui vous aiment, que pour leur faire mieux comprendre dans l'excès de leurs souffrances quel est l'excès de vôtre amour. O mon Sauveur! que n'ai-je assez d'esprit, assez de science, & assez d'éloquence pour pouvoir exprimer aussi bien que je le comprends, quelles sont les merveilles de vos œuvres. Tout me manque pour cela, mon Dieu; mais ma consolation est que pourveu que vous ne m'abandonniez point, je ne vous abandonnerai jamais. Que tous les sçavans s'élèvent donc tant qu'ils voudront contre moi: que toutes*

les créatures me persecutent ; & que tous les demons joints ensemble m'attaquent , rien ne sera capable de m'étonner pourveu que vous continuiez de m'assister , parce que j'ai éprouvé combien toutes ces peines sont avantageuses à ceux, qui ne mettent leur confiance qu'en vous seul.

Lors que j'étois dans l'extremité d'affliction que je viens de dire & n'avois point encore eu de visions, ces paroles que j'entendis furent seules suffisantes pour remettre mon ame dans la tranquillité & dans le calme : N'aiez point de peur ma fille, car c'est moi ; je ne vous abandonnerai jamais : n'apprehendez rien.

Il me sembloit avant que d'avoir entendu ces divines paroles, que l'on n'auroit pû me tirer d'une si étrange peine quelque temps & quelques efforts que l'on y eût employez : mais ce peu de mots calmerent en un moment de telle sorte mon esprit & me donnerent tant de force, d'assurance, de repos, & de lumiere, que je me trouvai toute une autre personne ; & quand tout le monde ensemble auroit voulu me faire croire que ces paroles n'étoient pas de Dieu, j'aurois hardiment soutenu le contraire & en serois toujours demeurée tres-persuadée.

Fusques à quel excès, Seigneur, va vôtre bonté, & cette puissance sans bornes qui vous rend facile ce qui paroît être le plus impossible ? Vous ne vous contentez pas de proposer des remedes pour guerir les blessures que le peché fait dans nos ames ; mais vous les guerissez en effet : vos paroles sont agissantes ; & je ne puis assez admirer de quelle sorte vous fortifiez nôtre foi & augmentez nôtre amour pour vous. Cela m'a fait souvenir cent fois du calme que vous rendites à la mer en tançant les vents qui avoient excité une si violente tempeste : & je disois en moi-même : Quel doit être celui à qui toutes les puissances de mon ame obeissent ainsi sans resistance, qui dissipe en un instant par l'éclat de sa lumiere des tenebres si épaisses, qui attendrit un cœur qui paroïssoit être de marbre, & qui par une agreable pluie de larmes

arrose

arrose une terre si aride qu'elle sembloit devoir toujours demeurer dans la secheresse ? Qui est celui qui nous donne de si saints desirs & nous inspire tant de courage ? Il m'est arrivé souvent d'avoir ces pensées : que puis-je apprehender ; & qui sera capable de me faire peur ? mon seul desir est de servir Dieu : je ne souhaite autre chose que de lui plaire , & je mets dans l'accomplissement de sa volonté toute ma joie , tout mon repos & tout mon bonheur. Si donc le Seigneur est tout-puissant , & que les demons sont ses esclaves , comme je ne scaurois en douter puis que la foi m'en assure : quel mal ces malheureux esprits me scauroient-ils faire étant ainsi que je le suis servante de ce souverain Monarque ? & quand j'aurois à combattre tout l'enfer ensemble quel sujet aurois-je de craindre ?

Je prenois ensuite une croix & sentoie que Dieu me donnoit tant de courage , que je me trouvois si changée & apprehendois si peu ces esprits de tenebres , que ne mettant point en doute de les pouvoir vaincre sans peine par la force que me donnoit cette croix , je disois , Venez tous maintenant : je vous attens de pied ferme ; & étant comme je le fais une humble servante de Dieu tout-puissant je veux voir quel mal vous me pourrez faire.

Il me parut depuis que veritablement ces malheureux esprits me craignoient : & au contraire je les craignois si peu & demeurai si tranquille que toutes mes apprehensions s'évanoüirent. Ainsi lors qu'ils se sont apparus à moi comme cela est arrivé quelquefois & qu'on le verra dans la suite , je leur faisois peur , & ils ne m'en faisoient point , parce que Dieu m'a donné un tel avantage sur eux que je ne les considere que comme des mouches. Je les trouve lâches , timides , & sans force contre ceux qui les méprisent. Ils n'attaquent que les personnes qui les apprehendent , ou que ceux des serviteurs de Dieu qu'il leur permet de tenter pour éprouver leur vertu & augmenter leur sainteté. Je prie la divine Majesté de nous faire la grace de ne craindre que ce qu'il

qu'il y a un véritable sujet de craindre, & d'être bien persuadé de cette vérité, qu'un seul péché veniel peut nous faire plus de mal que tout l'enfer ensemble ne nous en peut faire. Ces mortels ennemis de nôtre salut ne nous épouvantent que par la prise que nous leur donnons sur nous par nôtre attachement aux biens, aux honneurs, & aux plaisirs : mais nous voiant alors conspirer nôtre propre perte par l'aveuglement qui nous fait aimer de que nous devrions avoir en horreur, ils se joignent à nous contre nous-mêmes, se servent pour nous vaincre des armes que nous leur mettons entre les mains au lieu de nous en servir pour les combattre, & c'est de là que vient tout nôtre malheur. Que si au contraire nous méprisons par nôtre amour pour Dieu ces faux biens, ces vains honneurs, & ces dangereux plaisirs, & qu'un véritable desir de le servir nous fit embrasser sa croix pour marcher dans le chemin de la vérité ; ces esprits de mensonge que l'on peut dire être le mensonge même. & qui n'apprehendent rien tant que la vérité s'enfueroient bien-tôt, parce qu'ils ne peuvent avoir de commerce avec ceux qui l'aiment. Mais lors qu'ils voient que nôtre entendement est obscurci ils travaillent adroitement à l'obscurcir encore davantage, nous aident à nous aveugler, & ne nous considérant que comme des enfans lors qu'ils nous voient mettre toute nôtre satisfaction & nôtre plaisir dans des choses aussi vaines que sont celles de ce monde, ils nous traitent comme des enfans, & n'ont garde d'apprehender d'en venir souvent aux mains avec nous.

Dieu veuille que je ne sois pas moi-même du nombre de ces enfans, & me faire au contraire la grace de connoître ce qui merite de passer pour un véritable bien, & un véritable honneur, & un véritable plaisir. Je ne comprends rien à ces craintes qui nous font proferer le nom du diable au lieu du nom de Dieu qui le fait trembler ; car ne sçavons-nous pas qu'il ne peut rien faire que par sa permission : & j'avoué que j'apprehende davantage ceux qui craignent le diable que le diable même,

parce

parce que quant à lui il ne sçauroit me faire de mal ; au lieu que les autres , & particulièrement les Confesseurs, donnent des peines incroyables comme je l'ai éprouvé durant quelques années , & en ai souffert de si grandes que je ne comprends pas maintenant comment j'ai pû y résister. Que nôtre Seigneur soit beni à jamais de m'en avoir délivrée. Ainsi soit-il.

C H A P I T R E X X V I.

Les ames que Dieu favorise des ces visions admirables ne peuvent ignorer l'amour qu'elles ont pour lui. Trois paroles qu'il dit à la Sainte dans un grand trouble où elle étoit , rendent le calme à son esprit. Conduite qu'il tient sur elle. Il devient lui-même le livre admirable dans lequel elle s'instruisoit de toutes choses.

JE compte entre les plus grandes graces dont Dieu m'a favorisée celle de ne point craindre les demons, parce que je sçai combien il est perilleux à une ame d'apprehender autre chose que d'offenser Dieu. Puis que ce suprême Roi que nous iervons, est si puissant qu'il n'y a rien dans le Ciel & sous le Ciel qui ne lui soit assujetti ; quel sujet avons-nous de craindre pourvu que nous marchions toujourns comme je l'ai dit , dans le chemin de la verité avec une conscience pure ? Mais il est certain que nous ne sçaurions trop craindre d'offenser en la moindre chose cette Souveraine Majesté qui peut nous aneantir en un moment lors que nous sommes si malheureux que de lui déplaire, & qui nous rend au contraire victorieux de tous nos ennemis quand nous lui sommes agréables. On demeurera sans doute d'accord de ce que je dis : mais on pourra demander qui est celui qui peut s'assurer d'être si parfait que de contenter Dieu en toutes choses, & n'avoir point aussi sujet de craindre. J'avoué que ce n'est pas moi puis que je suis si imparfaite & si miserable : mais il ne nous traite pas à la rigueur comme font des hommes ; il connoît
notre

nôtre foiblesse : & les ames qui sont arrivées jusques à l'état où j'ai dit, ne peuvent comme auparavant ignorer le véritable amour qu'elles lui portent. Elles ne comprennent pas seulement combien grand est cet amour ; elles le sentent par les violens transports que leur donne le desir de voir Dieu comme je le dirai dans la suite si je ne l'ai déjà dit : tout les ennuie : tout les importune ; tout les tourmente, si elles ne jouissent du bonheur de sa présence ou ne travaillent pour son service ; & sans cela le repos même leur est pénible , parce qu'elles ne trouvent de repos qu'en lui.

Etant un jour accablée d'affliction & dans un merveilleux trouble par le sujet que m'en donnoit dans une affaire dont je parlerai ensuite, le murmure de toute la ville où j'étois, & même de nôtre Ordre, Dieu me dit : *Qu'apprehendez-vous ? Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant ? J'accomplirai ce que je vous ai promis.* Ces paroles furent quelque temps après suivies de l'effet : & je me trouvai en cet instant remplie d'une telle force que j'étois prête à m'engager pour son service dans d'autres entreprises encore plus difficiles, & à souffrir avec joie de nouveaux travaux beaucoup plus grands. Cela m'est arrivé tant de fois que je n'en sçai pas le nombre : & lors que je tombe dans quelques imperfections, Dieu m'en reprend d'une maniere qui seroit capable de m'aneantir : mais ces reprehensions sont si salutaires qu'elles produisent toujours leur effet, parce que ce Souverain Medecin des ames ne leur fait jamais connoître leurs maux sans y apporter le remede.

D'autres fois il me représentoit mes pechez passez, & particulièrement lors qu'il me vouloit accorder quelque grace signalée : & l'ame dans ces rencontres voit si clairement la grandeur de ses pechez qu'il lui semble que ce Juge terrible & eternal va la juger, & elle ne sçait que devenir. D'autres fois Dieu m'avertissoit des dangers où je tomberoïis, & d'autres personnes trois ou quatre ans après : ce qui n'a jamais manqué d'arriver, & je pourrai en rapporter quelques-uns.

Ai-je donc tort de dire que tant de choses nous font connoître ce qui procedé de l'esprit de Dieu qu'il me semble qu'on ne le peut ignorer ? Le plus seur en cela, & ce que les femmes particulièrement doivent faire à caufe qu'elles ne font point ç'avantes, est de donner une connoissance entiere du fond de leur cœur à un Confesseur çavant & capable, & de lui obeir, puis qu'il n'en çaueroit arriver que du bien. Dieu me l'a donné plusieurs fois: je le pratique, & je ne pourrois fans cela avoir du repos.

J'avois un Confesseur qui me mortifioit beaucoup, m'affligeoit quelquefois, & me mettoit dans des peines qui alloient jusques à m'inquieter, & il m'a paru que c'est celui qui m'a le plus profité. Quoi que j'eusse une grande affection pour lui, j'étois quelquefois tentée de le quitter, parce qu'il me sembloit que ces peines qu'il me donnoit me détournoient de l'oraïson: mais lors que j'étois prête d'en venir à l'execution nôtre Seigneur me le défendoit, & m'en reprenoit d'une maniere qui me touchoit plus sensiblement que ce que mon Confesseur me faisoit souffrir. Ainsi j'étois tourmentée des deux côtez, & cela m'étoit nécessaire pour domter la rebellion de ma volonté. Nôtre Seigneur me dit une fois: *Que ce n'étoit pas obeir que de n'être pas disposée à souffrir, & que pour ne trouver rien de difficile, je n'avois qu'à jeter les yeux sur ce qu'il avoit enduré.*

Un Confesseur à qui je m'étois confessée au commencement me dit, que puis que j'étois assurée que ce qui se passoit en moi venoit de l'esprit de Dieu je n'en devois parler à personne, parce qu'il est avantageux de tenir ces faveurs cachées. Je fus fort aise de ce conseil qu'il me donnoit, à cause que j'avois tant de honte de lui déclarer les graces que je recevois de Dieu, que j'en aurois souvent moins eu de Confesser de grands pechez, principalement lors qu'elles étoient grandes; parce qu'il me sembloit qu'on n'y ajoûteroit point de foi & que l'on se moqueroit de moi: outre qu'il me paroïsoit que c'étoit avoir peu de respect pour les merveilles de Dieu

Dieu que de les publier, & qu'ainsi il valoit beaucoup mieux les taire. Mais je connus depuis que ce Confesseur m'avoit en cela fort mal conseillée, & que tant s'en faut que je deusse rien cacher dans mes Confessions, je ne pouvois sans peril n'y pas déclarer tout ce qui se passoit en moi, parce qu'autrement je pourrois quelquefois me tromper.

Que s'il arrivoit que nôtre Seigneur me dit dans l'oraison quelque chose de contraire à ce que mon Confesseur m'ordonnoit, il ne laissoit pas de me commander de lui obeir : mais il l'inspiroit ensuite de changer de sentiment, & de m'ordonner la même chose.

Lors que l'on défendit plusieurs livres traduits en langue vulgaire dont je lisois quelques-uns avec grand plaisir, j'en ressentis beaucoup de peine, parce que n'entendant pas le Latin je ne pouvois plus les lire, & nôtre Seigneur me dit : *Que cela ne vous fâche point : je vous donnerai un livre vivant.* Je ne pus comprendre alors le sens de ces paroles parce que je n'avois point encore eu de visions : mais peu de jours après il me fut facile de l'entendre, à cause qu'elles me donnent tant de sujets de me recueillir & de mediter sur ce qu'elles me représentent, & que Dieu m'y instruit en diverses manieres avec tant de témoignages de son amour, que j'ai peu ou presque point du tout besoin de livres. Sa suprême Majesté a été depuis ce temps-là le livre admirable où j'ai appris de si grandes veritez : & peut-on trop estimer le bonheur d'avoir un tel livre, qui imprime de telle sorte dans l'esprit ce que l'on y voit & ce que l'on doit faire, que l'on ne sçauroit jamais l'oublier ?

Car peut-on voir nôtre Seigneur tout couvert de plaies, accablé d'afflictions, & persecuté d'une maniere effroyable, sans desirer avec ardeur de participer à ses peines, afin de lui témoigner que nôtre amour pour lui nous les rend aimables ? Peut-on voir quelle est la gloire qu'il prépare à ceux qui le servent, sans compter pour rien tout ce que l'on fait & que l'on souffre dans l'esperance d'obtenir un jour une telle recompense ? Et peut-

on penser aux tourmens des damnez sans reputer pour des delices tous ceux que l'on endure ici bas en les comparant à ces flammes eternelles, & ne pas reconnoître en même temps combien nous sommes obligez à Dieu de nous avoir tant de fois délivrez du peril d'y être précipitez ? Mais parce qu'avec son assistance je traiterai plus particulièrement ailleurs de ce sujet, je reprendrai maintenant le discours de ma vie : & je souhaite que Dieu m'ait fait la grace de me bien expliquer en ce que j'ai dit jusques à cette heure. Je suis persuadée que ceux qui en ont fait l'experience n'auront pas peine à la comprendre, & trouveront que j'ai assez bien rencontré en quelque chose. Mais quant à ceux qui ne l'ont point éprouvé je ne serai pas surprise de voir qu'ils ne considerent tout cela que comme des resveries : il suffit pour les excuser que ce soit une personne aussi imparfaite que moi qui l'ait écrit, & je ne blâmerai point ceux qui en jugeront de la sorte. Je demande seulement à Dieu de m'assister pour accomplir en toutes choses sa volonté.

C H A P I T R E X X V I I.

La Sainte reprend la suite de sa vie. Lors qu'elle demandoit & que l'on demandoit à Dieu pour elle de la conduire par un autre chemin, elle sentit & connut d'une maniere inexplicable que JESUS-CHRIST étoit à côté d'elle quoi qu'elle ne le vit point. Comparaison dont elle se sert pour tâcher à faire comprendre quelque chose de ces visions & de leurs effets. Elle deplore l'aveuglement des personnes, même Religieuses, qui sous prétexte de ne vouloir point donner de scandale en donnent beaucoup, & rapporte ensuite plusieurs particularitez de la vie & de la mort du bienheureux Pere Pierre d'Alcantara.

POUR revenir donc à la suite de ma vie je souffrois comme je l'ai dit de grandes peines & l'on prioit beaucoup pour moi, afin qu'il plût à Dieu de me conduire par un autre chemin plus assuré que celui que l'on di-
soit

soit me devoir être suspect. Mais encore que de mon côté je le lui demandasse instamment & continuellement, je me trouvois si changée en mieux que je ne pouvois desirer qu'il me l'accordât, sinon une seule fois que je me trouvai accablée par tant de choses que l'on me disoit & tant de craintes que l'on me donnoit, Ainsi tout ce que je pouvois faire étoit de m'abandonner entièrement à ce suprême Roi des ames pour disposer absolument de sa servante selon sa sainte volonté, comme sçachant mieux que moi-même ce qui m'étoit le plus utile. J'étois persuadée que le chemin par lequel je marchois me menoit au Ciel ; au lieu que celui que je tenois auparavant me conduisoit en enfer : & ainsi quelque violence que je me fisse pour croire que le demon me trompoit, & pour desirer d'entrer dans une autre voie, il m'étoit impossible de gagner cela sur moi. Que si je faisois quelque bonne œuvre je l'offrois à Dieu pour ce sujet : j'implorois l'assistance des Saints à qui j'avois une particuliere devotion : je faisois des neuvaines : je me recommandoïs à S. Hilarion & à S. Michel auxquels l'état où je me trouvois me rendoit encore plus affectionnée, & avois recours à plusieurs autres Saints afin qu'ils obtinssent de sa divine Majesté de m'éclairer de sa lumiere pour me faire connoître la verité. Or au bout de deux ans, après avoir fait continuellement cette priere à Dieu & aussi d'autres personnes pour moi, qu'il lui plût de me conduire par une autre voie, ou faire connoître la verité, parce que nôtre Seigneur me parloit tres-souvent, ce que je vas dire m'arriva.

Etant en oraison le jour du glorieux S. Pierre je vis, ou pour mieux dire je sentis, car je ne voiois rien ni des yeux du corps ni de ceux de l'ame, que quelqu'un étoit auprès de moi & il me sembla que c'étoit J E S U S-CHRIST lui-même qui me parloit. Comme j'igno-rois entierement qu'il pût y avoir de semblables visions je fus d'abord effraïée, & répandis quantité de larmes. Mais une seule parole de ce divin Sauveur me rassura de telle sorte que je demeurai comme auparavant sans

aucune crainte & fort tranquille & fort consolée. Il me paroïssoit qu'il marchoit à côté de moi sans que je pûsse néanmoins remarquer en lui aucune forme corporelle, parce que cette vision n'étoit pas imaginaire. Je connoissois seulement fort clairement qu'il étoit toujours à mon côté droit, qu'il voioit tout ce que je faisois ; & pour peu que je me recueillisse ou que je ne fusse pas extrêmement divertie, je ne pouvois ignorer qu'il étoit avec moi.

Je le dis aussi-tôt à mon Confesseur, quoi que j'eusse assez de peine à m'y résoudre. Il s'enquit de moi en quelle forme je le voiois, & je lui répondis que je ne le voiois pas. Il me demanda comment je sçavois donc que c'étoit JESUS-CHRIST ; & je lui dis que je ne pouvois lui expliquer la maniere par laquelle je le sçavois ; mais qu'il n'étoit pas en mon pouvoir d'ignorer qu'il étoit auprès de moi, parce que je le connoissois clairement, que je le sentoïis, que mon recueillement dans l'oraison de quietude étoit beaucoup plus grand & plus continuel, & qu'il étoit évident que cette divine présence produisoit en moi des effets beaucoup plus grands qu'à l'ordinaire. J'usai de diverses comparaisons pour tâcher à me faire entendre : mais il me semble qu'il y en a peu qui aient du rapport à cette sorte de vision. Et comment des femmes ignorantes telle que je suis pourroient-elles trouver des termes propres pour bien expliquer une chose si difficile qu'il n'y en a point de plus relevée, comme je l'ai appris depuis par un Saint homme de grand esprit nommé le Pere Pierre d'Alcantara dont je parlerai dans la suite, & de quelques autres aussi fort sçavans, qui m'ont assuré comme lui qu'il n'y a rien en quoi le demon puisse avoir moins de part qu'à un telle vision ? Ainsi je laisse à ces personnes sçavantes à expliquer en quelle maniere cela se peut faire. Que si je dis comme il est vrai, que je ne le voi ni des yeux du corps ni de ceux de l'ame, parce que cette sorte de vision n'est pas sensible, on me demandera sans doute comment je puis donc assurer que je connois plus clairement

ment que J E S U S - C H R I S T est près de moi que si je le vois de mes propres yeux. Je répons que c'est comme quand une personne qui est aveugle ou dans une tres-grande obscurité n'en peut voir une autre qui est auprès d'elle, quoi qu'elle ne laisse pas de sçavoir assurément qu'elle y est. Mais encore que cette comparaison ait du rapport au sujet dont il s'agit, j'avouë qu'il y en a peu, parce que cette personne aveugle ou qui est dans une si extrême obscurité peut entendre cette autre personne parler, ou se remuer, ou la toucher; au lieu qu'ici il n'y a rien de tout cela. Il ne s'y rencontre aucune obscurité, & l'ame est assurée de ce qu'elle voit & de ce qu'elle sent par une connoissance plus claire que n'est la lumiere du soleil. Il n'y a néanmoins ni soleil ni clarté; mais seulement une certaine lumiere sans lumiere qui illumine l'entendement pour rendre l'ame capable de jouir d'un si grand bien & qui est suivi de tant d'autres.

Ce n'est pas comme cette presence de Dieu que l'on sent quelquefois, & principalement ceux qu'il favorise de l'oraison d'union & de quietude, qui lors qu'ils commencent à prier leur paroît par les sentimens spirituels qu'ils ont d'un grand amour, d'une vive foi, & de saintes resolutions accompagnées d'une grande tendresse, ce qui leur fait connoître qu'ils ont trouvé celui qu'ils cherchent, & qu'il écoute ce qu'ils lui disent. Cette grace que Dieu fait à quelques ames est sans doute tres-singuliere, & ceux qui la reçoivent la doivent extrêmement estimer, parce que c'est une maniere d'oraison fort sublime: mais ce n'est pas une vision qui fasse voir par les effets que Dieu est present, ainsi qu'il le fait voir aux ames à qui il donne ces visions que je viens de dire, dans lesquelles il veut qu'elles connoissent tres-clairement que J E S U S - C H R I S T Fils de la Vierge est present: & au lieu que dans cette autre maniere d'oraison on ne reçoit que quelques influences de la divinité, on éprouve dans ces visions dont je parle, qu'outre ces influences la divinité même est presente, & que la tres-sainte humanité de J E S U S - C H R I S T est avec nous pour nous enrichir de ses graces.

Mon Confesseur me demanda ensuite qui m'avoit dit que c'étoit JESUS-CHRIST. Je lui répondis que lui-même me l'avoit dit plusieurs fois, & qu'avant qu'il me l'eût dit je ne pouvois en douter, tant cela étoit fortement imprimé dans mon esprit quoi que je ne le visse pas. Que c'étoit de même que si étant aveugle ou dans une tres-grande obscurité une personne dont j'aurois seulement entendu parler sans l'avoir jamais veüe me disoit qui elle est, & que je le crûsse quoi que je ne pûsse pas l'affurer si hardiment que si je l'avois veüe: Qu'il y avoit même en ceci encore davantage, puis que bien que l'on ne voie point JESUS-CHRIST on est persuadé qu'il est présent par une connoissance si claire que l'on n'en scauroit douter, à cause que nôtre Seigneur imprime de telle sorte cette creance dans nôtre entendement que nous en sommes plus affûrez que de ce que nous voions de nos propres yeux, parce qu'ils peuvent nous laisser quelque sujet de douter si ce n'est point une imagination; au lieu qu'il ne reste aucun lieu de doute lors que dans cette autre maniere que je viens de dire Dieu parle à l'ame sans lui parler, & se fait manifestement connoître à elle.

Ce langage est si surnaturel & si celeste que l'on s'efforce en vain de l'expliquer si Dieu lui-même n'en donne l'intelligence par les effets qu'il produit. Sa divine Majesté imprime dans le fond de l'ame ce qu'elle veut qu'elle comprenne, & le lui represente dans ces visions en la maniere que j'ai dit sans se servir pour cela ni d'images, ni de figures, ni de paroles.

On doit extrêmement remarquer que Dieu agit de la sorte pour faire connoître aux ames de grandes veritez & de grands misteres. C'est ce qui m'arrive souvent dans ces visions, & en quoi il me semble que le diable peut le moins avoir de part pour les raisons que je dirai; & j'avoué que je me trompe si elles ne sont bonnes.

Ces visions sont spirituelles, & ce qui s'y passe est si sublime que l'entendement, la memoire, la volonté, & les sens s'y trouvent tellement suspendus qu'il ne leur

reste

reste pas le moindre petit mouvement. Ainsi je ne voi pas que le demon puisse en nulle maniere s'en servir pour nous tromper : mais cela arrive rarement & ne dure guere, & l'usage des puissances & des sens ne demeure ainsi entierement suspendu que lors que nôtre Seigneur veut seul operer en nous sans que nous agissions en aucune sorte. C'est de même que si nôtre estomac se trouvoit rempli d'un aliment, que nous n'eussions point mangé, ni ne sceussions point de quelle sorte il y seroit entré, ni quel seroit cet aliment, ni d'où il viendroit. Et comment aurois-je pû sçavoir de quelle maniere il y seroit entré puis que je n'en avois jamais auparavant veu ni sceu quel il étoit, ni désiré d'en être nourrie, ni même appris qu'il s'en rencontre de tel ?

Lors que Dieu nous parle de la sorte il rend nôtre esprit attentif à écouter ce qu'il nous dit, quoi qu'il ne voulût pas l'entendre. Il semble qu'il donne des oreilles à nôtre ame, & l'empêche de se pouvoir divertir à autre chose : de même qu'il faudroit bien par necessité qu'une personne qui auroit l'ouïe fort subtile & à qui on ne permettroit pas de boucher ses oreilles entendît malgré qu'elle en eût ce qu'on lui diroit de fort près & à haute voix. Cette personne agiroit néanmoins en quelque sorte, puis qu'elle seroit attentive à ce qu'on lui diroit ; mais ici l'ame ne fait rien : elle n'a pas seulement la peine d'écouter : elle trouve tout préparé & tout apprêté, & n'a qu'à jouïr du plaisir de se voir rassasier d'une viande si delicieuse. C'est comme si sans avoir la peine d'apprendre à lire & d'étudier, ni sans sçavoir comment cela se seroit pû faire on se trouvoit tres-sçavant par une science infuse.

Cette dernière comparaison me paroît pouvoir faire comprendre quelque chose de cette connoissance sur-naturelle & toute celeste. L'ame en cet état conçoit si clairement dans un instant le mystere de la tres-sainte Trinité & d'autres si élevez, qu'il n'y a point de Theologien contre qui elle n'osât disputer de ces grandes veritez ; & elle en demeure si épouvantée, qu'une seule

de ces faveurs suffit pour la changer entièrement, & la faire renoncer à l'affection de toutes les creatures, pour n'aimer que celui-là seul qui sans qu'elle y contribué rien la rend capable de jouir d'un si extrême bonheur, lui découvre de si grands secrets, & lui témoigne tant d'amour que de semblables graces ne se peuvent écrire, parce qu'elles sont si admirables qu'à moins que d'avoir une vive foi on ne pourroit concevoir qu'il fût possible que Dieu les accordât à une personne qui en est si indigne. C'est pourquoi si on ne me le commande expressément je dirai peu de chose de ces graces toutes extraordinaires que nôtre Seigneur m'a faites, & me contenterai de rapporter quelques visions qui pourront empêcher ceux à qui il en donnera de semblables de s'en étonner comme si c'étoient des illusions, ainsi que cela m'est arrivé, & aussi à faire connoître la conduite que Dieu a tenuë sur moi, qui est ce que l'on m'a ordonné d'écrire.

Pour revenir à cette maniere d'entendre il me semble que nôtre Seigneur veut alors donner à l'ame quelque connoissance de ce qui se passe dans le Ciel. Je n'en avois rien compris auparavant; mais il me le fit voir par sa bonté dans un ravissement. Ainsi Dieu & l'ame s'entendent dès ici bas sans se parler, parce qu'il plaît à ce maître absolu de toutes choses de temoigner son amour à l'ame par une si grande faveur, de même que deux intimes amis se parlent en se regardant seulement, comme je pense l'avoir entendu dire de l'Epoux & de l'Epouse dans les Cantiques.

Que vôtre bonté, Seigneur, est admirable de souffrir que les yeux de mon ame vous voient, quoi qu'ils aient fait un si mauvais usage de la puissance de voir que vous leur avez donnée. Faites mon Dieu, qu'une telle veuë les détourne pour jamais de celle des choses basses, & que rien sinon vous seul ne soit plus capable de leur plaire. Les hommes ne cesseront-ils donc jamais d'être ingrats? Et quelle ingratitude peut égaler celle de ne pas reconnoître des faveurs que je sçai par expérience être

être si grandes, que ce que j'en ai rapporté n'est que la moindre partie de ce que vous faites en faveur des âmes que vous conduisez jusques à l'état que je viens de dire?

O âme qui commencez à faire oraison & qui avez une véritable foi, quel bonheur, hors celui de l'éternité, pouvez-vous chercher en cette vie qui approche de ce que je viens de dire? Considérez quelle est l'infinie bonté de Dieu de se donner de la sorte à ceux qui abandonnent tout pour l'amour de lui, Il ne fait acception de personne: il aime tout le monde: & quelque grand pécheur que l'on soit l'on ne peut avoir d'excuse de ne le pas servir, puis qu'étant aussi méchante que je suis il n'a pas laissé de me faire tant de grâces. Considérez que ce que j'écris de cet état si élevé où il met une âme n'est rien en comparaison de ce que j'en pourrois dire, parce que je me suis contentée d'en rapporter ce qui étoit nécessaire pour faire entendre quelle est cette manière de vision. Mais qui pourroit exprimer ce que l'on ressent lors que Dieu nous revele ses secrets & nous découvre sa gloire? Ce merveilleux contentement surpasse de telle sorte tous ceux dont l'on peut jouir ici-bas, qu'il n'y a pas sujet de s'étonner qu'il nous donne de l'horreur pour tous les plaisirs de cette vie, puis qu'ils ne sçauroient tous ensemble quand ils dureroient toujours ne causer que du dégoût à une âme qui a une fois goûté ces délices toutes célestes, quoi qu'elles ne soient que comme une goutte de ce grand fleuve des plaisirs éternels qui nous sont préparés dans un autre monde.

Si l'on pouvoit avoir de la confusion dans le Ciel, quelle autre devoit plus que moi s'y trouver confuse de voir que nous prétendions d'acquiescer aux dépens de J E S U S- C H R I S T des biens, des contentemens, & une gloire qui ne finissent jamais? Que si nous ne pouvons avec Simon Cirenéen lui aider à porter sa croix, ne joindrons-nous pas au moins nos larmes à celles des filles de Jérusalem pour témoigner notre sentiment des douleurs qu'il souffre? Croisons-nous en ne pensant qu'à nous divertir avoir droit de prétendre au bonheur qui

lui a coûté tant de sang ? & en ne recherchant que de vains honneurs devoir tirer de l'avantage des mépris qu'il a endurez pour nous faire regner eternellement avec lui ? Y eut-il jamais un si grand égarement ? Et peut-on s'imaginer sans folie d'arriver au Ciel par un tel chemin ? Puis que Dieu ne me permet pas de faire entendre ces veritez à tout le monde comme je desirois de le pouvoir faire sans cesse, je conjure vôtre Reverence de les publier hautement : je les ai comprises bien tard ain si qu'on le pourra voir dans cette relation de ma vie; & ce m'est une si grande confusion d'en parler qu'elle me ferme la bouche.

Je ne puis néanmoins m'empêcher de dire que considerant quelquefois quelle joie c'est aux Bienheureux, dont je prie Dieu de me faire la grace d'augmenter le nombre, de voir qu'encore qu'ils n'aient commencé que tard à le servir ils n'ont manqué depuis à rien de tout ce qui étoit en leur pouvoir pour lui témoigner leur amour, les uns plus & les autres moins selon l'étendue de leurs forces, je ne pouvois m'empêcher de m'écrier: Que riche sera celui qui aura renoncé à ses richesses pour imiter la pauvreté de JESUS-CHRIST ! De quelle gloire jouïra celui qui au lieu de rechercher l'honneur du monde aura pris plaisir à se voir humilié ? Et que celui-là se trouvera être véritablement sage qui aura été bien aise de passer pour fou, en se souvenant que celui qui est la sagesse même & la sagesse eternelle a été traité comme tel ! Mais hélas ! que pour punition de nos pechez le nombre de ces personnes est maintenant bien petit ! Il me semble qu'il ne reste plus de ces hommes admirables que l'on consideroit comme des insensés lors que leur véritable amour pour JESUS-CHRIST leur faisoit faire tant d'actions heroïques.

O monde malheureux monde, que vous avez d'intérêt pour vôtre honneur que si peu de personnes vous connoissent : & ce ne vous est pas un moindre avantage si nous nous persuadons de pouvoir mieux servir Dieu lors que l'on nous tiendra pour sages & pour discrets.

Voilà

Voilà en quoi consiste la discretion d'aujourd'hui ; & l'on croiroit mal édifier le monde si chacun selon sa condition ne s'efforçoit de paroître au meilleur état qu'il peut, & ne se maintenoit pas dans son rang.

Il n'y a pas jusques aux Prêtres, aux Religieux & aux Religieuses qui ne s'imaginent que c'est introduire une nouveauté & donner du scandale aux foibles de porter de vieux habits & où il y ait des pieces ; comme aussi d'être fort recüeillis & faire oraison, tant on est maintenant éloigné de cette perfection & de cette ferveur qu'avoient les Saints, quoi que le dérèglement qui se rencontre en ce siecle dans toute sorte de conditions dût ce me semble donner beaucoup plus de scandale que si l'on voioit les Religieux pratiquer ce qu'ils enseignent du mépris que l'on doit faire des choses du monde, puis que nôtre Seigneur tireroit de grands avantages de ce scandale dans lequel si quelques-uns tomboient, d'autres seroient excitez par ce moien à se repentir de leurs pechez, & pleût à sa divine Majesté qu'il restât maintenant quelques traces dans les actions des Chrétiens de ce que lui & ses Apôtres ont souffert : car on en auroit plus besoin maintenant que l'on n'en a jamais eu.

Je sçai quel'on dit que le monde n'est plus capable d'une si grande perfection : que cela étoit bon au temps passé ; mais que la nature est maintenant affoiblie. Le bienheureux Pere Pierre d'Alcantara que Dieu vient de retirer à lui étoit néanmoins né en ce siecle, & ne cedoit point toutefois en ferveur à ces grands serviteurs de Dieu des siecles passez. Il avoit autant de mépris qu'eux de toutes les choses de la terre ; & l'on en voit aussi d'autres qui encore qu'ils n'aillent pas comme lui les pieds nus & ne pratiquent pas de si grandes penitences, ne laissent pas de témoigner par leurs actions quel est leur mépris pour tout ce qui est ici-bas, en se servant pour cela des moiens que Dieu leur inspire lors qu'il voit qu'ils ne manquent pas de courage. Peut-on trop admirer celui qu'il donna à ce saint homme dont je parle pour pouvoir fournir une carrière de quarante-sept ans

Du bi.
heureux
Pere
Pierre
d'Al-
cantara,

d'une aussi aspre penitence que l'on sçait qu'a été la sienne ? Je veux en rapporter quelque chose, & n'en rapporterai rien qui ne soit tres-veritable. Comme nôtre Seigneur lui avoit donné une grande affection pour moi afin qu'il entreprît ma défense, il me fortifia par ses conseils dans un temps où j'en avoist de besoin, ainsi qu'on l'a déjà vû, & qu'on le verra dans la suite de ma vie. Il m'a dit & une autre personne en qui il avoit aussi beaucoup de confiance, qu'il avoit passé quarante ans sans dormir plus d'une heure & demie dans tout le jour & la nuit ; & que de toutes les austeritez qu'il avoit jamais pratiquées celle de vaincre le sommeil lui avoit dans les commencemens paru la plus grande : que pour ce sujet il étoit toujours debout ou à genoux ; & que durant le peu de temps qu'il étoit assis pour dormir il appuioit sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur : & que quand il auroit voulu se coucher il ne l'auroit pû, parce que sa cellule comme chacun le sçait n'avoit que quatre pieds & demi de long. Pendant tout ce temps il ne se couvrit jamais de son capuce quelque ardent que fût le Soleil, & quelque violente que fût la pluie. Il marchoit toujours les pieds nus, ne portoit rien sur sa chair qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe qu'il quittoit à ce qu'il m'a dit, durant les grands froids, & ouvroit la porte & la fenêtre de sa cellule, afin que le reprenant après & fermant cette porte & cette fenêtre, il donnât quelque soulagement à son corps. Il lui étoit assez ordinaire de ne manger que de trois jours en trois jours, & voiant que je m'en étonnois il me dit, que cela n'étoit pas impossible lors qu'on s'y accôûtumoit, & son compagnon m'assura qu'il en passoit quelquefois huit sans prendre aucune nourriture. Cela arrivoit à mon avis dans l'oraison & dans ces grands ravissémens que son violent amour pour Dieu lui causoit, de l'un desquels j'ai été témoin. Sa pauvreté étoit extrême, & sa mortification si grande que j'ai sçeu de lui qu'en sa jeunesse il avoit passé trois ans dans un monastere de son Ordre sans connoître aucun des Religieux

gieux sinon à la voix, parce qu'il ne levoit jamais les yeux pour rien regarder, & qu'ainsi il ne pouvoit qu'en suivant les autres aller dans les divers endroits de la maison où il se trouvoit obligé d'aller : & la même chose lui arrivoit par les chemins. Il passa plusieurs années sans regarder aucune femme, & il me disoit que s'il les voioit c'étoit comme s'il ne les voioit pas. Il étoit déjà fort âgé lors que je commençai à le connoître, & si atenué & si décharné que sa peau ressembloit plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Sa sainteté ne le rendoit point farouche. Il parloit peu, à moins qu'on ne l'interrogât : mais comme il avoit tres-bon esprit son entretien étoit tres-doux & tres-agreable. Je m'étendrois volontiers, mon Pere, beaucoup davantage sur le sujet de ce grand serviteur de Dieu, si je n'aprehendois que vous ne me demandassiez pourquoi je me suis engagée à cette digression, & j'ai même eu cette crainte dans le peu que j'en ai dit. J'ajouterais donc seulement qu'il est mort comme il a vécu, en instruisant & en exhortant ses freres. Lors qu'il se vit proche de sa fin il se mit à genoux & rendit l'esprit à son Createur en recitant ce Pseaume, *Latatus sum in his qua dicta sunt mihi.*

Dieu a permis que depuis sa mort il m'a encore plus assistée en diverses rencontres qu'il n'avoit fait durant sa vie. Je l'ai vû plusieurs fois tout resplendissant de gloire, & la premiere il me dit que bienheureuses étoient les austeritez qui lui avoient fait meriter une si grande recompense, & autres choses semblables. Un an avant sa mort étant absent il m'apparut : & comme j'appris dans cette vision qu'il mourroit bien-tôt, je lui en donnai avis au lieu où il étoit distant de quelques lieues de mon monastere. Il m'apparut encore & me dit qu'il alloit se reposer. Je n'ajoutai point de foi à cette vision que je rapportai à diverses personnes, & nous receûmes dix jours après la nouvelle qu'il étoit mort, ou pour mieux dire qu'il avoit commencé à vivre pour ne plus mourir. Ce fut ainsi qu'une vie si penitente fut couronnée

née d'une si grande gloire : & il me paroît que ce saint homme m'assiste encore beaucoup plus depuis qu'il est dans le Ciel que lors qu'il étoit sur la terre. Nôtre Seigneur me dit un jour qu'on ne lui demanderoit rien en son nom qu'il ne l'accordât : & je l'ai éprouvé diverses fois. Que sa divine Majesté soit éternellement louée.



Mais à quel propos, mon Pere, vous en tant dire pour vous exhorter au mépris de tout ce qui est ici-bas, comme si vous n'en estiez pas persuadé, & ne témoigniez pas par vos actions la resolution que vous avez faite d'y renoncer ? Pardonnez-le s'il vous plaît au sentiment que me donne la corruption du monde, qui fait que je ne m'en puis taire. Encore que je n'y gagne autre chose que de me lasser en écrivant, il me semble que cela me soulage, quoi que ce soit parler contre moi-même. Dieu me pardonne s'il lui plaît cette faute : & pardonnez-moi aussi, mon Pere, la peine que je vous donne comme si je voulois vous faire porter la penitence de mes manquemens.

CHAPITRE XXVIII.

La Sainte étant en oraison JESUS-CHRIST lui fait voir des yeux de l'ame ses mains, & puis son visage, & dans une autre vision sa sainte humanité toute entiere. Effets que produisent ces visions, & la difference qu'il y a entre elles & les illusions du demon. Extrême peine que l'on donnoit à la Sainte sur ce que l'on croioit qu'elle étoit trompée dans ces visions : mais son Confesseur la console.

POUR revenir à mon sujet, la vision dont j'ai parlé fut presque continuelle durant quelques jours, avec un tel avantage pour moi que je ne sortois point d'oraison, & tâchois dans toutes mes actions de ne point déplaire à celui que je voiois clairement en être témoin. Tant de choses que l'on me disoit pour m'empêcher de croire que cette vision venoit de Dieu me faisoient
nean-

neanmoins quelquefois peur : mais cette crainte ne dureroit gueres parce que nôtre Seigneur me rassuroit.

Etant un jour en oraison il lui plut de me montrer ses divines mains : & nulles paroles ne sont capables d'exprimer quelle en étoit la beauté. Cela me donna beaucoup d'appréhension comme il m'arrive toujours lors qu'il commence à me faire quelque grace surnaturelle. Peu de jours après il me laissa voir son visage, dont je fus tellement ravie, que si je m'en souviens bien je perdis toute connoissance. S'étant depuis montré à moi tout entier je ne pouvois comprendre pourquoi il ne se montrait auparavant que peu à peu : mais je voi bien à cette heure que c'étoit par un effet de sa bonté qu'il me traitoit en cela selon ma foiblesse, parce qu'étant miserable je n'aurois pû soutenir en même temps & tout à la fois l'éclat d'une si grande gloire.

Que s'il semble à vôtre Reverence que l'on n'a pas besoin d'un grand effort pour voir avec un extrême plaisir de telles mains & un tel visage, elle sçaura s'il lui plaît que celle des corps glorieux comme étant surnaturelle va si fort au delà de tout ce qui s'en peut dire, qu'elle étonne l'esprit, & me donnoit ainsi tant de fraieur que j'en demurois toute troublée. Mais j'étois ensuite si assurée de la verité de ce que je voiois, & les effets qu'elle produisoit en moi étoient si grands, que cette crainte se changeoit bien-tôt en une entiere assurance.

Le jour de la feste de S. Paul étant à la Messe J E S U S-CHRIST se montra à moi dans toute sa sacrée humanité, & tel qu'on le peint ressuscité, & avec une beauté & une Majesté inconcevables, ainsi que je l'écrivis à vôtre Reverence après qu'elle me l'eut expressément commandé, quoi que j'eusse beaucoup de peine à m'y resoudre, parce qu'il est difficile de comprendre combien grande est celle de rapporter de semblables choses. Je le fis toutefois le mieux que je pûs ; & ainsi il seroit inutile de le repeter ici. Je dirai donc seulement, que quand il n'y auroit point d'autre contentement dans le Ciel

que

que de voir l'extrême beauté des corps glorieux, & particulièrement celui de nôtre divin Redempteur, on ne fçauroit se l'imaginer tel qu'il est. Car si lors que sa Majesté ne se montre à nous ici-bas qu'à proportion comme je l'ai dit de ce que nôtre infirmité est capable de soutenir l'éclat de sa gloire; que fera-ce lors que nôtre ame étant affranchie des liens de ce corps mortel, la pourra voir, & jouir de ce bonheur dans toute sa plénitude?

Ce n'a jamais été avec les yeux corporels que j'ai vu cette vision ni aucune autre; mais seulement avec les yeux de l'ame. Ceux qui sont plus intelligens que moi disent que l'autre vision dont j'ai cy-devant parlé est plus parfaite que celle-ci, & beaucoup plus que toutes celles qui ne se voient qu'avec les yeux corporels, qui sont à ce qu'ils croient, les moindres de toutes & les plus susceptibles des illusions du diable. J'avois peine néanmoins alors d'en être persuadée, & aurois désiré au contraire de voir avec les yeux du corps ce que je ne vois qu'avec ceux de l'ame, afin que mon Confesseur ne pût pas me dire que ce n'étoit qu'une imagination.

Après lui avoir rendu compte de cette dernière vision je m'examinai pour voir si ce n'étoit point une chose que je me fusse imaginée, & eus regrets de la lui avoir dite, craignant de l'avoir trompé. Ainsi ce me fut un nouveau sujet de répandre des larmes, & je lui déclarai ma peine. Il me demanda si je croiois que la chose s'étoit passée de la sorte que je lui avois dit, ou si j'avois eu dessein de le tromper; & je lui répondis selon la vérité que je lui avois parlé fort sincèrement, & que je ne voudrois pour rien du monde dire un mensonge. Comme il connoissoit ma franchise il n'eut pas peine à me croire, & me consola: & j'avois tant de repugnance à lui parler de semblables choses, que j'avois ne comprendre pas comment le diable eût pû me mettre dans l'esprit d'en feindre pour me tourmenter ainsi moi-même.

Nôtre Seigneur me fit la grace de m'éclaircir bientôt de mes doutes en me faisant voir clairement qu'il
n'y

n'y avoit point du tout en cela d'imagination; & je connus alors quelle avoit été ma bestise de ne considerer pas, que quand je me serois efforcée durant des années entieres de me figurer une si extrême beauté, il m'auroit été impossible, tant sa seule blancheur & son éclat surpassoient tout ce que l'on peut s'en imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point : c'est une blancheur inconcevable : c'est une splendeur qui réjouit la veüe sans la lasser : c'est une clarté qui rend l'ame capable de voir cette beauté toute divine : & enfin c'est une lumiere en comparaison de laquelle celle du soleil paroît si obscure que l'on ne daigneroit pas ouvrir les yeux pour le regarder.

Il y a la même difference entre ces deux lumieres qu'entre une eau vive & tres-claire qui couleroit sur du cristal, & dont le soleil augmenteroit encore la clarté par la reflexion de ses rayons; & une eau trouble & bourbeuse qui n'auroit pour lit que la terre, & qui seroit couverte d'un épais nuage. Mais cette admirable lumiere n'a rien de semblable à celle du soleil : & elle paroît si naturelle que celle de ce grand astre comparée à elle semble n'être qu'artificielle. Cette lumiere est comme un jour sans nuit toujours éclatant, toujours lumineux, sans que rien soit capable de l'obscurcir. Et enfin elle est telle qu'il n'y a point d'esprit quelque pénétrant qu'il soit & quelques efforts qu'il fasse qui puisse s'imaginer quelle elle est. Dieu la fait voir si promptement que s'il n'étoit besoin pour l'appercevoir que d'ouvrir seulement les yeux, on n'en auroit pas le loisir : mais il n'importe qu'ils soient ouverts ou fermez. Lors qu'il plaît à nôtre Seigneur de faire une si grande faveur on ne scauroit ne point voir cette lumiere quand même on ne le voudroit pas ; & il n'y a ni distraction, ni resistance, ni aucune autre opposition qui soient capables d'y apporter de l'obstacle. J'en puis parler comme l'ayant éprouvé, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Ce que je desirerois maintenant de pouvoir faire connoître, est la maniere dont nôtre Seigneur se montre

tre dans ces visions : mais je n'entreprends pas d'exprimer de quelle sorte il nous fait voir interieurement cette lumiere admirable, & montre à nôtre esprit une image de lui-même si vive & si claire qu'il nous paroît être veritablement present. Je laisse cela à de plus sçavans que moi : il ne lui a pas plû de m'en donner l'intelligence : & je suis si ignorante & si grossiere que quoi que l'on m'ait dit pour m'en éclaircir je n'ai jamais pû le concevoir. Car il est si vrai, mon Pere, que je n'ai point cette vivacité d'esprit que vous croiez, que j'ai éprouvé en diverses rencontres que pour peu que les choses soient difficiles je ne sçauois les comprendre : & comme mon Confesseur s'étonnoit quelquefois de mon ignorance il ne m'a jamais expliqué en quelle maniere Dieu agit. Je ne desirois point aussi de le sçavoir & ne m'en enquerois pas, quoi que depuis plusieurs années, j'aie ainsi que je l'ai dit, eu la communication de personnes sçavantes. Je leur demandois seulement si une chose étoit peché ou non ; & me contentois pour le reste d'être assurée que Dieu fait tout ; & qu'au lieu de s'étonner des merveilles de ses œuvres, nous n'avons qu'à l'en louer. Ainsi plus elles sont difficiles à comprendre plus je les admire, & plus elles me donnent de devotion.

Je me contenterai donc, mon Pere, de rapporter ce que j'ai veu, & me remettrai à vous d'éclaircir ce qu'il y aura d'obscur, puis que vous le pourrez faire beaucoup mieux que moi. Il me paroissoit en certaines rencontres que ce que je voiois n'étoit qu'une image : mais en plusieurs autres j'étois persuadée que JESUS-CHRIST lui-même étoit present, selon ce qu'il lui plaisoit de me donner ou plus, ou moins de lumiere ; car quand cette lumiere étoit moindre il me sembloit que ce que je voiois n'étoit qu'une image, mais une image tres-différente des portraits faits par les plus excellens peintres comme j'en ai veu plusieurs ; y aiant autant de différence entre l'un & l'autre qu'entre une personne que l'on peint, & son portrait, qui quelque ressemblant & animé qu'il soit n'est qu'une chose morte ; au lieu que cette
 personne

personne est vivante. Certainement cela va ainsi; & pour ne m'étendre pas davantage sur ce sujet je me contenterai d'ajouter que ce n'est pas seulement une comparaison qui comme il se rencontre dans toutes les comparaisons ne pourroit être juste en tout; mais une grande vérité, qu'il y a autant de différence entre ces images que je vois & les portraits que l'on fait des hommes, qu'entre une personne vivante & sa peinture, parce que si ce que je vois étoit une image, c'étoit une image vivante & non pas morte, c'étoit JESUS-CHRIST même vivant qui se faisoit voir à moi Dieu & homme tout ensemble, non comme il étoit dans le sépulcre, mais tel qu'il étoit après sa Resurrection: & il se montre quelquefois si éclatant de Majesté que l'on ne sçauroit douter que ce soit lui, principalement après la communion, parce que la foi nous assure alors qu'il est présent, & qu'il se fait voir tellement maître de nôtre ame qu'elle paroît comme anéantie & toute abîmée en lui.

O JESUS mon Sauveur, qui seroit capable d'exprimer quelle est cette Majesté qui fait connoître à l'ame que vous n'êtes pas seulement le Monarque absolu du monde; mais que quand vous en auriez créé encore mille autres & infinis autres, ils ne meritoient pas tous ensemble que vous daignassiez vous en dire le Maître, tant tout ce que l'on peut s'imaginer est infiniment au dessous de vous..

On connoît clairement alors, ô mon Sauveur, combien méprisable est le pouvoir des demons en comparaison du vôtre, & que pourvu que l'on vous contente on peut fouler aux pieds tout l'enfer. On connoît la raison qu'eurent ces esprits de tenebres d'être si effraiez quand vous descendîtes dans les limbes, qu'ils auroient souhaité qu'il y eût un enfer infiniment plus profond que celui auquel vous les avez condamnez, pour s'y précipiter afin de s'éloigner encore davantage d'une Majesté qui leur est si redoutable; tant est grand le pouvoir de votre sacrée humanité jointe à la divinité. On connoît combien terrible sera le jugement, où votre suprême
Majesté

Majesté exercera en sa colere sa juste vengeance contre les méchans. Et enfin l'ame connoit de telle sorte sa misere qu'elle entre dans une si profonde humilité, qu'encore que vous lui témoigniez de l'amour, elle se trouve dans une telle confusion & est touchée d'un si vif repentir de ses pechez, qu'elle ne sçait que devenir.

Ainsi je suis persuadée que quand il plaît à nôtre Seigneur de nous découvrir une grande partie de sa Majesté & de sa gloire, cette vision reduit l'ame en tel état qu'elle tomberoit dans une entiere défailance, si par une grace surnaturelle il ne la faisoit entrer dans une extase qui lui fait perdre la veüe de cette divine presence. Il est vrai que l'on oublie ensuite ce que l'on a veu : mais il demeure une impression de cette Majesté & de cette beauté, qui ne peut s'effacer de la memoire, si ce n'est que nôtre Seigneur veuille comme je le dirai ci-après, que cette ame tombe dans une telle secheresse & une telle solitude qu'il semble qu'elle s'oublie elle-même.

Il me paroît que dans cette extase l'ame conçoit un nouvel amour pour Dieu encore plus grand & plus fort que celui qu'elle avoit dans la vision précédente ; & comme la vision où Dieu se presentoit à nous sans image est plus élevée, celle où il se montre sous quelque figure est plus proportionnée à nôtre foiblesse en ce qu'elle s'imprime davantage dans nôtre memoire & dans nôtre esprit par le souvenir & l'imagination qui nous reste de la divine presence. Mais ces deux sortes des visions viennent toujours ensemble, & Dieu le permet ainsi afin que l'une découvre aux yeux de nôtre ame l'excellence, la beauté, & la gloire de sa tres-sainte humanité ; & que l'autre lui fasse connoître que Dieu peut tout, qu'il ordonne tout, qu'il gouverne tout, & que son amour n'a point de bornes.

On ne sçauroit trop estimer une telle vision, & il ne s'y rencontre à mon avis aucun peril ; les effets faisant connoître qu'elle ne peut venir du demon. Il m'a paru qu'au commencement il s'efforça trois ou quatre fois de

de me faire voir nôtre Seigneur de la même sorte par une fausse representation : mais encore qu'il puisse prendre la forme d'un corps qui seroit de chair, il ne sçauroit contrefaire cette gloire qui éclate dans la vision qui vient de Dieu. Quoi qu'il fasse ce qu'il peut pour effacer dans l'ame la veritable vision qu'elle avoit eue, elle rejette cette fausse image qui la trouble, l'inquiete, & la dégoûte de telle sorte qu'elle lui fait perdre la devotion & l'empêche même de faire oraison.

Il y a donc une si extrême difference entre ces diverses visions, que je ne doute point que ceux même qui ne sont encore arrivez que jusques à l'oraison de quietude la connoîtront par les effets que j'ai rapportez en traitant des paroles surnaturelles. Ils sont si évidens qu'à moins de vouloir se tromper soi-même le demon ne sçauroit tromper une ame qui marche avec humilité & simplicité ; & il ne faut qu'avoir eu une veritable vision de Dieu pour découvrir aussi-tôt l'illusion de nôtre ennemi, parce qu'encore que d'abord il nous fasse ressentir quelque plaisir, c'est un plaisir si different de celui que goûte l'ame dans la vision qui vient de Dieu, & si impur & peu chaste, que l'ame n'a pas peine à s'apercevoir de la tromperie, & se dégoûte de ce faux plaisir.

Le demon ne sçauroit donc à mon avis nuire à ceux qui ont quelque experience, puis qu'il est absolument impossible de s'imaginer rien de semblable à ce que nôtre Seigneur nous fait connoître dans ces visions qui viennent de lui, & que comme je l'ai dit la seule beauté & la blancheur d'une de ses divines mains surpasse infiniment tout ce que nous sçaurions nous figurer. Et comment pourrions-nous aussi nous représenter en un moment des choses dont nous n'avons jamais entendu parler, & que nous serions incapables de concevoir quand même nous y aurions appliqué durant un fort long-temps toute la force de nôtre esprit ? Mais encore que nous puissions nous en représenter quelque chose par nôtre imagination; outre que cela ne produiroit aucun de ces grands effets dont j'ai parlé, l'ame seroit
comme

comme une personne qui aiant mal à la tête & besoin de repos tâcheroit inutilement de s'endormir, parce que le sommeil ne viendroit point, & que si elle s'assoupiroit un peu, au lieu de s'en sentir fortifiée, sa tête seroit encore plus foible, à cause que ce ne seroit pas un véritable dormir : & qu'au contraire ces visions qui viennent de Dieu n'enrichissent pas seulement l'ame par des graces & des faveurs extraordinaires; mais augmentent la santé du corps, & lui donnent une nouvelle vigueur & une nouvelle force.

J'alleguois ces raisons & quelques autres à ceux qui me disoient si souvent que ce qui se passoit en moi venoit du demon, & que ce n'étoit que des fantaisies que je me mettois dans l'esprit. Je me servois aussi comme je pouvois des comparaisons que Dieu presentoit à ma pensée : mais tout m'étoit inutile, parce qu'y aiant dans nôtre monastere des personnes fort saintes & en comparaison desquelles je n'étois qu'imperfections & que misere, lesquelles Dieu conduisoit par un autre chemin, elles apprehendoient pour moi, & mes pechez faisoient à mon avis que chacun vint à avoir connoissance de ce qui me regardoit, quoi que je n'en eusse parlé qu'à mon Confesseur, & à ceux à qui il me l'avoit ordonné. Je leur dis un jour que s'ils me souvenoient affirmativement qu'une personne à qui je viendrois de parler & que je connoitrois fort bien n'étoit pas celle que je croiois, & qu'ils étoient tres-assurez que je me trompois, je pourrois ajoûter plus de foi à leurs paroles qu'à mes propres yeux. Mais que si cette personne m'avoit laissé pour gage de son amitié des pierreries que j'aurois encore entre les mains, & qui de pauvre que j'étois auparavant me rendroient riche, il me seroit impossible de ne pas croire que j'eusse veu & parlé à cette personne, parce qu'il me seroit facile de montrer ces pierreries, qui consistent en ce que tous ceux qui me connoissoient voioient manifestement que j'étois toute changée; que mon Confesseur lui-même en rendoit témoignage, & qu'ainsi il étoit sans apparence que si cela venoit du demon il se servit

servit pour me tromper & me precipiter dans l'enfer d'un moien aussi contraire à son dessein que seroit celui de changer mes imperfections en des vertus.

Mon Confesseur, qui étoit un Pere de la Compagnie de J E S U S très-homme de bien répondoit, comme je l'ai sceu depuis, les mêmes choses que moi. Il étoit fort prudent, & si humble que son humilité me causa beaucoup de peine, parce qu'encore qu'il fût fort sçavant & personne de grande oraison, elle lui donnoit de la défiance de lui-même, & que nôtre Seigneur ne le conduisoit pas par le même chemin qu'il me conduisoit. Il a beaucoup souffert à mon occasion, à cause qu'on lui donnoit souvent des avis de se défier de moi, afin de ne se laisser pas tromper par le démon en ajoutant quelque creance à ce que je lui disois : sur quoi on lui alleguoit divers exemples. Cela m'affligea beaucoup, parce que je craignois que chacun me fuyant, mon Confesseur ne m'abandonnât, & je ne faisois que pleurer : mais par une providence particuliere de Dieu n'y ayant rien à quoi ce bon Religieux ne voulût s'exposer pour son service, il ne m'abandonna point. Il m'exhortoit à ne pas offenser Dieu, à pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnoit ; & à ne point apprehender qu'il me quittât. Ainsi il m'encourageoit & calmoit mon esprit ; & il m'ordonnoit sur toutes choses de ne lui rien dissimuler : je lui obeïssois fort fidèlement ; & il m'assuroit qu'en agissant de la sorte, quand même ces visions viendroient du demon elles ne me pourroient nuire ; mais qu'au contraire nôtre Seigneur tireroit du bien du mal que cet esprit malheureux me vouloit faire. Il travailloit en cette sorte de tout son pouvoir à me rendre meilleure ; & dans l'apprehension que j'avois d'offenser Dieu je lui obeïssois en tout, quoi qu'imparfaitement. Il souffrit beaucoup à cause de moi durant plus de trois ans, parce que dans toutes les peines & les persecutions que nôtre Seigneur permettoit & que l'on me faisoit pour des choses dans la pluspart desquelles j'étois innocente, l'on s'en prenoit à lui quoi qu'il n'y eût rien à redire à sa conduite : &

s'il

s'il eût eu moins de vertu & que Dieu ne l'eût fortifié, il n'auroit pû y resister. Car d'un côté il avoit à répondre à ceux qui s'imaginoient que j'étois en tres-mauvais état, & ne vouloient point ajoûter foi à ce qu'il leur disoit au contraire : & d'autre part il avoit à remedier aux apprehensions dont toutes ces visions que Dieu me donnoit étoient suivies, & qui procedoient sans doute de la grandeur de mes pechez. Ce saint homme me consolait avec beaucoup de compassion de mes souffrances : & s'il se fût crû lui-même elles n'auroient pas été si grandes, parce que Dieu lui faisoit connoître la verité, & que la grace qui accompagne le Sacrement de Penitence lui donnoit encore à mon avis quelque lumiere particuliere.

Des serviteurs de Dieu avec qui je communiquois en ce même temps avoient peine comme je l'ai dit, à croire qu'il y eût de la seureté dans le chemin où je marchois, & donnoient un autre sens à ce que je leur rapportois tout naïvement sans y faire reflexion. Comme j'étois fort obligée & fort affectionnée à l'un d'eux, qui étoit un homme fort saint, qui desiroit avec passion mon avancement, & qui demandoit à Dieu qu'il me donnât pour cela la lumiere dont j'avois besoin, j'avois une extrême douleur de ce qu'il ne m'entendoit point. Toutes ces personnes attribuoient à peu d'humilité ce que je disois ainsi par mégarde, & me voiant faire quelque faute comme j'en commettois sans doute beaucoup, ils me condamnoient dans tout le reste. Ils me faisoient quelquefois des questions : & la maniere franche & sincere avec laquelle je leur répondois leur persuadoit que je voulois les instruire, & que je raisois la capable. Ils le rapportoient avec bonne intention à mon Confesseur, & il m'en reprenoit & me tançoit. Ces peines que je recevois de divers endroits durerent assez long-temps : mais les faveurs que je recevois de Dieu les adoucissoient.

J'ai rapporté ceci pour faire connoître quel tourment c'est de n'avoir pas dans ces voies toutes spirituelles un

Dirac-

Directeur qui les connoisse par sa propre experience, étant certain que si Die ne m'eût tres-particulierement assistée je ne sçai ce que je serois devenuë; ce que je souffrois étant capable de me faire perdre l'esprit. Je me voiois quelquefois reduite en tel état que tout ce que je pouvois faire étoit de lever les yeux vers le Ciel: car que peut-il y avoir de plus penible à une femme foible, imparfaite, & timide comme je suis, que de voir sa conduite condamnée par des gens de bien? & quelque grands qu'aient été les travaux que j'ai éprouvez dans tout le cours de ma vie, nul autre ne m'a été plus sensible. Dieu veuille que j'en aie fait un bon usage, ainsi que je suis assurée que ceux qui me condamnoient de la forte n'avoient dessein que de le servir en procurant mon avantage.

C H A P I T R E X X I X.

La Sainte continuë à traiter de ces visions que plusieurs croient toujours venir du demon: ce qui lui donnoit une merveilleuse peine. JESUS-CHRIST fait que la croix de son Rosaire lui paroît être de quatre pierres précieuses d'une incomparable beauté. Difference qui se rencontre entre ces celestes visions. Elle voioit souvent des Anges: & un Seraphin lui perce le cœur avec un dard; ce qui l'embrase d'un si grand amour de Dieu que la violence de ce feu lui faisoit jeter des cris, mais des cris meslez d'une joie inconcevable.

JE me suis fort éloignée de mon sujet, qui est de montrer que l'on ne doit pas croire que cette vision dont j'ai parlé soit une imagination. Nous pouvons sans doute par une grande application nous représenter en quelque sorte l'humanité sacrée de JESUS-CHRIST, l'imprimer dans nôtre memoire, & lors qu'elle commence à s'en effacer la retracer avec nôtre entendement. Mais dans la vision dont il s'agit il n'y a rien de semblable: nous ne sçaurions ne point voir cette tres-sainte humanité en la maniere qu'il plaît à nôtre Seig-

neur de nous la représenter, ni en retirer nôtre veuë : & si nous voulons en considérer quelque chose en particulier elle disparoit aussi-tôt.

Nôtre Seigneur m'a durant deux ans & demi presque continuellement favorisée de cette sorte de vision : & il y en a plus de trois qu'elle ne m'est pas si ordinaire ; mais il m'en accorde une autre plus élevée que je rapporterai peut-être dans la suite. Il y a des temps où il me parle avec une douceur incroyable ; & en d'autres avec rigueur. Quelque desir que j'aie eu & quelques efforts que j'aie faits pour remarquer la grandeur & la couleur de ses yeux, non seulement je ne l'ai pû, mais il est disparu aussi-tôt : & lors qu'il me regardoit avec des témoignages de tendresse, ce regard faisoit une telle impression dans mon ame que je tombois aussi-tôt dans le ravissement, & perdois la veuë de cette souveraine beauté en demeurant encore plus étroitement unie à lui.

Ainsi l'on voit clairement que nôtre volonté n'a point de part en cela, & que Dieu ne lui laisse pour partage que la confusion & l'humilité. Nous n'avons qu'à recevoir ce qu'il nous donne & à lui en rendre grâces : & il n'y a point de vision dans laquelle cela ne se passe de la sorte : nous n'y pouvons voir ni plus ni moins que ce qu'il plaît à nôtre Seigneur de nous faire voir : & il veut nous humilier & nous tenir dans la crainte en nous faisant connoître que nos desirs sont inutiles ; que comme il est le Maître tout dépend de lui, & qu'il peut retirer ses grâces & nous perdre, afin que nous marchions toujours avec fraieur & tremblement dans nôtre exil sur la terre.

Ce divin Sauveur se representoit presque toujours à moi & particulièrement dans la sainte Hostie, tel qu'il étoit après sa Resurrection : & quelquefois pour m'encourager lors que j'étois affligée, ou pour la consolation de quelques autres personnes, il me monroit ses plaies, se faisoit voir sur la croix, ou la portant, ou dans le jardin, ou couronné d'épines, mais plus rarement : & il ne laissoit pas dans toutes ces diverses manieres de paroître toujours glorieux.

Quels

Quels maux, quelles hontes, & quelles persecutions ne m'a-t-on point fait pour avoir rapporté ces visions ? On étoit si persuadé qu'elles venoient du demon que l'on vouloit m'exorciser : mais je ne m'en mettois point en peine : rien ne m'en donnoit que de voir que sur les rapports que l'on faisoit à mes Confesseurs ils apprehendoient de me Confesser : Je ne pouvois néanmoins être fâchée d'avoir ces celestes visions, & n'aurois pas voulu en changer une seule contre tous les plaisirs & les biens du monde. Je les confiderois comme un tresor inestimable & une tres-grande grace que nôtre Seigneur me faisoit, & il daignoit souvent me rassurer dans mes craintes. Je voiois qu'il augmentoit encore beaucoup mon amour pour la divine Majesté : je me plaignois à lui dans l'oraison du tourment que l'on me faisoit, & il me consolait & me donnoit toujours de nouvelles forces. Je n'osois néanmoins contredire ceux qui faisoient un jugement si desavantageux de l'état où je me trouvois, parce que cela n'auroit servi qu'à me les rendre encore plus contraires dans la creance que ce seroit par un défaut d'humilité. Je me contentois d'en parler à mon Confesseur, & il me consolait dans mes peines.

Comme ces visions augmentoient toujours, un de ceux à qui je me Confessois quelquefois lors que le Pere Ministre n'en avoit pas la commodité, me dit qu'il étoit visible qu'elles procedoient du demon, & que puis que je ne pouvois les empêcher de venir il m'ordonnoit de faire le signe de la Croix, & de me mocquer de cet ennemi sans rien craindre, parce que Dieu me protegeroit & l'empêcheroit de revenir. Ce commandement me donna une extrême peine, à cause qu'étant tres-persuadée que ces visions venoient de Dieu & ne pouvant desirer de ne les point avoir, il me paroissoit terrible de suivre un tel ordre. Je ne laissois pas néanmoins de l'exécuter ; & je priois Dieu sans cesse avec grande instance & en répandant quantité de larmes de m'empêcher d'être trompée. Je m'adressois aussi à saint Pierre & à S.

Paul que nôtre Seigneur m'avoit dit la premiere fois qu'il m'apparut au jour de leur fête qui me garantiroient d'illusion, & qu'ainsi j'avois pris pour mes intercesseurs, & les voiois souvent à mon côté gauche, non pas en imagination, mais réellement.

Qui pourroit représenter quelle étoit ma peine lors que JESUS-CHRIST m'apparoissant je me trouvois contrainte d'obeir à ce que l'on m'avoit ordonné de le traiter avec mocquerie & avec mépris comme si c'eût été le demon puis que quand on m'eût mis en pieces pour m'obliger à le croire, il m'auroit été impossible de me le persuader, & qu'ainsi il ne pouvoit y avoir pour moi une plus grande Penitence?

Pour ne point faire tant de signes de Croix j'en avois presque toujours une à la main; mais je n'étois pas si exacte à user de ces paroles de mocquerie parce que je ne les proferois qu'avec douleur. Je me souvenois alors des outrages que les Juifs avoient faits à mon Sauveur, & le priois de me pardonner ceux qu'il recevoit de moi, puis que ce n'étoit que pour obeir aux personnes qu'il avoit établies dans son Eglise pour le représenter & tenir sa place. Sur quoi il me disoit : *Que je ne me misse point en peine : que je faisois bien d'obeir, & qu'il seroit connoître la verité.*

Mais lors que l'on me défendit de faire oraison il me témoigna de le trouver mauvais ; me commanda de dire qu'il y avoit en cela de la tyrannie, & pour faire connoître que le demon n'avoit point de part à ces visions il me mit en l'esprit des raisons dont je rapporterai quelques-unes dans la suite.

Un jour que je tenois en la main la Croix de mon Rosaire, il la prit, & après qu'il me l'eut rendue je trouvai qu'elle étoit de quatre pierres precieuses d'une beauté surnaturelle & si merveilleuse que les diamants les plus parfaits leur étant comparez passeroient pour faux, & que sur ces pierres étoient gravées d'une maniere admirable les cinq plaies qu'il a receuës lors qu'il a souffert la mort pour nôtre salut. Il me dit que je verrois tou-

jours

jours ces pierres de la même sorte, ce qui ne manque jamais ; & je n'apperçois plus de bois qui étoit la matiere de cette Croix : mais cela ne paroît ainsi qu'à moi seule.

Lors que pour obeir à ce que l'on me commandoit j'étois donc contrainte de faire tous mes efforts pour résister à ces visions, nôtre Seigneur augmentoit encore les graces & les faveurs qu'il me faisoit, & je ne fortois point d'oraison, bien que je tâchasse de m'en divertir. Je priois même en dormant, parce que mon amour pour sa divine Majesté croissoit toujours. Ainsi ma peine étoit extrême: je lui en faisois mes plaintes, & quoi que je fisse pour détourner ma pensée de lui, cela m'étoit impossible. Je ne laissois pas d'obeir le mieux que je pouvois à un ordre qui m'étoit si rude : mais je pouvois peu ou point du tout pour l'executer entierement, & nôtre Seigneur ne m'a jamais défendu de continuer d'obeir: mais il se contentoit de m'instruire comme il fait encore de ce que j'avois à dire à ceux qui me faisoient tant souffrir en pensant bien faire, & me rassuroit par des raisons si puissantes qu'elles dissipoiént toutes mes craintes.

Peu de temps après il commença comme il me l'avoit promis, à faire mieux connoître que c'étoit véritablement lui qui me paroissoit dans ces visions ; mon amour pour lui étant si grand sans que j'y contribuassé rien de ma part, qu'il étoit visible qu'il étoit surnaturel. Je me sentoís mourir du desir de voir mon Dieu, & ne voiois que la mort qui me pût procurer cette vie que je souhaitois avec tant d'ardeur, qui étoit de vivre seulement en lui. En cet état, quoi que les transports que ce violent amour me donnoit ne fussent pas si insupportables ni si précieux que ceux que j'avois auparavant éprouvez, je ne laissois pas de me trouver reduite à une telle extrémité que tout me donnoit de la peine ; que j'étois comme hors de moi-même, & qu'il me sembloit que véritablement on m'arrachoit l'ame. *S'est-il jamais veu, mon Sauveur, d'arsifice égal à celui dont vous*

usiez avec votre servante lors que vous vous cachez ainsi de moi, & me donniez en même temps tant de témoignages de votre amour par une espece de mort si délicateuse que j'aurois voulu n'en sortir jamais ?

Pour pouvoir comprendre quelle est l'impetuosité de ces transports il faut les avoir éprouvez. Ils sont fort differens de ceux qui arrivent souvent dans certaines devotions qui semblent devoir suffoquer l'esprit. Car cette sorte d'oraison étant fort basse il faut tâcher avec douceur de reprimer la violence des mouvemens qu'elle cause & de rendre la tranquillité à l'ame ; de même qu'on appaise les pleurs excessifs des enfans en leur donnant à boire ; il faut dans la crainte que la nature n'y ait beaucoup de part & qu'il ne s'y mesle de l'imperfection, porter l'ame par des caresses comme l'on en useroit avec des enfans, & non pas à coups de fouet, à aimer Dieu & à recueillir cet amour au dedans d'elle-même sans le laisser répandre au dehors, ainsi qu'un pot qui bouilliroit avec excès parce que l'on mettroit sans discretion du bois au feu, & tâcher ainsi d'éteindre la flamme par des larmes douces & non pas penibles telles que sont celles de ces mouvemens qui ne produisent que de mauvais effets. Je répandois au commencement de ces sortes de larmes qui sont préjudiciables ; & elles me causoient un si grand mal de tête & une telle lassitude d'esprit, que je demeurois quelquefois durant plus d'un jour sans pouvoir me remettre à faire oraison ; ce qui montre combien il importe dans ces commencemens de se conduire avec grande discretion, pour accoutumer l'esprit à n'agir qu'avec douceur & interieurement ; & à éviter avec grand soin tout ce qui n'est qu'exterieur.

Mais ces autres transports dont j'ai parlé sont tres-differens de ceux-là. Il nous paroît que ce feu de l'amour de Dieu est déjà tout allumé, & que l'on nous y jette pour y brûler. L'ame ne travaille point alors à entretenir la douleur que lui cause l'absence de son Seigneur ; mais elle se sent quelquefois percée d'une fleche qui lui traverse le cœur & la reduit en tel état qu'elle ne
 fait

ſçait ni ce qu'elle eſt, ni ce qu'elle veut. Elle comprend ſeulement que c'eſt Dieu ſeuil qu'elle cherche, & que l'eſſet que cette bleſſure produit en elle eſt de ſe hair elle-même pour n'aimer que lui, & d'être preſte de donner ſa vie avec joie pour ſon ſervice.

Nulles paroles ne ſont capables d'exprimer la maniere dont Dieu ſe ſert pour faire de telles bleſſures, & l'extrême peine que c'eſt à une ame de ne ſçavoir alors ce qu'elle devient : mais cette peine eſt ſi agreable qu'il n'y a point de contentement dans le monde qui en approche, & l'ame voudroit toujourns comme je l'ai dit, pouvoir ſans ceſſe mourir d'une bleſſure ſi favorable.

Cette peine jointe à tant de bonheur & de gloire me mettoit ſi fort hors de moi que je ne pouvois y rien comprendre. Car qu'y a-t-il de plus incomprehenſible à une ame que de ſe ſentir bleſſée de la forte, & de connoître clairement qu'elle n'a rien contribué à allumer le feu de cet amour pour ſon Createur dont elle brûle, & que celui qu'il lui porte eſt ſi grand qu'une ſeule étincelle qui lui paroît en être ſortie, l'a dans un instant toute embrafée ? O combien de fois étant en cet état me ſuis-je ſouvenü de ces paroles de David : *Comme la biche ſoupire avec ardeur après les eaux des torrens : ainſi mon ame ſoupire après vous, mon Dieu,* qui me paroifſoient n'avoir été dites que pour moi !

Lors que l'impetuofité de ces transports n'eſt pas ſi grande il ſemble que ce tourment diminuë un peu par les Penitences dont l'ame ſe ſert pour ſe ſoulager, & les plus grandes mortifications lui paroifſent ſi peu penibles que quand elle ſeroit auſſi inſenſible à la douleur qu'un corps mort, elle ne ſe trouveroit pas plus diſpoſée qu'elle l'eſt à répandre juſques à la dernière goutte de ſon ſang. Ainſi elle recherche toutes fortes de moiens de ſouffrir quelque choſe pour Dieu : mais la plaie que ce divin dard a faite en ſon cœur eſt ſi grande & ſi profonde, qu'il n'y a point de tourmens corporels dont la douleur puiſſe diminuer le ſentiment de celle qu'elle lui cauſe. N'y trouvant donc point de remede

parce qu'il n'y en a point sur la terre qui soit capable de guerir une plaie qui vient du Ciel, la seule chose qui peut adoucir la fièvre est de demander à Dieu de vouloir lui-même être son remède, & elle n'en voit point d'autre que la mort, parce qu'elle seule lui peut procurer le bonheur de jouir éternellement de sa présence.

D'autres fois la violence de ce transport est si grande que tout le corps étant comme paralitique on ne sauroit en nulle manière se mouvoir, & si l'on est debout on se sent comme transporté ailleurs sans pouvoir même presque respirer : on pousse seulement quelque foibles gémissemens ; mais ils sont intérieurs.

Quoi que des Anges m'apparoissent souvent c'est presque toujours sans le voir : mais il a plu quelquefois à notre Seigneur que j'en aie vu un à mon côté gauche dans une forme corporelle. Il étoit petit, d'une merveilleuse beauté, & son visage étinceloit de tant de lumière qu'il me paroissoit un de ceux de ce premier ordre qui sont tout embrasés de l'amour de Dieu & que l'on nomme Seraphins : car ils ne me disoient point leur nom ; mais j'ai bien vu qu'il y a entre eux dans le Ciel une tres-grande différence. Cet Ange avoit en la main un dard qui étoit d'or, dont la pointe étoit fort large, & qui me paroissoit avoir à l'extrémité un peu de feu : il me sembla qu'il l'enfonça diverses fois dans mon cœur, & que toutes les fois qu'il l'en retiroit il m'arrachoit les entrailles, & me laissoit toute brûlante d'un si grand amour de Dieu que la violence de ce feu me faisoit jeter des cris, mais des cris mêlez d'une si extrême joie que je ne pouvois desirer d'être délivrée d'une douleur si agreable, ni trouver de repos & de contentement qu'en Dieu seul. Cette douleur dont je parle n'est pas corporelle mais toute spirituelle, quoi que le corps ne laisse pas d'y avoir beaucoup de part ; & la douceur des entretiens qui se passent alors entre Dieu & l'ame est si merveilleuse, que ne pouvant l'exprimer je le prie de la faire goûter à ceux qui croiront que ce que j'en rapporte n'est qu'une imagination & une fable.

Lors que cela m'arrivoit j'étois si interdite que j'aurois voulu ne rien voir, & ne point parler, mais m'entretenir seulement de ma peine que je confiderois comme une gloire en comparaison de laquelle toute celle du monde est méprisable : & lors que j'entrois dans ces grands ravissmens leur violence étoit telle, qu'encore que d'autres personnes fussent presentes je ne pouvois y résister, & ainsi j'eus le déplaisir de voir que l'on commença d'en avoir la connoissance. Depuis que j'ai ces ravissmens je ne sens pas tant cette peine que celle dont j'ai parlé dans un Chapitre dont je ne me souviens pas, qui est fort différente & de plus grand prix, parce que celle-ci dure peu à cause que Dieu mettant aussitôt l'ame dans l'estase & la jouissance du bonheur de le posséder, elle n'a pas le temps de souffrir beaucoup.

C H A P I T R E X X X.

La Sainte apprehende de tomber dans ces ravissmens : Le bienheureux Pere Pierre d'Alcantara vient où elle étoit. Elle lui donne une entiere connoissance du fond de son ame. Il l'assure que ces ravissmens & ces visions venoient de Dieu, & rassure deux des amis de la Sainte qui croioient qu'ils venoient du demon. Elle ne laisse pas d'avoir de grandes peines spirituelles & corporelles. De la difference qui se rencontre entre la vraie & la fausse humilité. La Sainte raconte particulièrement quelques-unes de ses peines. Douleur que c'est à une ame qui aime Dieu d'être unie à un corps incapable de le servir.

VOYANT que tous mes efforts étoient inutiles pour m'empêcher de tomber dans ces grands ravissmens j'apprehendois de les avoir, parce que je ne pouvois comprendre comment la peine & le plaisir peuvent se rencontrer ensemble. Je sçavois bien qu'une peine corporelle est compatible avec un contentement spirituel : mais qu'une peine spirituelle si excessive se rencontre avec un contentement si merveilleux, c'est

ce qui surpassoit mon intelligence. Ainsi je tâchois toujours d'y résister, & prenois une Croix pour me défendre de celui qui en a porté une si pesante pour nôtre salut; mais je n'y gagnois autre chose que de me tourmenter en vain. Je voiois que personne ne comprenoit rien à ce qui m'étoit si évident, & je n'osois en parler qu'à mon Confesseur, parce qu'on l'auroit attribué à un défaut d'humilité.

Du biẽ- Il plût à nôtre Seigneur de remedier à une grande
heureux partie de mes peines, & de les faire cesser depuis entie-
Pere rement, en permettant que le bienheureux Pere Pierre
Pierre d'Alcantara vint au lieu où j'étois alors. J'ai déjà parlé
d'Al- de lui & dit quelque chose de sa Penitence dont j'ai ap-
cantara pris entre autres particularitez qu'il a porté durant
vingt ans un cilice de lames de fer blanc. Il a écrit en
langue vulgaire de petits traitez d'oraïson qui sont
maintenant entre les mains de tout le monde, & fort
utiles à ceux qui s'en servent par la grande intelligence
que lui en avoit acquise le long-temps qu'il s'y étoit ex-
ercé. Il avoit pratiqué à toute rigueur la premiere regle
de S. François & les autres choses que j'ai rapportées en
un autre lieu.

Cette Dame Veuve dont j'ai parlé qui servoit Dieu si fidèlement & avoit tant d'affection pour moi, aiant appris l'arrivée de ce grand personnage, desira que je le visse, à cause qu'elle sçavoit le besoin que j'en avois par la connoissance qu'elle avoit de mes peines dont mes Confesseurs me permettoient de lui parler. Elle n'avoit pas seulement tres-bon esprit & beaucoup de secret, mais elle recevoit de grandes graces de Dieu dans l'oraïson, & même quelques-unes de celles dont il me favorisoit. Ainsi il lui faisoit connoître ce que les plus sçavans ignoroient: & aiant outre cela une grande foi elle étoit persuadée que ces visions qu'ils croioient venir du demon venoient de Dieu: en quoi elle me consoloit beaucoup.

Cette Dame obtint donc de mon Provincial sans m'en rien dire la permission de me tenir huit jours chez

chez elle ; & ce fut là & dans quelques Eglises que je commençai de parler à ce saint homme le Pere Pierre d'Alcantara avec lequel j'ai communiqué depuis en divers temps. Comme je n'ai jamais rien caché des plus secrets replis de mon cœur à ceux avec qui j'ai traité des affaires de ma conscience, & que dans les choses douteuses j'ai toujours dit ce qui pouvoit faire contre moi, je rendis compte à ce grand Religieux de toute ma vie & de ma maniere d'oraison le plus clairement qu'il me fut possible. Je connus presque d'abord qu'il m'entendoit par l'experience qu'il en avoit, qui étoit ce dont j'avois besoin, à cause que Dieu ne m'avoit pas encore fait la grace qu'il m'a depuis accordée de pouvoir faire comprendre aux autres celles dont il me favorise, & qu'ainsi il falloit que ce bon Pere pour les connoître en eût lui-même receu de semblables.

Il me donna une tres-grande lumiere, & elle m'étoit tres-necessaire, parce que je ne comprenois du tout rien aux visions qui sont sans images, ni gueres davantage à celles que l'on ne voit que des yeux de l'ame. Je croiois que l'on dût seulement faire cas de celles que l'on voit des yeux du corps, & je n'en avois point de celles-là. Ce saint homme m'éclaircit de tout, me dit que je n'avois rien à apprehender, mais seulement à louer Dieu de ce que tres-assurément ces visions venoient de lui, & que je ne pouvois après les choses qui sont de foi rien croire plus fermement. Il se consoloit beaucoup avec moi, me témoignoit une tres-grande affection, & il m'a toujours depuis fait part de ses pensées les plus intimes, & de ses desseins. La joie qu'il avoit de voir que nôtre Seigneur m'inspiroit une si ferme resolution & tant de courage pour entreprendre les mêmes choses qu'il lui faisoit la grace d'exécuter ; le portoit à prendre plaisir de se communiquer à moi, parce que lors que l'on marche dans le chemin où il étoit, rien ne console davantage que de rencontrer quelqu'un que l'on ait sujet de croire qui commence d'y entrer : & c'est ce me semble l'état où j'étois alors. Dieu veuille que je sois

maintenant plus avancée dans une si sainte voie. Ce saint homme eut une tres-grande compassion de moi, & me dit que cette contradiction que je recevois des gens de bien étoit l'une des plus grandes peines que l'on puisse éprouver en cette vie, & qu'il me restoit encore beaucoup à souffrir, à cause qu'ayant toujourns besoin d'assistance il n'y avoit personne dans cette ville qui m'entendit : mais qu'il parleroit à mon Confesseur, & à ce Gentilhomme marié qui étoit l'un de ceux qui me tourmentoient davantage, parce que personne n'ayant plus que lui d'affection pour moi, & étant fort apprehensif & fort saint, il ne pouvoit après m'avoir veu si imparfaite se persuader que je fusse dans un état si élevé.

Ce grand serviteur de Dieu accomplit sa promesse : il parla à tous les deux, & leur montra par de puissantes raisons qu'ils devoient se rassurer, & me laisser en repos. Mon Confesseur n'en avoit pas grand besoin : & elles étoient au contraire si nécessaires à l'égard de ce Gentilhomme, que quelque fortes qu'elles fussent elles ne purent entierement le persuader : mais elles firent au moins qu'il ne m'effraioit plus tant qu'auparavant. Nous demeurâmes d'accord ce saint Religieux & moi que je lui écrierois à l'avenir ce qui m'arriveroit, & que nous prierions beaucoup Dieu l'un pour l'autre ; son humilité étant si grande que je ne pouvois voir sans confusion qu'il fit état de prières d'une creature aussi miserable que je suis. Il me laissa fort contente & fort consolée par l'assurance qu'il me donna que ce qui se passoit en moi venoit de Dieu ; que je pouvois sans crainte continuer à faire oraison, & que si j'entrois dans quelques doutes je n'avois qu'à les communiquer à mon Confesseur sans m'en inquieter davantage.



Je ne pouvois néanmoins avec tout cela me rassurer entierement, parce que nôtre Seigneur me conduisant par la voie de la crainte, quoi que ce que l'on me disoit pour me l'ôter me consolât & moderât mes apprehensions, il ne laissoit pas de m'en rester, principalement
lors

lors que nôtre Seigneur me faisoit sentir les tourmens interieurs dont je vai parler: mais c'étoit toujourns beaucoup de recevoir cet adoucissement dans mes peines.

Je ne pouvois me lasser de rendre graces à Dieu & à mon glorieux Pere Saint Joseph, à qui j'attribuois la venue de ce grand Religieux qui étoit Commissaire General de la Province qui porte son nom: & je me recommandois aussi extrêmement à la sainte Vierge.



Il m'arrivoit quelquefois, comme il m'arrive encore, mais plus rarement, d'avoir tout ensemble de si grands travaux spirituels & de si violentes douleurs corporelles, que je ne sçavois que devenir. D'autres fois quoi que ces douleurs corporelles fussent excessives, mon esprit ne souffrant point je les supportoies avec grande joie: mais quand j'étois en même temps travaillée de tous les deux: quelle peine n'endurois-je point?

J'obliois alors toutes les graces que Dieu m'avoit faites: il ne m'en restoit qu'un souvenir confus comme d'un songe qui m'avoit donné de la peine; & mon esprit se trouvoit si hebeté que j'entrois en mille doutes & mille défiances d'avoir veu ce que j'avois veu. Il me sembloit que cela étoit impossible: que ce n'étoit peut-être qu'une imagination: qu'il me devoit suffire d'être trompée sans tromper encore des gens de bien; & je me trouvois si mauvaise qu'il me sembloit que l'on devoit attribuer à mes pechez tous les maux & toutes les heresies qui troublent aujourd'hui le monde: Je connois maintenant que c'étoit une fausse humilité dont le demon se servoit pour tâcher à me jeter dans le desespoir: & ainsi il ne me tente plus tant de côté-là.

Les marques pour connoitre cette fausse humilité De sont évidentes. Elle commence par l'inquietude & le trouble: l'obscurissement & la peine de l'esprit, la ^{l'Humilité,} secheresse & l'indisposition à faire oraison & quelque bonne œuvre viennent ensuite; & enfin l'ame se trouve comme suffoquée, & le corps comme lié de telle sorte qu'ils sont incapables d'agir.

La véritable humilité fait au contraire qu'encore que nous connoissions nôtre misère, que nous la sentions, que nous en gemissions, & que nous en foions tres-vivement penetrez, non seulement nous ne tombons point dans le trouble, l'inquietude, la secheresse & l'obscurcissement de l'esprit: mais nous nous trouvons dans le repos, la tranquillité, la consolation, & la lumiere, parce qu'encore que l'on sente de la peine, c'est une peine qui console par la connoissance que l'on a qu'elle vient de Dieu, que c'est une grace qu'il nous fait de nous la donner, & qu'elle nous est avantageuse. L'ame a regret d'un côté d'avoir offensé Dieu: mais elle admire de l'autre sa misericorde, entre dans la confusion de ses pechez, & le remercie de l'avoir si long-temps soufferte.

Dans cette autre humilité dont le diable est l'Auteur, on n'a point comme je l'ai dit de lumiere pour faire aucun bien. Il semble que Dieu l'éteigne entierement: on se le represente la foudre & l'épée dans les mains qui veut tout mettre à feu & à sang: on n'envisage que la rigueur de sa justice: & encore que le demon ne puisse effacer entierement de l'esprit la creance de sa misericorde, ce peu qui en reste au lieu de donner de la consolation ne fait qu'augmenter le tourment que l'on endure, en augmentant la connoissance des obligations que l'on a à Dieu.



Comme selon ce que je puis en comprendre cet artifice est l'un des plus subtils du demon, & des plus penibles à l'ame, j'ai crû, mon Pere, vous en devoir parler, afin que si l'ennemi vous tente en cette maniere & que l'entendement vous demeure libre, il vous soit plus facile de le connoître: & je ne croi pas que la science y puisse servir, puis qu'encore que j'en fois si dépourveüe, je n'ai pas laissé après avoir eu cette fausse humilité de comprendre que ce n'est qu'une resverie: mais je comprends encore mieux que Dieu l'a permis, & qu'il a donné pouvoir au demon de me tenter comme il le lui don-

na de tenter Job quoi que me connoissant si foible & si mauvaife ce n'a pas été par de si rudes & de si terribles épreuves.

Cela m'arriva une fois la veille de la fête du saint Sacrement pour laquelle j'ai beaucoup de devotion, quoi que non pas si grande que je le devrois, & ne me dura qu'un jour. D'autres fois il m'a duré huit jours, quinze jours, trois semaines, & même davantage, & particulièrement dans les dernières semaines de Carême qui est le temps où je m'appliquois avec plus de ferveur à l'oraison. Le demon remplissoit mon esprit de choses si frivoles que je m'en ferois moquée en un autre temps. Il paroît être alors maître de l'ame pour l'occuper ainsi qu'il lui plaît de mille folies, sans qu'elle puisse penser à rien de bon. Il ne lui represente que des choses impertinentes, ridicules, inutiles à tout, & qui ne servent qu'à l'embarasser & comme à l'étouffer de telle sorte qu'elle ne se reconnoît plus elle-même. Ainsi il me sembloit que les demons se jouioient de moi comme on se joueroit d'une pelotte, & qu'il m'étoit impossible de m'échapper de leurs mains. Qui pourroit exprimer ce que l'on souffre en cet état? L'ame cherche du secours; & Dieu ne permet pas qu'elle en trouve: il ne lui reste que la lumiere du franc arbitre, mais si obscurcie qu'elle est comme une personne qui auroit les yeux bandez. On peut la comparer alors à celui qui marchant durant une nuit tres-obscurc dans un chemin où il y auroit des endroits fort dangereux prendroit garde de n'y pas tomber, parce qu'il y auroit passé & les auroit veus durant le jour. Car elle semble se conduire de la même sorte, parce que l'ame est accoûtumée à se garder d'offenser Dieu; joint qu'il l'assiste invisiblement en ce besoin.

Dans cet état d'une fausse humilité, quoi que la foi aussi-bien que les autres vertus ne soit pas éteinte, puis qu'elle croit toujours en effet ce que croit l'Eglise, elle est si engourdie & si endormie qu'elle semble ne comprendre ces saintes veritez & ne connoître Dieu, que comme l'on comprend & l'on connoît les choses qui ne

nous sont dites & que nous ne voions que de fort loin; & l'amour qu'à l'ame est si tiede qu'elle écoute ieulement ce qu'on lui dit de Dieu comme une chose dont elle ne doute point, parce que c'est la creance de l'Eglise: mais sans se souvenir d'avoir éprouvé en diverses occasions qu'elle est veritable.

Lors que l'on se trouve ainsi on cherche en vain du soulagement dans la lecture ou dans la retraite, sans en connoître la cause; le tourment que l'on souffre étant si grand que je ne puis le comparer qu'à ceux de l'enfer. Car selon ce que nôtre Seigneur me le fit comprendre dans une vision, l'ame est comme dans un feu dont elle ne sçait quelle est l'origine, ni qui l'a allumé, ni comment en sortir: ni comment l'éteindre: & si elle y cherche du remede dans la lecture elle ne se trouve pas capable de lire. Ainsi il m'arriva une fois que voulant lire la vie d'un Saint pour voir si je pourrois trouver de la consolation dans ce qu'il avoit souffert, j'en leus quatre ou cinq fois de suite quatre ou cinq lignes sans pouvoir jamais y rien comprendre, quoi qu'elles fussent écrites en langue vulgaire: ce qui me fit quitter le livre, & la même chose m'est arrivée diverses fois: mais je ne me souviens maintenant que de celle-là.

Que si l'on pense alors adoucir sa peine en conversant avec quelqu'un, on ne fait au contraire que l'augmenter, parce que le demon nous rend si coleres & de si mauvaise humeur qu'il n'y a personne qui ne nous devienne insupportable: & c'est beaucoup si Dieu nous fait la grace de nous retenir pour nous empêcher de rien dire ni de rien faire qui l'offense ou qui prejudicie à nôtre prochain: & allant ensuite me Confesser il m'est arrivé diverses fois, qu'encore que mes Confesseurs fussent des personnes fort Saintes & le soient encore, ils me traitoient avec une si extrême dureté, que lors que je les en faisois souvenir ils en étoient eux-mêmes étonnez, & me disoient que quelque resolution qu'ils eussent prise auparavant d'en user d'une autre maniere il leur avoit été impossible de s'empêcher de me traiter
de

de la forte. D'autres fois la compassion de me voir tant souffrir dans le corps & dans l'ame, & le scrupule qu'ils avoient de m'avoir parlé si rudement les faisoit refoudre à me consoler : mais il n'étoit pas en leur pouvoir. Ils ne me disoient rien néanmoins qui offensât Dieu : & c'étoit seulement des paroles les plus fâcheuses pour un Penitent qui puissent sortir de la bouche d'un Confesseur. Je veux croire que leur dessein étoit de me mortifier : & quoi que j'en fusse quelquefois bien aisé & le souffrisse avec patience, ce m'étoit en d'autres temps un fort grand tourment. Il me sembloit quelquefois que je les trompois ; & je leur disois tres-serieusement qu'ils s'en devoient défier. Ce n'étoit pas que je ne visse bien que je n'aurois voulu pour rien du monde leur dire un mensonge de propos délibéré : mais tout me donnoit de la crainte. L'un d'eux connoissant la tentation qu'il y avoit en cela me dit de ne m'en mettre point en peine, puis qu'encore que je le voulusse tromper il se tiendrait si bien sur ses gardes qu'il s'empêcheroit de l'être.

Cette réponse me consola beaucoup ; & le plus souvent aussi-tôt après avoir communiqué, ou quelquefois en m'approchant du Saint Sacrement je me trouvois dans un tel calme de corps & d'esprit que je ne pouvois assez m'en étonner. Il sembloit que dans le même moment que ce divin soleil venoit à paroître il dissipoit toutes les tenebres de mon ame & me faisoit voir clairement que ce n'étoient que des fantômes & des chimeres.

D'autres fois une vision, ou comme je l'ai dit ailleurs une seule parole de nôtre Seigneur telle que celle-ci : *Ne t'afflige point : n'aie point de crainte*, me mettoit dans une aussi grande tranquillité que si je n'eusse rien souffert. Je lui en témoignois ma joie, & me plaignois à lui de ce qu'il avoit permis que j'endurasse tant de peines : mais en vérité elles étoient bien recompensées par l'abondance des graces dont il me favorisoit ensuite presque toujours. Il me semble que l'on peut alors comparer l'ame à l'or qui sort du creuset beaucoup plus pur qu'il n'étoit quand on l'y a mis, puis qu'elle est sans
doute

doute plus capable de connoître la grandeur du Dieu tout-puissant qui habite en elle, & que les travaux qui lui sembloient insupportables lui paroissent si legers qu'elle seroit prête s'il le vouloit d'en souffrir avec joie de beaucoup plus grands, pourveu que ce fût sans l'offenser, sçachant l'avantage qu'elle en recevroit : mais hélas c'est ce que je ne fais que fort imparfaitement.

D'autres fois j'éprouvois des peines différentes de celles que je viens de dire. Je me trouvois dans l'impossibilité de penser ni de desirer rien faire de bon : & mon ame aussi bien que mon corps demouroit sans action, & comme entierement inutile à tout : mais je n'avois pas ces autres tentations & ces inquietudes dont j'ai parlé : c'étoit seulement un dégoût de toutes choses dont je ne sçavois point la cause.

Je tâchois de m'occuper à de bonnes œuvres extérieures, mais comme par force & d'une manière languissante : ce qui me fait voir le peu que nous pouvons lors que la grace se cache de nous, & cela ne me donnoit pas grande peine, parce que j'étois bien aisé d'entrer par ce moien dans la connoissance de mon neant.

D'autres fois quoi que je sois en solitude je me trouve dans l'impuissance de former aucune pensée de Dieu ni de quelque bonne œuvre qui arrête mon esprit, ni de faire oraison : mais je sens & connois cette impuissance ; je voi que tout le mal vient de l'entendement sans que la volonté y participe, puis qu'il n'y a point de bonne œuvre qu'elle ne soit disposée à embrasser, & que l'extravagance de cet entendement qui court comme un furieux deçà & delà est si grande que quelques efforts que je fisse il me seroit impossible de l'arrêter durant seulement l'espace d'un *Credo*. Quelquefois je ne fais que m'en mocquer ; & voiant par là quelle est ma misère j'observe ce qu'il fait, & admire que graces à Dieu il ne se porte point à des choses qui soient mauvaises, mais seulement à d'indifferentes : je connois alors combien extraordinaire est la grace que Dieu me fait de tenir ce fou enchaîné pendant qu'il me met dans une parfaite
contem-

contemplation, & considere ce que diroient ceux qui me croient bonne s'ils me voioient dans un tel égarement de mes pensées. Ma compassion de voir mon ame en si mauvaise compagnie & mon desir qu'elle en sorte, me fait dire à Dieu de tout mon cœur : *Quand sera-ce, Seigneur, que toutes mes puissances seront unies dans la joie de ne s'occuper qu'à publier vos loüanges ? Ne permettez pas s'il vous plaît qu'elles soient plus longtemps divisées comme si chacune ne pensoit qu'à tirer de son côté sans se mettre en peine des autres.* C'est ce qui me fait si souvent souffrir, & je connois bien quelquefois que mon peu de santé y contribüé.

Cela me fait souvenir du mal que nous a causé le péché de nos premiers parens : je lui attribüé ce que je suis incapable de jouir d'un si grand bien, & ne doute point que la multitude de mes offenses n'y contribüé aussi beaucoup.

Comme je ne lisois plus les livres qui traitent de l'oraison, parce que je croiois les entendre tous par la connoissance que Dieu m'en donnoit & ainsi n'en avoir plus besoin, je lisois seulement les vies des Saints qui me profitoient ce me sembloit en me faisant voir combien j'étois éloignée de la perfection avec laquelle ils servoient Dieu : & j'entrai ensuite dans un grand scrupule de cette pensée que j'avois d'être arrivée à un tel degré d'oraison, m'imaginant que c'étoit avoir bien peu d'humilité. Je ne pouvois néanmoins changer d'opinion quelques efforts que je fisse, & j'en ressentis beaucoup de peine jusques à ce que des personnes sçavantes, & particulièrement le Pere Pierre d'Alcantara me dirent que je m'en devois mettre l'esprit en repos.

Je voi bien qu'encore que Dieu me fasse autant de graces qu'à plusieurs bonnes ames je n'ai pas commencé à le servir, & que je suis imparfaite en tout, si ce n'est dans les desirs qu'il m'en donne, & dans l'amour pour lui dont il lui plaît de me favoriser : car il me semble que je l'aime : mais je ne sçauois voir sans douleur que mes imperfections & mes œuvres s'accordent si peu avec cet amour.

D'autres

D'autres fois je me trouve dans une telle stupidité qu'il me semble que je ne fais ni bien ni mal ; que je suis seulement les autres ; que je ne pense ni au Paradis ni à l'enfer, ni à la vie ni à la mort ; que je n'ai ni plaisir ni peine ; & enfin que je ne suis touchée de rien. L'ame paroît alors semblable à un petit aignon qui se nourrit de ce qu'on lui donne à manger sans presque le sentir, & elle doit sans doute être soutenue par de grandes graces de Dieu, afin de pouvoir sans se troubler demeurer dans un état si penible : mais elle ne comprend rien à la maniere dont cela se passe en elle.

Il me vient en ce moment dans l'esprit, que c'est comme naviger avec un vent doux & favorable qui fait faire beaucoup de chemin en peu de temps sans que l'on s'en apperçoive : au lieu que dans ces autres manieres dont j'ai parlé l'ame connoît aussi-tôt par de grands effets combien elle avance ; tant ses desirs sont enflammez & la portent à vouloir toujours aller plus avant. Ces violentes impetuosités de l'amour de Dieu ressemblent aussi à mon avis à ces sources que j'ai vû bouillonner sans cesse, & nulle comparaison ne me paroît plus naturelle, parce qu'une ame qui est arrivée à un tel degré est dans un continuel mouvement d'amour, qui fait que de même que ces sources poussent toujours leurs eaux au dehors, elle ne peut se contenir en elle-même ; mais veut répandre & communiquer aux autres l'amour dont Dieu la remplit, afin de les rendre participants de son bonheur, & qu'ils lui aident à publier ses loüanges.

Combien de fois me suis-je souvenuë sur ce sujet de cette eau vive dont nôtre Seigneur parla auprès d'un puits à la Samaritaine ? J'ai toujours eu tant d'affection pour cet endroit de l'Evangile, que dès mon enfance, quoi que je n'en comprisse pas le sens comme je le compris à cette heure, j'en avois toujours une image avec ces mots : *Seigneur, donnez-moi de cette eau* ; & lui renouvellois souvent la même priere.

On peut aussi comparer cet amour de Dieu à un grand

grand feu dans lequel il faut continuellement jeter du bois pour l'entretenir : car l'ame voudroit à quelque prix que ce fût jeter sans cesse du bois dans ce feu pour l'empêcher de s'éteindre ; & j'avouë que quand je ne pourrois y jeter que de la paille cela ne laisseroit pas de me satisfaire : ce qui me donne quelquefois sujet de me moquer de moi-même , & quelquefois de m'affliger. Je me sens poussée à vouloir servir Dieu en quelque chose , & ne pouvant faire davantage je m'occupe à orner de feüilles & de fleurs quelques images , ou à balaier la maison , ou à parer un Oratoire , & je ne puis voir ensuite sans confusion que tout cela est si peu considerable. Que si je fais quelque Penitence elle me paroît si indigne d'être considerée , qu'à moins que nôtre Seigneur regarde seulement ma volonté je voi que ce n'est rien & me moque de moi-même.

Il paroît par ce que je viens de dire , quelle douleur c'est aux ames à qui Dieu fait la grace de brûler du feu de son amour de se trouver unies à un corps incapable de rien faire pour son service : car quelle peine ne leur est-ce point de mourir d'apprehension que ce feu ne s'éteigne , & de se trouver en même temps dans l'impuissance d'y jeter du bois pour l'entretenir ? Ce tourment , quoi que délicieux , est si grand , qu'il me paroît qu'il consume l'ame , qu'il la réduit en cendres , & que l'ardeur de ce feu au lieu de s'amortir s'augmente encore par l'eau de ses larmes.

Ceux qui sont arrivez à cet état & à qui Dieu a donné ou des forces corporelles pour faire Penitence , ou de la science , ou le talent de bien prêcher , de bien conduire , & d'attirer les ames à lui , ne connoissent pas la valeur du bien qu'ils possèdent s'ils ne comprennent quelle doit être leur peine de recevoir continuellement des faveurs de lui sans pouvoir rien faire pour s'en rendre dignes. Qu'il soit beni à jamais , & que les Anges chantent des Cantiques à sa gloire. Ainsi soit-il.

Je ne sçai , mon Pere , si j'ai bien fait de rapporter tant de particularitez : mais comme vous m'avez mandé

une seconde fois de ne point craindre de m'étendre trop, & de ne rien oublier, j'écris avec vérité & le plus clairement que je puis ce dont il me souvient; & il ne se peut faire que je n'en oublie beaucoup, parce qu'il faudroit comme je l'ai dit y employer plus de temps que je n'en ai, & que cela feroit peut-être assez inutile.

C H A P I T R E X X X I.

Tentations par lesquelles les demons attaquent la Sainte. Pouvoir de l'eau benite pour les chasser. Dieu se sert de la Sainte pour la conversion d'un Ecclesiastique. La Sainte n'aprehendoit point les demons & n'avoit jamais plus de courage que lors qu'on la persecutoit. Extreme apprehension qu'elle avoit que l'on ne scût les faveurs qu'elle recevoit de Dieu: & ce qu'il lui dit sur cela. Elle desiroit que chacun connût ses pechez; mais elle vit depuis que c'étoit une fausse humilité. Injustice des gens du monde envers ceux qui servent Dieu. Qu'il faut bien se garder de perdre courage lors que l'on en voit d'autres plus avancez que nous dans la pieté. On doit toujours se tenir sur ses gardes pour ne point reculer dans le détachement de toutes choses, & particulièrement en ce qui concerne le faux honneur auquel les personnes Religieuses sont obligées de renoncer entierement. Avantages qui se rencontrent dans la pratique de l'humilité, même en de petites choses.

A P R E's avoir parlé de quelques-unes des tentations interieures & secretes du demon, je veux maintenant en rapporter qui étoient presque publiques, & que l'on ne pouvoit ignorer qui ne vinssent de lui.

Etant un jour dans un Oratoire il m'apparut à mon côté gauche dans une forme épouvantable: & parce qu'il me parla je remarquai particulièrement que sa bouche étoit horrible. Il en sortoit une grande flâme sans mélange d'aucune ombre; & il me dit d'une maniere à faire trembler, que je m'étois échappée de ses mains;

ains ; mais qu'il sçauroit bien me reprendre. Mon effroi fut extrême : je fis le signe de la Croix comme je pûs, & il disparut : mais il revint aussi-tôt, & je ne sçavois que faire : enfin je jettai de l'eau benite sur la place où il étoit : & il n'y est jamais retourné depuis.

Une autre fois il me tourmenta durant cinq heures par des peines & des douleurs tant interieures qu'exterieures si terribles, que je ne croiois pas pouvoir plus long-temps y resister. Les personnes avec qui j'étois en furent épouvantées & ne sçavoient où elles en étoient non plus que moi. J'ai accoutumé dans ces rencontres de demander à Dieu du fond de mon cœur, que s'il lui plaît que cela continuë il me donne la force de le supporter : ou que si sa volonté est que je demeure en cet état, il m'y laisse jusques à la fin du monde.

Lors qu'une fois entre autres je tâchois en cette maniere de trouver du soulagement dans de si rudes atteintes, il plût à nôtre Seigneur de me faire connoître que ce que je souffrois venoit du demon. J'apperceus auprès de moi un petit negre d'une figure horrible, qui grinçoit les dents de rage de perdre au lieu de gagner au tourment qu'il me donnoit. Je me mis à rire & n'eus point de peur, parce que quelques-unes des Sœurs étoient presentes, & elles ne sçavoient qui faire ni comment me soulager dans une si grande souffrance. Elle étoit telle que je ne pouvois m'empêcher de me donner de grands coups de la tête, des bras, & de tout le reste du corps, sans que le trouble interieur que je ressentois & qui m'étoit encore beaucoup plus penible, me laissât un seul moment de repos ; & je n'osois demander de l'eau benite de peur d'effraier ces bonnes filles, & de leur faire connoître d'où cela venoit.

J'ai éprouvé diverses fois qu'il n'y a rien qui chasse plutôt les demons que l'eau benite, & les empêche davantage de revenir. Le signe de la Croix les met aussi en fuite ; mais ils retournent aussi-tôt. Ainsi il doit y avoir une grande vertu dans cette eau : & j'en recois tant de soulagement qu'elle me donne une consolation sensible

fible & si grande, que je ne sçauois assez bien expliquer de quelle sorte le plaisir que j'en ressens se répand dans toute mon ame & la fortifie. Ceci n'est point une imagination : je l'ai tres-souvent éprouvé ; & après y avoir fait beaucoup de reflexion il me semble, que c'est comme si dans une excessive chaleur & une extrême soif on beuvoit un grand verre d'eau froide qui rafraîchît tout le corps. Je connois par là avec grand plaisir qu'il n'y a rien de ce que l'Eglise ordonne qui ne soit digne d'admiration, puis que de simples paroles impriment une telle vertu dans l'eau, qu'il se rencontre une si merveilleuse différence entre celle qui est benite & celle qui ne l'est pas.

Comme le tourment que j'endurois dans l'occasion dont je parle ne cessoit point, je dis à mes Sœurs que si je ne craignois qu'elles se mocquassent de moi je les prierois de m'apporter de l'eau benite. Elles en allerent querir aussi-tôt, & en jetterent sur moi sans que je m'en trouvasse soulagée : mais en aiant jetté moi-même à l'endroit où cet esprit infernal m'apparoissoit, il s'enfuit à l'instant, & je me trouvai sans aucune douleur : mais aussi lasse & aussi abattuë que si l'on m'eût donné plusieurs coups de bâton.

Je tirai de l'avantage de cette rencontre : car considerant combien grand doit être le malheur d'une ame dont le demon est le maître, puis que lors même qu'il n'a point de pouvoir ni sur nôtre corps ni sur nôtre ame il nous fait tant souffrir lors que Dieu lui permet de nous tenter, je conceus un nouveau desir de m'empêcher de tomber dans une si redoutable servitude.

Il y a peu de temps qu'une semblable chose m'arriva : mais elle dura beaucoup moins. J'étois seule : je pris de l'eau benite ; & après qu'elle eut chassé le demon, deux Religieuses qui n'auroient voulu pour rien du monde dire un mensonge étant entrées, elles sentirent une tres-grande puanteur, telle que seroit celle du soufre. Pour moi je ne la sentis point, quoi qu'elles assurent qu'elle dura assez long-temps pour me donner le loisir de m'en appercevoir.

Une autre fois étant dans le cœur je me sentis touchée d'un si violent desir de me recueillir que je sortis pour éviter que l'on ne s'en apperçût. Les Religieuses les plus proches du lieu d'où je me retirai y entendirent donner de grands coups : & j'entendois de mon côté comme des personnes qui conféroient ensemble auprès de moi, sans que je pûsse rien comprendre à ce qu'elles disoient, tant j'étois occupée de mon oraison. Ainsi je n'en eus aucune crainte.

La même chose arrivoit presque toujours lors que Dieu me faisoit la grace de profiter à quelque ame par mes avis. J'en rapporterai ici un exemple dont il y a plusieurs témoins, du nombre desquels est celui qui me Confessa aujourd'hui : il l'a veu dans une lettre, sans que je lui disse de qui elle étoit : mais il connoissoit bien cette personne.

Un Prêtre qui étoit depuis deux ans & demi dans un péché mortel des plus horribles dont j'aie jamais entendu parler, & qui ne laissoit pas durant ce temps de dire la Messe, vint me déclarer sa misere, & me dit qu'en core qu'il se Confessât de ses autres pechez il ne se Confessoit point de celui-là, tant il avoit horreur de s'accuser d'un crime si abominable : mais qu'il desiroit extrêmement de se convertir à Dieu, & n'en avoit pas la force. Je fus touchée d'une si extrême compassion de le voir dans un état si déplorable que je lui promis de demander & de faire demander à Dieu par des personnes meilleures que moi, qu'il lui plût d'avoir pitié de lui, & lui donnai une lettre pour la porter à une personne à qui il me dit qu'il pouvoit la rendre. Dieu écouta tant de prieres. Cet Ecclesiastique me manda qu'il s'étoit Confessé de ce péché ; & qu'il y avoit déjà quelques jours qu'il n'y tomboit plus : mais que le tourment que le démon lui faisoit souffrir étoit si horrible qu'il lui sembloit être en enfer, & qu'il me prioit de continuer de le recommander à Dieu. Je le fis avec une tres-grande affection & mes Sœurs aussi à ma priere, sans qu'elles scussent ni que d'autres pussent juger quel étoit cet Ec-

ecclésiastique. Dans la creance que j'eus que la charité m'obligeoit à davantage que de prier pour lui, je demandai à Dieu de vouloir faire cesser ses tentations & ses peines, & de permettre que les demons me les fissent endurer au lieu de lui, pourveu que je ne l'offensasse point. Je souffris ensuite durant un mois de tres-grands tourmens : & ce fut pendant ce temps que m'arriverent les deux choses que j'ai rapportées. J'en donnai avis à cet Ecclesiastique, & il me fit sçavoir que par la misericorde de Dieu il n'étoit plus tourmenté par ces esprits de tenebres : il se fortifia de plus en plus dans ses bonnes résolutions, fut entierement délivré de ce peché, & ne pouvoit se lasser d'en remercier Dieu & de me témoigner sa reconnoissance, comme s'il eût tiré en cela quelque secours de moi, quoi que tout ce que je pouvois y avoir contribué étoit que la creance qu'il avoit que Dieu me faisoit beaucoup de grâces lui avoit été utile. Il disoit que lors qu'il se voioit pressé de la tentation il lisoit mes lettres ; qu'elle le quittoit aussi-tôt, & qu'il n'avoit pu voir sans un grand étonnement que ce que j'avois enduré à son sujet avoit fait cesser ses souffrances. Je n'en étois pas moins étonnée que lui, & aurois de bon cœur continué à souffrir durant plusieurs années pour le délivrer d'une si étrange peine. Dieu soit loué à jamais de ce que les prières de ceux qui le servent fidèlement comme je croi que font mes Sœurs en cette maison, ont tant de force : & je ne puis attribuer qu'à ce que je les leur avois demandées en faveur de cet Ecclesiastique, & à mes pechez, ce que Dieu permettoit que les demons s'irritassent si fort contre moi.

En ce même temps il me sembla une nuit que ces malheureux esprits étoient prêts à m'étouffer ; & après que l'on eut jetté sur eux beaucoup d'eau béuite j'en vis une grande multitude s'enfuir comme si on les eût précipitez du haut de quelques rochers. Quoi que ce me fût, mon Pere, une consolation de vous dire combien souvent ils m'ont tourmentée de la sorte sans me faire peur, parce que je suis assurée qu'ils n'ont autre pouvoir

de nuire que celui que Dieu leur donne, je n'ose le faire de crainte de vous ennuyer.

Les véritables serviteurs de Dieu doivent profiter de ce que je viens de dire pour mépriser ces vaines terreurs que les demons tâchent de leur donner, puis que c'est le moien de rendre tous leurs efforts inutiles, & de mettre l'ame dans une force qui la rend supérieure à eux & comme leur maîtresse. Je pourrois m'étendre sur les avantages qu'elle en retire toujours: mais je me contenterai de rapporter ce qui m'arriva le jour de la fête des morts.

Après avoir recité un nocturne dans l'Oratoire lors que je disois quelques oraisons fort devotes qui sont à la fin de nôtre Breviaire, le diable se mit sur le livre pour m'empêcher d'achever, je fis le signe de la Croix, & il s'enfuit; mais il revint, & je le chassai encore de la même sorte: ce qui continua ce me semble trois fois, & jusques à ce que j'eusse jetté de l'eau benîte. Je vis en même temps en esprit sortir quelques ames du purgatoire à qui il restoit peu à souffrir pour l'expiation de leurs pechez, & il me vint dans la pensée que cet ennemi des hommes avoit peut-être dessein d'empêcher qu'elles ne receussent ce soulagement. Je l'ai vû rarement sous quelque figure; mais souvent sans en avoir aucune, comme il arrive dans les visions intellectuelles dont j'ai parlé, où l'on connoît clairement qu'une chose est, encore qu'on ne l'apperçoive sous aucune forme; & je veux aussi rapporter une autre chose qui me donna un grand effroi.

Le jour de la tres-sainte Trinité étant au cœur dans un certain monastere & dans un ravissement, je vis une tres-grande contestation entre des Anges & des demons, sans pouvoir comprendre ce que cela signifioit; mais on le connut bien-tôt après par celle qui arriva entre des personnes d'oraison & d'autres qui n'en faisoient point: ce qui dura fort long-temps & apporta un grand trouble dans la maison où cette dispute se passa.

Une autre fois je me vis environnée d'une grande

multitude de ces malins esprits; & en même temps d'une grande lumière qui les empêchoit de venir jusques à moi: ce qui me fit connoître que Dieu me protegeoit pour les empêcher de me nuire, & j'ai connu par des choses qui se sont passées dans moi-même que cette vision étoit véritable. Ainsi voiant que pourveu que nous n'offensions pas Dieu les demons n'ont aucun pouvoir sur nous, je ne sçauois presque les apprehender; & ils ne doivent être redoutables qu'à ceux qui se rendent lâchement à eux.

Il me sembloit quelquefois dans les tentations que j'ai rapportées que ces malheureux esprits réveilloient en moi le souvenir de toutes mes vanitez & mes foiblesses passées. Je me recommandoïis aussi-tôt à Dieu, & mon plus grand tourment en cela étoit de m'imaginer que ces pensées ne me revenoient ainsi que parce que j'étois encore remplie de l'esprit du demon, puis qu'ayant reçu tant de graces de Dieu je ne devois pas seulement avoir ces premiers mouvemens en des choses qui lui étoient desagréables: mais mon Confesseur me rassuroit.

D'autres fois je souffrois une grande peine, & la souffre encore de me voir estimer par des personnes très-considérables, & de leur entendre dire beaucoup de bien de moi.

Je me représente alors quelle a été la vie de JESUS-CHRIST & celle des Saints, & entré dans une telle confusion de voir que je ne marche pas comme eux dans le chemin du mépris & des souffrances, que je n'ose presque lever les yeux vers le Ciel, & voudrois me pouvoir cacher à tout le monde. Mais je ne me trouve pas dans la même disposition lors que l'on me persecute: car encore que mon corps le sente & le supporte avec peine, mon ame s'éleve si fort au dessus de ces persecutions que je ne sçai comment accorder ces deux choses. Il est si vrai néanmoins que cela se passe de la sorte, qu'il me paroît alors que mon ame est comme sur le trône, & voit toutes choses sous ses pieds. Je me suis quelquefois

trouvée en cet état durant plusieurs jours, & l'attribuois à vertu & à humilité : mais un sçavant Religieux de l'Ordre de Saint Dominique m'a fait connoître que c'étoit une tentation.

L'aprehension de penser que ces faveurs que je recevois de Dieu pouvoient venir à la connoissance de tout le monde me mettoit dans une peine si excessive, que j'aurois de tout mon cœur consenti plus volontiers que l'on m'eût enterrée toute vive : & lors que les ravissements dont j'ai parlé commencerent à être si violens qu'il étoit hors de mon pouvoir d'empêcher que l'on ne s'en apperceût, j'en étois si honteuse que j'aurois voulu me pouvoir cacher dans quelque lieu où jamais personne ne m'auroit veüe.

Etant un jour penetrée de cette affliction, nôtre Seigneur me demanda *ce que je craignois, puis que tout ce qui en pouvoit arriver étoit, ou que l'on murmurât contre moi, ou que l'on me louât* ; me faisant ainsi connoître que ceux qui y ajouteroient foi me loueroient, & que ceux qui n'y en ajouteroient point me condamneroient injustement : qu'ainsi je ne devo's pas m'affliger, puis que de quelque côté que la chose tournât elle me seroit avantageuse. Ces divines paroles rendirent le calme à mon esprit, & me consolent encore toutes les fois que j'y pense.

La tentation dont j'étois tourmentée passa jusques à un tel excès, que je voulus sortir du monastere où j'étois & porter ma dot dans un autre dont l'observance étoit beaucoup plus étroite, & où j'avois appris que l'on pratiquoit de tres-grandes austeritez. Ce monastere étoit de nôtre Ordre & fort éloigné, qui étoit ce que je cherchois afin de n'y être connuë de personne : mais mon Confesseur ne voulut pas me le permettre. Ces craintes me troubloient beaucoup, & je connus depuis qu'une humilité qui est si contraire à la liberté de l'esprit n'est pas veritable. Dieu me l'apprit, & que je devois croire fermement que n'y aiant point de bien qui ne vienne de lui, j'avois tort de me plaindre qu'on

louât celui qu'il lui plaisoit de mettre en moi, puis que non seulement je n'étois point fâchée, mais je me réjouissois de voir louer les autres des graces qu'il leur faisoit.

Je tombai ensuite dans une autre extrémité, qui fut de faire des prieres particulieres à Dieu pour lui demander de donner la connoissance de mes pechez aux personnes qui auroient bonne opinion de moi, afin de leur faire voir combien j'étois indigne des faveurs que je recevois de lui. Mon Confesseur me défendit de continuer sans que je pûsse néanmoins gagner cela sur mon esprit, & il n'y a pas encore long-temps que quand je vois une personne qui jugeoit avantageusement de moi, je faisois adroitement tout ce que je pouvois pour lui faire remarquer mes fautes, & me sentoient par ce moien fort foulagée de ma peine. On m'a donné depuis un grand scrupule d'en avoir usé de la sorte : & je vois bien à cette heure que cela ne procedoit pas d'humilité, mais d'une veritable tentation. Plusieurs personnes me venoient voir, & je les trompois toutes tant elles s'en alloient persuadées qu'il y avoit quelque bien en moi. Je n'avois pas néanmoins ce dessein : & je croi que Dieu l'a permis pour quelque raison qui m'est cachée. Je n'ai jamais parlé, même à mes Confesseurs, de semblables choses à moins que de le croire nécessaire, & j'en aurois fait un grand scrupule.

Je connois bien maintenant que ces craintes, ces peines, & cette prétendue humilité sont des imperfections qui montrent que l'on n'est pas assez mortifié, puis qu'une ame qui s'abandonne entierement à Dieu n'est non plus touchée du bien que du mal que l'on dit d'elle à cause que Dieu lui fait connoître qu'elle est incapable par elle-même de rien faire de bon; qu'elle s'abandonne entierement à sa conduite lors qu'il lui plaît de rendre visibles les faveurs qu'il lui fait, & qu'elle se prépare à la persecution sachant qu'elle est inevitable au temps où nous sommes à ceux qui sont favorisez de semblables graces, tant il y a de personnes qui ont les yeux ouverts

sur leurs actions : au lieu que l'on ne prend point garde à celles des autres. Ce n'est pas qu'en effet il n'y ait toujours beaucoup de sujet de craindre : mais cette crainte que j'avois au lieu d'être bonne & proceder d'une véritable humilité n'étoit qu'un défaut de courage, puis qu'une ame que Dieu permet être ainsi exposée à la veüe du monde doit se préparer à être martire du monde, & n'attendre de lui que la mort, si elle ne se resout de mourir à l'affection de tout ce qu'il estime & qu'il aime.

Certes je ne voi rien de bon dans ce miserable monde sinon qu'il ne peut souffrir les moindres imperfections dans les gens de bien ; & qu'ainsi à force de murmurer contre eux il les rend meilleurs. C'est ce qui me fait croire qu'une personne qui n'est pas parfaite a besoin de plus de courage pour marcher dans le chemin de la perfection que pour souffrir le Martire, parce qu'il faut beaucoup de temps pour devenir parfait, si Dieu par une faveur toute particuliere ne nous accorde cette grace. Les gens du monde ne voient pas plutôt une personne entrer dans ce chemin qu'ils veulent qu'elle soit sans aucun défaut : ils apperçoivent de mille lieües loin les moindres fautes qu'elle commet, & considerent même en elle comme une faute ce qui est peut être une vertu, parce que jugeant des autres par eux-mêmes ils auroient commis cette faute s'ils avoient été en sa place. Ils voudroient que dès qu'une personne s'est resoluë de servir Dieu elle ne mangeât, ni ne dormît, ni n'osât presque respirer. L'estime qu'ils ont de sa vertu leur fait oublier qu'elle a un corps comme les autres, & que quelque parfait que l'on soit on ne peut vivre sur la terre sans être sujet à ses miseres, quoi que la partie superieure de l'ame s'éleve au dessus & les foule aux pieds. N'ai-je donc pas raison de dire que ces personnes ont besoin d'un grand courage, puis qu'elles ne commencent pas plutôt à marcher que l'on voudroit qu'elles volassent, & que bien qu'elles ne soient pas encore victorieuses de leurs passions, on s'imagine qu'elles doivent, dans les

occasions même les plus capables de les ébranler, demeurer aussi fermes que les Saints l'ont été après avoir été confirmez en grace ?

Il y a ici un grand sujet de louer Dieu, & en même temps de s'affliger de ce que plusieurs ames tournent en arriere manque de cœur pour soutenir de telles épreuves. C'est ce que je croi qui me seroit arrivé, si Dieu par son infinie misericorde ne m'eût soutenuë : & la suite de cette relation vous fera voir, mon Pere, que jusques à ce qu'il lui ait plû de me conduire où je suis, je n'ai fait que tomber & me relever. Je voudrois pouvoir bien faire entendre de quelle sorte cela s'est passé, parce que je suis persuadée que plusieurs se trompent en voulant voler avant que Dieu leur donne des ailes.

Je pense m'être desja servie de cette comparaison : mais elle est si propre à mon sujet que j'ai crû en devoir user encore, ne pouvant attribuer à une autre cause la peine que je voi souffrir à tant de personnes. Comme elles commencent par de grands desirs de servir Dieu, une grande ferveur, & une grande résolution de marcher dans la voie étroite, & que quelques-unes ont même quant à l'exterieur renoncé à tout pour ce sujet, lors qu'elles en voient d'autres plus avancées qu'elles, & élevées par les grâces dont Dieu les favorise à un degré de vertu auquel elles ne peuvent atteindre, & qu'elles lisent dans des livres, d'oraison & de contemplation des moïens d'y arriver qu'elles ne se trouvent pas encore capables de pratiquer, elles s'affligent & perdent courage.

Ces moïens sont, de se soucier si peu de l'estime qu'on fait de nous que l'on soit plus aisè que l'on en dise du mal que du bien ; de ne tenir conte de l'honneur ; de se détacher de ses parens, & de fuir au lieu de desirer leur conversation, si ce ne sont des personnes d'oraison, & plusieurs autres choses semblables que Dieu seul à mon avis nous peut donner, parce qu'étant si contraires à nos inclinations elles me paroissent surnaturelles. Mais ces ames au lieu de s'affliger & perdre ainsi courage doi-